





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

REVUE
DE PARIS.



REVUE
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES
DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

—
TOME SIXIÈME.

JUILLET 1857.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET COMP^{ie}.

—
1857

1877

211 61 311

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

LA FEMME

DE QUARANTE ANS.

Suite et fin.

Au milieu de la cohue moitié britannique, moitié parisienne qui encombrait l'appartement de mistress Lawington, une des premières personnes qui se rencontrèrent sur le passage de M. de Pomenars et de son compagnon fut Édouard de Mornac. Saisi d'une panique soudaine, le jeune homme tenta une retraite que la cheminée contre laquelle il était appuyé, une table d'écarté à droite et un groupe de femmes à gauche rendirent impraticable. Se voyant dans la position d'un loup pris au piège, il attendit tête basse son oncle qui venait droit à lui, mais dont les premières paroles le rassurèrent autant qu'elles le surprirent par leur mansuétude inespérée.

— Tu seras donc toute ta vie un écolier ? lui dit le vieillard, avec une sorte d'ironie indulgente. Que signifie cette ridicule école buissonnière ?

— Mon oncle....

— Tu ne veux pas te marier ? n'en parlons plus. Tu sais que ta détermination contrarie mes désirs, et tu y persistes ! Soit : tu es bien averti que tu le fais à tes risques et périls ; mais cela n'était pas une raison pour nous fausser compagnie et retarder notre dîner d'une demi-heure...

— Croyez que je suis désolé..... Commandant, j'espère que vous ne m'en voulez pas ? répondit Édouard en offrant la main à Garnier, qui la serra traitreusement après avoir jeté un regard d'intelligence à M. de Pomenars.

— Dans ton billet , tu me fais de fort belles phrases sur ton obéissance , reprit ce dernier ; je vais la mettre à l'épreuve. Tu sais qu'il y a une soirée chez madame de Marsenay ; y manquer tous deux serait un procédé qu'elle ne nous pardonnerait pas : il faut que tu te dévues , car je ne veux pas y aller. Je viens d'apercevoir d'Anteil , madame de Boisgne ; en un mot , toute ma partie de wisth , et je cède à la tentation. Ainsi donc , monsieur l'obstiné , prenez ma voiture qui vous attend , et soyez aimable pour deux.

— J'y vais à l'instant , mon oncle , s'écria Mornac , qui , dans sa joie d'en être quitte à si bon marché , se serait mis en route pour Saint-Pétersbourg.

En ce moment , la figure sérieuse et blême d'un quatrième personnage s'avança par-dessus l'épaule de Garnier , en adressant à M. de Pomenars un de ces sourires obséquieux auxquels , au moins autant qu'à la souplesse de la colonne vertébrale , se reconnaît la race des solliciteurs. A cette intrusion qui menaçait de compromettre l'harmonie de sa coiffure , le chef d'escadron se retourna brusquement , et se trouva nez à nez avec M. de Flama-reil. Les deux hommes se regardèrent un instant , et restèrent mutuellement fascinés : une légère contraction des lèvres , une teinte blafarde qui sembla décolorer encore sa pâleur habituelle , trahirent seules l'émotion du mari d'Eudoxie ; moins maître que lui de ses impressions , l'officier de chasseurs fit en arrière un mouvement si brusque , que le contrecoup s'en fit sentir à quelques pas de là dans la foule dont le groupe était entouré.

— Qu'avez-vous donc , commandant ? lui demanda Mornac , qui avait été la première victime de ce soubresaut.

Garnier lui prit le bras sans répondre , et l'emmena dans l'em-brasement d'une fenêtre.

— Vous connaissez ce monsieur qui parle à votre oncle ? lui dit-il alors d'une voix émue.

— C'est M. de Flamareil , répondit Édouard , avec une indifférence affectée , — un chef de division du ministère des finances. Il a envie d'être nommé député , et mon oncle l'appuie de son crédit auprès des électeurs de Périgueux. C'est un homme de mérite.

— Il est veuf ? reprit le commandant , en articulant chaque syllabe comme si elle l'eût étranglé au passage.

— Veuf ! Et pourquoi voulez-vous qu'il soit veuf ? s'écria le jeune homme , presque troublé de cette idée.

— Il est donc remarié ?

— Il n'a été marié qu'une fois dans sa vie.

— Ainsi madame... de Flamareil... n'est pas morte ! balbutia l'officier en s'appuyant contre la boiserie.

Préoccupé de sa position d'amant , Mornac crut que le commandant , mis au fait par M. de Pomenars , amenait la conversation sur ce chapitre délicat , dans une intention de raillerie qu'il ne se sentit pas d'humeur à supporter.

— Je suis désolé de vous quitter , répondit-il d'un ton sec ; mais vous savez qu'il faut que j'aille chez madame de Marsenay. A propos , avez-vous fait ce soir votre prière à l'étoile d'Élise ?

Après cette petite vengeance , le jeune homme tourna sur les talons , et disparut bientôt à travers la foule , en laissant son interlocuteur immobile dans l'embrasure de la fenêtre , comme un saint dans sa niche. Celui-ci ne sortit de cette espèce de pétrification qu'en entendant à la hauteur de son estomac la voix aigrelette de M. de Pomenars.

— Eh bien ! que faites-vous là sous ces rideaux ? lui demanda le vieillard ; il y a un quart-d'heure que je vous cherche. Édouard est-il parti ?

— Parti , répéta Garnier d'un air distrait.

— Bien. Maintenant que nous sommes débarrassés de lui , ouvrons la tranchée. La dame de ses pensées , et des vôtres bientôt , est dans l'autre salon ; elle donne une soirée jeudi , et je vais vous faire inviter. Quoiqu'elle me déteste cordialement en ma qualité d'oncle barbare , elle me ménage et sera enchantée de m'obliger. Eh bien ! venez donc.

— Oui , allons , répondit le commandant avec une sorte de véhémence ; j'ai besoin de m'arracher à mes souvenirs.

— Des souvenirs ! dit M. de Pomenars , c'est bon pour un vieillard comme moi : à votre âge , on doit regarder en avant , jamais en arrière. — Tenez , reprit-il lorsqu'ils furent arrivés dans l'autre salon , vous reconnaissez là , près du piano , le bonnet extravagant de mistriss Lawington que vous venez de saluer tout à l'heure ; eh bien ! voyez-vous à sa droite cette femme en robe noire et en turban ?... Regardez , la voilà qui se retourne... Aïe ! vous me cassez le bras ! Prenez donc garde !

Le petit vieillard arracha son coude de l'étau dans lequel le broyait convulsivement la main de l'officier , et regardant celui-ci d'un air pitusement ébahi :

— Tenez-vous beaucoup à me prouver que vous avez un poignet de fer ? lui dit-il ; malheureusement, je ne peux pas en dire autant de mes os. Quelle frénésie soudaine ! Voilà ce qui s'appelle prendre feu à la première vue ! Est-ce d'Alger que vous avez rapporté ce tempérament africain ?

— Vous dites que c'est là.... la femme.... dont votre neveu est amoureux ?... demanda Garnier d'une voix entrecoupée , en se passant la main sur le front pour en essuyer la sueur soudaine.

— Elle-même , répondit M. de Pomenars, qui continuait de se frotter le coude ; mais modérez vos transports , et attendez-moi là ; je vais négocier votre présentation.

Aces mots , le vieillard fit un pas en avant ; mais il se sentit cloué sur place par la main du chef d'escadron.

— Je me présenterai moi-même , dit ce dernier , dont la figure flamboyait comme une comète ; et il traversa le salon d'un pas qui , sans le tapis , eût ébranlé le parquet. Feuilletant avec nonchalance une partition ouverte sur le piano, madame de Flamareil ne le vit pas venir ; avant d'avoir reconnu l'homme qui se penchait vers elle comme pour la saluer , elle reçut , à bout portant , ces paroles , qu'un loup , au temps où les animaux parlaient , n'eût pas prononcées d'une façon plus carnassière.

— *Si je n'en meurs pas , j'en deviendrai folle !* Je vois avec plaisir que vous n'êtes ni folle , ni morte.

Eudoxie tressaillit , se retourna , et se renversa à demi sur le piano , comme si quelque choc invisible l'eût frappée. Dans ce mouvement , ses doigts , en s'accrochant aux touches du clavier , leur firent rendre une harmonie qu'il eût été fort difficile de noter , et qui se perdit heureusement dans le bruit du raout.

— Élise , vous ne m'attendiez pas , reprit Garnier , du ton dont Othello dit : — Desdémone , avez-vous prié cette nuit ?

Un salon est pour une femme du monde ce qu'est pour un homme le terrain d'un duel : il faut vaincre ou mourir sur place. En face d'une apparition plus effrayante que celle d'un revenant , madame de Flamareil s'affermir sur ses genoux fléchissants , dompta l'émotion de son corsage , puis, lançant tout autour d'elle

un regard rapide , imprima sur ses traits dociles à une puissance de volonté presque magique , l'air calme et gracieux par lequel elle eût accueilli les compliments d'un homme de sa société habituelle.

— M. de Flamareil est ici , dit-elle d'une voix basse , mais distincte.

— Est-ce lui qui vous fait peur , ou M. de Mornac ? répondit l'officier , en lui plongeant dans les yeux un regard furibond.

Eudoxie sentit une rougeur ardente s'étaler sur son pâle visage , et se pencha comme pour regarder son bracelet qu'elle feignit de fermer. Un moment après , lorsqu'elle releva la tête , son front était calme de nouveau , ses yeux et ses lèvres souriaient.

— Théodule , dit-elle avec un accent pénétrant , autrefois vous étiez un homme d'honneur !

Les deux anciens amants se contemplèrent un instant en silence , étudiant plus attentivement qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors les changements opérés en eux par dix années de séparation. Quoi qu'on puisse dire de la précocité du déclin chez les femmes , madame de Flamareil sortit victorieuse de cet examen , et parut au commandant aussi belle qu'aux jours où elle s'appelait pour lui seul : Élise. En revanche , l'impression qu'elle-même reçut fut fort différente. A la vue de la figure enflammée et du colossal embonpoint qui avaient remplacé la pâleur sentimentale et la tournure élancée de l'ancien lieutenant du septième chasseurs , elle se demanda par quelle indigne lâcheté de son cœur elle avait pu aimer cette manière de tambour-major. Le résultat de cette mutuelle comparaison fut instantané. En se sentant près de redevenir amoureux comme autrefois , Garnier éprouva un surcroît de fureur , en partie dirigée contre lui-même , tandis que la femme de quarante ans dissimula , sous un redoublement de douceur conciliante , la haine subite que lui inspirait la vue de son ancien adorateur.

— Mon honneur ! répéta le chef d'escadron avec une amère ironie ; autrefois vous me parliez du vôtre.

— Voulez-vous me perdre ? reprit madame de Flamareil d'une voix suppliante. Si vous m'avez jamais aimée , ne me parlez plus. Nous nous reverrons , et je vous expliquerai tout. Mais , de grâce , laissez-moi ! on nous regarde déjà.

Garnier hésita ; car cette voix , autrefois si puissante sur son cœur , y réveillait à chaque mot quelque écho depuis longtemps endormi ; mais bientôt il se reprocha sa faiblesse , et répondit avec toute la férocité qui peut être permise à un amant trahi.

— Pourquoi ne pas commencer l'explication tout de suite ? Et d'abord dites-moi , je vous prie , pour quelle raison vous avez donné à ce séduisant M. de Mornac une étoile si éloignée de la mienne ! D'ordinaire, on cherche à rapprocher ses amis ; et vous nous avez logés , l'un à la Madeleine , l'autre aux Invalides. Est-ce crainte d'un duel dans le ciel ? Rassurez-vous ; mon étoile et moi sommes très-pacifiques : je ne me bats plus pour les femmes. Et Lamartine ! aimez-vous toujours Lamartine ? M. de Mornac m'a-t-il remplacé dans mes fonctions de lecteur comme dans tout le reste ?

L'officier eût pu continuer longtemps de la sorte sans être interrompu. Écrasée par cette tirade brutale, ne trouvant rien de prudent à répondre , n'osant plus regarder autour d'elle de peur de rencontrer des regards moqueurs , tentée de fuir et retenue à sa place par la crainte d'un éclat , madame de Flamareil restait immobile en face de son impitoyable interrogateur , les dents serrées , les lèvres entr'ouvertes par un sourire , où s'était réfugié tout son courage , les bras croisés sur la poitrine , comme si elle eût cherché à se raffermir le cœur par cette étreinte convulsive , et implorant du fond de l'âme quelque ange sauveur qui prît pitié d'elle. Ce sauveur arriva ; ce ne fut pas un ange , ce fut son mari ; il ne vint point par pitié pour elle , mais par crainte du ridicule pour lui-même. Témoin depuis quelques instants de la torture infligée à sa femme , M. de Flamareil comprit qu'il était temps d'y mettre un terme ; il traversa le salon d'un air calme , salua le commandant avec une politesse héroïque , et , offrant le bras à Eudoxie , lui dit de la manière la plus naturelle :

— Votre voiture est là , voulez-vous que nous partions ?

Madame de Flamareil ne répondit rien , mais elle s'accrocha au bras de son mari avec l'énergie convulsive du malheureux qui se noie. En voyant sa proie près de lui échapper , Garnier se pencha vers elle et lui jeta pour adieu ces paroles :

— Monsieur de Mornac vous a-t-il fait part de son mariage avec ma cousine ?

A ce dernier coup , sussi foudroyant qu'inattendu , Eudoxie se

sentit frappée d'un vertige ; elle serait tombée sans l'appui de son mari , et elle ne se ranima peu à peu qu'en respirant l'air froid auquel donnait accès la glace de la voiture qui l'emportait d'une course rapide. Dans le salon une seule personne avait suivi avec curiosité les moindres détails de cette scène , c'était M. de Pomenars ; malgré son expérience du monde et la pénétration habituelle de son esprit , le vieillard ne put parvenir à se rendre compte de la conduite du commandant , tant elle lui parut inouïe et exorbitante.

— Quelle est cette manière bédouine de se présenter soi-même à une femme qu'on n'a jamais vu , se dit-il dans sa stupéfaction profonde : de quel éléphant sauvage me suis-je fait le cornac ? tout à l'heure il me brise le bras à moitié , et maintenant il roule des yeux si féroces en lui parlant , qu'elle en perd contenance ; ne dirait-on pas qu'il s'apprête à l'emporter dans son antre pour la dévorer ; que diantre peut-il lui dire ?

Ne pouvant résoudre lui-même cette question , le vieillard s'empressa de rejoindre Garnier , dès qu'il le vit seul :

— Gloire à vous , commandant ! lui dit-il d'un air émerveillé ; il paraît que vous êtes habitué à triompher au pas de course. Est-ce ainsi que vous menez les Arabes ?

— Plût à Dieu que j'eusse affaire à un Arabe , répondit l'officier en fermant énergiquement la main comme s'il eût serré la poignée de son sabre.

— J'avoue que je ne comprends pas , reprit M. de Pomenars , en ouvrant de grands yeux.

Au lieu de répondre , le commandant étendit le bras , et prit sur le plateau que lui présentait un domestique un verre de sirop , qu'il avala d'un trait. Ayant ainsi porté remède à un étranglement causé par la colère , il fut sur le point de faire au petit vieillard une confidence entière ; mais comment punir Eudoxie sans parler d'Élise et sans accepter , par conséquent , le rôle d'amant oublié ? Garnier hésita un instant entre la crainte de se rendre ridicule et le besoin d'épancher une des plus violentes fureurs qu'il eût jamais éprouvées ; car il ne pardonnait point à madame de Flamareil de n'être pas morte après leur séparation , ainsi qu'elle en avait pris l'engagement. Depuis dix ans , ce trépas imaginaire était son chagrin , son remords , son crime , son ver rongeur comme il disait ; et sans qu'il osât se l'avouer , son

cœur prenait parfois un orgueilleux plaisir à se laisser ronger. Cette femme tuée par son amour lui inspirait une sorte de vénération pour lui-même. En se trouvant si fatal, il se respectait. Chaque fois qu'il venait de s'attendrir au souvenir de sa chère morte, le regard qu'il promenait ensuite sur les vivantes avait quelque chose de plus royalement exterminateur. Renoncer à cette tombe, dont sa vanité s'était fait insensiblement un piédestal, dépouiller ce deuil dans lequel se carrait depuis dix ans sa mélancolie, pour endosser le vulgaire uniforme des amants réformés et remplacés, était un désenchantement dont sa philosophie ne put supporter le choc. Le premier sentiment éclos de son indignation fut un besoin de vengeance, qui neutralisa la haine subite qu'il avait éprouvée pour Mornac en découvrant en lui son successeur.

— C'est elle qu'il faut frapper d'abord, se dit-il ; le tour de ce fat viendra plus tard. En attendant, il se maria avec ma cousine, et je veux que cette femme sans cœur en meure de dépit puisqu'elle n'est pas capable de mourir d'amour.

Garnier résolut donc de garder son secret pour lui seul, et dans ce parti que lui dictait, avant tout, sa vanité, il fit, selon l'usage, intervenir un motif plus généreux.

— Elle a fait un appel à mon honneur, je me tairai ; ma vengeance, pour être noble, n'en sera pas moins foudroyante.

Ce fut avec l'accent grave et prophétique d'un augure qu'il répondit à M. de Pomenars :

— Je ne puis vous donner aucune explication ; mais croyez-en ma parole : le mariage se fera ; je prends tout sur moi.

Le petit vieillard se sentit subjugué malgré lui par la solennité de cette affirmation.

— Au fait, pensa-t-il, les femmes ont parfois des caprices si étranges ! Il est possible que cet Hercule africain réussisse avec sa grosse voix, ses moustaches de Pandour et ses épaules de Cent-Suisse. Cependant, j'avais meilleure opinion d'elle !

Huit jours après, M. de Pomenars, qui s'était décidé à attendre l'effet des promesses de Garnier, le vit arriver l'oreille basse et la mine allongée.

— Cette femme-là nous fera tous damner, dit le chef d'escadron, sans autre préambule : elle a appris, n'importe comment, le mariage près de se conclure entre votre neveu et ma cousine ;

savez-vous ce qu'elle a fait alors ? Elle a trouvé moyen de rencontrer ma tante chez madame de Lordes , que vous croyez dans vos intérêts , mais dont la conduite me semble fort louche , et que j'accuserais volontiers de défection : là s'est formée une liaison qui , en moins de huit jours , est devenue de l'amitié , de l'intimité , de la passion. Ma tante se laisse mener comme un enfant lorsqu'on sait exploiter son amour-propre. A l'heure qu'il est , elle ne parle que de madame de Flamareil , ne voit que par ses yeux , n'entend que par ses oreilles.

— Bref , madame de Flaramail a perdu Édouard dans l'esprit de madame de Passerot ! s'écria le vieillard en s'agitant dans son fauteuil.

— Pas du tout : elle n'a pas dit un seul mot de Mornac ; mais elle s'est prise d'une si belle tendresse pour Loïde , qu'elle la marie à un sien cousin poussé de terre tout exprès pour la circonstance, un M. d'Alignier, un jeune homme charmant , millionnaire , et plus noble que le roi ; enfin un phénix dont ma tante raffole déjà sans l'avoir vu , et que va nous jeter sur les bras , au premier jour , la malle-poste de Marseille.

— Bien joué , dit M. de Pomenars ; cette femme-là était née pour être ambassadrice. Mais vous , qu'avez-vous fait ? Car , après votre étourdissant début de l'autre jour , je ne pense pas que vous soyez resté les bras croisés en face d'une pareille manœuvre.

— Moi ! s'écria Garnier d'une voix tonnante , j'arrive du Hâvre , où m'avait appelé la nouvelle de la mort de mon oncle , que j'ai trouvé à déjeuner mangeant sa huitième douzaine d'huîtres. Il n'y a que ce démon incarné qui ait pu me jouer un pareil tour et me faire faire ce petit voyage d'agrément pour se débarrasser de moi. Dans ma première émotion d'héritier , je n'avais pas remarqué que cette infernale lettre d'avis n'était pas même timbrée. C'est en arrivant ce matin que j'ai appris de ma tante la révolution commencée pendant mon absence , et près de s'accomplir si nous ne montons pas à cheval.

M. de Pomenars ne chercha pas à retenir un rire moqueur.

— Eh ! eh ! jeunes gens , dit-il , vous avez trouvé votre maître. L'autre jour , c'est Édouard qui part d'ici , déterminé comme un Spartiate , et qui revient sans son bouclier ; aujourd'hui , c'est

vous à qui l'on fait courir la poste. Ah ! ah ! le tour est piquant ! et cela vous apprendra , commandant , à ne pas croire si vite au décès des oncles. — Allons , puisque les soldats en activité mettent bas les armes , je vois bien qu'il n'y a plus d'espoir que dans les invalides.

Le vieillard sonna.

— Lapierre, dit-il au domestique , faites mettre les chevaux à la voiture et venez m'habiller.

Une heure après , M. de Pomenars, l'œil plus vif , la taille plus droite , l'air plus vert-galant que jamais , se fit annoncer dans le salon de madame de Flamareil. A la vue de l'homme qu'elle détestait le plus au monde , le commandant Garnier excepté , la femme de quarante ans se leva en affectant un gracieux empressement , et avança elle-même un fauteuil. Le vieillard , à qui son expérience avait appris que , même en diplomatie , la ligne droite est à la fois la plus courte et la plus sûre , s'assit , et entama aussitôt la discussion , comme une batterie , servie par des canonniers habiles, ouvre son feu , dès qu'elle se met en ligne.

— Madame , dit-il avec un mélange de galanterie respectueuse , de fermeté conciliante et de familiarité paternelle , je viens traiter avec vous une négociation si délicate , que je la regarderais comme impossible , si je m'adressais à une femme d'un caractère et d'un esprit ordinaires. Mais à vous , madame , je puis tout dire ; et la liberté dont je vais user est moins encore un droit de mon âge , qu'un hommage qui vous est dû. D'ailleurs , vous le savez , continua-t-il en portant la main à la coiffure soigneusement poudrée qui était une de ses coquetteries de sexagénaire , les cheveux blancs d'un vieillard ont le même privilège que la robe d'un confesseur.

— Voilà une exorde qui sent les approches de Pâques , observa madame de Flamareil avec un sourire ambigu. De quelle confession s'agit-il ? de la mienne ou de la vôtre ?

— De la mienne d'abord ; et puissiez-vous m'accorder l'indulgence que vous seriez sûre de trouver en moi , s'il était possible que vous en eussiez besoin.

— Je vous écoute , répondit Eudoxie , en se redressant sur son fauteuil , avec la dignité glaciale d'une reine forcée d'entendre les remontrances de quelque vieux conseiller dévoué et radoteur.

— Vous savez, madame, reprit le vieillard avec une aisance imperturbable, que je désire marier mon neveu, Édouard de Mornac; c'est votre consentement à ce mariage que je viens solliciter.

— Mon consentement ! s'écria madame de Flamareil dont les yeux habituellement si doux étincelèrent soudain; je ne comprends pas cette plaisanterie, monsieur : suis-je donc la mère de monsieur de Mornac ?

— Si cela était, madame, Édouard ne vous porterait pas un attachement plus profond que celui qu'il vous a voué. De grâce, ne m'interrompez pas. Je ne parle que des sentiments de mon neveu; les vôtres sont un secret sacré pour moi et sur lequel je ne me permettrais pas même une conjecture. C'est donc à la femme pour laquelle Édouard donnerait sa vie, j'en suis certain, que je viens demander, en retour de ce dévouement sans borne, une preuve d'intérêt véritable. Vous comprenez bien, je n'en doute pas, qu'il faut qu'Édouard se marie; il est le dernier de sa famille et mon héritier le plus proche; c'est donc pour lui une absolue nécessité de position. Il refuse cependant, et, à mon tour, j'apprécie trop vivement les raisons de son refus pour lui en vouloir. Vous seule, madame, pouvez obtenir de lui le sacrifice qu'exige l'intérêt de son avenir. En réclamant cette généreuse intervention, en mettant mes désirs sous la protection des plus nobles inspirations de votre cœur, ai-je trop attendu de vous ?

— De la part de tout autre, je regarderais cet étrange discours comme un outrage; de la vôtre, monsieur, je veux n'y voir qu'une méprise. Je n'ai en aucune manière le droit d'offrir mes conseils à monsieur de Mornac : permettez-moi de ne pas abuser plus longtemps de la bonté que vous mettez à me prodiguer les vôtres.

A ces mots, prononcés d'une voix calme, Eudoxie se leva comme pour mettre fin à une visite offensante et désormais sans but; mais le sexagénaire n'était pas homme à se laisser si facilement éconduire; il resta donc cloué sur son fauteuil, et reprit, sans aucune marque d'embarras.

— Je me suis adressé à votre cœur, et c'est votre cœur qui a répondu; j'aurais dû prévoir sa réponse. Maintenant parlons raison. Si Édouard ne se marie pas aujourd'hui, il le fera de-

main ; si ce n'est pas demain , ce sera dans un an , dans deux ans , dans dix ans si vous voulez ; mais enfin tôt ou tard il se mariera , et vous le savez aussi bien que moi. Alors , pourquoi ne pas essayer dès à présent un effort de courage que chaque jour doit rendre plus difficile ? De grâce , madame , ne voyez plus en moi un tyran sans pitié , mais un homme dont toutes les sympathies vous sont acquises ; oui , mon cœur est de votre parti , ainsi que votre raison se range du mien. C'est une épreuve cruelle , je le sais , et je voudrais en prendre la moitié ; mais croyez-en mon expérience , toutes ces liaisons qui sont le seul bonheur de la vie doivent finir ainsi quand celui qu'on aime est trop jeune pour offrir ces gages de stabilité sans lesquels l'amour n'est qu'un rêve dont il faut s'éveiller tôt ou tard ; tandis qu'avec un homme dont la position est faite , et qui joint à la maturité rassurante de l'âge la chaleur d'un cœur toujours jeune , l'intimité devient chaque jour plus douce , car aucune crainte de l'avenir n'en corrompt le charme.

Sans y songer , et par un effet de l'habitude , M. de Pomenars était retombé dans une de ces homélies que les anciens du diocèse de Paphos apprennent par cœur quand vient à fleurir leur cinquantième printemps. En voyant le chemin où s'engageait le vieillard toujours vert , madame de Flamareil se rassit doucement sur son fauteuil , comme si l'insidieuse éloquence des paroles qu'elle venait d'entendre l'eût fascinée en dépit d'elle-même.

— Ces réflexions sont trop vraies , dit-elle avec un accent mélancolique ; voilà comment souvent nous autres , pauvres femmes , nous gâtons notre vie d'une manière irréparable.

— Irréparable ! s'écria monsieur de Pomenars avec une chaleur juvénile ; à votre âge est-il quelque chose d'irréparable ? Il n'est aucune blessure que le temps ne ferme , aucune douleur qu'il ne console.

— Le temps ! répéta Endoxie en secouant tristement la tête.

— Ou , remède plus prompt et plus efficace , les charmes d'une affection nouvelle , reprit le vieillard d'une petite voix douce comme le sifflement d'une couleuvre.

— Les souffrances du cœur exhalent une amertume qui éloigne ceux qui peut-être pourraient les guérir , dit la femme de quarante ans en levant ses grands yeux , comme si elle eût

cherché au plafond la figure invisible de quelque ange guérisseur.

Le sexagénaire, qui, depuis quelques instants, perdait insensiblement de vue le but de sa visite, suivit du coin de l'œil cette dolente pantomime, et l'interpréta d'après les calculs ordinaires d'un talent d'observation exercé, mais non pas infallible.

— Je parierais, se dit-il, qu'elle n'aime pas réellement Édouard, et qu'en tout ceci sa vanité se trouve plus en jeu que son cœur. L'amour d'un très-jeune homme égale ordinairement une femme de son âge; or, elle me paraît mélancolique pour ne pas dire triste. Ces blondes à tempérament anglais ont dans le caractère une foule de nuances et de raffinements, dont un écolier comme ce pauvre Édouard ne se doute seulement pas. Elle a réellement de l'esprit, de l'âme; il lui faudrait pour ami un homme qui sût la comprendre avant qu'elle eût parlé. Ah! si je n'avais que cinquante ans, monsieur mon neveu serait marié avant un mois. Mais, à mon âge, ce serait une folie! Ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis quelques instants elle use avec moi d'une sorte de coquetterie; dans quel but?

Avant qu'il eût résolu cette question, le regard d'Eudoxie quitta le plafond et descendit sur lui aussi doucement que se pose une colombe.

— Achevez votre confession, lui dit-elle avec un sourire enchanteur; répondez-moi; est-ce uniquement par intérêt pour monsieur de Mornac que vous tenez tant à ce mariage?

— A-t-elle envie de se moquer de moi, pensa monsieur de Pomenars, ou bien ai-je tort en refusant de comprendre un langage dont j'aurais terriblement tiré parti il y a seulement cinq ou six ans. Mais après tout, si c'est un piège, qu'est-ce que je risque? et si elle est de bonne foi, ce qui est possible à la rigueur, pourquoi feindrais-je une intelligence impolie?

— Si j'avais un autre motif, me le pardonneriez-vous, répondit-il alors, entraîné hors des limites de sa prudence ordinaire.

— Pour pardonner, il faudrait connaître l'offense, reprit Eudoxie, en veloutant encore l'aimant de sa prunelle.

M. de Pomenars hésita, comme un initié aux mystères de la franc-maçonnerie à qui l'on ordonne de sauter pieds nus sur un parquet hérissé de clous, sans qu'il sache si ces clous sont de

feutre ou de fer. A la fin la vanité l'emporta sur la défiance.

— Bah ! se dit-il , quel intérêt aurait-elle à se jouer de moi ? elle n'est pas heureuse ; il est assez naturel qu'elle ait besoin d'épancher son cœur , et qu'un ami de mon âge lui inspire de la confiance ; et puis , je suis peut-être trop modeste.

A cette réflexion péremptoire , le sexagénaire ne balança plus.

— Vous voulez connaître l'offense que j'ai commise , et je lis dans vos yeux que vous l'avez déjà devinée , s'écria-t-il d'une voix pathétique. Ma raison pour marier Édouard , c'est que depuis longtemps son bonheur m'importune , me désespère ; c'est que je suis jaloux de lui.

— Jaloux ! dit Eudoxie d'une voix de syrène ; il me semblait que pour être jaloux , il fallait d'abord être amoureux ?

— Et si je l'étais ?

— De moi ?

— De vous.

— Quelle ironie !

— Dites quelle vérité ! s'écria le vieillard exalté par son succès, en faisant vibrer le plus possible sa petite voix fêlée.

Madame de Flamareil retira sa main que son nouvel adorateur venait de saisir , et se penchant vers la cheminée , elle sonna. A ce geste , M. de Pomenars s'élança de son fauteuil , en se disant avec émotion :

— Va-t-elle me faire jeter par la fenêtre ?

— Prévenez M. de Flamareil de la visite de M. de Pomenars, dit Eudoxie au domestique ; puis lorsqu'il eut refermé la porte , elle se leva et contempla un instant le petit vieillard , qui se tenait au milieu du salon , immobile et muet , comme si quelque fée mal-faisante l'eût frappé de sa baguette.

— Je vous dois des remerciements , lui dit-elle avec une raillerie d'autant plus poignante , qu'elle semblait chercher à se contenir ; j'étais souffrante lorsque vous êtes venu , et vous m'avez guérie , il y a bien long-temps que je n'ai passé une heure aussi amusante. Quant à l'objet de votre visite , voici ma réponse : puisque vous m'aimez , vous comprendrez qu'un autre puisse avoir aussi de l'attachement pour moi , et vous me pardonnerez mon mauvais goût , si je vous avoue que je tiens plus à une jeune amitié qu'à une passion... patriarcale.

Après avoir coiffé monsieur de Pomenars de ce dernier mot ,

propre à lui rappeler l'humble retenue qui sied au vieil âge, madame de Flamareil lui fit une révérence dont la grâce égalait l'ironie, et sortit du salon.

— Ehec et mat ! se dit le vieillard en se rasseyant tranquillement. Parbleu ! voilà une maîtresse femme ; à trente ans, j'en aurais été amoureux fou. Je comprends maintenant que ce pauvre Édouard se soit laissé emmailloter, et que le gros commandant arrive du Hâvre ; mais je lui prouverai qu'on ne vient pas à bout de moi comme de ces deux innocents.

La porte du salon s'ouvrit, et monsieur de Flamareil entra d'un air empressé.

— Je suis désolé qu'on ne m'ait pas prévenu plus tôt de votre visite, dit-il avec la politesse accomplie qui lui était habituelle.

— Mon cher monsieur de Flamareil, répondit le vieillard d'un ton un peu sec, je ne vous retiendrai pas longtemps, car je n'ai que quelques mots à vous dire. Vous savez aussi bien que moi que l'intérêt mutuel est la meilleure base pour toute espèce de négociation. Or, vous avez envie d'être député, et vous avez besoin de moi auprès des électeurs de Périgueux ; de mon côté, j'ai envie de marier mon neveu, et j'ai besoin de vous pour terminer ce mariage.

— Disposez de moi, répondit monsieur de Flamareil ; en quoi puis-je vous servir ?

— Vous allez le savoir. Madame de Flamareil, dans une intention que je ne me permettrai pas de juger, cherche à marier monsieur d'Alignier, son cousin, à mademoiselle de Passerot, dont je désire la main pour mon neveu. Je suis le premier en date, et pour aucune considération je ne renoncerais à mon projet. Je vous prie donc d'intervenir dans cette affaire, et de lever les obstacles que je rencontre, comme je me charge de lever ceux qui pourraient s'opposer à votre élection. En un mot, voici mon ultimatum : pas de mariage pour Édouard, pas de députation pour vous !

— Vous avez le droit de me demander service pour service, répondit le mari ambitieux avec un sourire mêlé d'amertume. J'accepte vos conditions.

— C'est aujourd'hui lundi, et l'élection a lieu au commencement de la semaine prochaine ; mes dernières instructions aux membres du collège sur qui j'ai du crédit doivent donc partir au plus tard

vendredi soir. J'espère que vous aurez obtenu d'ici là un résultat définitif qui dictera ma conduite.

A ces mots, monsieur de Pomenars se leva et prit congé avec une politesse hautaine destinée à venger sur le mari la petite humiliation que la femme lui avait fait subir. Après l'avoir reconduit jusqu'à la porte d'entrée, M. de Flamareil, le front plus soucieux, l'œil plus sardoniquement triste que de coutume, traversa de nouveau l'appartement, et entra dans le petit parloir où s'était retirée Eudoxie.

Après l'escarmouche où son habileté de femme du monde avait mis en déroute l'expérience du vieillard anacréontique, madame de Flamareil s'était assise à son piano, dans un accès de gaieté assez étranger à ses habitudes sérieuses; mais à la vue de son mari, la joie puérile à laquelle la marche des Puritains servait de fanfare, fit place à un malaise subit; instinctivement, elle comprit qu'elle s'était trop hâtée de célébrer son triomphe, et ses doigts trahirent l'anxiété nouvelle qui venait de s'emparer de son esprit, en abandonnant le motif martial qu'ils avaient attaqué d'abord avec une victorieuse énergie.

M. de Flamareil s'approcha lentement, et fermant la partition ouverte sur le pupitre :

— J'ai à vous parler, dit-il d'une voix grave.

— Quel air solennel, répondit Eudoxie, qui pour dissimuler son embarras, continuait de moduler une suite d'arpèges de plus en plus incohérente.

Le futur député accueillit avec une impassibilité glaciale le sourire qui avait accompagné ces paroles.

— M. de Pomenars vous a-t-il parlé du motif de sa visite? demanda-t-il ensuite en regardant sa femme fixement.

— Sans doute; mais je ne pense pas qu'il vous ait fait part du résultat, reprit madame de Flamareil dont le courage et le sang-froid se réveillèrent à l'approche du danger.

— Quel résultat?

— M. de Pomenars me paraît sujet à d'étranges distractions. Aujourd'hui, par exemple, il s'est figuré avoir rajeuni de quarante ans. Je lui ai rappelé que nous sommes en 1856, et que les beaux jours du directoire sont passés. Voilà tout.

Semblable aux capricieuses divinités du paganisme, M. de Fla-

mareil rejeta le sacrifice de la vieille victime que sa femme immolait politiquement sur l'autel conjugal.

—Si M. de Pomenars se prend pour un jeune homme, dit-il avec une dédaigneuse raillerie, il a eu tort de vouloir faire partager son illusion à une femme aussi experte que vous. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Écoutez-moi, je vous prie, et si ce que je dois vous dire me force à m'écarter de ma réserve ordinaire, songez que je n'aborde pas volontairement un sujet pénible pour tous deux ! il y a dix ans, à Lyon, lorsque je me battis avec cet homme que nous avons revu l'autre jour, et qui vous a donné en vous insultant publiquement une nouvelle preuve de son attachement et de sa courtoisie ; il y a dix ans, dis-je, je vous aimais, assez pour être jaloux de vous, assez pour jouer ma vie à cause de vous, assez pour vous tuer, et plus d'une fois j'ai été tenté de le faire. Malgré l'entraînement romanesque de votre caractère, vous n'aviez envie, je crois, ni de votre mort ni même de la mienne, et vous n'avez rien épargné pour me guérir d'une susceptibilité si folle et si mal apprise. Vous avez réussi complètement. Il n'est point de passion qui résiste aux épreuves auxquelles vous m'avez soumis, point de besoin de vengeance qu'un outrage réitéré ne finisse par changer en indifférence pacifique. Aujourd'hui, je ne vous aime plus et je ne vous hais plus ; j'ai compris, à la fin, que coudre son amour ou son honneur à la robe d'une femme était une puérité sans excuse ; j'ai donc mis mon honneur en moi seul, pour être plus sûr de le garder, et remplacé l'amour par un autre sentiment aussi fécond peut-être en déceptions, mais dont les blessures du moins ne font pas rougir. Je suis, dit-on, un ambitieux ; cela est vrai, mais c'est vous qui m'avez rendu tel ; c'est vous qui, en me refusant le bonheur intime pour lequel je me sentais né, m'avez jeté dans les violentes distractions de la vie publique ; et rendez grâce à mon ambition, car vous lui devez la paix que je vous accorde. Une fois entré dans ce nouveau chemin, je vous ai laissée libre dans le vôtre. Cela est-il vrai, madame ? Vous ai-je jamais demandé compte de vos affections ? Ai-je cherché à réprimer ce besoin d'épanchement sympathique que votre cœur éprouve à un degré si éminent ? Ne me suis-je pas fait volontairement sourd et aveugle ? En un mot, n'avez-vous pas toujours trouvé en moi un mari, j'ose le dire, exemplaire ?

M. de Flamareil fit une pause pour attendre une réponse ; mais

sa femme resta muette, le regard sombre et la tête baissée.

— Pour prix de ma belle conduite, je vous demande une seule chose, reprit-il, avec une ironie de plus en plus incisive : ne compromettez pas ma position comme vous avez autrefois exposé ma vie ; j'ai pu me battre pour vous ; mais ma longanimité n'irait pas jusqu'à supporter patiemment une destitution dont vous seriez la cause.

— Je ne vous comprends pas, dit Eudoxie, d'une voix faible.

— La chose est fort simple cependant : si je ne suis pas député, avant trois mois j'aurai perdu ma place. Je connais les intrigues qui se trament à ce sujet, et je sais que mon successeur est déjà désigné ; tandis qu'une fois à la chambre, on a besoin de moi, et l'on me garde. Vous voyez donc que ma position, et par conséquent la vôtre, dépendent de mon élection, qui, à son tour, dépend de M. de Pomenars. Or, il vient de me déclarer qu'il ne m'appuierait pas si désormais vous apportiez un seul obstacle au mariage de M. de Mornac. Comprenez-vous, maintenant ?

— Enfant que je suis, se dit la femme de quarante ans, j'ai sonné trop tôt.

— On m'a donné quatre jours pour prendre un parti, je vous accorde le même délai. Si vendredi tout n'est pas terminé, je vous préviens que je n'attendrai pas mon remplacement : dans ce cas, je demande ma retraite, et je vous emmène à Flamareil, où nous habiterons désormais. Si la perspective d'une pareille existence vous effraie, songez qu'il dépend de vous de vous y soustraire. Votre avenir est entre vos mains : à Paris, une vie libre et brillante ; ou bien une vieille et triste maison au fond d'une gorge des Pyrénées. Il faut choisir. Quant à moi, ma décision est irrévocable ; vous savez que je cherche fort peu à user envers vous de mon autorité, mais que lorsque je veux une chose, il faut que cette chose se fasse.

M. de Flamareil se tut, et resta un instant immobile ; mais voyant que sa femme persistait dans sa morne attitude, et ne répondait pas même par un regard, il s'inclina légèrement devant elle, et sortit.

Si une pareille comparaison peut être permise, après le départ de son mari, Eudoxie se trouva dans la position de Napoléon, perdant à Waterloo une bataille à demi gagnée. Les liens nou-

veaux dont elle avait chargé le repentant Édouard , la ruse traîtresse qui l'avait débarrassée de son ancien adorateur, son triomphe récent sur M. de Pomenars . tous ces avantages remportés pied à pied à force d'esprit, de sang froid et d'habileté, s'anéantirent devant le manifeste inattendu d'une volonté qu'elle savait immuable, comme s'éteignit l'étoile de l'Empereur devant le rayonnement fatal des bayonnettes prussiennes.

— Tuez-moi, s'écria-t-elle en se sentant vaincue; mais avant de pousser ce cri de désespoir, elle attendit que M. de Flamaireil fût sorti de la chambre; — oui, je l'aime, et aucune puissance humaine ne brisera cet amour; ainsi donc, par pitié, tuez-moi.

Alors elle pleura comme pleurent les femmes, avec profusion et sincérité; elle retrouva dans son cœur toutes les angoisses, toutes les tortures qui l'avaient déchiré dix ans auparavant. Elle accueillit tour à tour, elle si accomplie en esprit de conduite, les plus extravagants projets que puisse méditer la passion malheureuse. Tantôt elle se faisait enlever par Édouard et se sauvait avec lui en Italie; elle combinait d'avance les moindres détails de leur fuite, y compris les diamants, que les femmes n'oublient guère en pareil cas. Un moment après elle se laissait conduire à Flamaireil. Mais Édouard l'y suivait déguisé en montagnard béarnais, et là, au milieu des belles Pyrénées, commençait pour eux une de ces existences pleines de danger et de mystère dont la poésie aventureuse exerce tant de séduction sur les imaginations romanesques. Mais bientôt la raison de la femme de quarante ans chassa ces rêveries dignes d'une pensionnaire.

— Ce sont là des chimères, se dit-elle entre deux soupirs, notre siècle prosaïque ne comprend plus ces nobles folies du cœur. D'ailleurs pourquoi lutter et me débattre? ai-je donc tant de temps à souffrir?

Madame de Flamareil se leva et s'approcha de la glace placée sur la cheminée. En voyant sa pâleur, ses traits altérés, ses yeux rougis par les larmes, elle se sentit malade, et peut-être y eut-il de la conviction dans la révélation instantanée d'une souffrance physique jusque-là imperceptible. Alors elle se souvint de la gastrite dont elle se croyait atteinte, comme dix ans auparavant elle avait invoqué à l'aide de son premier désespoir une maladie de poitrine également imaginaire.

— Mourir ! dit-elle en retombant languissamment sur son fauteuil. Oh ! oui , mourir ! on oublie tout dans la tombe.

Après cette maxime un peu hétérodoxe , madame de Flamareil resta longtemps accoudée sur le piano, le front dans les deux mains , et pleurant sur sa destinée comme autrefois la fille de Jephthé, mais pas par le même motif.

Ce soir-là se donnait le bal de madame d'Alvimare. Malgré la fièvre dont elle croyait sentir le frisson, Eudoxie voulut y aller dans l'espoir de rencontrer Édouard. Sa douleur ne lui fit oublier aucun des soins minutieux qu'elle apportait toujours dans sa toilette ; car , ainsi que toutes les femmes , elle avait la coquetterie des anciens gladiateurs , et prétendait être belle même pour mourir. Mais le chagrin, qui glisse sur les visages de vingt ans en séchant du bout de l'aile les pleurs qu'il y fait couler , laisse une empreinte moins indulgente aux fronts où ne brillent plus les premières fleurs de la jeunesse. La pâleur et l'air souffrant de madame de Flamareil furent remarqués dès son entrée dans le bal ; car le bruit du futur mariage de M. de Mornac attirait sur elle l'attention générale. L'émotion de dépit , qu'elle ne put dissimuler à la vue d'Édouard figurant au milieu d'une contredanse , l'embarras inaccoutumé de son maintien lorsqu'il s'approcha pour la saluer, jusqu'au redoublement d'attentions que lui prodiguait diplomatiquement son mari, tout devint le texte de commentaires peu bienveillants. Grâce à ces officieux amis, qui ont toujours le caillou à la main pour vous écraser sur la face les mouches bourdonnantes de la médisance, Eudoxie passa la nuit à recevoir , sous forme de conseils affectueux ou de condoléances sympathiques , le ricochet des épigrammes les plus impitoyables que lui dardaient à l'envi tous les coins du salon ; car , sans en être requis et en vertu du droit de justice discrétionnaire , par lequel il châtie souvent ses favoris, le monde , en cette occasion, prenait unanimement le parti de l'amant de vingt-cinq ans contre la femme de quarante. Toutes les petites haines qu'avait pu soulever celle-ci dans sa carrière élégante, rancunes de rivales et mécomptes de soupirants, se réveillèrent pour attiser cette réprobation publique, toujours si prompt à s'enflammer. Aux yeux des personnes graves , pour qui le mariage est chose sacrée , la conduite de madame de Flamareil approchait de l'endurcissement et de l'immoralité ; d'autres , moins austères, se contentaient de dire que l'éducation de

Mornac avait duré assez longtemps, et qu'il avait le droit de réclamer son émancipation; enfin les jeunes femmes ne comprenaient pas qu'à quarante ans, on apportât dans ses sentiments une ténacité que l'âge commençait à rendre ridicule; l'avis de tous, en un mot, était qu'en s'opposant au mariage de son amant, Eudoxie n'éloignait que pour peu de temps la coupe d'amertume à laquelle sont condamnées les victimes d'un amour qui n'est plus partagé.

— C'est la femme abandonnée! telle était la sentence qui circulait de bouche en bouche.

Au milieu de toutes ces physionomies hostiles dont plusieurs ne dissimulaient qu'à peine, sous le masque de l'urbanité, leur secrète moquerie, Eudoxie n'aperçut qu'un seul visage où se peignit l'anxiété d'une véritable sympathie; ce fut celui de Léon de Boisgontier. Enhardi par ce rehaussement de soi-même qu'inspire toujours le voisinage d'un malheur à consoler, l'aspirant d'amour ne quittait pas d'un long regard la dolente souveraine de ses jeunes pensées; et d'après l'interprétation héroïque que les femmes donnent volontiers aux sentiments qu'elles inspirent, ce regard disait en langage de paladin :

— Madame, un seul mot, et mon bras va vous venger des insolents qui vous outragent.

— Pauvre jeune homme, se dit madame de Flamareil, dont les yeux languissants ne se détournèrent pas toujours devant cette contemplation pleine de passion et de prière; — cœur noble et généreux! il m'aime, lui, j'en suis sûre; il mourrait pour moi, tandis qu'Édouard...

Édouard dansait. Par une de ces réactions familières à son caractère, depuis quelques jours il s'indignait contre les nouvelles chaînes dont l'avait chargé le pardon d'Eudoxie; selon l'usage des hommes indécis, au lieu de tenter le sort d'une révolte, il exhalait son humeur hostile en bravades puériles. En voyant l'air de tristesse peint sur les traits de madame de Flamareil, il s'était imposé pour le reste de la soirée une gaieté d'emprunt; vengeance frivole de sa faiblesse contre le joug qu'il n'osait briser. Eudoxie se sentit frappée au cœur par cette conduite qui semblait s'associer à l'ironie générale, ou qui, du moins, lui donnait un aliment nouveau. Et quand Mornac vint la saluer, au lieu de s'abandonner à l'épanchement douloureux dont elle éprouvait le besoin quel-

ques heures auparavant, elle lui dit froidement ces seuls mots :

— Demain , à trois heures.

Un moment après , elle quitta le bal la mort dans l'âme , mais le sourire sur les lèvres. En passant devant un groupe qui encombra la porte du premier salon , elle entendit ces paroles que monsieur de Pomenars prononçait d'une voix claire et moqueuse.

— Que voulez-vous ? les jeunes gens sont plus longs à sevrer que les enfants.

Le vieillard se vengeait de sa déconvenue du matin , et le titre de nourrisson donné à Édouard était une riposte tardive à la qualification patriarcale dont il s'était vu lui-même affublé. Madame de Flamareil le foudroya du plus magnifique regard que puisse darder l'œil d'une femme outragée ; puis elle sortit lentement du salon , imposant aux plus railleurs par une fière contenance de lionne blessée qu'on n'ose frapper que de loin.

— Si vous ne prenez pas un parti prompt et décisif, lui dit son mari lorsqu'ils furent montés en voiture , avant trois jours vous serez la fable de tout Paris. Eh quoi ! vous qui , je le sais, me regardez comme un vieillard quoique je n'aie que douze ans de plus que vous , ne vous êtes-vous jamais aperçue que vous en aviez quinze de plus que lui ? Si vous avez oublié ce calcul, le monde le fait à votre place , je vous en préviens ; et si ce monde a parfois de l'indulgence pour les fautes auxquelles la jeunesse peut servir d'excuse , en revanche il pardonne rarement une faiblesse à la maturité.

Madame de Flamareil ne répondit rien ; mais l'insomnie qui suivit pour elle cette soirée de tortures, vit commencer une de ces révolutions mystérieuses qui s'accomplissent parfois dans le cœur des femmes avec une miraculeuse rapidité , quoique l'analyse la plus minutieuse n'en puisse décrire les détails infinis, les nuances disparates , les transitions imprévues et souvent inexplicables. Par un effet analogue à cette loi physique qui veut qu'une douleur récente distraise d'une souffrance antérieure, et la guérisse pour ainsi dire en s'y substituant , les blessures de la vanité cicatrisèrent peu à peu celles de la tendresse ; l'implacable ironie de la société versa sur les plaies saignantes du cœur un caustique rendu plus efficace par son arrêté même ; en songeant au rôle de femme délaissée qui lui était d'avance attribué , Eudoxie éprouva un sentiment d'indignation contre Édouard , épargné,

ou plutôt défendu par la médisance qui s'acharnait sur elle.

— Il entendait comme moi, se dit-elle, et cependant il était gai, il dansait, il semblait se faire un jeu de ma peine ; il mettait une sorte d'affectation à opposer à ma tristesse son air heureux et triomphant. S'il avait de l'attachement pour moi, se conduirait-il ainsi ? Égoïsme et vanité, voilà l'amour des hommes !

A l'heure où Mornac se présenta chez elle, Eudoxie avait parcouru jusqu'au bout cette route de désenchantement que les esprits forts nomment la science de la vie. Les illusions auxquelles se tenait cramponnée son âme avec l'énergie particulière aux femmes de son âge, s'étaient successivement envolées, en la laissant moins désolée qu'elle ne l'eût imaginé d'abord ; les paroles de M. de Pomenars bourdonnaient sans cesse à son oreille.

— S'il ne se marie pas aujourd'hui, il le fera demain.

Cette vérité repoussée naguère par son cœur, fut enfin admise par sa raison. Éclairée par les récents mécomptes de son amour-propre, elle osa interpréter les changements survenus depuis quelque temps dans la conduite de Mornac ; elle devina, révélation cruelle, la cause de l'humeur irritable, des irrésolutions capricieuses, de l'esprit de révolte, et des retours pathétiques qu'elle avait souvent remarqués en lui. Elle comprit enfin qu'elle ne devait plus qu'à un sentiment de générosité la continuité d'une liaison scellée jusqu'alors par une tendresse mutuelle. A l'idée de cette aumône d'amour, un froid subit lui glaça le cœur ; mais son orgueil révolté lui rendit à la fois la force et l'énergie.

— Je ne veux point de sa pitié, se dit-elle ; lui ai-je donc donné un pareil droit de vanité ? Sans doute il se figure que son mariage serait ma mort, et, par compassion, il ne veut pas que je meure !

Un fier sourire effleura les lèvres d'Eudoxie ; en ce moment elle se trouva guérie de sa gastrite, et presque de son amour. Elle ne songea plus à mourir : elle voulut vivre au contraire ; vivre pour être belle, pour être jeune toujours, pour être, car qui sait quel rêve peut faire l'imagination d'une femme offensée, peut-être aimée encore.

Madame de Flamareil reçut Édouard avec une froideur calme, sous laquelle se cachait l'observation pénétrante d'un esprit désabusé, et la résolution d'un cœur affermi qui va au devant du calice.

— Tout le monde s'entretenait hier de votre mariage , lui dit-elle , je suis étonnée que vous ne m'en ayez pas encore parlé ; dois-je donc n'en être instruite que par la lettre de part ?

— Vous savez bien qu'il est impossible que je me marie , répondit le jeune homme qui rougit d'émotion devant une attaque si directe.

— Impossible ! et pourquoi ? reprit-elle en jouant l'étonnement.

— Parce que je vous aime , balbutia Mornac , plus décontenancé par cette tranquillité inattendue , qu'il n'eût été troublé par une scène de jalousie ou de larmes.

Madame de Flamareil se pencha rapidement , lui prit les mains , et , fixant sur lui deux yeux étincelants :

— Tu m'aimes ? dit-elle ; répète-le moi.

Surpris par ce regard dont il se sentit pénétré comme par un fluide électrique , Mornac resta muet. Dans le premier moment il ne trouva pas dans son cœur un seul accent de vérité pour convaincre Eudoxie , ni dans son esprit un seul mensonge pour l'abuser. Lorsqu'il sortit de sa stupeur , il essaya quelques-unes de ces protestations banales qui ne manquent jamais aux amants , mais qu'il eut besoin de chercher. Il était trop tard ; l'épreuve était faite. Madame de Flamareil avait lu dans ces yeux , si passionnés autrefois , si décourageants aujourd'hui , l'avenir réservé à sa tendresse. Laisant retomber les mains qu'elle avait vainement interrogées par une étreinte éloquente , elle se leva et s'approcha de la fenêtre ; à travers la vitre où elle avait appuyé son front brûlant , elle aperçut bientôt le petit Boisgontier montant sur le boulevard sa faction accoutumée , et dont le regard , en se levant vers elle , sembla mettre à ses pieds le tribut d'amour qu'Édouard venait de lui refuser. En la rassurant sur le pouvoir de sa beauté , cette vue contribua peut-être à sa détermination soudaine.

— Être abandonnée tôt ou tard , ou rompre la première ! se dit-elle en s'enfermant dans ce dilemme comme dans le cercle de Popilius. Or , quelle femme , maîtresse de choisir , se fût résignée à sortir du côté de l'abandon ?

Eudoxie laissa retomber le rideau , traversa le parloir d'un pas rapide et sonna.

— Vous me permettez de ne pas vous retenir , dit-elle ; il faut

que je sorte , et je vais m'habiller. Votre oncle est riche ; mademoiselle de Passerot l'est aussi ; c'est une bonne affaire que vous ferez là , et je vous conseille de ne pas la manquer.

Stupéfait de cette conclusion, Mornac se précipita pour reprendre la main qu'il n'avait pas retenue , et qui lui fut rendue avec une indifférence plus mortifiante qu'un refus. L'entrée de la femme de chambre suspendit une scène que lui seul désormais cherchait à faire tourner au pathétique ; contraint de se retirer , il sortit triste , amoureux , et en implorant du regard un pardon qu'il ne devait plus obtenir.

Pendant deux jours, madame de Flamareil, dont la porte resta fermée pour tout le monde , s'affermir dans une résolution qui lui coûta encore plus d'une larme, mais que son orgueil lui donna la force d'accomplir. Le troisième jour, quand son mari vint lui demander , d'un air soucieux et sombre , quelle réponse il devait faire à M. de Pomenars, elle affecta la distraction d'une personne à qui l'on parle d'une chose parfaitement indifférente.

— L'autre jour , dit-elle , vous avez profité de ma migraine pour me tourmenter beaucoup , je ne sais trop à quel propos. Pourquoi pensez-vous que je veuille m'opposer à vos désirs ? Je cherchais à arranger pour mon cousin un mariage convenable ; cela contrarie vos projets , n'en parlons plus ; j'ai déjà écrit à d'Alignier de rester à Marseille. Quant à M. de Mornac , qu'il se marie ou ne se marie pas , que m'importe ?

M. de Flamareil sourit silencieusement comme pour protester de son incrédulité ; mais ayant obtenu ce qu'il désirait , il n'était pas homme à engager une de ces polémiques conjugales dont les maris sortent rarement victorieux.

— Vous m'avez menacée d'une manière assez barbare de m'enfermer à Flamareil , reprit Eudoxie ; loin de m'effrayer, ce voyage me plaît et je le demande comme une faveur. Je me sens plus souffrante depuis quelque temps , et j'espère que le changement d'air me fera du bien : d'ailleurs je serai là près de Barèges , dont les eaux me sont ordonnées.

M. de Flamareil acquiesça , par un second sourire , à cette proposition , dans laquelle il crut deviner un plan de retraite momentanée , dicté par la résignation et la prudence ; puis il sortit pour aller sommer M. de Pomenars de tenir sa promesse.

Le mardi suivant , Eudoxie , qui avait refusé de recevoir les

visites d'Édouard et laissé sans réponse les lettres qu'il lui avait écrites , partit pour les Pyrénées , accompagnée de mistriss Lawington , son chaperon habituel ; quelques jours après , M. de Flamareil fut nommé député à Périgueux ; enfin , deux mois plus tard , Mornac , soumis à la volonté de son oncle dont rien ne balançait plus l'influence , épousa , dans l'église de Saint-Germain-des-Prés , mademoiselle Loïde de Passerot.

A la fin du mois de juillet , madame de Lordes , qui avait pris une part active à la conclusion de ce mariage , donnait une soirée pour le fêter , à sa maison de campagne d'Auteuil ; M. de Pomenars y montrait l'humeur allègre d'un homme qui a mené à bon port une négociation difficile , et qui rajeunit à l'idée de devenir grand oncle. Sur le point de repartir pour Alger , sans avoir conquis l'ombre d'une marquise ou d'une comtesse , le commandant Garnier se promenait en laissant tomber sur toutes les femmes le regard aigre-doux qui lui était devenu habituel depuis la chute de l'étoile d'Élise. Appuyée presque continuellement sur le bras de sa mère , par une timidité de débutante , madame de Mornac brillait du triple éclat de sa jeunesse , de sa fraîche beauté , et d'une de ces toilettes fastueuses , si chères aux nouvelles mariées , dont le goût n'est pas encore formé. Au milieu de l'animation générale , Édouard seul paraissait triste et soucieux ; il errait mélancoliquement des salons aux jardins , sans prendre part à aucun des plaisirs de la soirée , et abusant prématurément du droit que s'arrogent certains maris , de ne pas faire de frais d'amabilité pour leurs femmes. A la fin il se laissa tomber sur une causeuse à côté de son nouveau cousin.

— Quel détestable orchestre et quelle soirée insipide ! s'écriait-il d'un ton ennuyé.

— Vous voyez tout en jaune , parce que vous-même avez la jaunisse , répondit le chef d'escadron ; savez-vous bien que vous êtes cruellement maussade depuis quelques jours , et qu'à la place de Loïde , j'aurais pour vous moins d'indulgence qu'elle ne vous en témoigne.

— Oui , Loïde est la meilleure des femmes , et je suis trop heureux de l'avoir épousée , reprit Édouard d'un ton funèbre ; mais aujourd'hui je suis en proie à une mélancolie contre laquelle je cherche vainement à me débattre. Il est dans la vie de ces jours qui portant en eux une insurmontable tristesse , et au-

jourd'hui est un de ces jours-là; aujourd'hui Théodule est pour moi un anniversaire sacré.

— Allez-vous encore retomber dans vos aberrations romanesques, s'écria Garnier, qui, depuis la déception que lui avait fait éprouver la résurrection d'Élise, professait en fait de sentiment l'athéisme le plus féroce; — l'anniversaire de quoi? d'Austerlitz ou de Friedland?

— L'anniversaire du jour où je l'ai vue pour la première fois, répondit Mornac en poussant un soupir.

Le commandant se mordit les moustaches pour se contraindre, tant il se sentait disposé à faire à son compagnon une confidence propre à le faire descendre de l'Empirée aussi brusquement que lui-même s'en était vu précipité.

— Il y a six ans de cela; c'était aux Tuileries, dans l'allée des Feuillants, reprit le nouveau marié d'un ton élégiaque; et maintenant savez-vous où elle est pendant que je danse ici? — Elle est aux eaux de Barèges, où l'a conduite sa santé détruite à jamais. — Aux eaux de Barèges! malade! mourante peut-être.

Garnier haussa les épaules avec une colère naissante. — Je vous ferai observer, dit-il, 1^o que vous ne dansez pas, ce que votre femme ne trouve pas, je crois, excessivement aimable; 2^o que la personne dont vous parlez se porte, j'en suis sûr, aussi bien que vous ou moi; je parie, si vous voulez, quatre-vingt mille francs du côté de sa santé: c'est tout ce que je possède, et je ne serais pas fâché de doubler mon capital. Tenez-vous le pari? il y a ici une personne en état de le juger: c'est M. de Boisgontier, qui est arrivé ces jours derniers de Barèges.

En ce moment, le jeune homme, dont l'officier de chasseurs invoquait le témoignage, se montra à l'autre bout du salon comme une apparition docile au magicien qui la conjure. Depuis son retour des Pyrénées, le petit Boisgontier avait pris l'air sérieux, important et discret d'un homme récemment initié à des mystères surhumains; il marchait d'un pas solennel, regardant hommes et femmes du haut en bas, et portant la tête à la manière de Saint-Just. En passant devant les deux cousins, il sourit avec une ineffable supériorité, et jeta à Mornac un salut aussi leste que celui qu'il en avait reçu sur le boulevard de la Madeleine; en un mot, il lui rendit, comme disent les Anglais, un Roland pour un Olivier.

— Que veut ce drôle ! a-t-il envie que j'aïlle lui couper les oreilles , s'écria Édouard en se levant ; mais ses jambes fléchirent subitement , et il retomba sur la causeuse , à la voix du domestique qui annonçait à la porte du salon .

— Madame de Flamareil.

Conduite par son mari , qui semblait redoubler d'attentions pour elle ; mise avec l'élégance simple et noble dont la coquetterie la plus raffinée possède seule le secret ; plus belle , plus séduisante , mieux portante que jamais ; offrant en un mot sur toute sa personne une sorte de rajeunissement merveilleux , propre à donner aux eaux de Barèges le renom de la fontaine de Jouvence , Eudoxie s'avança d'un pas lent , accueillit gracieusement les empressements dont elle devint l'objet , et prit possession du salon pour ainsi dire , avec la majestueuse aisance d'une reine qui monte à son trône . Elle prévint madame de Passerot en allant la saluer , complimenta Loïde sur son mariage de l'air le plus naturel , échangea quelques mots d'une exquise ironie avec M. de Pomenars , qui ne pouvant bouder tant d'esprit et tant de caractère , était accouru des premiers papillonner autour d'elle ; enfin venant à passer devant la causeuse où Garnier et Mornac demeureraient assis dans une sorte d'ahurissement farouche , elle laissa tomber sur eux un regard , un seul regard pour eux deux , mais un regard si calme , si froid , si distrait , si chargé d'indifférence et d'oubli , que les deux hommes se sentirent oppressés comme si le couvercle d'un cercueil se fût apesanti sur leurs fronts .

Au moment où madame de Flamareil était entrée dans le salon , Léon de Boisgontier en était sorti par une autre porte . Cette manœuvre fut remarquée par M. de Pomenars , dont l'œil de lynx ne laissait rien échapper , et qui sentait déjà sa curiosité étrangement éveillée par la béatitude inexplicable empreinte sur les traits de la femme de quarante ans .

— Voici qui est étrange , se dit-il ; ce petit bonhomme est devenu tout à coup bien discret , lui qui ne pouvait autrefois lui adresser la parole sans rougir jusqu'aux oreilles , lui qu'on était sûr de rencontrer successivement dans tous les coins des salons , les yeux béants fixés sur elle , et la face effarée comme le museau d'un faquir en extase ! Il faut éclaircir cela .

Le vieillard s'approcha de Garnier et lui dit à demi-voix :

— Venez faire jaser le petit Boisgontier ; je crois que c'est lui qui a recueilli la succession de votre voisin.

Le chef d'escadron se leva d'un bond , électrisé par cette insinuation machiavélique , car ce qu'il désirait le plus au monde était d'avoir pour compagnon d'infortune celui qu'il avait eu pour héritier en bonheur.

Les deux hommes trouvèrent Boisgontier sur le balcon de la salle de billard , les bras croisés sur la balustrade , les yeux levés vers le ciel , dont une large zone étoilée servait de plafond aux jardins de la villa.

— Comment , jeune homme , nous ne dansons pas ? lui dit le petit vieillard en interrompant sans pitié cette sentimentale méditation ; et il y a là une foule de demoiselles à marier qui font tapisserie !

— Je ne danse plus , monsieur , et je n'ai nulle envie de me marier , répondit le petit Boisgontier d'un air grave.

— Vous préférez , je le vois , la contemplation des étoiles à la conversation des femmes. Je ne sais pas si c'est là le chemin du ciel , mais ce n'est pas le moyen d'aller fort loin sur la terre.

— Je n'ai pas l'ambition d'aller plus loin qu'où je suis ; quant aux étoiles , je vous avouerai que je les aime beaucoup.

— C'est un amour fort innocent , pensa M. de Mornac. Allons , j'ai fait trop d'honneur à cet agneau.

Il tette encor sa mère.

— Ah ! vous aimez les étoiles , s'écria le commandant avec la soudaineté d'un cheval qui hennit ; mais il y a étoiles et étoiles. Et d'abord , les aimez-vous toutes , ou n'en aimez-vous qu'une ?

— Toutes , ce serait beaucoup , reprit Boisgontier avec l'accent de moquerie par lequel les esprits exaltés cherchent à garantir leur enthousiasme des profanations du vulgaire ; — une seule étoile doit suffire à l'homme , puisqu'un seul Dieu suffit au monde.

— Peste ! quelle poésie ! Est-ce tiré d'une strophe de Victor Hugo ? demanda M. de Pomenars , qui ne comprenant rien aux regards d'intelligence du chef d'escadron , trouvait que l'enquête ne marchait pas très-vite.

— Victor Hugo ! un grand poète ! mais je lui préfère Lamartine : Lamartine est le poète du cœur, répondit le petit Boisgontier d'un ton dogmatique.

Garnier laissa passer entre ses longues moustaches un sifflement sourd ; puis , sans en demander davantage, il tourna le dos à ses interlocuteurs , surpris d'un départ si brusque , et , se lançant à travers la foule comme un cerf-volant , vint s'abattre sur la causeuse , où Mornac était resté assis dans l'immobilité d'un sphynx égyptien.

— Frère , lui dit-il , donnez-moi la main , et sortez de votre humeur noire : les femmes ne méritent par qu'on maigrisse pour elles ; j'ai fait ce métier-là trop longtemps. Allons , morbleu ! secouez-vous et buvez ce verre de punch. Je vous dis que nous étions frères avant d'être cousins : comprenez-vous ?

— Pas le moins du monde , répondit Édouard en repoussant le verre.

— Et en ce moment nous avons un frère cadet , qui vous a payé ce que je vous devais. Comprenez-vous ?

— Pas davantage.

— Eh bien ! puisqu'il faut parler clairement , je m'appelle Lundi , vous vous appelez Mardi et le petit Boisgontier s'appelle Mercredi : comprenez-vous , sacrebleu !

— Je comprends que le Nègre de Robinson s'appelait Vendredi ; quelle histoire saugrenue me contez-vous là ?

— Vous pouvez vous flatter d'avoir la tête dure ; je vous dis. puisqu'il faut tout vous expliquer...

Garnier vida son verre de punch d'un trait , et se pencha à l'oreille d'Édouard.

— Je vous dis qu'Élise et Eudoxie sont la même femme , et que le Boisgontier est notre successeur à tous deux. Cette fois , si vous ne comprenez pas...

— C'est faux ! s'écria Mornac en s'élançant de la causeuse.

— Tout beau , cousin ! reprit l'officier en lui serrant vigoureusement la main ; je n'ai pas envie de m'aligner avec vous. D'ailleurs , ma profession de foi est connue ; je ne me battrais pas pour une femme , fût-elle une impératrice. Mais , quand je vous affirme une chose , vous pouvez me croire. Oui , c'est ce petit blanc-bec de Boisgontier qui est de semaine aujourd'hui. Il ne danse plus : de mon temps c'était déjà la consigne ; on l'a mis ,

comme nous , au régime de Lamartine , et enfin il a aussi son étoile dans je ne sais quel coin du ciel.

— Édouard, qui était devenu fort pâle pendant cette foudroyante rélévation, chancela, et serait tombé si son oncle ne se fût trouvé derrière lui pour le soutenir.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda le vieillard.

— Rien ; c'est l'affaire de cinq minutes , répondit Garnier ; vous sentez une espèce d'étranglement , n'est-ce pas ? continuait-il en s'adressant au jeune homme ; je sais ce que c'est ; j'ai passé par là. Buvez ce verre de sirop.

Tandis que Mornac buvait avec la docilité d'un malade , le commandant raconta brièvement la trilogie d'espèce nouvelle dont madame de Flamareil était l'héroïne. M. de Pomenars écouta ce récit , sans témoigner une très-grande surprise , avec un sourire indulgent et moqueur ; mais l'indulgence était pour la femme de quarante ans , la moquerie pour ses adorateurs déçus. Depuis le mariage de son neveu , le vieillard s'était mentalement réconcilié avec Eudoxie pour laquelle il avait toujours éprouvé cette sorte de sympathie qu'inspire l'esprit à l'esprit. En songeant au triomphe qu'il avait remporté sur elle , il se comparait à Napoléon en face de la belle reine de Prusse , et il était un trop dévoué serviteur des dames , pour se départir en cette occasion de la courtoisie qui sied au vainqueur.

— Vous avez tort , dit-il en imposant silence au commandant , dont le langage prenait vers le dénouement de son histoire une allure peu respectueuse pour l'héroïne ; — que lui reprochez-vous ? de vous avoir oubliés ? mais vous , lui avez-vous été fidèles ! De n'être pas morte pour vous ? mais êtes-vous morts pour elle ? Est-ce cette complication d'étoiles qui vous offense ? songez qu'il y a bien des étoiles là-haut , et qu'on doit savoir gré à un cœur tendre de n'être allé que jusqu'à trois. Je vous dis , moi , que c'est là une femme très-aimable , très-spirituelle , très-distinguée , et qui me rappelle tout à fait cette rose de la fable persanne qui communique son parfum à tout ce qui l'approche ! Le petit Boisgontier a déjà beaucoup gagné depuis son retour de Barèges ; c'est de la reconnaissance que vous lui devez et non une rancune brutale. Oui , certes , c'est une femme pleine de grâce et de mérite , et que je considère fort : il est impossible de mieux comprendre la vie qu'elle ne le fait , et je suis sûr

qu'elle ira ainsi jusqu'à la fin , rattachant courageusement chaque fil qui se brise , se modifiant selon la nécessité , soumise à toutes les lois nouvelles que les progrès de l'âge lui imposeront encore. Aujourd'hui elle s'adonne à l'enseignement ; que peut faire de mieux une femme de quarante ans ? Plus tard elle s'appliquera à la religion , et nous la verrons dame de charité en 1846. Charmante femme ! je vous le répète , si je n'avais que cinquante ans , moi qui vous parle , je vous jure que je ferais tous mes efforts pour gagner aussi mon étoile.

— Dans ce cas , observa Garnier , nous pourrions faire là-haut une partie de quatre coins ; mais qui mettrions-nous au milieu ?

— Parbleu , *il marito* , répondit le vieillard.

— Un lâche qui ne la tue pas , dit Mornac avec une indignation lugubre !

— Dis un homme d'esprit , reprit monsieur de Pomenars en riant , un homme de beaucoup d'esprit , qui se réveillera un de ces jours pair ou ministre , par la grâce de sa femme , et qui ne sera pas assez enfant pour s'écrier avec Châteaubriand :

Un trône ne console pas !

Charles de BERNARD.

(*Chronique de Paris.*)

FONTAINEBLEAU.

. A force d'entendre parler de cette jeune princesse, qui soulevait tant d'enthousiasme sur son passage, l'envie me prit d'aller la recevoir dans la foule de Fontainebleau, et d'être un des premiers à crier — *vivat!* sur son passage. Cependant j'étais encore bien irrésolu, et ce voyage me paraissait plein de difficultés, à moi pauvre et embarrassé voyageur, qui me fais une ennemie de chaque ville où je passe, lorsque je fus tout à fait décidé à partir par cette histoire, qu'on racontait le matin même de mon départ. Arrivée sur les hauteurs de Berghem, la princesse Hélène avait arrêté sa voiture, et montrant au duc de Broglie ces lieux mémorables : — « M. le duc, contemplez ces hauteurs, lui dit-elle, votre grand-père, le maréchal de Broglie, y a gagné sa plus belle bataille! » Allons donc au devant de cette jeune fille, qui sait si bien notre histoire, et qui doit y tenir une si grande place quelque jour.

— Mais, me disait-on, qu'allez-vous faire? La ville est remplie d'étrangers, le château est entouré de soldats, la forêt est un camp, les palais amoncelés dans Fontainebleau, et qui ne font qu'un seul palais, ne sont pas assez vastes pour abriter tous les conviés à cette fête royale. Qui êtes-vous, d'ailleurs? Quel est votre uniforme? Quel est votre titre? — Hélas! monsieur, vous avez raison, je ne suis rien; en fait d'uniforme je ne possède qu'un habit noir qui a déjà six mois de date, — et cependant je pars pour Fontainebleau.

La route était si belle! Le soleil nous jetait franchement ses premiers rayons du printemps, les arbres verdissaient d'heure en heure, on voyait se relever comme par enchantement la moisson prochaine, qui, la veille encore, jonchait tristement la terre; les

joyeux postillons, le chapeau couvert de rubans, poussaient leurs chevaux dans un transparent tourbillon de poussière, c'était vraiment de la joie, vraiment de la poussière, vraiment du soleil. — Un horrible temps pour les spéculateurs, qui pensaient déjà à aller chercher du blé à Odessa.

Nous marchions comme des princes; on disait, nous voyant aller si vite : A coup sûr, voilà un député qui passe ! A coup sûr, c'est un ministre ! A coup sûr, c'est un pair de France ! C'est une puissance, à coup sûr ! Ce n'était que nous qui passions.

La ville de Fontainebleau était triomphante. Le mouvement était partout, la fête partout. La princesse était attendue à quatre heures; il était midi quand nous fîmes notre entrée dans la ville. A notre grande joie, il nous fut assez facile de trouver un lit et une chambre. A deux heures, nous étions en grande toilette; la princesse pouvait venir.

Que les jardins de Fontainebleau sont magnifiques ! De vieux arbres, de vieilles charmilles, des eaux abondantes et transparentes, un aspect naturel de majesté et de grandeur; un bel étang et au milieu de cet étang un pavillon bâti par l'empereur ! Dans l'été l'empereur y tenait son conseil; et sous ces eaux limpides, ces carpes blanchies par le temps, qui n'étaient déjà plus jeunes au xv^e siècle de notre histoire, témoins muets et tranquilles de tant de révolutions qui ont glissé sur ces ondes sans y laisser une trace de leur passage; enfin, non loin du bord une flottille de vaisseaux de ligne, grands comme des barques de pêcheurs, et pour conduire cette flottille, des marins de l'Océan, et au besoin pour commander ces marins, un jeune homme qui sera grand amiral de France quelque jour. Que disait-on, qu'on n'entraît pas dans le château ? Toutes les portes sont ouvertes, vous pouvez fouler le gazon de tous les parterres, les cygnes du bassin vous saluent en battant de l'aile. Couchez-vous sur l'herbe, répétez les vers de Virgile à l'ombre des hêtres, dormez si vous voulez dormir, vous êtes le maître de ces beaux lieux.

Je dormais encore ou plutôt j'étais plongé dans cet admirable rêve, tout éveillé, que vous inspirent les premières brises du printemps, et je sentais voler dans les brillants espaces de l'air, les châteaux, les jardins, les cours, les balcons de marbre, les murailles de briques, et moi enfin, quand tout à coup les trompettes sonnent, les tambours battent aux champs, la fanfare éclate par

toutes ses voix de cuivre.—Allons, voici que j'aurai dormi trop longtemps et que je ne verrai pas la princesse aujourd'hui !

Je traverse en toute hâte les jardins, les parterres, les grandes portes. A l'une de ces portes, un gardien très-poli me dit :— *On n'entre pas, c'est la consigne!* Mais cependant il ajoute :— Vous n'arriveriez peut-être pas à temps en faisant le tour du château, donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur. J'arrive. Toute la garnison était sous les armes. Un beau régiment de cavalerie occupait un côté de la cour ; de l'autre côté était placé le plus fringant, le plus brillant, le plus jeune, le plus élégant régiment de hussards qui ait jamais existé depuis qu'il y a des régiments de hussards. Celui-là est le régiment modèle. Il est habillé de la plus fine écarlate ; sur cette écarlate, une main prodigue a jeté à profusion l'argent et la broderie et les plus vives couleurs.

Figurez-vous le hussard ; un beau jeune homme de vingt ans, six pieds, la barbe naissante, les dents blanches, la taille de guêpe, la jambe fine, l'air modeste, la tête haute, et cette tête ombragée de belles plumes ; le ceinturon d'argent, le sabre d'acier reluisant au soleil, le cheval gris et fringant, le dolman bleu de ciel ; les plus belles couleurs, les plus riches parures, le plus galant équipage, tout ce que la coquetterie guerrière peut inventer de plus recherché ; voilà le hussard. Ils étaient comme cela tout un régiment, et ce régiment était commandé à haute voix par un colonel digne de lui, un colonel modèle comme son régiment, le colonel Brack ; c'est tout dire. Mais, hélas ! c'était le dernier jour du colonel Brack, c'était sa dernière fête militaire ; il allait dire adieu à ce régiment qu'il a élevé, dressé, paré, comme un seul homme ; on disait qu'il était passé général.

Tout ce bruit que j'avais entendu *sub tegmine fagi*, ce n'était qu'une fausse alerte. Les trompettes des hussards voulaient se tenir en haleine, et elles retentissaient comme autant de trompettes de la vallée de Josaphat ; les tambours des carabiniers répondaient aux trompettes, et à tout ce bruit guerrier se mêlait le bruit des canons roulant dans cette vaste cour, trainés par leurs quatre chevaux. Autant le cheval du hussard est leste, fringant, sautillant, heureux de vivre et de piaffer, autant le cheval de l'artillerie est grave, posé, sévère. Il marche fièrement comme un cheval qui traîne la *dernière raison des rois*. Sur le caisson,

deux artilleurs sont assis comme sur un char de triomphe. Le canon brille fièrement à travers tout ce bois et tout ce fer ; bronze aussi intelligent que le soldat qui le gouverne , il est tantôt joyeux , tantôt terrible ; il annonce aussi bien la fête que la bataille ; il est le bruit des grandes joies et le bruit des grandes douleurs ; quand il passe , les petits enfants battent des mains ; les hautes citadelles tremblent quand il passe. Ainsi donc , ils étaient rangés en bataille dans cette cour , au pied de cet escalier de Fontainebleau , dans ces lieux célèbres où fut dénoué le plus grand drame de l'univers.

Oh ! l'histoire ! c'est la plus grande tâche des hommes. Ni les vers du poète , ni les chefs-d'œuvre du peintre ou du sculpteur , ni les merveilles de l'architecture , ne valent une page de l'histoire. Entassez dans la plus haute des pyramides Dante sur Raphaël , Raphaël sur Michel-Ange , un homme viendra , un historien , et en quelques lignes il aura plus fait que Dante , Raphaël et Michel-Ange : il aura écrit une page d'histoire ! Aussi les lieux témoins de ces grandes scènes où la face du monde a été changée , sont-ils empreints d'une indicible et imposante majesté.

Il y a de cela vingt-trois ans à peine , déjà deux siècles ! dans cette même cour qui retentit du bruit des fanfares de cette jeune armée , se tenait immobile , muette , isolée , cachant ses larmes , la vieille garde de la grande armée. Cette vieille garde , dont le nom seul renversait les capitales , s'était battue sur tous les champs de bataille de l'univers. Ils étaient à Arcole , à Aboukir , à Marengo ; ils étaient les soldats d'Austerlitz , d'Iéna , de Friedland , de Madrid , de Wagram , de Moscou ; et à travers tant de gloire et tant de périls , ils se retrouvaient vaincus et décimés , dans cette cour qui était maintenant leur dernier royaume , leur dernier champ de bataille , et encore il faudra le quitter demain , ce coin de terre désolé. Dans ce palais dont toutes les portes , dont toutes les fenêtres sont ouvertes , se cachait , dans sa douleur et dans ses angoisses , l'empereur Napoléon ! En vain il avait tenu tête à l'Europe coalisée , le génie avait cédé à la fortune ; l'aigle impériale , blessée à mort dans les cieux de Moscou , avait eu à peine assez de force pour venir expirer ici même , sous le ciel de Fontainebleau. A la fin l'heure était venue où l'empereur lui-même devait déposer cette épée qui avait tant pesé dans la balance du monde. Son sacrifice était accompli comme sa gloire. Alors s'ouvrit la porte du

palais , et on vit descendre un homme seul , le regard fier , la démarche hardie , triste , mais non pas abattu ; il était enveloppé dans la redingote grise , il portait à la main le chapeau du petit caporal ; un seul mois de ses misères l'avait vieilli plus que n'eussent fait dix batailles. Ses vieux soldats , le retrouvant si grand dans l'infortune , se sentaient émus jusqu'au fond des entrailles ; ils ne comprenaient pas , les pauvres héros ! comment et pourquoi ils se séparaient ainsi , eux et l'empereur , eux qui étaient toujours la grande armée , lui qui était toujours l'empereur ! Ils baissaient la tête en versant des larmes mal contenues : une voix bien connue les vint tirer de leur stupeur.

« Soldats , leur disait-il , je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans que nous sommes ensemble , je suis content de vous , je vous ai toujours trouvés au chemin de l'honneur ! » Après quoi il embrassa les aigles , et il descendit d'un pas ferme et tranquille ce même escalier de Fontainebleau.

Ainsi se séparèrent à cette place l'empereur et la grande armée , pour aller mourir çà et là , les uns et les autres , dans la même tristesse , dans la même gloire , dans le même abandon.

Pendant que je me livrais ainsi à tous les souvenirs qui m'assiégeaient en foule , un nuage passa sous le soleil , un léger nuage de printemps ; quelques gouttes d'une pluie chaude de printemps tombèrent sur ces beaux uniformes , qui n'en parurent que plus brillants. Cependant mon pauvre habit noir ne pouvait guère résister à la pluie , même la plus légère ; et déjà je cherchais des yeux un abri , quand soudain , de toutes parts , je vis accourir à moi de beaux messieurs tous brodés en or et en argent , en belles palmes , en épée. — Viens par ici ! me disait l'un. — Je vais te conduire à une bonne place , disait l'autre. — Si tu avais seulement une petite broderie au collet de ton habit , ajoutait un troisième , tu viendrais avec nous sur le balcon du roi ! Moi , tout étonné de voir de beaux messieurs me parler ainsi , je les regarde , je les admire , et ma foi , je les reconnais tous ; ce sont mes amis ! Et parmi eux , avec une belle croix de commandeur de la Légion-d'Honneur , et bien méritée , mais toujours bon et serviable , M. le baron Taylor qui revient d'Espagne , tout chargé de chefs-d'œuvre. — Allons donc , puisque vous le voulez. — Et je le suis ; et me voilà à la plus belle place , à l'abri , dans un petit cabinet à deux fenêtres. Une de ces fenêtres donnait sur le balcon du roi ,

l'autre fenêtre sur la cour du château. Ainsi devant moi je devais avoir le cortège de la princesse, pendant qu'à ma gauche je pourrais suivre tous les mouvements de cette cour, si on peut appeler de ce nom gothique la réunion spontanée des bourgeois les plus influents de notre pays.

Quatre heures allaient sonner, l'attente était générale, l'impatience était à son comble. L'exactitude étant la politesse des rois, on en tirait la conséquence qu'elle était aussi la politesse des princesses ; mais le moyen d'être exacte pour cette jeune femme, retenue à chaque pas de cette marche triomphale par les populations avides de la voir ? Pendant que nous attendions, nous aussi, un de mes amis brodés me demanda si j'avais vu le trousseau de la princesse.—Non, lui dis-je, je ne connais du trousseau que les merveilleux éventails de Roqueplan.

—Moi, dit mon ami, je suis plus avancé que toi ; j'ai tout vu, et fort à l'aise, car j'étais seul dans les beaux appartements du prince ; et si le roi n'était pas venu me déranger, je crois que j'y serais encore à tout admirer.

Or, cet ami qui me parlait ainsi, bien qu'un peu plus brodé que moi, est, à tout prendre, un homme aussi peu considérable que je le suis moi-même. Comment était-il entré dans l'intérieur de ce palais, qu'on me faisait si formidable ? Il allait me le dire, et j'écoutais, tout en restant attentif aux moindres bruits venus d'en bas.

—Oui, dit-il, tu connais bien ce vaste palais ? une fois entré là-dedans, on se perd ; c'est le plus merveilleux dédale qui ait jamais étonné l'imagination humaine. Ce ne sont que vastes galeries, salles immenses, amphithéâtres, escaliers de géants, mystérieux couloirs, douces retraites cachées dans le mur, balcons de marbre et de bronze ; tous les temps, tous les lieux, tous les arts, tous les monarques sont représentés dans ces murs. Le *xv^e* siècle y a jeté tous ses caprices et toute sa poésie. Louis XIII et Henri IV y ont laissé leur empreinte italienne et française à la fois, Louis XIV y porta sa royale grandeur, l'empereur y reçut cette impératrice qui l'alliait aux rois en le séparant du peuple ; chacun des pouvoirs qui ont passé dans ces murailles y a ajouté quelque chose, celui-ci un palais, celui-là une église, le troisième un théâtre, l'un une galerie, cet autre enfin eut à peine le temps d'y laisser son nom et son chiffre, après quoi il a été emporté

par la tempête, et son nom a été effacé par le badigeonneur.

Dans le palais de Fontainebleau tous les souvenirs se mêlent et se confondent. Non loin de l'appartement du pape, dans un coin retiré, où elle fuyait même la clarté du ciel, M^{me} de Maintenon s'était creusé une retraite, qu'on peut voir complètement meublée et restaurée. Il y a du sang dans ces murs ; il y a de l'amour, il y a de la poésie, il y a surtout des mariages. En 1609, César, duc de Vendôme, le fils de Henri IV et de la belle Gabrielle, épousa, dans la Chapelle-Haute, Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur ; Louis XII, à peine marié, vint passer la lune de miel à Fontainebleau, et neuf mois après le jeune dauphin y vint au monde. En 1670, la nièce du roi, Marie-Louise d'Orléans, épousa le roi d'Espagne Charles II, représenté par procureur. Louis XV y reçut la main de Marie Leczinska, la digne fille du roi Stanislas. A Fontainebleau, Louis XVIII vint recevoir la duchesse de Berri ; à Fontainebleau, Jérôme Napoléon épousa la fille du roi de Wurtemberg. Que de fêtes magnifiques ! que de brillants carrousels ! que de vœux et que d'espérances ! Tu chercherais en vain dans tout ce palais un petit coin qui n'ait pas abrité une tête couronnée ou découronnée, un lit qui ne soit pas un lit nuptial ou un lit de mort. Dans l'appartement du roi, il y a un méchant guéridon en acajou qui vaut bien 15 francs, acheté à crédit chez un marchand de meubles d'occasion ; on n'approche de ce guéridon qu'avec respect. Sur cette table fut signée l'abdication de l'empereur. Elle conserve encore le violent coup de canif que l'ex-maître du monde y laissa, comme fait le lion mourant avec sa griffe défaillante. Cette table est placée tout auprès d'une croisée dont les ferrures brillantes ont été forgées par le roi Louis XVI. Cette chambre même, qui ressemble à un herbier, tant les murs sont chargés de toutes les plantes de la flore française, fut habitée par Catherine de Médicis. A côté de cette chambre, Napoléon a fait construire une galerie en l'honneur de Marie-Louise. Ainsi sont confondus tant de souvenirs divers, tant de grandeurs et tant de misères. Dans cet admirable pêle-mêle, le moyen de ne pas rester confondu ? Et penses-tu à mon admiration, quand je me suis vu libre d'entrer partout, et de tout voir par mes yeux, et de tout toucher de mes mains, comme si j'avais été un des maîtres du palais ? Parle-moi d'une royauté ainsi faite qu'on peut entrer chez elle à toute heure de la nuit et

du jour. Voilà pourtant un des fruits de l'amnistie : c'est que même les amis du roi n'ont plus peur et qu'ils le laissent libre d'aller où il lui plaît. On dit que le roi profite de cette liberté avec le bonheur d'un écolier en vacances. Il va, il vient, il sort, il entre, il admire ces portes toutes grandes ouvertes ; il n'a jamais vu rien de si beau. Naguère encore, quand la terreur était dans toutes les âmes, excepté dans son âme, il trouvait toujours à ses côtés, autour de lui et malgré lui, un gardien qui le suivait des yeux. Il avait beau renvoyer cet homme, on ne lui obéissait pas. Il marchait ainsi environné d'une surveillance qui l'obsédait. L'amnistie l'a délivré de cette contrainte ; il a été le premier dont les fers sont tombés ; ses amis lui ont promis de ne plus trembler pour lui, et c'est ainsi que tout bienfait porte sa récompense. Mais pour en revenir à mon histoire, j'étais donc dans ce palais de Fontainebleau aussi libre que le roi.

Figure-toi mon éblouissement, quand après avoir traversé les vastes appartements du duc d'Orléans, dont la tenture sévère rappelle cependant toute l'élégance du temps de Louis XIII, je me trouvai dans les deux salles où est exposé le trousseau de la jeune duchesse ! Sur une estrade est placée la corbeille ? cette corbeille, est un coffre en écaille et en bronze doré d'un travail merveilleux ; les incrustations sont en argent, le **xvi^e** siècle ne désavouerait pas ce chef-d'œuvre ; l'estrade est ornée de draperies, de dentelles, de fleurs, et de ces mille gazes flottantes si chères aux jeunes femmes, et qu'un poète a appelées de *l'air tissu*. Le linge est amoncelé d'un seul côté, c'est une montagne de broderies et de dentelles ; sur les porte-manteaux sont placées des robes sans nombre ; les écharpes d'Alger, les chapeaux aux plumes flottantes ; les douze cachemires n'occupent pas une place médiocre dans cette exposition conjugale ; en voici un vert-émir, à palmes brodées d'or, pour lequel se damneraient toutes les femmes d'Europe : c'est la reine d'Angleterre qui l'envoie. Juge, s'il te plaît, de cette main et de ce pied par les gants et par les souliers que voici, gants et souliers d'un enfant de quinze ans ; ils ont été faits sur la main et sur le pied de la princesse. Le velours, le satin, les rubans, tous les infinis détails d'une passion royale, ne manquent guère ; mais il faudrait être une femme, une femme jeune et belle, une femme sans passion, une femme de Paris, pour tout comprendre et pour tout voir.

Ai-je parlé de la robe de mariage en dentelles ? et des mouchoirs de poche tout brodés et garnis d'une valencienne haute comme la main , et des turbans de l'Afrique ? et du manchon de plume d'aigrette ? et des voiles où brillent , surmontés de la couronne , les chiffres entrelacés des deux époux , F. P. H. O. ; Ferdinand-Philippe , Hélène , d'Orléans ?

Non ! c'est à peine si je puis te parler du nécessaire en vermeil , des vases d'or , de la toilette , de l'écritoire gothique , du porte-bouquet dans le style de la renaissance. Au reste , tu le sais , on peut se fier , pour toutes ces recherches , au goût éclairé du duc d'Orléans. C'est un habile et ingénieux antiquaire ; il comprend à merveille l'élégance des vieux siècles , il sait combien un vieux meuble gothique est bienséant à la jeunesse et à la beauté , et pour peu que la duchesse sa femme aime les bois sculptés , les dorures , les vieilles tapisseries , tout le luxe massif d'autrefois , elle n'aura rien à désirer.

Il y avait aussi un véritable amas de perles , rubis , diamants , pierreries de toutes sortes ; une parure en brillants , une parure en brillants et en rubis , les brillants et rubis d'une nuance si parfaite qu'il était difficile de les distinguer les uns des autres ; une parure en perles fines , six bagues , sans compter l'anneau du mariage , tout à côté de la médaille d'or.

Mais dans cet amas admirable de richesses de toutes sortes , ce que j'ai admiré le plus , et ce que tu as admiré autant que moi , sans doute , ce ne sont ni les diamants , ni les perles , ni les cachemires , ni les dentelles , ni les broderies , ni les fleurs , ce sont trois éventails , dont l'idée seule est une idée royale , sans parler de l'exécution , qui est digne de l'idée.

Tu as vu au salon dernier un charmant tableau de Roqueplan , *Cosme de Médicis se promenant dans la campagne de Florence* , et tu as admiré cet éclatant paysage , ce beau ciel , ces eaux limpides , cette poétique et transparente nature. Roqueplan est , à coup sûr , un merveilleux artiste , parfaitement habile à reproduire tout ce qui est la jeunesse , fleur ou soleil , joie et printemps , amour et bonheur. Il n'est jamais plus à l'aise que lorsqu'il est resserré dans un petit espace , et alors il étend à l'infini cette toile exigüe , et il en fait ce que vous voudrez : un lac immense , une prairie sans fin , une forêt d'orangers et de roses. Le duc d'Orléans , qui sait très-bien que l'art n'est déplacé nulle part , que bien au contraire c'est là un des privilèges de l'art ,

de relever toutes choses et de charger les meubles les plus futiles de ses inventions infinies , avait pensé , depuis longtemps , à demander à Roqueplan les éventails de la jeune duchesse ; mais le succès du dernier tableau l'intimidait. Il n'osait pas prier le pinceau qui avait fait ce chef-d'œuvre, de peindre un éventail. Mais enfin il se rappela que Benvenuto Cellini ciselait les bagues de la duchesse d'Étampes , que Raphaël dessinait des reliures de livres, que Michel-Ange a peint des assiettes , que Bernard Palissy ne dédaignait pas d'être un potier de terre glaise , que Petitot faisait des portraits pour des tabatières , et Watteau des paysages pour la manufacture de porcelaine de Sèvres ; en conséquence , il demanda à tout hasard , à Roqueplan , un ou deux éventails pour la corbeille nuptiale ; Roqueplan , qui a bien de l'esprit quoiqu'il ait un grand talent , consentit à tout ce que voulait le prince. Il ne fit pas un éventail , il en fit trois , dont voici le sujet : *le Mariage de la Vierge* ; c'est un délicieux petit tableau sur un fond d'or et dans le genre byzantin ; *les Amours peintres* (l'amour fait le portrait de la princesse), c'est une fraîche et riante esquisse digne de Watteau ; *la Promenade au parc* , c'est un charmant paysage. Le parc est tout chargé de beaux arbres , le château se dessine dans le lointain , une haute terrasse , un grand vase, des balustrades, de longues allées, où se joue le soleil sur les feuilles tremblantes et resplendissantes comme des miroirs ; sur le devant , une belle dame avenante et galante donne le bras à un raffiné d'honneur et salue d'un signe de tête un élégant cavalier qui passe ; des plumes , des velours , de l'acier , de la soie , voilà l'affaire !

A ces trois petits chefs-d'œuvre , il faut joindre deux éventails de M. Clément Boulanger, *les Noces de Cana* , et *le Repos de chasse*. *Les Noces de Cana* ne valent pas le tableau de Jean Stein , cette admirable orgie hollandaise , dans laquelle se rue toute cette foule de manants et de belles dames, enchantés et surpris de voir l'eau changée en vin ; mais , évidemment , le dessin de M. Boulanger a été inspiré par le souvenir de cette belle peinture. Dans *le Repos de chasse* , des bohémiens , des bouffons et des nains égaient de leur mieux un jeune prince et sa femme , qui font halte dans la forêt. La monture de ces éventails est digne de tout le reste ; l'or et l'ivoire , et les plus fines sculptures , encadrent à merveille tous ces frais paysages , toutes ces scènes

riantes. Honneur au jeune homme qui comprend ainsi les beaux-arts, et qui s'en sert comme s'en servait le roi François I^{er}!

Ainsi me parla mon jeune ami dans tout l'enthousiasme de son cœur. Il était d'autant plus digne de foi en ceci, que c'est un esprit naturellement sceptique et railleur, qui comprend la véritable grandeur comme tous les bons esprits, mais qui voit d'un coup d'œil tout ce que la grandeur a souvent de faux et de misérable. — Et, lui dis-je, comment s'est terminée la singulière inspection? On m'a dit que la reine avait présidé elle-même, et avec une sollicitude toute maternelle, à tous ces riches détails, et qu'elle n'avait voulu permettre à personne, pas même au roi, de venir la troubler dans cette fête qu'elle préparait à sa belle-fille. — Celui qui t'a dit cela, me répondit mon ami, était bien informé. En effet, il y avait à peine deux ou trois heures que j'étais là à tout admirer, quand j'entendis frapper légèrement à la porte opposée. Un autre que moi aurait répondu: « Entrez! » mais je me retirai, sans rien dire, par où j'étais venu, et je fis bien. En effet, c'était le roi qui venait voir, lui aussi incognito, toutes ces merveilles; et je crois bien qu'il n'avait pas la permission de la reine plus que moi.

Ce récit finissait à peine que soudain un cri: Aux armes! se fait entendre; des cris de *vive le roi!* s'élèvent de toutes parts. On s'empresse, on se pousse, on regarde; c'étaient le duc d'Orléans et le duc de Nemours qui venaient eux-mêmes annoncer au roi leur père l'arrivée de la princesse Hélène. Le duc d'Orléans était parti le matin même pour aller présenter à sa fiancée, à Melun, sa maison civile et militaire, les dames de la princesse et ses chevaliers d'honneur: M^{me} de Lobau, de Chanaleihes, de Montesquiou, d'Hautpoul; MM. de Flahaut, de Coigny, de Trévisse, de Praslin, le général Baudrand, le général Marbot, le colonel Gérard, le duc d'Elchingen, de Montguyon, Bertin de Vaux, Chabaud-Latour, Asseline, le secrétaire du prince, de Boismilon, son précepteur *et son plus vieil ami*, comme il le dit à la princesse. — Aimez-les, madame, lui dit le prince, ce sont mes amis; ils ne m'ont pas quitté depuis sept ans, et ils ont partagé constamment ma bonne et ma mauvaise fortune. Cette troupe brillante accourait en toute hâte, et il était facile, même aux regards les moins exercés, de lire sur tous ces jeunes visages qu'ils revenaient heureux et fiers de leur nouvelle conquête.

La figure du duc d'Orléans respirait surtout la joie la plus vive. Il avait vu sa jeune femme, et il revenait content d'elle et plein d'une noble assurance. Ils entrèrent ainsi chez le roi au milieu des félicitations générales et des acclamations de la foule. Rien qu'à voir le jeune prince si heureux, la foule, avec ce merveilleux instinct qui ne la trompe jamais, avait deviné la jeune et belle personne qui allait venir.

Il était six heures quand le prince arriva au palais. De quart d'heure en quart d'heure accouraient, de toute la vitesse de leurs chevaux, des messagers apportant des nouvelles. La princesse arrivait, mais elle marchait lentement. Elle était arrêtée par les discours, par les vers, par les fleurs, par les gardes nationaux, par les jeunes filles vêtues de blanc, par toutes les populations qui se pressaient sur son passage. Elle avait pour tous un regard, un salut, un sourire, une parole; elle parlait la plus belle langue française, la langue du Versailles de Louis XIV; elle voulait arriver, et cependant elle ne voulait pas hâter sa marche, tant elle avait peur de manquer de reconnaissance pour tous ces braves gens qui accouraient sur son passage. A chaque instant arrivait un nouveau courrier. Ce courrier était d'un effet très-pittoresque. L'un d'eux surtout, jeune et vigoureux gaillard, le fouet en main, arrive sur son cheval jusqu'au bas du perron, il monte l'escalier en agitant les rubans de son chapeau; en même temps, par l'escalier opposé, montait d'un pas humble et calme le chapelain du château; le chapelain portait son parapluie sous son bras; sa démarche calme et simple, sa soutane noire, sa douce figure, faisaient un admirable contraste avec l'habit brodé, les cheveux poudrés, l'air animé, le pas bruyant du jeune messager. Un peintre qui était là, saisit à merveille le contraste des deux personnages. — C'est admirable! disait-il; quel tableau! Ici des briques, là des pierres de taille, des canons et des hussards; un prêtre en soutane, un postillon vêtu de peau et de velours; sur la galerie, tous les uniformes de la France; des croix, des plaques, des cordons rouges, des broderies de toutes couleurs, des vieillards chargés d'ans et de gloire, des jeunes gens pleins d'avenir, des enfants jeunes et vifs comme le salpêtre, et de belles jeunes filles si réservées et si modestes, qu'on se demande avec respect si ce sont bien là, en effet, les filles d'un roi! Quel tableau! Il ne manque qu'une chose, ajoutait le peintre en souriant, une chose

que regrettent comme moi tous les peintres contemporains : le cordon bleu.

Là-dessus s'établit , à propos du cordon bleu , envisagé sous le rapport de l'art , une dissertation pleine de goût ; on disait que le cordon bleu reposait merveilleusement le regard , qu'il tranchait de la plus heureuse façon du monde sur la plupart des uniformes , qu'il jetait dans un tableau une clarté favorable , qu'il était très-utile au peintre pour rappeler la couleur du ciel , et mille autres raisons excellentes qui n'avaient rien de politique , et qui n'en étaient pas moins d'excellentes raisons.

De nouveaux venus , pour nous faire paraître l'attente moins longue , apportaient des anecdotes qu'ils avaient recueillies sur ce voyage. A la Ferté-sous-Jouarre , où la royale fiancée devait s'arrêter une nuit , un riche propriétaire de la ville s'empressa de mettre sa maison à la disposition de la princesse. La maison était belle , mais peu convenablement meublée pour une duchesse d'Orléans. Aussitôt la liste civile envoya ses fourgons. Toute la maison est tendue de tapisseries magnifiques , on suspend des lustres au plafond , on pare les salons et les chambres à coucher des plus beaux meubles ; les lits somptueux , les meubles de soie , les tentures magnifiques , font de cette maison bourgeoise la maison d'un prince. Le lendemain , quand la princesse est partie , le propriétaire de la Ferté-sous-Jouarre a été prié , de la part du roi , de ne pas dégarnir sa maison , mais au contraire de garder tout ce mobilier royal , en faveur de sa bonne hospitalité.

On allait entamer encore une histoire , quand enfin (sept heures sonnaient à l'horloge du château , et le soleil couchant jetait sur toute cette scène attendrissante son rayon le plus calme et le plus doux) , accourent en éclaireurs quelques cavaliers de l'escorte : la princesse arrive enfin ! Elle est aux portes de Fontainebleau ; elle traverse au pas ces rues garnies de drapeaux tricolores ; une immense acclamation s'élève dans la ville ; le château lui répond par les mêmes *vivat* ! Les tambours , les trompettes , les clairons , les chevaux , les hommes , tout s'ébranle à la fois ; en même temps le vaste escalier , garni d'orangers , se couvre de brillants uniformes ; toute la France , dans ses plus grandes illustrations , était représentée sur ces marches de pierre ; ambassadeurs , maréchaux de France , ministres , pairs de France , députés , magistrats , ils étaient tous représentés à cette fête nationale. Là

aussi , c'était une confusion admirable et pleine d'intérêt , M. de Talleyrand non loin de M. de Werther , M. le duc de Dalmatie auprès du comte Gérard , M. Jacques Laffitte et M. Guizot ; M. l'évêque de Maroc à la tête si belle , et M. Ary Scheffer , le grand peintre de *Marguerite* ; le roi des Belges et le comte de Rantzau , le duc de Broglie , et M. Lefort , maire du premier arrondissement ; M. de Montalivet et M. Thiers. En même temps accouraient les dames , mais seulement les dames de la princesse dans leurs plus beaux atours ; l'instant d'après toute la famille royale , impatiente et ne pouvant attendre plus longtemps , accourait sur le perron , le roi , le duc d'Orléans , le duc de Nemours , en habit d'officier-général , le prince de Joinville , lieutenant de vaisseau , le duc d'Aumale , sous-lieutenant d'infanterie légère , M. le duc de Montpensier , simple chasseur de la garde nationale. Enfin , tout au bout de la cour , au milieu de ce bruit et de ce silence également inquiet et agité , vous voyez paraître le cortège de la princesse. Tous les regards , tous les cœurs , sont tournés vers une seule voiture ; cette voiture dorée , traînée lentement par huit chevaux magnifiques , harnachés comme pour un roi qui reviendrait de la guerre. En ce moment solennel , l'émotion de la foule était à son comble ; on allait donc la voir cette jeune femme tant attendue , tant désirée ! on allait donc savoir enfin ce qu'il fallait penser de ces louanges et de ces outrages !

A mesure que la princesse approchait , le duc d'Orléans , le duc de Nemours , les femmes , les hommes , descendaient lentement le triple escalier pour aller au devant d'elle , et c'était là un grand spectacle que bien peu de gens ont pu voir , car les uns jouaient leur rôle dans ce drame muet et éloquent , et les autres , tout entiers à la même pensée , ne regardaient que cette voiture qui s'avavançait. Ainsi le roi est resté seul , au sommet de l'escalier , avec la reine , et à grand'peine il contenait son émotion. C'était beau à voir ; cet homme si ému , si agité , qui voudrait suivre ses fils et ses amis , et que retient un reste d'étiquette ! Derrière le roi se tenait la reine ; on devinait son émotion plutôt qu'on ne la voyait. La princesse , le duc d'Orléans et son cortège sont arrivés en même temps au bas de l'escalier ; une évolution militaire , commandée par le colonel Brack , n'eût pas mieux fait. Aussitôt s'ouvre la portière de cette voiture , et soudain descend une jeune et belle personne , à la taille élégante et fine. Elle prend à

peine le temps de saluer à droite et à gauche , puis elle s'élançe , entraînant avec elle le duc de Nemours , qui lui donne la main , et avec la légèreté de ses vingt ans elle monte jusqu'au roi , qui lui tend la main ; elle saisit cette main qu'elle veut porter à ses lèvres ; mais le roi lui ouvre ses bras , et elle s'y précipite. En même temps toute cette belle famille entoure cette nouvelle sœur qui lui vient de si loin , et si disposée à se laisser être heureuse. On l'entoure , on l'embrasse , on lui présente tous ses frères , toutes ses sœurs , ces jeunes gens , ces enfants , cette reine des Belges , cette princesse Clémentine qui lit et qui aime les jeunes poètes , cette princesse Marie qui est un grand artiste , et qui vient d'envoyer l'autre jour sa propre statue , faite par elle-même , au musée de Versailles. Et la reine donc ! Elle était à demi-cachée dans l'embrasure de la porte ; on lui a enfin abandonné sa nouvelle fille ; et alors , oubliant qu'on les regardait , ces deux femmes se sont embrassées l'une l'autre avec une effusion toute maternelle et toute filiale. Et quelle mère plus noble , plus généreuse , plus remplie de courage , de grandeur d'âme et de modestie , pouvait remplacer votre mère , Hélène de Mecklembourg !

L'effet de cette scène a été immense , imposant , solennel. Bien des paupières ont été mouillées , qui n'avaient pas été humides depuis longtemps. Bien des cœurs ont été émus , étonnés eux-mêmes de leur émotion. L'enthousiasme était si grand , si universel , qu'il faisait silence de toutes parts. La foule s'est écoulée comme si elle eût voulu laisser à son bonheur toute cette heureuse famille ; même la suite du roi a attendu sur l'escalier de pierre , ne voulant pas troubler ces embrassements.

Dans le premier moment , cette jeune princesse si attendue , on n'avait pas songé à la regarder ; on avait regardé le roi , la reine , toute cette scène si remplie de majesté royale et de bonheur domestique. Cependant chacun disait que la jeune princesse avait une taille souple et fine , le pied petit , la main mignonne , le cou très blanc , les cheveux d'une belle couleur , l'œil vif et spirituel ; avant de la voir , on la croyait belle sur parole ; on l'avait entrevue à peine , et déjà on était sûr qu'elle était belle.

Plus tard , avant le dîner , après s'être reposée quelques instants dans son appartement , la jeune princesse a reparu dans le salon de la reine , où le roi lui-même lui a présenté les dames invitées : M^{me} la comtesse de Flahaut , M^{me} la comtesse de La-

borde, M^{me} la comtesse Durosnel, M^{me} la duchesse de Trévis, M^{me} la duchesse de Coigny, M^{me} la baronne de Bertois, M^{me} la baronne Delort, M^{me} la comtesse de Colbert, M^{me} la baronne de Marbot, M^{me} la marquise de Praslin, M^{lles} de Lobau, Delaborde, de Chanterac, de Flahaut, de Sainte-Aldegonde. A huit heures et demi, le roi, la famille royale et tous les conviés à cette noble fête se sont mis à table; la table était de deux cent cinquante couverts. Le roi avait à sa droite la princesse Hélène, à sa gauche la reine des Belges; M. le duc d'Orléans était à la droite de la princesse, le roi des Belges auprès de la reine des Français, M^{me} la grande-duchesse douairière de Mecklembourg à côté de M. le duc d'Orléans, M^{me} la comtesse Molé à côté du duc d'Aumale, M. le Baron de Werther, ministre de Prusse, auprès de la grande-duchesse de Mecklembourg, M^{me} de Werther auprès du prince de Joinville; M. le prince de Talleyrand, M^{me} la duchesse de Dino, M. le chancelier, les maréchaux, les ministres, M. le président de la chambre des députés, la duchesse de Dalmatie, la maréchale Gérard, la maréchale Maison, le duc et la duchesse de Broglie, le général Athalin, le duc de Castries, occupaient les places les plus rapprochées de la famille royale.

A dix heures, un feu d'artifice a été tiré auprès du bassin du grand parc; les chiffres F. H. n'avaient pas été oubliés, et brillaient dans les airs. Mais je vous parle du banquet et du feu d'artifice par ouï-dire: ce n'est pas mon affaire, c'est l'affaire des historiens officiels; je veux vous raconter simplement ce que j'ai vu.

C'était le lendemain de ce jour si rempli d'émotions et d'inquiétudes de tous genres. C'était le jour du mariage ou plutôt des trois mariages du duc d'Orléans et de la princesse Hélène de Mecklembourg. On disait que la fête serait brillante et solennelle, et que jamais les magnificences de Fontainebleau n'auraient paru avec plus d'éclat; on disait aussi que l'accès du palais était impossible, et que nul, excepté les invités du roi, n'aurait le droit de pénétrer dans ces murs. Cependant confiant dans ma fortune, je me préparai à tout hasard. Il était sept heures du soir, déjà le palais s'illuminait de toutes parts. Chaque porte, chaque croisée de cet amas de châteaux resplendissait d'une clarté inaccoutumée. A voir ainsi s'illuminer peu à peu ces vastes galeries, on eût dit que tous les siècles qui avaient aimé, qui avaient prié, qui

avaient souffert , qui étaient morts dans ces murs , sortaient l'un après l'autre de leur oubli , et revenaient dans leurs plus beaux atours , dans leur plus glorieux appareil , y passer encore une nuit de fête et de gloire , de plaisir et d'amour. Certes , ce soir-là , il ne fallait pas être un grand poëte pour ranimer toute cette histoire éteinte : avec une âme un peu clairvoyante , il eût été facile de reconnaître à travers les vitres gothiques de la galerie de François 1^{er} , le roi chevalier présidant aux fêtes brillantes , et tout au sommet de l'escalier , la sombre figure de Napoléon partant pour son exil de l'île d'Elbe. François 1^{er} et Napoléon Bonaparte , voilà en effet les deux maîtres du palais de Fontainebleau , voilà les deux fantômes qui reviennent le plus souvent dans ces murs , dans ces galeries , dans ces mille chambres muettes , et alors qu'ils doivent être étonnés , le roi et l'empereur , de retrouver debout tout leur ouvrage ! Depuis si longtemps leur palais était en ruines ! Les murs s'affaissaient sur eux-mêmes , les plafonds s'en allaient en lambeaux , les armoiries de tant de rois avaient été si souvent grattées , replacées et regrattées sur la pierre , que la pierre était percée à jour ; on avait fait une si rude chasse aux aigles , on avait arraché tant de fleurs de lis , on avait brisé tant d'emblèmes , on avait effacé tant de chiffres d'amour , que parmi toutes ces destructions impitoyables , il était impossible de rien retrouver que des murs sans nom , des passages sans souvenirs , des salons sans honneurs , des autels sans encens , des boudoirs sans parfums , des cadres vides , des trônes brisés , toutes sortes de royautés indignement saccagées , gaspillées , rouillées , anéanties ! L'ombre des anciens maîtres de Fontainebleau se promenait tristement parmi les ruines lamentables , et plus les années s'amoncelaient sur les années , plus les ruines s'amoncelaient sur les ruines. Mais aujourd'hui tout se relève , les fondements ébranlés se rassurent , les escaliers écrasés par tant de grandeurs passagères se raffermissent dans leurs bases , les statues couchées par terre remontent sur leur piédestal , les portraits rentrent dans leurs cadres , le vieux plâtre des salons est chassé comme la poussière , et derrière cette couche immonde , reparaissent dans leur éclat tout nouveau des chefs-d'œuvre de trois siècles. C'en est fait , la restauration est complète au dedans et au dehors. Les plafonds s'animent comme les murailles , les portes de sapin ont fait place aux portes de chêne , le papier peint s'en va et cède la place au tableau d'his-

toire ; l'écho répète de nouveau des noms sonores ; les caves se remplissent et aussi les bûchers ; les meubles sont rendus au velours et à la dorure , et les vers regrettent leur proie ; on remet aux fenêtres les vitraux gothiques , on relève les cheminées abattues ; on retrouve , avec le soin minutieux et la patience exacte de l'antiquaire , les moindres détails de cette fine sculpture qui changeait le bois en chefs-d'œuvre , la pierre en dentelles , le marbre en belles femmes et en héros. La mosaïque reparait éternellement jeune et brillante , et elle sort plus fraîche que jamais du parquet de chêne qui la couvrait comme un cercueil. Partout , du haut en bas de ces immenses murailles , s'est portée la même main réparatrice et attentive ; partout a reparu l'or , la couleur , l'émail , le marbre , la pierre , l'écaille , l'ivoire , l'argent , la laine , le velours. C'était , il y a six ans , une demeure désolée et livrée à tous les vents du nord ; aujourd'hui , c'est un palais magnifique , digne des plus grands rois. Aussi l'étonnement est immense parmi les ombres royales. Qui donc a réparé mes galeries ? s'écrie François 1^{er} ; gloire à lui , il a remplacé sur les murs mes armoiries et le chiffre de ma belle maîtresse ! Qui donc a relevé l'escalier de Fontainebleau et sauvé les moindres vestiges de mon passage ? s'écrie l'empereur ; gloire à lui ! il n'a pas eu peur des aigles , des souvenirs , non plus que des couleurs de la grande armée. Ainsi parlent entre elles ces ombres consolées. En même temps , à l'heure de minuit , reparaissent , légères comme des ombres heureuses , toutes les femmes qui régnèrent un jour dans ces royales demeures. Elles glissent doucement sur ces tapis moelleux ; elles prennent place sur ces trônes relevés ; elles se reposent sur ces sofas redorés ; elles sourient à leur beauté dans ces glaces de Venise qui les reflétaient si belles ; elles dansent en chœur sous ces voûtes charmantes où tout leur rappelle leurs beaux amours d'autrefois. Belle et grande tâche , en vérité ! Sauver les ruines , sauver les gloires , sauver les souvenirs de son pays ; aspirer plutôt au titre de conservateur qu'au titre de créateur ; peu fonder , mais tout sauver ; être plus fier de tirer un château de sa ruine que de l'élever tout neuf et de mourir en le laissant imparfait ; mettre à profit tout le luxe , toutes les entreprises , toutes les folies , toutes les dépenses royales de trois siècles ; arriver ainsi au plus admirable résultat qui ait jamais couronné l'œuvre des plus grands architectes , c'est-à-dire achever tous les monuments com-

mencés; le même jour, rendre à la colonne son empereur, Louis XIV à Versailles, François I^{er} à Fontainebleau, Mademoiselle au château d'Eu, le roi aux Tuileries, et le lendemain, aspirer pour tout repos à la gloire d'achever le Louvre, et tous ces efforts incroyables, toutes ces entreprises menées de front, tout cela au milieu des partis qui s'entrechoquent, dans l'émeute, dans la guerre civile, dans les désordres, sous le poignard de l'assassin, voilà ce qui s'appelle vouloir et pouvoir !

J'en étais là de ma méditation et j'oubliais le nouveau mariage qui allait s'accomplir sous ces murs témoins de tant d'hyménées, lorsque, par l'escalier sur lequel j'étais assis, vinrent à passer deux jeunes gens en habits de fête : — Ne venez-vous pas avec nous ? me dirent-ils ; hâtez-vous donc, on ne vous attendra pas. Et moi je les suivis, poussé par un sentiment de curiosité poétique que je n'avais jamais éprouvé jusqu'à ce jour.

Mais, grands dieux ! quelle fut mon admiration, je pourrais dire quel fut mon effroi, quand je me trouvai, presque seul dans une salle immense, toute resplendissante de l'éclat des lumières ! Ici, la description la plus habile manquerait son effet. Les plus grands maîtres dans l'art de donner la vie, le mouvement, le feu et la couleur aux objets qui tombent sous les sens, s'avoueraient vaincus sans espoir. Il s'agit cette fois, songez à cela ! d'une salle immense recouverte, du haut en bas, des peintures de ce grand artiste qui n'eut pas de rivaux dans le plus beau siècle des beaux arts : le Primatice ! Le digne élève de Jules Romain, François Primaticcio, fut adressé, jeune encore, au roi François I^{er}, par le marquis de Mantoue, à qui le roi de France avait demandé un peintre pour son château de Fontainebleau. Le grand artiste arriva suivi d'un grand nombre de statues et de marbres antiques, puis il commença ces immenses ouvrages qui devaient être l'œuvre de sa vie. Le Primatice a décoré le château de Fontainebleau durant trois règnes, car François I^{er} le légua à Henri II, Henri II à François II, et ce palais de Fontainebleau le reconnaît avec orgueil pour son architecte, pour son peintre, pour son sculpteur. Ces fines statuette, où l'élégance de la forme le dispute au fini de l'exécution, sont du Primatice; ces ornements d'une infinie et exquise variété sont du Primatice; ces meubles, ces fontaines, cette orfèvrerie, du Primatice. Partout sur ces murs il a laissé des traces de son génie; c'était un habile, un infatigable et ar-

dent improvisateur. Il a jeté là toute une armée de figures, et pas une de ces figures ne ressemble à une autre figure, et pas un de ces personnages pastoraux ou guerriers, fabuleux ou historiques, n'a la même pose; seulement c'est toujours la même noblesse, la même manière gracieuse et tant soit peu maniérée du Parmésan. L'esprit, l'invention, la couleur, la forme, la grâce, l'habileté, l'audace, toutes les ressources de l'école florentine ont à peine suffi à ce travail de si longue haleine. Me voilà donc au milieu de la galerie de Henri II, au milieu du Primatice, au milieu de l'histoire d'Hercule par le Primatice! Mais ne ne disait-on pas que ces chefs-d'œuvre étaient perdus, anéantis, et qu'il y a déjà deux cents ans un grand peintre avait déclaré que la restauration du Primatice était impossible? Il est là cependant qui règne en maître; il est là dans toute sa grâce et dans toute sa vigueur, ce grand artiste si jaloux de toute renommée qui n'était pas sa propre renommée, qui fut le premier artiste du temps de Jean Cousin, de Germain Pilon, de Jean Goujon. Il revient au monde, et de bien loin; il s'est relevé d'une bien profonde poussière, il est sorti d'un immense abîme. Toutes ces peintures, retrouvées par un miracle incroyable de zèle, de patience, d'intelligence, de volonté et de courage, le temps les avait d'abord effacées de son aile; était venu ensuite l'ignoble badigeonneur qui avait passé sur ces nobles couleurs à demi-effacées sa chaux, son mortier, son plâtre, sa couleur grisâtre et changeante; sur le badigeonnage abominable de cet homme ou de ces hommes, on avait collé ensuite ces magnifiques tentures en papier peint que l'empire employait alors avec une triste profusion, et que l'empereur aurait bien dû laisser aux cafés et aux mansardes de son royaume. Tels étaient les moindres outrages éprouvés par ces chefs-d'œuvre, sans compter le temps qui, non moins impitoyable que les hommes, sous le plâtre, sous la chaux, sous le vernis, sous le papier peint, attaquait encore les faibles vestiges de tant de génie.

Eh bien! ainsi effacée, l'œuvre du Primatice a été retrouvée. Un peintre habile, à peine guidé par quelques linéaments incertains, par quelques gravures incomplètes, a suivi lentement les faibles traces de ce vigoureux génie. Heureusement le miracle est accompli du haut en bas de cette immense salle. Toute la vie d'Hercule se détache de cette muraille avec la vigueur d'un bas-relief. Le plancher est composé des bois les plus précieux, le pla-

fond est chargé d'or et de peintures, la corniche est sculptée avec un art infini ; à chaque panneau de la muraille, Hercule et ses travaux, sans excepter Omphale, Omphale qui ressemble à Diane de Valentinois. Dans l'embrasure des croisées, le Primatice ; au-dessus des portes, le Primatice ; partout et toujours le Primatice. Au bout de cette salle, et tout voisins des plafonds magnifiques, un immense balcon tout doré est disposé pour un orchestre ; deux mille bougies dans des candélabres de bronze doré, disposés sur un double rang, éclairent dignement cette renaissance de la renaissance, disons mieux cette résurrection.

Voilà pourtant dans quel immense espace, tout rempli d'or, de lumières et de peinture, je me trouvais égaré. Spectacle d'autant plus imposant pour moi, que ces mêmes lieux, si magnifiques, je les avais vus pauvres, nus, dégradés, hideux. Au milieu de cette immense salle était dressée une immense table ronde, recouverte d'un magnifique velours brodé de crépines d'or. Un homme entra ; cet homme était vêtu d'un habit étrange et inconnu, qu'il portait avec une grâce parfaite, avec trop de grâce peut-être, car cet habit était une simarre, redoutable habit, porté par tant de magistrats redoutables. Quand tout fut préparé pour l'auguste cérémonie, quand le livre où est inscrit l'état-civil de la famille d'Orléans, qu'on pourrait appeler le livre d'or, fut ouvert à la plus belle page, le roi entra dans cette salle, et il la traversa lentement, d'un bout à l'autre, pour venir se placer en face du chancelier, dont il était séparé par cette immense table ronde. J'ai vu défiler ainsi tout le cortège, imposant et magnifique, comme on en voit dans ses rêves ou dans les contes des *Mille et une Nuits*. Toute la maison du roi, toute la maison des princes, dans leur plus magnifique appareil, suivaient lentement le roi, qui les conduisait. En même temps, les dames de la reine et des princesses, la maison du roi et de la reine des Belges, la maison de la grande-duchesse douairière, les témoins du prince royal, les témoins de la princesse Hélène, les ministres, les maréchaux, les pairs, les députés, le corps municipal, les généraux, tous les invités à cette fête, entouraient la famille royale. Aux deux côtés du roi se tenaient, debout comme lui, M. le duc d'Orléans et sa royale fiancée ; à droite, la reine des Français, le roi des Belges, le duc de Nemours, le prince de Joinville, le duc d'Aumale et le duc de Montpensier ; à gauche, la grande-duchesse, la reine des Belges, la

princesse Marie , la princesse Clémentine, M^{me} la princesse Adélaïde ; de l'autre côté de la table M. de Montalivet, M. Molé, M. de Salvandy, tout le ministère de l'amnistie, le chancelier de France, le grand-référendaire, l'archiviste de la chambre des pairs ; à droite et à gauche du roi , dans le second hémicycle formé par la table , les témoins du mariage.

Pour le prince royal : les quatre vice-présidents de la chambre des pairs, le président et les quatre vice-présidents de la chambre des députés, le maréchal Soult, le maréchal Gérard, grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, le maréchal Lobau, commandant de la garde nationale de Paris , le prince de Talleyrand.

Pour la princesse Hélène : le comte de Rantzau , M. Bresson et le duc de Choiseul. La maison du roi, la maison des princes , étaient placées derrière la famille royale ; les dames se tenaient debout du côté opposé, derrière le chancelier. Le plus profond silence régnait dans toute la salle. Pas un murmure, pas un mouvement, pas un geste. On eût dit quelque tableau de l'histoire de Louis XIV descendu des murailles de Versailles, et dont les imposantes figures se seraient détachées l'une après l'autre du cadavre magnifique où elles sont renfermées.

Au milieu de ce silence solennel, le chancelier, d'une voix grave et imposante, lut la formule de mariage : *Très-haut et très-puissant seigneur*, etc., et la question d'usage : *Acceptez-vous pour épouse la princesse Hélène ?* Le duc d'Orléans , se tournant vivement vers son père, a paru lui demander une dernière fois son consentement royal ; le roi a fait un geste affirmatif, et alors le duc a répondu d'une voix ferme : — *Oui, monsieur !* La voix de la princesse était moins assurée, et elle a répondu avec beaucoup de douceur : — *Oui, monsieur !* En même temps, le chancelier prenait les ordres du roi : — *Très-haut, très-puissant et très-excellent prince*. Quand toutes les cérémonies ont été accomplies, M. le chancelier a déclaré à haute et intelligible voix que le prince royal, duc d'Orléans, était uni en légitime mariage avec la princesse Hélène de Mecklembourg. En même temps, M. le grand-référendaire a porté le registre à la signature de la famille royale. Les deux époux ont signé d'abord et d'une main ferme ; le roi a signé ensuite, puis le roi des Belges, puis les deux reines, et enfin les princes et les princesses. Cela fait, M. le grand-référendaire a reporté le registre devant M. le chancelier, qui a alors ap-

pelé l'un après l'autre tous les témoins du mariage ; chacun d'eux a signé à son tour dans l'ordre que nous disions tout à l'heure. M. le chancelier , M. le grand-référendaire , M. l'archiviste de la chambre des pairs , ont clos le registre. A ce moment seulement , cette muraille d'or et de soie qui entourait la famille royale s'est animée ; les dames ont salué la jeune duchesse avec les plus tendres regards et les plus charmants sourires. Mais le roi a repris la marche , et il a fallu le suivre à la chapelle.

A peine avais-je eu le temps de jeter un dernier coup d'œil sur cette salle que nous quitions si vite , sur ces tableaux qu'unissent entre eux les chiffres enlacés de Henri II et de Diane de Valentinis , sur cette cheminée du plus bel ordre ionique qui se dressait derrière le roi , toute chargée d'emblèmes , de festons , d'armoiries , de guirlandes , gigantesques chefs-d'œuvre de Philibert Delorme et de Guillaume Rondelet.

Mais le roi nous entraînait à sa suite , il fallait marcher avec lui. Avant d'arriver à la chapelle catholique , le roi passa par la galerie de François I^{er}. Quand la galerie de François I^{er} sera restaurée , comme l'a été la galerie de Henri II , ce sera la plus belle galerie du château de Fontainebleau , et peut-être du monde entier. Là , en effet , le Primatice n'a pas été seulement un grand peintre , mais encore il a été un grand sculpteur. Dans la décoration , il ne faut pas que la peinture soit abandonnée à elle-même ; si on veut qu'elle produise tous ses effets , il est nécessaire qu'elle soit accompagnée de la sculpture. C'est la sculpture qui donne le relief , c'est-à-dire le mouvement et la vie , aux chefs-d'œuvre du peintre. Elle encadre , elle explique , elle accompagne à merveille la couleur ; elle en augmente la force et la grâce. La galerie de François I^{er} est le plus excellent exemple du grand effet que peut produire cette intime union de deux arts qui s'accordent si bien l'un et l'autre. Mais hélas ! de tous les produits de cet heureux accouplement , il ne reste plus guère sur ces murailles que des linéaments informes , des figures brisées ou effacées ; et de ce chef-d'œuvre des trois grands arts qui font le plus d'honneur à la nature humaine , l'architecture , la sculpture et la peinture , il ne reste plus guère que le souvenir. Ces souvenirs sont encore d'une grande puissance. Par ce qui reste de ces fragments on juge encore de ce qu'ils étaient , et ce qui est plus heureux , on juge ce qu'ils seront un jour , quand leur tour sera venu de reparaître.

Toujours est-il qu'en passant dans cette galerie de François I^{er}, on ne pouvait s'empêcher de penser à tout ce qu'il avait fallu de peine et de dépenses royales pour rétablir la galerie de Henri II. La première de ces galeries représente à merveille les misères de Fontainebleau ; la galerie de Henri II en résume toutes les splendeurs.

La chapelle de Fontainebleau reconnaît saint Louis pour son fondateur, François I^{er} la fit restaurer dans des proportions plus larges ; Henri IV la fit décorer. Elle a quarante mètres de long sur huit mètres de large, sans compter les chapelles latérales. Le pavé est une mosaïque de marbres précieux et de diverses couleurs. Les lambris sont couverts des plus riches ornements de la sculpture et de la dorure. Fréminet, le peintre de Henri IV, a couvert la voûte de magnifiques peintures, heureusement conservées ; le maître-autel est entouré de douze colonnes de marbre ; quatre anges de bronze le soutiennent. De chaque côté, deux statues en marbre blanc, saint Louis et Charlemagne. S'il y a quelque part une chapelle qui, pour le nombre, la richesse, la variété des ornements, pour la forme et pour la grâce, pour l'élégance et pour la richesse, puisse lutter avec la chapelle de Versailles, c'est la chapelle de Fontainebleau.

La chapelle n'était pas moins éclairée que la galerie de Henri II. Des lustres sans nombre et chargés de bougies jetaient leur tranquille lumière sur les tribunes latérales, sur la tribune de l'orgue, toutes remplies de spectateurs. L'autel était paré de fleurs ; de beaux tapis des Gobelins recouvraient le sanctuaire ; tous les bancs de chêne étaient garnis de velours, et chaque prie-dieu avait son coussin de soie. Le duc d'Orléans menait lui-même sa fiancée à l'autel. L'exhortation conjugale de l'évêque de Meaux fut simple et très-courte ; elle fut écoutée avec recueillement et dans le plus grand silence. Le greffier de la chambre des pairs ayant remis à monseigneur l'évêque un certificat de la chancellerie de France, dans lequel il était dit que le mariage avait été célébré, l'évêque bénit les deux époux. Le curé de Fontainebleau, M. Liotard, assistait à cette cérémonie, aussi bien que M. Cuvier, le vénérable pasteur qui devait célébrer tout à l'heure le mariage luthérien.

Quand la messe fut achevée, la famille royale quitta l'autel, et le roi, qui connaît mieux que personne le château restauré par

ses soins, conduisit cette noce royale par de nouveaux chemins et par de nouveaux escaliers, jusqu'à la galerie Louis-Philippe. Vous dire au juste l'itinéraire de cette marche triomphale, les escaliers que nous avons montés et les escaliers que nous avons descendus, il n'y a peut-être que le roi qui saurait le dire. Ces escaliers étaient tendus de tapis magnifiques, couverts d'orangers en fleurs, chargés de candelabres, resplendissants de marbres et de peintures. Pour aller à la chapelle catholique, le cortège avait traversé la salle des Gardes et l'escalier de François I^{er}; pour aller à la galerie Louis-Philippe, il traversa *l'escalier d'Alexandre* et le vestibule de la Porte-Dorée. Dans la salle des Gardes, un habile, savant, ingénieux et modeste pinceau, M. Munich, a rappelé avec un rare bonheur tous les amours, tous les tournois, toutes les joûtes chevaleresques du château de Fontainebleau. Il a placé là tous les emblèmes qui ont honoré ces nobles murailles : la Salamandre, le Croissant, l'H couronnée, le Soleil de Louis XIV, l'Aigle et les N de l'Empereur. La cheminée de cette salle des Gardes est à elle seule tout un édifice ; les ornements de l'escalier du roi sont aussi de M. Munich, M. Abel de Pujol a fait les deux tableaux ; M. Abel de Pujol, M. Allaux, M. Picot et M. Munich, tels sont les principaux restaurateurs de ce vaste palais, dont l'architecte est, après le roi Louis-Philippe, M. Dubreuil.

Nous sommes donc arrivés par la route la plus brillante, en prenant par le vestibule de la Porte-Dorée (autre chef-d'œuvre du Primatice, naïf chef-d'œuvre) dans la galerie Louis-Philippe. Toute cette galerie, qui est magnifique, est construite dans le style de la renaissance ; des colonnes de l'ordre dorique soutiennent la voûte et le plafond, des glaces d'une vaste dimension remplissent les intervalles qui séparent les groupes de colonnes ; ces portes immenses ont été copiées exactement sur une porte du xv^e siècle échappée à la dévastation ; mais malgré l'habileté de l'imitation, il est encore facile de distinguer la copie de l'original. Cette salle d'un caractère sévère, avait été disposée pour le mariage protestant. Sur un autel, recouvert de velours rouge, était placé un christ entre deux flambeaux ; sur une table, la Bible devant l'autel, un prêtre, ou plutôt un père de famille célébrant le bonheur domestique. C'était encore un contraste touchant et inattendu. Nous passions des pompes de l'église catholique à la sévé-

rité de l'église protestante. Le discours de M. le pasteur Cuvier a duré plus d'un quart-d'heure ; il a parlé simplement , et dans ce discours il avait tout à fait oublié le prince pour ne se souvenir que du jeune époux. Il y avait bien de la paix et bien de l'émotion dans ce discours.

Il était plus de onze heures ; arrivé à la porte de la chapelle , le roi a salué gracieusement l'assemblée , puis il est rentré dans ses appartements , en remontant ce magnifique escalier dont un roi se contenterait pour son salon. Ainsi s'est terminée cette seconde journée , et jamais , que je sache , un journée historique n'a été remplie de plus d'émotions , de plus d'intérêt , de plus de magnificence et de grandeur.

Il faut voir la forêt de Fontainebleau , le matin de bonne heure , quand l'oiseau chante , quand le soleil brille , quand tous les points de vue s'étendent à l'infini devant vos regards charmés , quand toutes ces pierres amoncelées sous ces arbres séculaires prennent mille formes fantastiques , et donnent à la forêt l'aspect de la plaine où les Titans se battirent contre le ciel. La forêt de Fontainebleau est pleine de mystères , de bruits , de détours , de lumière , d'obscurité. Ce sont des cavernes profondes , ce sont de petits sentiers qui serpentent doucement dans l'ombre sur un gazon fleuri , ce sont des flots de sable qui s'échappent du rocher entr'ouvert , c'est une goutte de rosée qui tombe en murmurant doucement d'une inerte montagne ; ce sont mille formes bizarres , comme il devait y en avoir beaucoup sur la terre après le déluge , quand les eaux eurent défigurés à plaisir toutes les choses de la création. A chaque pas que vous faites dans ces mystères , vous rencontrez quelques-unes de ces nouveautés vieilles comme le monde , mais dont l'effet est tout puissant. Les artistes , les poètes , les romanciers , les amoureux , ces grands poètes , ont fait de tout temps de la forêt de Fontainebleau le domaine de leurs rêves. Elle se compose de quarante mille arpents de vieux arbres ; elle est bornée à l'ouest par la Seine , au midi par le canal de Briare , elle n'a pas moins de vingt-huit lieues de pourtour ; presque au centre de cette forêt est situé le palais de Fontainebleau.

Au milieu de cet admirable bouleversement de rochers , de gazons , de vieux chênes dont plusieurs rappellent saint Louis , ou Charlemagne , ou Clovis ; dans les fourrés épais , dans les routes bien sablées , sur les hauteurs inaccessibles , au fond de ces gor-

ges profondes, au fond de ces cavernes, au sommet de ces palais aériens ; loin de la Seine qui brille au loin, ou sur ses bords, à l'ombrage des pins ou des érables, des bouleaux ou des hêtres, des sapins ou des ormes, sur les bruyères, parmi les roseaux, sur la mousse ou dans le sable, au cri des corbeaux, aux chants joyeux de l'alouette, aux notes plaintives du rossignol, que la couleuvre étale au soleil ses couleurs variées, ou que le daim s'enfuit en bondissant, après avoir jeté un coup d'œil animé et curieux, n'oubliez pas cependant de rechercher les sites favoris des princes et des poètes, les rochers fameux, les repos de chasse, dont l'aspect rappelle les vieilles légendes. Il y a un certain art pour visiter la forêt comme pour visiter le château de Fontainebleau, au-delà duquel tout est hasard et confusion. Allez donc pas à pas de la Table du Roi à la Vallée de la Selle, du Rocher de Saint-Germain à la Mare aux Eves, du carrefour de Belle-Vue à la Gorge au Loup. Parmi toutes ces horreurs magnifiques recouvertes de beaux ombrages, visitez Franchard, la plus bouleversée de toutes ces vallées pittoresques. A Franchard on vous racontera des légendes, on vous montrera les ruines d'un monastère, vous aurez des histoires de saintes et des histoires de voleurs ; puis, en côtoyant un petit lac sur lequel flotte, à l'heure qu'il est, un jeune chêne de vingt ans, renversé par le vent, vous irez admirer *la Roche qui pleure*.

La Roche qui pleure, c'est une haute montagne couchée sans art entre plusieurs montagnes moins hautes. Autour de cette roche, tout est désolation, silence, aridité. Vous avez soif, rien qu'à vous voir dans ces sables, sur ces rochers, sous ce soleil. Mais cependant prêtez l'oreille. Entendez-vous le bruit argentin d'une goutte d'eau qui tomberait du ciel dans une coquille de nacre ? Pour l'entendre tomber cette eau limpide, il faut avoir la tête calme, la conscience tranquille. Elle ne se révèle qu'aux bonnes gens qui la cherchent en toute simplicité, cette eau mystérieuse et limpide. On dit qu'elle a le secret de soulager bien des souffrances ; je suis sûr qu'en effet elle pourrait guérir bien des maux de l'âme, si l'on pouvait, chaque matin, aller l'entendre murmurer doucement sa plainte inarticulée. C'est étrange cette perle qui se détache de cette immense roche, cette goutte d'eau pure qui sort en murmurant de cet énorme granit ; on dirait un vieux soldat qui pleure et qui cache ses larmes. En tout temps et

en toute saison , par les soleils les plus chauds , par les plus froids hivers , la même roche donne éternellement la même goutte d'eau pure et inaltérable , jamais plus , mais jamais moins.

Il y a encore , parmi les endroits renommés , le Mont d'Henri IV , le Rocher d'Aron , le Mont-Aigu , les Ventes de la reine , les Érables , la Table du Roi , la Table du Grand-Veneur ; le grand-veneur mène la chasse infernale aux aboiements de ses chiens d'outre-tombe ; la grande Treille , le village d'Aron , les pressoirs du roi , le Bouquet du roi , Henri IV et Sully , deux vieux chênes admirables entre tous les chênes ; le rocher *des Deux Sœurs* , la Suisse en petit. On va , on vient , on s'arrête ; on se sent si heureux de vivre et de dire bonjour au soleil !

Cependant quinze voitures à six chevaux traversaient la forêt au pas , au galop , faisant halte , se perdant dans les allées , reparaisant l'instant d'après dans des sentiers moins couverts. Calèches , char-à-bancs , landaus , étaient remplis de la foule des promeneurs. C'était le roi et sa famille ; c'était la jeune duchesse d'Orléans et son mari , timide encore , et qui parlait à sa femme comme il lui eût parlé la veille ; les dames étaient dans quatre voitures , le jeunes gens étaient à cheval. C'était un bruit , c'étaient des éclats de rire , c'étaient des gros bouquets dont les voitures étaient jonchées. Tant pis pour les curieux qui auraient voulu troubler tout cet abandon et toute cette joie de leur regard indiscret. Quant à moi , quand je suis dans la forêt de Fontainebleau , il me faut la forêt tout entière ; je la veux pour moi tout seul. Vous pensez donc que ces quinze voitures et ces quinze fois six chevaux , et ces écuyers , et ces officiers , et ces aides-de-camp , et cette livrée , et ces princes qui couraient à cheval , et toute cette famille royale qui paraissait et qui disparaissait par intervalles , et que je pouvais rencontrer à chaque pas , me troublèrent dans ma promenade matinale. Donc , je leur cédai la forêt tout entière , et je rentrai dans la ville en me rappelant que j'étais encore à jeun.

Pour entrer dans la ville de Fontainebleau , il faut passer au milieu de tentes habitées par deux beaux régiments d'infanterie et d'artillerie. A droite du chemin reposent les canons entre deux guirlandes de gazon qui remplacent les chaînes de fer ; au-devant du camp , les artilleurs ont élevé une redoute en terre ; cette redoute est construite au cordeau , au compas , et d'après toutes

les règles de l'art, et je vous laisse à penser si cet ornement des artilleurs faisait l'envie des carabiniers leurs voisins. Qui dit un camp dit aussi des jardins, des arcs-de-triomphe, de belles rues sablées, d'innocentes redoutes, un trophée d'armes. Mais comment les carabiniers pourrout-ils lutter avec les artilleurs ? Ce sont d'habiles et ingénieux compères les carabiniers du sixième ; s'ils n'ont pas la science de leurs voisins dans l'art d'élever des forts, de creuser des fossés, de donner au gazon mille formes diverses, ils ont pour eux l'esprit, la recherche, les fines devises, l'art de tirer parti d'une baguette de fusil, d'un vieux schako, d'une baïonnette rouillée, d'une poignée de sabre. Tout leur sert pour dresser leur trophée, tambours, trompettes, bonnets de police ; le trophée est tout recouvert de mousse, sur la mousse sont écrites d'élégantes devises avec des fleurs ; au sommet du trophée, par devant, par derrière, flottent mille drapeaux tricolores ; laissez-les faire, vous verrez que l'imagination vaut bien la science, que l'esprit vaut bien le génie, que le carabinier n'aura rien à envier à l'artilleur. Il était plus de midi, et tout le camp des carabiniers était encore occupé à embellir son trophée. Dans cette foule de jeunes officiers en déshabillé du matin, le schako sur la tête, les pieds dans des pantoufles de velours brodées par des mains amies, moitié soldats moitié dandies, moitié indigence militaire et moitié luxe de la ville, en beau ligne et en vieil habit, j'en reconnais un qui me voit, et qui m'appelle, qui accourt, qui me fait descendre de mon cheval, qui m'embrasse, qui me présente à ses frères d'armes, et qui m'emmène dans sa tente pour déjeuner avec eux, non sans m'avoir demandé comment je trouvais leur trophée d'armes ?

La tente de mon ami le sous-lieutenant est pittoresquement située entre la *rue d'Orléans* et la grande rue de *Mecklembourg*. Un double lit occupe cette tente ; une table, des plians, une bouteille tour à tour bouteille et chandelier, eau et vin, flamme et fumée, une poutre sur laquelle sont placées deux épées, une brosse, un rasoir sans manche, du cirage anglais, un flacon d'eau de Cologne, un jeu d'échec, l'*école de peloton* et quelques volumes dépareillés de Molière, tel est le mobilier de la tente. En peu d'instant, la tente fut remplie de bons jeunes gens pleins d'esprit et de bonne humeur, et le déjeuner commença d'une façon splendide. On parla de tout, de vers et de prose, de paix et

de guerre, d'habits et d'épaulettes, sans oublier les amours et les spectacles, et les belles comédiennes et les fêtes du soir, et Mlle Mars, dont on avait aperçu le voile qui flottait au vent. Il est impossible d'être plus gai et de meilleure compagnie. C'étaient des éclats de rire à faire envie au colonel, que dis-je ? à faire envie à un maréchal de France. Surtout ce jour-là, tout le corps des jeunes officiers était généralement occupé d'un madrigal indigène et guerrier qu'un des leurs avait composé en l'honneur de la princesse Hélène. L'idée de ce madrigal était ingénieuse et fine. Il s'agissait d'un parallèle entre la belle Hélène de la guerre de Troie, qui semait tant de discordes sur son passage, et la jeune duchesse d'Orléans. Les vers étaient galamment tournés, simplement écrits, bien pensés, et M. Casimir Delavigne lui-même n'aurait pas refusé de les signer. Seulement, quand j'arrivai au camp, les parties intéressées à cette poésie venaient d'y découvrir une espèce d'hiatus qui choquait leur oreille, et dont il fallut se défaire à tout prix. Donc on scandait, on tournait, on retournait ce malheureux vers. L'auteur, en homme d'esprit, abandonnait tout à fait son vers, mais il tenait à sa pensée ; ses amis y tenaient aussi, et plus que lui encore ; mais cependant ce diable de vers était inflexible. On avait beau le tourner et le retourner dans tous les sens, l'hiatus reparaisait toujours. — Ce n'était pas un hiatus ! c'était une légère tache qu'il était très-facile d'effacer en s'y prenant sans violence. — Vous qui êtes du métier, me dit un capitaine, dites-nous donc comment vous feriez ce vers ? — A coup sûr, je le ferai moins bien que vous, capitaine ; mais tenez, voici votre vers. — Et, en effet, j'avais détruit l'hiatus, qui n'était pas un hiatus. Vous jugez que de remerciements et que de franches poignées de main ! Aussitôt le quatrain est envoyé à la ville, et il revient imprimé sur une belle toile blanche. — Et voilà comment se passe la vie du camp !

Nous étions encore à table, quand soudain le tambour se fait entendre. Le roi venait de la forêt, il va passer, il faut le recevoir. Je ne sais pas ce qui arriva, mais en un clin-d'œil tous mes jeunes officiers, si débraillés tout à l'heure, furent habillés comme pour le bal ; rien ne manquait à leurs beaux uniformes, pas un grain de poussière sur leurs chaussures, pas un pli à leurs habits ; leurs épaulettes étaient brillantes comme l'argent, je voudrais dire comme l'or ; tout le régiment s'habilla comme un seul homme,

toutes les tentes se fermèrent , la musique courait à ses armes ; musique , officiers , soldats , trophées d'armes , tout était prêt, que le roi, qui va si vite, n'avait pas encore paru.

Et le soir, il y avait spectacle à la cour. Pour arriver au théâtre, heureux celui qui peut prendre le plus long chemin. La cour ovale se présente d'abord, puis l'escalier du Roi et les admirables sculptures de la renaissance, et la rampe dorée, et les portraits de Louis-le-Jeune, de saint Louis, de François I^{er}, d'Henri II, d'Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, de Napoléon, de Louis-Philippe et de la reine des Français ; puis, les cinq pièces de l'appartement de M^{me} de Maintenon, rendu à son premier lustre et tout rempli de meubles de Boule ; puis la statue d'Henri IV, qui surmonte la vieille cheminée en marbre blanc ; puis, la salle des gardes et sa cheminée que supportent la Force et la Justice. Vous arrivez dans la salle de spectacle. La salle est longue et étroite, l'ornement est un couronnement de Louis XV, la scène est entourée de guirlandes et de feuilles de roses. Le roi a beau dire qu'il ne veut pas bâtir une nouvelle salle de spectacle ; je ferais volontiers le pari que la salle actuelle deviendra avant peu ce qu'elle était sous Louis XV, une salle de galas et de banquets. On portera le théâtre ailleurs.

Cesoir-là l'assemblée était brillante. A huit heures, le roi entra dans sa loge, donnant le bras à la duchesse d'Orléans. C'est seulement alors qu'on a pu bien voir la jeune duchesse. Elle avait monté si vite le grand escalier le premier jour, elle avait été si entourée le second jour, elle avait traversé la forêt d'un pas si rapide, qu'à peine pouvait-on dire la beauté de sa taille, la noblesse de sa démarche, la couleur de ses longs cheveux, l'esprit de son regard, la grâce de son sourire. Mais quand elle parut dans la loge royale, à la place d'honneur, à côté de la reine, entre les deux rois, accompagnée de ces vieux maréchaux de France, les compagnons du grand capitaine, tout le parterre de généraux et de capitaines, ces loges garnies de dames, ces secondes galeries remplies de jeunes sous-officiers, se levèrent debout pour la recevoir, pour l'applaudir, pour la regarder aussi, et pour s'assurer s'il était vrai qu'elle fût si belle. La jeune femme a répondu à l'attente générale. Elle a salué l'assemblée, et chacun a pu voir que c'était en effet une grande et belle personne ; la taille d'une reine, la grâce d'un enfant, les cheveux tout blonds de cette cou-

leur blonde qui est si près d'être la couleur des brunes ; son œil est bleu, mais plein d'intelligence et de feu ; sa tête est petite , sa main aussi ; ni le voyage, ni le soleil, ni la fatigue, ni tant d'émotions diverses, n'ont pu altérer la blancheur inaltérable de son teint. Au milieu de cette grandeur inaccoutumée, à cette cour qui n'est pas une cour, parmi ces hommes importants à tant de titres si divers, la jeune femme se trouve à l'aise, tant elle sait garder de réserve même dans son abandon, de modestie même dans les honneurs dont on l'entoure. Sa voix est sonore et toute remplie de la douce naïveté allemande ; elle salue, elle regarde, elle écoute, elle voit tout, elle comprend toutes choses ; on sent, rien qu'à la voir, qu'elle est émue, qu'elle est heureuse ; on lui sait gré de sa jeunesse, de sa beauté, de son intelligence, de sa douce voix, de cette belle langue française qu'elle parle si bien et qu'elle a apprise dans les grands maîtres ; on lui sait gré de tout, même de son bonheur.

M^{lle} Mars jouait *les Fausses Confidences* et *la Gageure Imprévue*, et vous savez avec quel admirable talent. Le parterre écoutait en silence tout cet esprit de Marivaux, et comme c'était un parterre composé, en grande partie, d'officiers de la garde nationale, électeurs, propriétaires, et en cette triple qualité, partie essentielle du gouvernement représentatif, il m'a paru que ce parterre-là ne goûtait pas tout d'abord cette intrigue de l'autre siècle : ce Dubois, le valet qui mène toute cette comédie, paraissait au parterre un drôle mal appris ; il regardait M^{me} Argante comme une insolente baronne qui ne savait rien de la Charte constitutionnelle, surtout il ne comprenait pas ce Dorante, ce jeune homme de bonne mine et de bonne famille, qui *pouvait être avocat*, et qui consentait à être l'intendant d'Araminthe et à faire la cour à Marton, sa suivante. Les vieux instincts plébéiens de ce parterre bourgeois se sentaient quelque peu révoltés ; dans cette peinture exquise des mœurs du siècle passé, et dans toute cette élégance, il ne voyait guère que le dédain pour le tiers-état. Heureusement après les premières humiliations de Dorante et les premières insolences de M^{me} Argante, la scène change d'aspect ; M^{me} Argante est raillée et joué par Dubois ; Dorante épouse Araminthe, sa belle maîtresse ; le comte, amant d'Araminthe, est battu par le neveu du procureur. Pour le tiers-état, la satisfaction est complète, et enfin, M^{lle} Mars aidant Marivaux, ce par-

terre, d'abord si froid, aurait battu des mains, si le respect le lui eût permis.

De temps à autre, les spectateurs les plus habitués au spectacle tournaient la tête pour regarder cette jeune princesse nouvellement arrivée d'Allemagne, et prêtant l'oreille à la langue de Marivaux, à cette langue à part, qui n'a été parlée qu'un jour dans quelques beaux salons de Paris qui n'ont duré qu'un jour, par quelques jeunes gens et quelques jeunes femmes qui sont morts à vingt-cinq ans, à la fin d'un siècle et d'une société que la foudre a frappés. Grand miracle, en effet, que la langue de Marivaux ait échappé à tant d'orages ! mais grand miracle aussi qu'elle soit comprise par une princesse étrangère qui n'a pas même touché Paris, qui n'a vu encore que des députés, des pairs de France, des généraux, des soldats, et qui n'est en France que depuis trois jours !

Dans les entr'actes, on criait *vive le roi* ! On prenait des sorbets et des glaces qui circulaient avec une grande profusion ; on écoutait l'harmonie guerrière et nerveuse des clairons et des trompettes, on regardait bouche béante M. de Talleyrand, ce grand seigneur, qui est peut-être le dernier des grands seigneurs de l'Europe, inépuisable pensée, fécond esprit, vivante histoire de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du siècle suivant, c'est-à-dire l'inépuisable chapitre des deux siècles les plus remplis de notre histoire. On admirait cette figure impassible, ce regard qui devine toutes choses, ces cheveux blancs qui ne sont pas les cheveux d'un vieillard, ces rides profondes que le temps a creusées, non le travail. Si le prince eût voulu, que de belles histoires il eût pu raconter de cette même salle de spectacle où il avait vu tant de grandeurs dans des appareils si divers ! Mais il était immobile, et comme insensible à ce qui se passait devant lui. Il était nonchalamment assis dans sa loge, et sans doute il eût donné tout Marivaux et tout ce parterre de gardes nationaux, c'est-à-dire tout le passé grand seigneur et tout le présent bourgeois de la France, pour une partie de wist. M. de Talleyrand, avec une vigueur peu commune, a supporté jusqu'à la fin la fatigue de ces fêtes. Le même soir, comme le roi passait devant lui, M. de Talleyrand se levait pour le saluer. — Ah ! mon prince, dit le roi, restez assis. — Sire, répondit le Nestor de la diplomatie européenne, il faudrait que M. de Talleyrand fût mort pour ne pas se lever devant vous !

Les jeunes gens et les jeunes femmes regardaient avec admiration, dans un coin de l'orchestre, Youssouf et le commandant Allouard. Youssouf-Bey est un véritable Arabe de pur sang : il a la petite taille, la tête haute et fière, les membres de fer, l'agilité, la grâce, le vigueur, le regard brûlant, la crinière épaisse et noire des coursiers de son pays. Jamais plus d'intelligence sauvage n'a brillé dans le visage d'un jeune homme : il a le col nu et superbe ; sa tête est ornée d'un turban de cachemire, sa barbe est longue et bien peignée ; il porte un habit oriental en drap vert, galonné d'or, et sur les épaules un manteau noir ; le terrible yatagan est passé à sa ceinture ; quand il sourit, il montre, à travers ses moustaches, le plus belles dents du monde, aussi blanches, aussi dures que les dents d'un jeune chien de Terre-Neuve ; il est vraiment beau ainsi vêtu ! Il parle le français comme un élève de Voltaire, c'est-à-dire avec mille formules ironiques, qu'il a trouvées je ne sais où ; son regard est railleur, son accent est railleur, il regarde les hommes et les femmes du coin de l'œil, sans mépris, mais sans admiration ; il porte fièrement sur sa poitrine la croix d'officier de la Légion-d'Honneur ; il avait l'air bien étonné en écoutant *les Fausses Confidences* et *la Gageure imprévue* ; il avait l'air de dire comme disait une belle Espagnole à une comédie de Lachaussée : *Ils s'aiment, ils sont seuls, personne ne les regarde ; que de temps perdent ces gens-là !*

Son compagnon, longue barbe aussi, taille plus haute, c'est ce beau jeune homme, M. Allouard même, qui était, il y a deux ans, la gloire des courses de Chantilly et du Champ-de-Mars. Celui-là n'aura pas eu grand'peine à se faire Arabe, car il en avait déjà la force et l'adresse, l'intelligence et l'agilité ; il marche gravement, posément, comme un pacha ; lui, ce jeune homme si pétulant et si vif, il a pris toute la gravité arabe, si bien qu'en les voyant passer l'un et l'autre, Youssouf et M. Allouard, l'un vif, pétulant, inquiet, beau parleur, élégant et spirituel causeur, l'autre calme, grave, réservé, on dirait à coup sûr, d'Youssouf : voilà un Français déguisé en Arabe ; et d'Allouard : voilà un Arabe ; avec un peu plus de vivacité ce serait un beau capitaine français !

C'est ainsi que jusqu'à la fin de cette dernière soirée, c'est-à-dire jusqu'à onze heures, l'œil, l'esprit, l'oreille, étaient également occupés ; la fête était complète, l'admiration était entière ;

il n'y a pas de spectacle au monde plus imposant qu'un pareil spectacle , il n'y a pas de drame qui vaille ce drame , il n'y a pas d'opéra qui vaille cette fête des yeux et de la pensée , même quand l'Opéra possédait encore ces deux chefs-d'œuvre qu'il a perdus , Nourrit et M^{lle} Taglioni !

Et le lendemain je dis adieu à la ville , au palais , au camp , à la forêt , emportant avec moi le souvenir impérissable de ces trois belles journées du mois de juin ; trois journées aussi importantes pour la dynastie du roi Louis-Philippe I^{er}, que les trois grandes journées de juillet.

JULES JANIN.

ÉDOUARD RICHER.

I. — BIOGRAPHIE.

Il y a des génies qui ressemblent à ces trésors cachés dont on parle si souvent dans *les Mille et une Nuits* ; la foule passe à côté, sans les voir, jusqu'au jour où quelque étranger les découvre par hasard. Combien a-t-on vu déjà de ces tombes ignorées sur lesquelles on a proposé de bâtir un temple, après avoir oublié cent ans d'y planter une croix ! Combien de ces Homères mendians, auxquels la postérité a rendu justice si tard qu'elle ne savait plus dans quelle ville ils étaient nés !

Du reste, aucune époque peut-être n'a été aussi féconde que la nôtre en injustes oublis. Tant de médiocrités sonores bruissent autour du siècle, qu'il entend difficilement les voix calmes et pures. Tout y est éclat, tumulte, chaos, et, au milieu de ces fanaux colorés qui se sont faits les astres de notre nuit, les plus belles étoiles ont passé dans le ciel sans être aperçues.

Nous n'avons point la prétention d'entreprendre cette touchante histoire des grands hommes ignorés ; mais en attendant qu'une intelligence plus puissante accomplisse une pareille tâche, et que l'on voie s'élever dans notre Panthéon, comme sur les places d'Athènes, les statues des dieux inconnus, nous voulons conserver dans quelques esquisses des traits qui nous furent familiers. Ce seront comme des empreintes prises sur le visage d'un mort aimé, et qui, à défaut d'autre mérite, auront du moins celui de la ressemblance.

Édouard Richer naquit dans l'île de Noirmoutiers, au mois d'août 1792 ; il n'avait pas deux ans lorsqu'un premier malheur

vint le frapper : le jour où il apprit à nommer son père, on le lui rapporta tué par les Vendéens. Il grandit donc sur les genoux d'une mère en deuil et au milieu de la tristesse d'un intérieur où la mort avait fait un vide irréparable. Ces premières impressions purent décider de son caractère, et il leur dut peut-être cette tendresse expansive et religieuse que l'on retrouve plus tard dans toutes ses actions comme dans tous ses écrits. Placé à huit ans dans un collège, il ne s'y distingua que par la paresseuse nonchalance de son esprit. Dans les grandes cours de La Flèche, le pâle enfant regrettait le grondement de sa mer de Bretagne; il languissait sous le châssis des classes, comme un arbuste transplanté. Admis plus tard au Prytanée de Saint-Cyr, il ne s'y montra ni plus appliqué ni plus heureux. Seulement, la virilité venait insensiblement dans ce corps débile, et l'esprit de rébellion avec elle; car l'enfant annonçait dès-lors cette indépendance capricieuse et presque sauvage qui, plus tard, rendit l'homme impropre à tous les jougs de la vie. Richer quitta le Prytanée de Saint-Cyr, pour entrer dans un collège de Paris; mais un jour que le soleil était brillant, il se mit à songer à ses falaises de Noirmoutiers, couvertes de gazon marin, et qu'il n'avait point vues depuis un an; il se coucha en y rêvant, et le lendemain, au point du jour, il était sur la route de Bretagne, sans argent et fugitif, mais heureux de sentir l'odeur de la campagne et de voir les oiseaux voler dans les arbres.

Sa mère, qu'affligeait cette paresse indocile, le plaça dans un pensionnat de Nantes; il n'y demeura que quelques mois. De retour à Noirmoutiers, il reprit ses promenades vagabondes et ses rêveries le long des grèves. A cette époque, les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre lui tombèrent entre les mains; ce fut pour lui une initiation complète et inattendue. Toutes les portes de son intelligence s'ouvrirent à la fois; on eût dit, répétait-il souvent, que l'on avait fait l'opération de la cataracte à mon esprit: jusqu'alors la création avait été pour moi comme un transparent où je n'apercevais que des figures et des caractères confus; il me sembla qu'on l'avait subitement éclairée par derrière, et tout se dessina nettement à mes yeux.

A partir de cet instant, Richer s'adonna au travail avec une sorte de délire. Il étudiait quinze heures par jour, et aborda toutes les sciences à la fois. Deux ans lui suffirent pour se mettre, seul

et sans maîtres, au niveau des connaissances acquises en astronomie, en physique, en chimie et en histoire naturelle. Il apprit l'anglais et l'italien dans ce qu'il appelait ses moments de loisir. Ces prodigieux travaux épuisèrent ses forces, et il pensa alors succomber à la première atteinte de ce mal qui devait le tuer vingt ans plus tard.

Vers le même temps, il se rendit à Paris où l'appelait sa curiosité studieuse. Il y entra en relations avec les savants les plus célèbres, et ce fut un singulier spectacle que celui d'un jeune homme inconnu, venant, comme le paysan du Danube, vers ces sénateurs de la pensée, et les étonnant par ses connaissances merveilleuses. Richer se rendit d'abord à l'école des mines; il exposa ses idées sur la minéralogie à MM. Le Lièvre et Le Tonnelier, qui l'engagèrent à s'occuper exclusivement de minéralogie; il se présenta ensuite chez M. Latreille, qui, après l'avoir entendu causer d'insectes et de crustacées, le proclama entomologiste. M. Lamarck admira ses recherches sur les mollusques, et M. Cuvier proposa de lui délivrer, sans examen préalable, le diplôme de docteur ès-sciences, en lui déclarant qu'il était évidemment né pour les études géologiques. A part les grands noms, ne croit-on pas lire la scène du bourgeois gentilhomme avec ses professeurs?

Pendant ce même voyage à Paris, Richer se trouvant un soir chez M. Barthélemy, le sénateur, y rencontra un inconnu avec lequel il entra en conversation. Après l'avoir écouté longtemps parler de morale, de religion et de politique sociale, l'inconnu lui prit les deux mains et lui dit :

— Je me nomme de Lally-Tollendal, monsieur; voulez-vous être secrétaire d'ambassade?

Et voyant qu'il semblait hésiter :

— Acceptez, ajouta-t-il; ces fonctions peuvent vous conduire à tout, et l'on m'a dit que vous étiez sans fortune.

— On vous a trompé, monsieur, répondit Richer en souriant, j'ai 1,500 francs de rente et ma liberté. Gardez cette place pour quelqu'un de plus pauvre ou de plus ambitieux.

De retour en province, Richer se retira à la campagne, et reprit ses travaux interrompus. Il écrivit son essai sur l'*Origine des constellations anciennes*, dans lequel il combattit les hypothèses de Dupuis, et prouva que si l'on généralisait les principes

de cet auteur, il faudrait faire faire une demi-révolution à la voûte céleste, et donner à la terre une antiquité que les recherches de la géologie ni les fastes de l'histoire n'ont pu démontrer. Il composa aussi ses *Commentaires sur les passages astronomiques des Géorgiques*, et commença son *Uranologie*, ouvrage auquel il consacra huit années de ce travail acharné dont nous avons déjà parlé. Enfin, heureux d'avoir mis à fin cette entreprise immense, il se rendit à Nantes pour en parler à son éditeur. Après être convenu de tout, Richer repartit pour sa campagne : mais, en y arrivant, il trouva les portes forcées et les meubles enlevés ; de tous ses manuscrits, il ne restait plus que quelques feuilles brûlées et un peu de cendre !... Richer perdit ainsi, outre son *Uranologie*, une *poétique des beaux-arts*, qu'il avait presque achevée, et un grand nombre de notes précieuses.

Cet accident le dégoûta des travaux scientifiques, dont les résultats, obtenus avec tant de lenteur, peuvent être anéantis si rapidement et sans retour. Il résolut de revenir à la littérature et aux études historiques, vers lesquelles ses premiers goûts le portaient. Ce fut à cette nouvelle direction de son talent que l'on dut son *Histoire de Bretagne*, le *Voyage pittoresque dans le département de la Loire-Inférieure*, les *Lettres d'un Armorique*, un volume de *Pensées*, les *Cosmopolites*, et un grand nombre d'articles dans le *Lycée armoricain*. Cependant toutes ces tentatives demi-philosophiques n'étaient que des acheminements, et il était aisé de voir, au milieu de ces mille incursions dans le domaine de la pensée, que Richer cherchait sa terre promise. Un ancien soldat, M. Bernard, fut le Josué qui la lui montra. Il lui fit connaître les livres de Jacob Bashme, de Saint-Martin, de Law et de Swendenborg, dont il partageait les doctrines, et Richer comprit de suite que ce qu'il désirait était là. Il renonça aussitôt à la science, à la littérature et à l'histoire pour chercher, comme il disait, *la clé du mystère*. Douze années s'écoulèrent ainsi ; mais sa santé, qui avait toujours été chancelante, s'altéra de plus en plus dans ces nouvelles études, et il mourut à Nantes, après une longue agonie, le 21 janvier 1854.

Nous avons voulu faire connaître rapidement les principaux événements de la vie de Richer avant d'arriver à l'examen de ses ouvrages. Son existence intellectuelle, comme on a pu le voir dans ce qui précède, a eu trois phases bien distinctes ; la première

scientifique, dont il ne nous reste rien; la seconde littéraire; la troisième enfin religieuse. Nous nous occuperons seulement de ces deux dernières.

II. — ŒUVRES LITTÉRAIRES.

L'art préoccupa toujours fort peu Édouard Richer; aussi ses livres ont-ils le caractère d'une improvisation écrite: la retenue, la concision et la pureté des formes leur manquent également. On sent que l'inspiration emporte constamment la pensée, comme la cavale de Mazeppa, sans suivre de route tracée. Il en résulte quelque chose de vagabond, une sorte de mobilité flottante qui fatigue les yeux de l'esprit. Ce n'est pourtant ni du désordre ni de la confusion, mais plutôt une abondance qui déborde; vous avancez avec incertitude au milieu des innombrables circuits du discours, accrochant votre attention aux mille *incidentes* qui bordent le chemin; et, égaré dans tous ces sentiers qui se croisent, ébloui par cent détails, vous finissez par perdre le fil conducteur. C'est à ce manque de sobriété qu'il faut attribuer la diffusion qui dépare les ouvrages de Richer. Du reste, ce défaut était le résultat de son mode de composition, qui, par sa rapidité, ressemblait moins à un travail littéraire qu'à une sténographie. Nous n'en citerons qu'un exemple. Il écrivit en trois semaines son *Histoire de Bretagne*, véritable livre de bénédictin pour l'érudition et la sagacité! Il n'ignorait pas les inconvénients d'une telle précipitation; mais, chez lui, le penseur absorbait l'écrivain. Nul doute qu'avec plus de patience il ne fût arrivé à un émondage habile du discours et à une forme plus rigoureuse, seules qualités qui lui aient manqué; mais il n'eut pas le bonheur de le vouloir.

Malgré tous ces défauts, Richer n'en est pas moins un écrivain éloquent. Moins soutenu que Bernardin de Saint-Pierre dont il rappelle les formes, il l'emporte souvent sur lui par l'élévation de la pensée et la loyauté de l'inspiration. Son style, qui manque d'allure sans cesser d'avoir du charme, ressemble à ces femmes qui marchent mal avec grâce. Il ignore ou néglige l'alliance pittoresque des mots, mais sa phraséologie vulgaire conserve je ne sais quel parfum intérieur; puis, parfois, au milieu de ces pen-

sées mal habillées qui flottent dans leurs vêtements d'occasion, on en voit qui se dressent si sveltes, si corsées, que l'on s'étonne d'une telle élégance à côté de tant d'abandon. Ce qui dominait peut-être en lui primitivement, c'était la finesse d'esprit qui s'épure en passant par le cœur. Il y avait du naturaliste jusque dans l'écrivain, et Richer eût transporté sans peine les habitudes entomologiques dans la littérature; mais la mobilité de ses préoccupations religieuses fut un obstacle à cette direction analytique. Son imagination, qui troublait sans cesse la curiosité patiente de son esprit, finit par le dominer et par l'entraîner dans des sphères de brouillard et de feu.

On conçoit, d'après ce que nous venons de dire, que Richer était peu propre au genre descriptif. C'est surtout dans cette peinture de l'objet matériel que le métier se révèle, et que l'art devient nécessaire. L'inspiration ne suffit plus, car il ne s'agit pas de dire ce que l'âme sent, mais ce que les yeux voient. La langue, dans ce cas, devient une palette dont on doit connaître toutes les ressources; le mot n'est plus qu'une couleur à employer. C'est alors qu'il faut savoir comment ce style peut refléter toutes les teintes du ciel, et, comme lui, s'illuminer ou s'assombrir; comment les expressions s'enchaînent pour briller, comment elles ruissellent en phrases harmonieuses, comment elles s'arrêtent dans une halte subite et saisissante. Cet art, Richer le négligea toujours; nous doutons même qu'il eût jamais pu l'apprendre. Le monde apparent avait trop peu de prise sur son intelligence; son regard, qui glissait rapidement sur l'enveloppe des choses pour regarder au cœur, ne conservait pas une image assez splendide des apparences, et la matière s'annulait trop autour de lui pour qu'il parvint à la reproduire avec vigueur. Le genre descriptif exige, en effet, non-seulement un écrivain habile, mais un écrivain matérialiste, sinon dans sa foi, du moins dans ses procédés littéraires, et Richer n'affectionna pas moins le spiritualisme du langage que celui des idées. Aussi s'efforce-t-il vainement, dans son *Voyage pittoresque dans la Loire-Inférieure*, de décrire les sites qu'il parcourt; ce qui le frappe toujours dans l'aspect qu'il reproduit, c'est la partie la plus immatérielle: c'est, aux vallées, le bruit du vent à travers les arbres, les nuages sur la montagne, les jeux de la lumière sur l'Océan. Encore ne décrit-il ces images fugitives que pour arriver aux déductions religieuses. Prisonnier

dans l'univers apparent, il s'en échappe sans cesse et s'envole aux mondes de la rêverie. La nature visible n'est jamais pour lui que l'antichambre d'un palais céleste, et il se hâte de la traverser en y jetant à peine quelques regards.

C'est à cette disposition d'esprit qu'il faut attribuer l'espèce de sécheresse didactique de son *Voyage dans la Loire-Inférieure*. Les descriptions y sont en général courtes, pâles et mystiques; mais ce qui donne une immense valeur à cet ouvrage, ce sont les renseignements qui abondent. Non-seulement Richer y a fait preuve de grandes connaissances scientifiques; mais des questions d'industrie et d'améliorations départementales y sont traitées avec une véritable supériorité. Il est curieux d'ajouter que, lors de sa publication, ce livre, qui ne contient guère que des faits et des documents authentiques, passa pour une divagation poétique. Aujourd'hui même il n'y a peut-être pas trente personnes qui sachent que le *Voyage dans la Loire-Inférieure* est l'ouvrage le plus complet et le plus *pratique* que l'on puisse consulter pour bien connaître le département. Du reste, on ne doit point s'étonner de cette injustice. Richer fut toute sa vie en butte à la défiance que les gens positifs affectent pour les gens d'imagination, car ceux qui ne savent qu'une chose se dédommagent ainsi de leur ignorance. Le moyen de faire croire à un marchand ayant pour ligne d'horizon son grand livre, qu'un homme qui s'occupe sérieusement de l'existence de Dieu et de son âme puisse comprendre les intérêts matériels! N'est-il pas clair que cet homme a trop d'intelligence pour avoir le sens commun? — D'ailleurs, qui peut supposer, je vous le demande, que l'on aime à regarder les étoiles, à écouter les oiseaux, à rêver sur les grèves, et que l'on entende quelque chose à la vie? Qu'est-ce que la vie après tout, sinon un peu d'arithmétique et d'ortographe employé à devenir électeur?

L'*Histoire de Bretagne*, de Richer, est, comme son voyage, recommandable par le fond, mais elle l'est aussi par la forme. Lorsque M. Daru, qui travaillait au même sujet, la lut, il fut frappé des connaissances approfondies de l'auteur, et lui écrivit pour lui demander la solution de plusieurs problèmes qui l'embarrassaient. Il en résulta une correspondance fort active, dans laquelle Richer redressa souvent les idées historiques de l'ancien ministre de Napoléon; il lui fournit même, avec un désintéressement d'amour-

propre que l'on aura peine à comprendre , un grand nombre de notes précieuses qui lui avaient coûté de longues recherches. M. Daru ne lui épargna , en retour , ni les remerciements ni les témoignages de reconnaissance : il lui envoya même sa grande *Histoire de Bretagne* en manuscrit , afin qu'il pût lui en donner son avis ; mais telle est l'instabilité des mémoires parisiennes , que l'illustre académicien oublia toutes ces circonstances lors de l'impression de son livre , et qu'il se contenta de nommer , en passant , dans une note de trois lignes, *l'homme de génie auquel il devait tant* ; c'était ainsi qu'il s'exprimait lui-même dans ses lettres.

Richer publia , deux ans après son voyage, *les Cosmopolites* et son volume de *Pensées* ; c'était un pont qu'il jetait entre deux mondes intellectuels. Bien qu'il ne quittât pas encore les régions littéraires , on commençait à entrevoir l'horizon religieux vers lequel il s'avancait.

Dans *les Cosmopolites*, l'auteur suppose que des philosophes de tous les pays se réunissent à Paris pour se communiquer réciproquement leurs lumières , persuadés qu'en discutant en commun les opinions de tous les peuples , il doit en résulter une opinion universelle qui sera la vérité. Ils nomment pour président de leur assemblée un philosophe allemand , qui débute par un discours contre les discours d'ouverture. Viennent ensuite de longs débats sur l'importance du *consentement unanime*, sur le *temps*, le *travail* et mille autre questions. Enfin , un professeur de rhétorique fait , sur la nécessité de prendre un parti , une amplification , à la suite de laquelle l'assemblée se sépare sans rien décider.

On peut deviner , dès l'abord , que c'est là un livre original et curieux : on y trouve tour à tour la simplicité biblique de *la Chaumière indienne*, et l'ironie narquoise de Louis Courier. L'ouvrage entier est écrit avec cette verve capricieuse qui pousse la vérité jusqu'au paradoxe, le paradoxe jusqu'à la vérité. Il arrive bien , par instants , que le style s'allume , grandit , et arrive à la sérieuse éloquence ; mais ce ne sont là que des éclairs. Ce qui domine , en général , dans *les Cosmopolites*, c'est la satire philosophique ; Richer y soufflette , en passant , tous les systèmes. Cependant , au milieu de ces moqueries contradictoires , on devine ses tendances. Ce qu'il se plaît à faire ressortir partout , c'est la

vanité des sciences humaines, et la folie de cette oisiveté turbulente qu'on appelle la vie. Après avoir écouté les discussions des cosmopolites, un sage mexicain, qui fait partie de l'assemblée, dit tout bas à un Japonnais, son voisin :

« Qui d'entre eux a raison, frère? Je cherche à concilier toutes ces idées opposées; mais la tête me tourne, et je ne sais plus que penser.

— « C'est l'air de l'Europe qui vous cause ce vertige, répond un pauvre paria. Quand j'étais étendu sur le seuil de ma porte, à l'abri du feuillage, je n'en imaginai pas si long; j'étais heureux sans savoir pourquoi. Mais depuis qu'un savant anglais m'a fait quitter ma chaumière pour me faire voir son pays, je n'ai pas eu un seul instant de repos. Cette activité sans but des Européens, cette inquiétude de savoir qui les tourmente, gagnent à la longue ceux qui vivent avec eux. Ici on ne se repose jamais, et pourtant on n'est occupé à rien. »

Plus loin, vers la fin du livre, Richer dévoile encore plus complètement sa pensée. Les plus savants des cosmopolites ont déclaré que le travail était une source de joie, et que c'était un des trésors de la condition humaine. Alors un sénateur russe se lève et s'écrie :

« Vous dites vrai, frères! le travail est la condition de l'homme; mais il faut ajouter que c'était aussi la condition de Sysiphe de rouler sans cesse un rocher au sommet d'une montagne, d'où il retombait sans cesse. Qui de nous, en travaillant, ne s'est pas dit que le rocher ne sera pas plutôt en haut qu'il retombera? Qui de nous, en le remontant pour la dixième fois, ne s'est pas dit qu'il faisait une œuvre inutile? Ah! que les subterfuges de l'esprit humain sont faibles devant ces dégoûts amers, ces rebuts de soi-même, ces secousses de cœur, toutes ces plaintes importunes de la conscience occupée malgré elle! La Genèse ne nous apprend-elle pas que c'est par suite d'une prévarication que l'homme a été condamné au travail? Et pourquoi voudriez-vous, en dépit de la voix intérieure qui vous dément, vous persuader que ce qui vous a été infligé comme un supplice soit devenu la source de votre bonheur? Hélas! nous nous applaudissons de nos infortunes, comme un pauvre sans pudeur se félicite de ses haillons, qui sont pour lui un moyen de vivre. Ah! si nous étions restés sous la main de cette Providence qui travaille pour tous ses en-

fauts, qu'eussions-nous eu besoin de travailler nous-mêmes?... On parle de ces chants qui accompagnent nos travaux! mais c'est parce qu'alors notre cœur n'est qu'un airain sonore, c'est parce qu'alors il est vide; car, s'il vient à se remplir d'une passion subite, nous nous recueillons, et nous nous taisons; nous craindrions que des chants ne trahissent le secret de notre âme, et nous sommes trop satisfaits d'avoir trouvé le bonheur pour ne pas le concentrer en nous.

« Et qu'appellez-vous votre travail?... Quelles sont ces vaines occupations qui ne font que des misérables? Vous vous croyez occupés, vous n'êtes qu'agités. L'occupation véritable est calme comme la nature éternelle : elle n'a ni l'impatience ni la crainte de n'arriver pas. Vous vous attachez à vos travaux, parce que vous éprouvez le plaisir que donne l'action; mais vous ne recueillez que dégoûts en les achevant, parce qu'ils sont sans but. L'homme religieux ne connaît point ces fatigues. Dans une union immortelle avec son principe, il est entraîné rapidement, mais il ne marche pas; il arrive à l'infini, et il n'a pas fait un seul effort. L'enthousiasme qui l'anime, c'est Dieu qui vit en lui; le calme qu'il éprouve, c'est l'homme qui se repose en Dieu. »

Richer continua, dans l'ouvrage intitulé : *Mes Pensées*, l'expression des croyances vaguement indiquées dans *les Cosmopolites*. Ce livre n'est composé que de remarques détachées; mais ces pierres précieuses, différentes de formes, d'éclat et de couleur, ont un fil commun qui les réunit. La Rochefoucault avait écrit un recueil de pensées au profit de l'égoïsme; Richer composa le sien sous la double inspiration du dévouement et du spiritualisme. On conçoit que la critique littéraire a peu d'observations à faire sur un ouvrage exempt de transitions, de plan, de style général. Ce n'est point une trame précieuse dont on peut analyser les broderies ou les défauts, mais un semis de poudre d'or, où les points brillants se trouvent, çà et là, plus rares ou plus nombreux. Ces livres de *Pensées* sont comme les cieux étoilés; il faut les voir et non les raconter. Nous nous contenterons de citer quelques-unes des maximes de Richer, comme échantillon de ses tendances, et comme exemple de son expression.

« Un instrument est un raisonnement qui a pris une forme visible : pourquoi répugnerions-nous à croire que la nature physique ne fût aussi, elle, le raisonnement divin devenu sensible?

« La rêverie est pour l'âme ce que sont les nuages pour l'horizon. Les bornes des deux mondes sont toujours chargées de vapeurs qui nous empêchent d'en apercevoir les limites.

« C'est toujours la marque d'un petit esprit que d'être content de son sort. Il n'y a que les âmes étroites qui sont comblées de suite. C'est le propre du cœur humain de se vider à mesure qu'il se remplit, et chaque jour jette à bas son fardeau pour courir plus lestement après le jour qui vient.

« Quand les institutions vicieuses ou ridicules deviennent générales, le sage qui les blâme d'abord finit par ne plus s'en étonner. Vous voyez des hommes s'arrêter tout surpris au bruit du tambour, et qui, s'ils continuent à l'entendre, finissent par se mettre au pas, sans s'en apercevoir.

« La pudeur est le cri de l'âme qui, faite pour l'immatériel, se plaint de redescendre dans les sens.

« L'éducation rend les hommes plus forts sur bien des points, mais ils restent toujours faibles du côté de la vanité ; c'est parce que c'était justement par là qu'on les tenait pour les plonger, comme Achille, dans le fleuve qui devait les rendre invulnérables.

« Revêtez d'images ce qui doit être compris par l'esprit, car il faut absolument que l'esprit se repose sur un objet pour comparer et juger, comme la colombe de Noé à qui il fallait quelque chose de palpable pour annoncer que la terre existait ; si vous ne lui offrez plus d'images, si vous ne lui présentez que des abstractions, il reviendra dans l'arche, de même que la colombe, et il dira qu'il n'a vu que l'abîme. »

En 1823, M. Camille Mellinet, imprimeur à Nantes, fonda le *Lycée armoricain*. C'était un des premiers efforts que la province tentât pour son émancipation littéraire. Le succès dépassa les espérances du fondateur. On eût dit qu'un rendez-vous avait été donné aux intelligences les plus actives de l'Ouest ; elles se rencontrèrent dans la lice qui venait de leur être ouverte, et apprirent à se connaître. Il y eut partout une sorte d'éveil des esprits, qui multiplia les essors, et presque tous les Bretons qui depuis sont sortis de la foule, débutèrent alors dans le *Lycée*. La province, jusqu'alors indifférente, s'émut de ces tendances et s'y intéressa. Des noms inconnus surgirent du milieu de cette crise artistique, les publications se multiplièrent. Paris lui-même s'in-

quiéta de ce mouvement lointain. Un grand homme de la capitale tourna son binocle vers la Bretagne et annonça qu'il venait de découvrir qu'on y pensait ; un autre, plus attentif, s'assura que cette nouvelle Écosse avait déjà une littérature, et baptisa Nantes du nom d'*Édimbourg de la France*. C'était Nantes en effet qui avait donné l'impulsion et qui l'entretenait au moyen du *Lycée* ; mais le *Lycée* était tout entier dans deux hommes, dont l'un représentait la pensée, l'autre l'action ; et du jour où Richer l'abandonna pour ses études religieuses, M. Camille Mellinet ne put suffire à la tâche.

On peut donc dire que le *Lycée armoricain* n'eut de vitalité puissante que par Richer. Les lecteurs de cette époque n'ont point encore oublié ses *Tablettes littéraires*, la *Soirée de Stockholm*, *Saint Bernard et Bossuet*, *Nabazal*, *Il a de l'esprit comme un ange*, et tant d'autres articles auxquels il n'a manqué qu'une publicité plus étendue pour placer Richer à côté de nos journalistes les plus renommés. Mais sa publication la plus importante dans ce journal fut les *Lettres d'un Armorique*, espèce de *cosmogonie armoricaine* aussi distinguée par l'originalité de ses formes que par l'érudition dont l'auteur fait preuve. Pas une page n'a été écrite sur la Bretagne, depuis dix ans, qui ne doive quelque chose à ces lettres. Pour notre part, nous y avons puisé tout ce que nous avons dit sur la mythologie armoricaine dans les *Derniers Bretons*.

Nous ne finirons point cet examen des œuvres littéraires de Richer sans ajouter que le public n'a point été mis dans la confiance entière de son talent, et sans dire que ses inspirations les plus chaudes ne furent jamais écrites. Nous savons tout ce qu'excitent de juste défiance ces gloires invérifiables et ces réputations d'éloquence faites à des voix qu'on ne peut plus entendre ; mais ici nous en appelons au souvenir de tous ceux qui ont connu Richer et qui ont vécu dans son intimité. Pour nous, qui avons à peine entendu trois ou quatre fois ses belles improvisations, nous ne pourrions jamais oublier son pâle visage dont tous les muscles frémissaient d'enthousiasme, ses bleus regards dont la couleur s'assombrissait, sa voix, d'abord bégayante, mais qui brisait bientôt ses langes, et, par dessus tout, cette parole ailée toujours prête à s'envoler vers les cieux ! Pour comprendre toute la puissance de Richer, il faut, comme ses amis, avoir descendu

avec lui la Sèvre nantaise par quelque beau soir d'automne, sur une barque qu'on laissait dériver au courant. Là, penché sur la poupe, il fallait l'entendre, comme Platon sur le cap Sunium, parler de la nature, de l'homme et de Dieu, tantôt avec l'accent du prophète, tantôt de cette voix qui dut être celle de Jésus le jour où il dit : « Laissez venir vers moi les petits enfants ! » Tout lui devenait occasion d'enseignement, de preuve ou de comparaison.

« Voyez, disait-il, cette dernière échappée de lumière qui éclaire ce coin de paysage ; n'est-ce point l'image du bonheur après lequel nous courons tous ? Près d'atteindre l'espace lumineux, un nuage passe sur notre soleil, et tout s'évanouit !... Aussi pourquoi cherchons-nous dans le monde visible la joie et la vie ? Aimer et se dévouer, voilà le seul but, le seul besoin ! Les hommes qui s'appellent des savants ignorent cela ; ils jugent des jouissances morales par celles des sens, à peu près comme un aveugle qui voudrait juger de la lumière par le toucher ; et ce qu'ils ne sentent pas, ils le condamnent !... Eh ! malheureusement ! l'insecte qui vit sur les cadavres peut-il juger le goût de celui qui vit sur les roses ? Vous n'apercevez pas ce monde moral et vous le niez ; mais ne voyez-vous pas que vous êtes semblables aux larves qui ne voient point les fleurs mêmes qui les nourrissent, parce qu'elles rampent toujours dans leur écume ?

« Vous avez tout soumis aux lois de l'intérêt !... O hommes ! êtes-vous semblables aux automates de Vaucanson, et n'avez-vous plus qu'un ressort de montre à la place du cœur ?... Ne sentez-vous donc rien de caché et de profond dans les œuvres de Dieu ? Tournez les yeux vers les montagnes, vers les nuages, vers l'Océan... contemplez ce double infini de la mer et du ciel !... — Eh bien ! êtes-vous émus ? Malheureux, vous ne regardez pas, et vous vous amusez à ramasser les coquilles des grèves !... Hélas ! n'ont-ils pas raison après tout ?..... Ils reviendront les poches pleines, et moi avec la seule pensée de Dieu ! Le monde dira qu'ils sont des savants et que je suis un fou. »

III. — ŒUVRES RELIGIEUSES. — EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE SWEDENBORG.

Les œuvres religieuses d'Édouard Richer se composent de huit

volumes. Elles ont pour but l'explication et le développement des doctrines de Swedenborg.

Nous ne savons guère, en France, qu'une chose de Swedenborg, c'est que dinant, un jour, de bon appétit dans une taverne de Londres, il entendit la voix d'un ange qui lui criait : — Ne mange pas tant ! et qu'à partir de cet instant, il eut des extases qui l'emportèrent régulièrement au ciel plusieurs fois par semaine. Du reste, on ignore généralement que l'illuminé suédois fut un des savants les plus distingués des temps modernes, et celui qui, après Descartes, remua le plus d'idées nouvelles. Ce fut Swedenborg qui, dans un ouvrage intitulé : *Opera philosophica et mineralia*, publié en 1737, entrevit le premier la science à laquelle nous avons donné depuis le nom de géologie. La seconde partie de son livre contient un système complet de métallurgie, auquel l'Académie des sciences a emprunté tout ce qui a rapport au fer et à l'acier dans son *Histoire des arts et métiers*. Il composa aussi plusieurs ouvrages sur l'anatomie (ce qui est un nouveau trait de ressemblance entre lui et Descarte), et sembla même indiquer, dans un chapitre sur la pathologie du cerveau, le système phrénologique auquel le docteur Gall dut plus tard sa célébrité. Il publia enfin, sous le titre de : *Dædalus hyperboreus*, des essais de mathématiques et de physique qui fixèrent l'attention de ses contemporains. Il était, en outre, fort versé dans les études théologiques, parlait les langues anciennes, plusieurs langues modernes, les langues orientales, et passait pour le plus grand mécanicien de son siècle. Ce fut lui qui fit amener par terre, au siège de Frédérick-Hall, en se servant de machines de son invention, la grosse artillerie qui n'avait pu être transportée par les moyens ordinaires.

Loin d'être écrits dans un langage mystique, comme on le croit communément, la plupart des traités religieux de Swendenborg se recommandent par la méthode, l'ordre et la sobriété. Ils peuvent se partager en quatre classes, que l'on n'aurait jamais dû confondre : la première renferme les livres d'enseignement et de doctrine ; la seconde, les preuves tirées de l'Écriture sainte ; la troisième, les arguments empruntés à la métaphysique et à la morale religieuse ; enfin, la quatrième, les révélations extatiques de l'auteur. Les ouvrages compris dans cette dernière catégorie sont les seuls qui affectent la forme apocalyptique, et dont l'ex-

travagance apparente puisse choquer au premier aspect. Ce fut précisément ceux que Richer lut d'abord. L'impression qu'il en reçut fut complètement défavorable à la doctrine de Swedenborg; mais c'était un homme trop éclairé pour ne point se défier de ses lumières, et de trop bonne foi pour ne pas soupçonner lui-même sa partialité. Comprenant que la question était trop grave pour être si promptement résolue, il ouvrit un débat entre sa réputation et sa raison, et se mit à chercher la vérité avec une ardeur pleine de précautions. Jaloux d'apprécier la doctrine nouvelle, il voulut la sonder en tous sens; il appela à son secours l'immense érudition qu'il avait acquise, afin de vérifier tous les éléments de cette religion; il entassa recherches sur recherches, objections sur objections; mais plus il montait, plus l'horizon devenait vaste. « J'avais beau, dit-il, ajouter pierre sur pierre à ma tour de Babel, la Jérusalem céleste que je voulais escalader semblait s'élever et grandir à mesure. Je montais au haut des sciences humaines pour nier, et, arrivé là, je ne pus que fléchir le genou et croire. »

Édouard Richer a surtout voulu, dans ses œuvres religieuses, populariser la doctrine du *nouvel avènement*, en la présentant sous les formes les plus saisissables. Nous avons hésité longtemps à donner l'analyse de ce travail qu'il n'a pu débarrasser entièrement des mystiques nuages qui obscurcissent toujours de pareilles matières; mais nous avons réfléchi qu'il n'existait encore en France nul résumé sommaire du swedenborgisme, et qu'il pourrait sembler curieux d'en trouver les principales croyances exposées en quelques pages. Aucun système religieux ne peut, d'ailleurs, être émis sans intéresser tout ce qu'il y a en nous de saint et de grand. L'idée de Dieu est une clé de voûte que la main d'un enfant lui-même ne toucherait pas impunément. Puis, enfin, il faut bien le reconnaître, quand une religion est défendue par des hommes comme les Tafel, les Clowes, les Hindmarth, les Noble, les Hoffacker, les Richer; quand elle a des journaux, des prêtres, cinquante églises en Angleterre, soixante en Amérique, et qu'elle compte plus de quatre cent mille fidèles, on ne peut se refuser à voir au moins en elle un événement social digne d'étude, sinon de sympathie.

On doit comprendre facilement que, malgré tous nos efforts pour joindre la clarté à la rapidité, l'analyse que nous allons

donner pourra paraître obscure à quelques lecteurs et trop longue à beaucoup d'autres. Aussi engageons-nous ceux qui ne cherchent dans la lecture qu'un amusement passager, exempt d'attention, à ne point jeter les yeux sur ce qui va suivre.

Swedenborg a posé pour base à sa doctrine une nouvelle explication des livres saints. Cette explication se donne par la science des *correspondances*, c'est-à-dire du langage extatique qui révèle le sens spirituel de la Bible. C'est une théorie qui enlève les couches successivement accumulées par le sensualisme sur les antiques vérités spirituelles, autrefois saisies sans peine sous leur symbole. Ainsi, par exemple, lorsque saint Jean dit, dans son Apocalypse, *qu'il vit descendre du ciel la nouvelle Jérusalem*, il ne faut point croire qu'il parle d'une ville de pierre, mais bien d'une cité spirituelle, d'une nouvelle église ou société, dont Swedenborg est venu annoncer l'avènement. Cette Jérusalem n'est autre chose qu'une nouvelle appréciation des livres saints, dont le résultat doit être de réunir toutes les communions en un vaste catholicisme, car toutes les communions y trouveront satisfaction. Ce sera là le *jugement dernier*, la *consommation des siècles*, dont parle l'Écriture. En effet, ces deux expressions, dans le langage des *correspondances*, signifient seulement la fin d'un monde moral auquel un autre doit succéder. En annonçant la *présence du Christ au jugement dernier*, les livres saints ont voulu parler de la présence de l'esprit de vérité dans le cœur des hommes régénérés.

Les idées de Swedenborg sur Dieu, l'univers et l'homme, diffèrent en plusieurs points de celles qui sont admises par les catholiques, et méritent d'être rapportées.

Dans sa doctrine, Dieu est unique; c'est de lui que tout dérive; les êtres forment une chaîne de continuité qui part de Dieu pour arriver aux créations les plus élémentaires. La variété des substances et des formes *dérivées* dépend de la variété des réceptifs, de même que la diversité des couleurs sur la terre dépend de la manière dont les corps réfléchissent les rayons solaires. L'homme est *le roi de la création*, parce que, placé à la tête de la série des êtres naturels, c'est par lui que la création *retourne à son auteur*. Ce qui existe *a été fait pour son usage*, à peu près comme les degrés inférieurs d'une échelle sont faits pour l'usage des plus élevés.

Dieu est hors du temps et de l'espace, parce que le temps et l'espace sont des notions relatives, des modes de la nature sensible, et que tout ce qui est absolu leur échappe.

Les deux essences de Dieu, l'amour divin et la sagesse divine, se retrouvent en toute chose.

Pour Swedenborg, l'amour divin, c'est l'*être*, le principe universel, en un mot la *substance*; la sagesse divine, c'est l'*exister*, la manifestation de la vie, la *forme* enfin. L'homme ayant été créé pour être l'unique réceptacle des deux facultés divines, il reçoit l'amour divin dans sa volonté et la sagesse divine dans son entendement; mais il a le pouvoir d'élever son entendement au-dessus des désirs de sa volonté pour les maîtriser, et c'est de là que dérive sa responsabilité morale.

Il existe une *influence spirituelle* du ciel sur le monde; mais cette *influence* ne s'exerce que par l'intermédiaire de l'homme, qui se l'approprie selon sa volonté, et la conserve pure ou la corrompt selon qu'il l'a reçue dans un cœur méchant ou vertueux. Ainsi c'est la somme des esprits, c'est-à-dire le monde spirituel, qui intervient en bien ou en mal dans les faits d'ici-bas. On voit que cette théorie de la Providence diffère essentiellement de celle adoptée par l'église catholique.

Selon Swedenborg, tout ce qui existe provenant de Dieu, chaque objet de l'univers a un principe moral, et par suite une signification par laquelle le monde physique *correspond* au monde immatériel, si bien que les choses visibles ne sont que *des correspondances* des choses invisibles. C'est surtout à cette théorie que le philosophe suédois a recours pour donner à sa doctrine l'appui des livres saints. Il prouve que ces livres ont été écrits dans une langue universelle que nous avons oubliée, et que, compris comme ils le sont maintenant, ils fourmillent de contradictions et de contre-sens. En les expliquant par les *correspondances*, au contraire tout y devient clair, raisonnable, sublime. Il suffit donc, pour les entendre, d'avoir la clef du langage extatique, et c'est cette clef que Swedenborg prétend avoir trouvée.

D'après la religion swedenborgiste, le principe de tout bien est dans un premier détachement de soi-même et du monde. Cet état constitue le bonheur présent et futur, *c'est le ciel*. L'amour exclusif de soi-même et du monde constitue au contraire la damnation, *c'est l'enfer*.

Ainsi il n'y a qu'une vertu , l'abnégation du moi ; qu'un vice , l'égoïsme. C'est d'un combat de l'abnégation et de l'égoïsme dans le cœur de l'homme que résultent *les tentations*. On ne peut les vaincre qu'en appelant à soi Dieu , c'est-à-dire l'amour et l'intelligence. Les tentations sont utiles , parce qu'elles amènent la manifestation de nos secrets penchants ; elles sont pour nous comme les réactifs que les chimistes emploient afin de vérifier la nature des substances qu'ils étudient.

La conscience n'est point innée en nous , mais formée par ce que nous admettons dans notre cœur ; le dévouement la vivifie , l'égoïsme la tue. L'homme est déchu , c'est-à-dire qu'il s'est séparé du principe dont il recevait la vie , pour tout rapporter à lui ; habitué à l'égoïsme , il est devenu semblable à ces vases qu'a touchés une liqueur empoisonnée , et que l'on ne peut purifier qu'avec des efforts longs et persévérants. C'est ainsi qu'il faut entendre *le péché originel* , et c'est là le sens du récit de la Genèse. Adam et Ève ne signifient pas plus un homme et une femme que les sept jours de la création ne signifient sept jours ordinaires ; le serpent tentateur qui trompe la femme n'est autre chose que l'égoïsme qui séduisit la volonté , et l'homme écoutant les prières de sa compagne , exprime l'intelligence cédant à son tour aux sollicitations de cette volonté.

L'homme étant *déchu* , c'est-à-dire ayant connu le mal , ne peut se régénérer qu'en faisant un constant effort sur lui-même. Le ciel a ses lois , qui sont l'amour et le désintéressement ; on n'y peut donc entrer qu'après avoir brisé le joug de l'égoïsme : ainsi s'obtient le *salut*. On peut faciliter ce détachement de l'égoïsme par les abstinences et les mortifications que préconise l'église catholique , mais ce n'est là qu'un moyen dont il faut , avant tout , apprécier la convenance. On conçoit aussi , par ce qui précède , que *la rémission des péchés* résultant de la victoire remportée sur l'esprit du mal (ou l'égoïsme) , c'est une chose qui se passe entre l'homme et Dieu , sans qu'il soit besoin ni de l'intermédiaire d'un prêtre ni d'une absolution orale. Il en résulte également que la *pénitence* n'est autre chose , pour les swedenborgistes , qu'un repentir sincère , et la confession une demande de conseil.

Les croyances catholiques sur le *jugement* et la *résurrection* ont été singulièrement modifiées par Swedenborg. Il déclare que

l'homme , après sa mort , dépouille son enveloppe charnelle , et devient une âme , comme le concevaient les anciens , c'est-à-dire un principe immatériel *informant le corps* (*informans corpus*) , et qui , après la mort , a gardé les proportions de celui-ci . Il continue ainsi une vie apparente en gardant la nature qu'il s'est faite sur la terre . Vertueux , il éprouve éternellement l'ivresse que nous fait ressentir une bonne action ; méchant , toutes les tortures que cause le crime . Ainsi le ciel et l'enfer ne sont point des lieux , mais des états . L'homme qui continue ainsi la vie de la terre , dans le monde des esprits , passe successivement par une série de crises morales appelées *vastations* , parce qu'elles détruisent progressivement en lui tout ce qui lui reste d'imperfections ou de mérites , jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'état de vertu ou de méchanceté qui doit le constituer éternellement . Cette *maturation* et cet achèvement de la destinée que nous sommes préparée sur la terre , est ce que l'on a appelé le *purgatoire* . Pendant qu'il habite ce monde intermédiaire , l'homme reçoit comme parmi nous des communications des bons et des mauvais esprits , et choisit en toute liberté . Enfin , la *vastation* accomplie , il devient ange ou démon . Les enfants et les païens sont soumis à cette seconde vie comme les chrétiens , et peuvent se perdre ou se sauver , puisqu'ils acquièrent , dans le monde intermédiaire , les lumières qui leur ont manqué dans celui-ci . Le salut est la destinée normale , il faut une volonté contraire à celle de Dieu pour la troubler .

Telle est sommairement la doctrine du nouvel avènement . Comme on le voit , Swedenborg s'est efforcé de rationaliser le catholicisme et de le mettre d'accord avec les sciences philosophiques .

Une chose a pu frapper dans le rapide exposé qui précède : c'est la liaison rigoureuse des diverses parties du système et la présence d'esprit ingénieuse avec laquelle tout est prévenu . Aussi , de quelque manière que l'on juge le swedenborgisme , on est forcé d'y reconnaître son harmonie et cette prévoyance logique qui prouvent au moins le génie , quand elles n'attestent point la vérité .

Richer ne s'est pas borné à développer le système religieux de Swedenborg ; il en a préparé l'acceptation en prenant la question au point de vue du doute , et conduisant le lecteur progressivement à la foi . La première partie de son ouvrage est consacrée à défen-

dre la révélation chrétienne et à prouver qu'elle peut s'allier à la liberté d'examen la plus entière. C'est le plus souvent sous la forme du dialogue que Richer discute ses thèses. Si son livre y perd quelque chose sous le rapport de l'ordre et de la brièveté, il y gagne beaucoup en verve, en clarté et en bonhomie. Nous ne croyons pas que depuis Érasme on ait traité les matières religieuses avec une logique à la fois si vive et si grave, si concluante et si fleurie.

Et cependant les livres religieux de Richer n'auraient point trouvé d'éditeur sans la générosité d'un ami (M. de Tollenare), auquel l'auteur confia ses manuscrits en mourant. Traduits maintenant dans toutes les langues, et répandus à plusieurs milliers d'exemplaires en Amérique, en Angleterre et en Allemagne, ces livres sont encore inconnus en France, et c'est à peine si quelques bibliographes curieux soupçonnent leur existence. Ainsi vont le monde et la gloire ! Le nom de Paul de Kock tapisse les vitres de nos libraires ; celui de Richer ne se trouve pas même sur le catalogue de la Bibliothèque royale. Nantes, qu'il habitait, et qui peut-être un jour, si la postérité est juste, voudra passer pour sa ville natale, Nantes n'aide point à la publication de ses œuvres, entreprise par un imprimeur ; ce seront des étrangers qui rendront à la mémoire de Richer ce dernier honneur ! Oh ! la gloire d'un compatriote est donc bien peu de chose, pour qu'on la dédaigne ainsi ! Quoi ! ceux qui ont connu Richer, qui l'ont appelé du nom d'ami, ceux-là mêmes ne seconderont point de généreux efforts pour réunir les rayons de son auréole ; ils n'aideront point à rassembler tant de belles pages, écrites, comme les oracles de la sibylle, sur des feuilles volantes ? Ah ! si notre province ne peut faire en faveur de Richer ce que la capitale fait tous les jours pour le dernier de ses vaudevillistes ; s'il ne se trouve plus deux cents Bretons jaloux de soutenir une gloire fraternelle, peut-être du moins reste-t-il encore *dans toute la France* assez d'hommes amis des lettres pour empêcher que de nobles inspirations ne se perdent, et qu'un beau nom ne s'oublie.

ÉMILE SOUVESTRE.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

BERLIN, LE MECKLEMBOURG, LUDWIGSLUST,
HAMBOURG.

Le *schnellpost* de Berlin qui traverse le Mecklembourg, part le soir à neuf heures. A cette heure-là, le garde de nuit, avec son sifflet aigu, commence à peine sa tournée ; le marchand clot la dernière porte de son magasin, et se dirige vers la taverne. Les promeneurs se pressent dans les sinuosités de la rue Royale ; les cochers de *drockschen* ramènent au logis les amateurs de théâtre ? et le vieux château, à demi-plongé dans l'ombre, à demi-éclairé par ses candélabres de bronze, s'élève au-dessus de la place avec une majesté imposante. Dans les faubourgs, le bon bourgeois est assis devant sa porte, une pipe à la main, un enfant sur ses genoux. La jeune fille rêve en regardant la lune au beau fiancé dont elle a entrevu l'image pendant la nuit de la Saint-Syvestre. L'étudiant revient d'une de ses excursions poétiques, fort occupé des yeux bleus qu'il a rencontrés en route, fort peu soucieux des pandectes ; et l'ouvrier chemine à côté de lui en chantant sa chanson de *Bursch*. Les maisons de Berlin sont artistement bâties ; presque toutes ont leur balcon, où la famille se réunit dans les beaux jours, leur terrasse à l'italienne, et leur jardin parsemé de massifs d'arbres couronné de fleurs. De distance en distance on aperçoit le *Lustgarten*, où la bière coule dans de grands verres dont un Berlinois seul peut trouver le fond, où l'orchestre, trônant sur trois tabourets, répète avec un zèle infatigable

et une étonnante naïveté les plus beaux morceaux de Rossini et de Meyerbeer. Le voyageur qui passe au milieu de cette enceinte diaprée des faubourgs jette un regard d'envie sur ces hommes du peuple qui trouvent le bonheur à si peu de frais, sur ces paisibles familles de bourgeois qui vivent retirées comme une troupe d'oiseau dans leur nid d'aubépine, reprennent aujourd'hui le travail d'hier, et ne songent point à s'en aller ailleurs chercher un autre sort, poursuivre une autre étoile. Il s'endort au milieu des impressions que lui a laissées l'aspect d'une grande ville ; le lendemain, en s'éveillant, il est dans un désert.

La nature, subjuguée par la main de l'homme à Berlin, à Potsdam, à Charlottenbourg, a acquis ici toute son indépendance et son austérité. Au loin une plaine aride, quelques chétifs sapins épars de côté et d'autre, un sol couvert de sable, un chemin de sable, tel est le tableau qui s'offre aux regards. Là on n'entend point de bruit, on ne rencontre point de ville ; de temps à autre seulement une maison en chaume, accroupie au bord de la route comme une mendicante ; puis, à des distances de cinq à six lieues, l'habitation du maître de poste, où toute la science des agriculteurs est employée à faire grandir quelques arbres, à jeter quelques fleurs dans un jardin.

En entrant dans le Mecklembourg, on retrouve un peu de végétation, on s'attend à voir reparaître des forêts et des champsensemencés ; mais ce n'est qu'une espérance trompeuse. Bientôt la même plaine jaune et nue se déroule aux regards, la même solitude recommence. Toute cette partie de l'Allemagne présente un singulier caractère de tristesse et de pauvreté. On dit pourtant que le Mecklembourg est une heureuse province. On n'y trouve point de grandes fortunes, comme en Autriche, en Saxe, ou dans les villes anséatiques, mais le peuple, labourieux et industriel, y jouit d'une aisance générale.

Après de longues stations, pendant lesquelles le balancement de la voiture sur des flots de sable plonge les voyageurs dans un profond assoupissement, le postillon se réveille tout à coup, embouche la trompette, et sonne une fanfare. Le postillon qui conduit la seconde voiture répète le même air, et l'écho de la colline forme le trio. Chacun se lève, met la tête à la portière, et demande d'où vient tant de joie. C'est qu'on aperçoit Ludwigslust.

Ludwigslust au milieu de cette plaine monotone, c'est comme

un lac d'eau pure au milieu du désert, comme un caravansérail à la fin d'une longue route. Les Allemands qui y arrivent saluent de loin l'excellente auberge qui va leur être ouverte, la contrefaçon de *rossbeef* anglais qui les attend, et le conducteur, en vrai Mecklembourgeois, se réjouit en songeant que l'on va mettre trêve à toutes les plaisanteries qu'il entend répéter depuis le matin sur son pays.

Le dernier prince régnant de Mecklembourg avait fait de Ludwigslust sa demeure de prédilection. Il y passait la plus grande partie de l'année. Près de lui était sa mère; ses frères et les autres membres de sa famille avaient leur habitation autour du château. Le duc actuel est retourné à Schwerin, et Ludwigslust est devenu silencieux comme toutes les résidences de prince, quand le prince les abandonne. Mais c'est une de ces jolies villes paisibles que l'on se sent heureux de voir, et que l'on voudrait revoir encore. On y arrive par une avenue d'arbustes comme dans un parc anglais. La *villa Augustiva*, avec ses allées de fleurs et ses terrasses à l'italienne, la ferme d'un côté; de l'autre est le palais du grand-duc. Les maisons de la ville sont bâties en briques, alignées au cordeau, toutes riantes comme des *cottages*, toutes propres comme des habitations hollandaises. Quelques arbres les protègent, un jardin les décore, et celui qui n'est pas assez riche pour avoir un jardin, ouvre ses persiennes et construit un berceau de feuillage autour de sa fenêtre. Le château du prince est bâti dans le style de la renaissance. Son aspect est peu grandiose, mais élégant. En face est une nappe d'eau qui tombe à grand bruit comme une cascade, puis une pelouse de gazon, une allée de tilleuls, encadrée dans une ceinture de maisons dessinées sur le même plan, élevées à la même hauteur, et aboutissant à l'église. Je ne connais rien de plus simple et de plus beau que cette construction du parc, cette allée du souverain ainsi gardée par ses sujets, cette promenade ducale entre la bourgeoisie et l'église. Mais il y a dans l'aspect de ces demeures champêtres un sentiment de repos et un charme inexprimables. On dirait d'une communauté d'ermites vivant de la même vie, s'abritant sous le même toit et se fiant aux mêmes institutions.

Mais nous voilà au-delà du parc, et le charme cesse. De tous côtés, on n'aperçoit qu'une grande plaine, tantôt coupée par des marais, tantôt par des bancs de sable, et enfermée dans une

enceinte de sapins. Des flaques d'eau formées par la fonte des neiges les sillonnent. Au milieu s'élève le bouleau, dont les rameaux effilés se penchent vers la terre comme ceux du saule. La cigogne sauvage erre à travers ce sol marécageux, et s'enfuit à notre approche en poussant un cri aigu. La terre pourtant commence à reverdir, et quelques enfants chassent dans la vallée un troupeau de moutons, qui doit chercher sa nourriture dans le sable ou dans les marais. Le ciel est sombre et le paysage revêtu d'une teinte triste. De grandes ombres interceptent tout à coup les rayons du soleil, et s'abaissent sur la terre quand le nuage passe. En traversant cette plaine de Ludwigslust, je lisais une idylle danoise, et il y avait une singulière harmonie entre l'aspect de cette partie de l'Allemagne et les peintures du poète scandinave.

A quelques lieues de là, on prend une voiture plus légère et six forts chevaux. Les voyageurs sont prévenus qu'on ira pas à pas comme le coche de La Fontaine. Les uns se résignent, mettent la tête dans leur manteau et attendent paisiblement que l'heure de la délivrance sonne; les autres se fâchent et gourmandent le postillon. Mais qu'importe? Le postillon mecklembourgeois est un être à part. La nature, en le faisant naître au milieu de ces chemins de sable, lui a donné une patience à toute épreuve, et le flegme habituel des Allemands est un état de fièvre comparé à l'impassibilité avec laquelle il accomplit chaque jour sa tâche. Le long de la route, il a de fréquents entretiens avec ses chevaux, il s'exerce à sonner du cor, il raccommode son manteau; j'en ai même vu un qui, chemin faisant, sculptait un cheval en bois pour son fils, tant ces postillons du Mecklembourg sont bons pères de famille, tant ils savent bien employer leurs heures de voyage!

Enfin, voici une route pavée qui succède aux sillons que nous avons tracés péniblement dans un fleuve de sable. Voici les élégantes maisons de campagne que les grands seigneurs de la *Börsehalle* se sont bâties dans la vallée. Voici Hambourg, la vieille cité anséatique, la Venise du Nord.

Hambourg n'est pas une belle ville, tant s'en faut; mais c'est une ville étrange, plus curieuse à voir que toutes celles dont on vante les édifices. Un grand nombre de ses rues datent du XII^e siècle, et alors personne ne songeait à élever des constructions symétriques, à leur donner un alignement. Toutes les maisons ont été je-

tées l'une à côté de l'autre , qui de ci , qui de là , selon le caprice ou la fortune de celui qui les bâtissait. Ainsi , au centre de la cité , autour du Berg et de la Pauli Kirche , on ne trouve que ces anciennes rues étroites , obscures , tortueuses , traversées par des ruelles plus étroites et plus tortueuses encore. C'est , pour l'étranger qui s'y aventure sans guide , un vrai labyrinthe , d'où il ne sort qu'en mettant à l'épreuve la complaisance de tous les passants. Là sont les archives de la république , la banque , providence des négociants , et la bourse , espèce de halle grossière bâtie sur l'eau. Là sont les plus grands canaux ; là est la vie de Hambourg , la vie commerciale et industrielle. Toutes les maisons de cette partie de la ville sont hautes , et l'espace y est mesuré au poids de l'or. Du rez-de-chaussée jusqu'au pignon , le marchand envahit tout. Il a là ses magasins , ses comptoirs ; il sait ce que lui coûte chaque pied de parquet qu'il occupe , et il rêve jour et nuit à le faire fructifier. Mais sous la porte du rez-de-chaussée on aperçoit une porte souterraine , qui s'ouvre à moitié au-dessus du pavé ; c'est là que les vrais buveurs viennent , dans un doux mystère , encenser le dieu qu'ils se sont choisi. Un tonneau d'or élevé au-dessus de la fenêtre est le signe sacré devant lequel ils s'inclinent , et des amas de coquilles d'huîtres , des débris de verres annoncent le lendemain aux passants quel a été le sacrifice. Dans les carrefours et les ruelles , ces demeures souterraines sont habitées par les ouvriers et les familles du peuple. C'est une triste chose que de voir ces pauvres gens ainsi entassés dans ces retraites humides , où jamais l'air salubre ne pénètre , où jamais leurs regards ne peuvent se réjouir d'un rayon de soleil. Pendant l'hiver , la ruisseau grossi par la neige les inonde ; pendant l'été chaque passant les éclabousse , et le char doré qui s'arrête à la porte leur ôte le peu de jour qui leur reste. Ces malheureux sont placés là comme ils le sont dans le monde : tout l'édifice qu'ils habitent pèse sur eux comme toute l'échelle sociale. La famille du riche danse sur leur tête , le riche chante en passant devant leur prison. Ils se courbent sous le poids de leur misère , et ils subissent le bruit de toutes les fêtes , le retentissement de tous les éclats de joie. Ce sont les parias de la bourgeoisie , les ilotes d'une république de commerce.

Mais quand on a quitté ces quartiers où la misère se montre ainsi dans toutes ses souffrances , il est beau de voir Hambourg

avec les riches campagnes qui l'environnent , les canaux qui la traversent , et les deux fleuves qui forment sa ceinture. Les vieux remparts qui protégeaient la ville libre ont été détruits , et sur ces noires murailles du moyen-âge on a dessiné des allées , on a planté des arbustes. L'enfant joue sur les créneaux gardés autrefois par l'arquebuse , et des buissons de fleurs s'épanouissent sur les tours tombées en ruines. Au nord et au sud , la ville s'est agrandie. De nouvelles rues ont été construites avec élégance. Le *Neuer-wall* est couvert de riches magasins où l'on voit étalé tout le luxe des denrées européennes. L'*Esplanade* ressemble à une double haie d'hôtels aristocratiques au milieu d'un campagne, et le *Jungfernstieg* s'élève en face du bassin de l'Alster , comme les riantes maisons de Genève au bord du lac. Ici est le monde élégant , ici les étrangers , les bourgeois , les flâneurs qui restent une partie de la journée assis sous la tente du pavillon suisse , fumant d'un air très-méditatif leur cigarette , et contemplant les jeunes femmes qui passent. Traversez quelques rues ; vous voilà au milieu des matelots. Voyez : les deux rades sont pleines , les bâtiments se serrent l'un contre l'autre , et ceux qui sont arrivés trop tard restent en dehors de la palissade. Nulle part en France il n'existe un port aussi simple , aussi dénué de toute espèce de constructions que celui de Hambourg , et nulle part on ne voit aborder tant de navires de tout pays , tant de pavillons de toutes couleurs. J'ai descendu l'Elbe jusqu'à Blankenœs. C'est une charmante excursion. A gauche , on aperçoit le pays de Hanovre , tout plat , mais couvert de verdure et parsemé de villages ; à droite , la cité danoise , où tour à tour s'élève le hameau du pêcheur , l'atelier de construction avec ses navires sur les chantiers , ou la riche habitation du marchand avec ses jardins. C'était un dimanche. Les enfants couraient sur la grève. Les jeunes filles , portant leurs plus belles robes et leurs plus beaux bonnets de velours , s'en allaient à l'église. Toutes les fenêtres étincelaient aux rayons du soleil ; et les vieillards , assis sur le banc de pierre , devant leur porte , semblaient attendre le voyageur pour lui offrir l'hospitalité. Au-dessus d'une de ces habitations j'aperçus une demi-douzaine d'étendards danois. C'était un signe de mariage. Les habitants de la côte invitent ainsi les étrangers qui passent devant leur demeure à s'associer à leurs impressions de joie ou de tristesse. Le pavillon blanc , surmonté de la croix de Danemark , annonce qu'une fian-

cée vient d'entrer dans la famille. Le pavillon rose annonce la naissance d'un enfant. Si le pavillon, au lieu de flotter joyeusement au-dessus de l'habitation du pêcheur, est attaché plus bas que de coutume, si ses longs plis se penchent vers la terre, on sait que la mort s'est arrêtée dans cette demeure. Ainsi, quand le matelot passe au pied de la côte, il reconnaît ces signaux de famille, et il peut adresser un souhait de bonheur ou un regret d'ami à ceux qu'il a plusieurs fois rencontrés sur mer.

Ce jour-là, les vagues étaient calmes, le vent était bon. Le fleuve était couvert de bricks, de sloops, de bâtiments à deux mâts et de barques de toutes sortes, voguant à pleine voile, et laissant derrière elles un long sillon. Quelques instants après, tous ces bâtiments entraient dans le port d'Altona, dans le port de Hambourg, ou se répandaient dans les divers canaux de la ville.

Depuis le moyen-âge combien de villes célèbres ont été déshéritées de leur gloire et privées de leur couronne ! Combien de provinces républicaines ont courbé la tête sous le sceptre monarchique ! Mais Hambourg a gardé toutes les bases de son ancienne constitution et ses privilèges de ville libre. Même dans ses solennités gouvernementales, elle a conservé les anciens usages, et dans ses actes les anciennes formules. Son bourgmestre porte encore le titre de *magnifique*, et ses sénateurs celui de *sagesse*. Elle a passé par mainte phase pénible ; elle a eu des rivalités à combattre, des guerres à soutenir, et toujours elle a surmonté les dangers qui la menaçaient ; toujours les trois tours de la vieille ville ont reparu sur l'étendard national avec un nouvel éclat. Sa richesse s'est accrue à chaque siècle, et son commerce tend sans cesse à se développer davantage. Mais aussi quel zèle dans ses spéculations et quelle ardeur pour le travail ! Il faut voir comme toutes les maisons sont ouvertes dès le matin, comme tous les marchands se hâtent d'arriver au comptoir, et comme la foule se presse et se coudoie dans les rues ! Il y a là une langue particulière qu'on entend bourdonner tout le jour, une langue qui court d'un bout de la ville à l'autre ; c'est la langue du commerce, c'est le mot *argent* ! Les Hambourgeois apprennent à la parler en venant au monde, et les vieillards s'en souviennent en s'endormant du dernier sommeil. Tout porte ici l'empreinte du caractère marchand, tout se réduit à une valeur numérique, tout s'es-compte. Il existe à Hambourg une espèce d'impôt qu'on ne re-

trouve peut-être nulle part. Passé quatre heures du soir en hiver, et huit heures en été, toutes les portes de la ville sont sensées closes, et personne n'y passe sans payer un tribut de quatre schellings (huit sous); un peu plus tard le tribut augmente. A dix heures il est le double, et à minuit on est obligé de s'en rapporter à la commisération des gardiens. Au moment où la taxation commence, on doit sonner la cloche au moins pendant un quart d'heure; mais les percepteurs de l'impôt font toujours en sorte d'abrégier le signal de quelques minutes, et alors c'est un étrange spectacle que de voir tous les ouvriers et les pauvres gens de la campagne se presser en foule pour éviter l'impôt qui les menace. On raconte que, lorsque les Français occupaient Hambourg, ils avaient perfectionné ce moyen d'enrichir leur caisse. La veille des dimanches et des grandes fêtes, c'est-à-dire la veille des jours où toute la ville s'en va à la campagne, ils sonnaient pendant une heure entière. Le lendemain, tous les dignes pères de famille qui se promenaient à travers champs ne se pressaient pas en entendant les premiers sons la cloche. Ils s'en revenaient fort à leur aise, persuadés qu'ils avaient encore une heure à eux, et vantant la galanterie des Français; mais, au bout de quelques minutes, la cloche restait muette, la porte était fermée, et des piles de schellings s'entassaient au bureau de l'octroi.

Quand on a vécu quelques jours parmi les Hambourgeois, on sent qu'il ne faut leur parler ni d'art ni de poésie. Leur livre de poésie, c'est le registre de recettes et de dépenses ouvert sur le pupitre; leur plus belle musique, c'est le son argentin des thalers qui tombent dans la caisse de fer; et pas un tableau de grand maître ne vaut pour eux l'effigie d'un *species* (1). Ils n'ignorent pas cependant tout-à-fait ce que signifie le mot de littérature; ils le prononcent même quelquefois. Mais on sent que la littérature est pour eux un objet de luxe comme une plante exotique qu'ils apportent dans leur demeure. Ils ont une bibliothèque nombreuse, mais personne ne la fréquente; ils fondent des écoles, mais une fois qu'ils ont pénétré dans le magnétisme des chiffres, ils n'étudient plus; ils ont un vaste établissement où ils se réunissent chaque jour, c'est la Borsenhalle, dirigée par M. Hosstenp. On reçoit là un grand nombre de journaux politiques, industriels,

(1) Écu de six francs.

littéraires, et la plupart des livres nouveaux. Les journaux littéraires sont abandonnés aux novices de la communauté qui n'ont point encore renoncé aux erreurs de ce monde, et les journaux industriels, les plus pratiques et les plus secs, sont envahis par les grands penseurs de la banque. Ici, le plus charmant feuilleton ne vaut pas une demi-ligne du tarif de douane, et les annales scientifiques d'Allemagne, les revues de Londres ou de Paris, sont placées, dans l'estime des habitants de la Borsenhalle, bien après la feuille d'annonces d'un des plus petits ports de Hollande ou de Norwége.

Peu de poètes sont nés ici, mais quelques-uns y ont vécu : Hagedorn, Lessing, Klopstock, et dernièrement Veit-Weber. Maintenant, quelques hommes encore s'y distinguent par leur amour de l'étude et par leurs travaux. C'est pour moi un vrai plaisir de citer ici M. Siveking, l'un des syndics, et M. Lappenberg, l'un des jeunes savants les plus distingués de l'Allemagne. Mais ce ne sont là que des exceptions, et tout le reste de la ville garde une profonde apathie littéraire.

Dans un tel état de choses, quelques jeunes gens n'ont pas craint de publier des journaux d'art et de critique. Je ne sais si la vie commerciale de Hambourg a influé sur eux, si l'air que l'on respire ici a paralysé leur verve ; mais assurément l'œuvre qu'ils ont produite n'a pas répondu à leur témérité. Ainsi, il y a une feuille littéraire qui a pris le titre d'*Originalien*, et qui n'est rien moins qu'originale, je vous assure. Une autre porte un nom de planète et rampe terre à terre. Une troisième s'appelle *Argus* ; c'est la feuille la plus aveugle qui existe. Je ne parle pas des *Lesefrüchte* et des *Literarische Blätter*, où l'on ne fait que charpenter et habiller assez maladroitement à l'allemande les articles empruntés aux journaux français et anglais.

Quant à la politique, je ne crois pas qu'elle trouve nulle part un sol aussi ingrat que celui-ci. Elle a contre elle l'indifférence des marchands, les préventions des censeurs, qui, de leur nature, ne sont pas très-amis de la politique, et les susceptibilités extrêmes des consuls de tous les pays. Si le journaliste veut faire passer un article de théorie gouvernementale, le syndic, chargé de maintenir les bonnes traditions, va lui démontrer qu'il y a dans son travail une foule d'hérésies ; si un article d'industrie, il faut prendre garde de blesser les opinions d'un riche négociant, sénateur,

et peut-être bourgmestre ; si un article de faits sur quelque contrée de l'Europe, voici le consul qui arrive aussitôt, prend l'article, réproouve la manière dont le fait est raconté, demande qu'on efface une phrase, qu'on change des épithètes ; et le censeur, qui n'a aucun ménagement à garder envers le pauvre journaliste, et qui tient beaucoup à ne pas se mettre mal avec les représentants du pouvoir, prend la plume ou les ciseaux, et exécute la sentence. Voulez-vous savoir comme la censure s'exerce à Hambourg, en voici deux exemples. Dernièrement, le rédacteur d'une feuille politique apporte au censeur un article d'industrie, dans lequel il avait eu la hardiesse de dire que la poudre fabriquée en France valait mieux que celle de Prusse. Toute cette phrase fut biffée d'un seul trait, attendu que la Prusse ne peut être, sous aucun rapport, inférieure à la France. Un autre journaliste avait traduit un discours du roi de Suède, dans lequel il était parlé du *choléra asiatique*. Il fallut supprimer le mot *asiatique*, parce que la Russie aurait pu en être choquée (1).

Avec de telles entraves, que peuvent faire les journalistes, si ce n'est d'enregistrer les nouvelles politiques de chaque jour ? C'est ce qu'ils font. Cependant il leur est permis de publier des extraits de polémique traduits des journaux français. Quand cette polémique ne répond pas entièrement à leurs idées, ils en fabriquent une eux-mêmes, et trompent la sévérité du censeur en mettant au bas de leur article le nom de quelque feuille parisienne. Que Dieu leur pardonne ! C'est bien le moindre péché qu'ils puissent commettre dans l'état d'abstinence perpétuelle auquel ils sont condamnés.

Du reste, une fois ce fait admis, que les négociants de Hambourg ont très-peu de libéralisme politique, une fois qu'on s'est résigné à ne leur parler ni de poëme épique, ni de drames, ni d'histoire, ni de sculpture, on peut avoir avec eux des relations très-sûres et très-agréables. Ils sont honnêtes, prévenants, hospitaliers, et ils savent faire honneur à une lettre de recommandation qu'on leur porte comme à une lettre de change.

A un quart de lieue de Hambourg s'élève Altona. Le drapeau danois sépare les deux cités, mais les relations de commerce les réunissent. Il n'y a entre elles ni douane, ni octroi. Elles sont

(1) Historique.

liées par l'intérêt, elles se rapprochent chaque année par la construction de quelque nouvel édifice. Elles se touchent presque maintenant, et l'une ne sera bientôt que la continuation de l'autre. Les négociants d'Altona n'ont point de bourse à eux : ils viennent à Hambourg traiter leurs affaires, ils sont membres de la Borsenhalle ; on les regarde ici comme des concitoyens ; n'était leur titre de Danois, on en ferait volontiers des sénateurs, voire même des syndics. Altona est bâtie au bord de l'Elbe ; les navires s'arrêtent au pied des maisons le long de la côte ; quelques faisceaux de poutres les protègent ; c'est un port formé naturellement, et pour lequel la science de l'architecte n'a rien fait. Il en est de même à Hambourg : il n'y a là ni bassin de pierre, ni quai, ni digue ; seulement quelques piliers de bois, une palissade en planches, et des milliers de navires y affluent toute l'année.

Altona, la capitale du Holstein, la seconde ville du royaume de Danemark, renferme environ trente mille habitants. On ne trouve pas là le même mouvement, la même agitation commerciale qu'à Hambourg, mais c'est une ville attrayante, bien bâtie, habitée par de riches négociants. La rue de *Pallmail* peut être comparée aux plus beaux quartiers de nos plus belles villes de France. Elle a été construite en grande partie par un riche armateur, M. Baur, qui, par ses vastes relations, a beaucoup contribué à la prospérité de sa ville natale.

A côté d'Altona est le village d'Ottenzen. Ceux qui aiment la poésie s'en vont là en pèlerinage saluer le tombeau de Klopstock ; le chancre de la *Messiede* est enterré au pied de l'église. Sa femme lui a fait élever un monument, puis elle est venue se placer à côté de lui, et son frère et ses neveux reposent dans la même enceinte. Quelques fleurs décorent le dernier asile du poète, et un tilleul majestueux l'entoure de ses longs rameaux. Je visitai cette tombe dans les premiers jours de mai. Le gazon qui la recouvre avait reverdi, les marguerites blanches, les violettes des champs qui la parsèment commençaient à s'épanouir. Le vieux tilleul avait repris son feuillage, et le long de ses rameaux quelques bourgeons pareils à ceux des orangers s'ouvraient déjà au vent du matin. Un rayon de soleil éclairait la belle figure de vierge qui s'élève au-dessus du monument de Klopstock. L'hirondelle rasant le sol s'en allait chercher un peu de terre pour bâtir son nid, et à quelques pas de là une linote chantait sur une croix. J'étais seul, je me

penchai avec recueillement sur la balustrade qui entoure la tombe du poète, et dans ce réveil de la nature, dans ce printemps épanoui sur une tombe, dans ces rayons de soleil éclairant un grand nom, il me semblait voir une image de l'éternelle jeunesse, de l'éternelle gloire de la poésie, c'est-à-dire de la pensée humaine, dans son plus haut essor et sa plus noble expression. Un homme s'approcha de moi, un vieillard; il me parla de Klopstock, de sa famille qu'il avait connue, de ses vers qu'il avait appris par cœur. Puis il me tendit la main, et je lui donnai quelques schellings, heureux de payer ce dernier tribut à la mémoire de celui dont les œuvres m'avaient souvent causé tant de joie, heureux de trouver dans ce village du Nord un homme qui demandait un acte de bienfaisance au nom de la poésie, comme ailleurs on le demande au nom d'une sainte.

X. MARMIER.

CHRONIQUE POLITIQUE.

On a répandu cette semaine, dans le monde politique et financier de la capitale, le bruit de la conclusion d'un traité de commerce entre l'Angleterre et l'Espagne, par les soins de M. Villiers, ministre de sa majesté britannique à Madrid. Ce traité se rattacherait, dit-on, à un emprunt considérable pour lequel le gouvernement espagnol aurait obtenu la garantie de l'Angleterre, et lord Palmerston se présenterait au parlement avec son traité de commerce à la main, pour faire sanctionner la promesse de garantie ; car ce ne peut être, jusqu'à présent, qu'une simple promesse, un billet tiré à échéance sur la chambre des communes, mais qu'elle pourrait bien ne pas acquitter. Nous avons de bonnes raisons pour croire que la négociation n'est pas encore aussi avancée qu'on le prétend. Il est vrai que le ministre anglais à Madrid y a travaillé à plusieurs reprises, mais sans succès, à cause des grandes difficultés de la matière. Ce traité de commerce que les intérêts de l'Espagne ne sollicitent pas, soulèverait la Catalogne et une grande partie du royaume de Valence, dont il ruinerait l'industrie, déjà si cruellement éprouvée par les suites de la guerre civile ; et c'est là, si nous sommes bien informés, un danger toujours présent à l'esprit du ministère espagnol, quelle que soit la faveur dont l'Angleterre jouisse auprès de lui. Cependant la détresse des finances est au comble, et si quelque succès contre les carlistes ne vient relever la situation, il n'est pas de sacrifice devant lequel doive reculer le gouvernement espagnol, pour se procurer les moyens de continuer la lutte et de réorganiser l'armée.

Les affaires se compliquent de plus en plus, et il est fort difficile d'assigner un terme et une issue quelconque à ce drame

étrange qui se joue par-delà les monts. Voilà maintenant don Carlos en pleine marche sur la Catalogne, lui que les pierres de la constitution de 1812 devaient écraser dans le Bastan. Nous sommes loin des beaux jours de Bilbao. Evans et Espartero se sont associés pour se reposer après une œuvre de six jours. L'infant, don Sébastien envahit l'Aragon, et ne se repose pas. On s'est battu à Huesca, et il n'est arrivé que malheur aux généraux de Christine : Iriarte, Iribaren et Guerrea sont tués. L'armée du prétendant a passé la Ribagorzana, ce Rubicon de la Catalogne, et se dirige sur la Conque du Tresp. A travers toutes les exagérations contradictoires que les deux partis exploitent dans leurs bulletins, on peut admettre, comme fait accompli, la démoralisation qui règne parmi les chefs de l'armée de Christine. Tous semblent faire leurs efforts pour se surpasser en fautes, et donner beau jeu à don Carlos. A Madrid, les orateurs font des discours, et règlent un cérémonial. M. Calatrava, dit-on, a proposé aux cortès de vendre les ornements des églises pour subvenir aux besoins des troupes. Ce sont là de tristes ressources qui ruinent les églises, sans rassasier le soldat. Qu'advient-il de ces interminables escarmouches de tribune et de buisson ? Mettons à Madrid don Carlos ; ce sont les acteurs qui changent de place, mais le drame ne finit pas. Les christinos iront guerroyer dans les sierras ; les négros se feront guérillas, et les carlistes se débattront à Madrid contre la disette, la pénurie du trésor, et l'esprit toujours vivace d'insurrection. On ne sait trop ce qu'il faudrait plaindre davantage du vainqueur ou du vaincu. Don Carlos et Christine ont un triste avenir. Les généraux de la reine expient aujourd'hui la faute qu'ils ont faite, de laisser sortir le prétendant de cette Navarre qu'il avait épuisée, qui ne pouvait plus le nourrir, et qui devait être son tombeau. Don Carlos, après avoir dévoré cette province, va se ravitailler ailleurs, et trouvera de nouvelles ressources qui l'aideront à prolonger encore cette guerre de marches, de courses, de surprises et de contributions.

En quittant l'Espagne, nous rentrons dans un domaine moins triste, nous sommes chez nous.

La semaine tombe au bruit des fêtes nuptiales de Fontainebleau ; l'épithalame couvre la voix de la politique ; c'est comme aux jours où l'illustre hyménée de Manlius et de Junie donnait trêve aux dissensions du forum. Quand un noble mariage se contracte, c'est

comme si tout le monde se mariait ; chacun s'écrie , comme aux veillées des fêtes de Vénus , *cras amet qui nunquam amavit ! qu'il aime demain celui qui n'a jamais aimé !* Une seule voix discordante a retenti dans cette semaine parfumée des roses du gynécée de Fontainebleau : c'est la rude voix de M. Jaubert. L'atmosphère de la Capoue de François I^{er} n'a pas amolli l'Annibal de la doctrine ; il est revenu du château de Primatice avec un cœur ardent à la polémique , et des mains impatientes de toucher les rostres. On parlait marine à la chambre , marine et colonie ; il s'agissait de savoir si nos flottes sont en bon état, et si nous avons une marine à la hauteur des dépenses qu'elle exige de notre budget. M. Jaubert a fait alors comme le prédicateur , le petit père André , qui avait reçu l'ordre formel du roi de prêcher sur la confession , et avait parié , avant l'ordre royal, de faire l'homélie de saint Joseph. — Mes frères, dit l'orateur en chaire, saint Joseph était menuisier ; il faisait des tables, des chaises, des confessionnaux ; à propos de confessionnaux, parlons un peu de la confession. M. Jaubert a accepté l'ordre du jour de la marine, et comme il nageait en plein Océan, il a rencontré Bernardin de Saint-Pierre dans les eaux de l'île Bourbon ; une fois débarqué à l'île Bourbon, il a exhumé la loi de déportation, il a abandonné la marine, et s'est jeté sur le ministère terrestre du 15 avril. Sa sortie a suscité dans la chambre les orages de l'Océan indien ; c'était ainsi que M. Jaubert rentrait dans l'ordre du jour et dans son Bernardin de Saint-Pierre, qu'il avait cité à son début. L'ouragan doctrinaire était comme le dernier effort d'une outre d'Éole ; le *si forte virum quem* est arrivé ; M. Molé, se levant, a rendu la sérénité aux flots parlementaires, et le budget de la marine a vogué, vent arrière, au port du garde-meuble, place du Luxor.

Pendant que la discussion maritime sortait à pleines voiles de la chambre des députés, le sémaphore du garde-meuble signalait quelque chose d'inattendu qui se passait devers l'Atlas. M. de Montalivet, rentré de Fontainebleau dans son intérieur, redemandait sa chaise, et courait encore sur la chaussée de Villejuif et d'Essonne. Les conjectures bouillonnaient ; chacun faisait la sienne ; la Bourse écoutait l'air avec toutes ses croisées corinthiennes, et Tortoni suspendait son monologue éternel sur le boulevard. Les novellistes inventaient selon l'usage. Le ministre est arrivé hier à Paris, à deux heures du matin, et la renommée de la rue de

Grenelle a parlé à la ville et aux faubourgs : elle a dit que les lauriers chrétiens d'Youssof-Bey empêchent Abd-el-Kader de dormir. L'émir regarde Fontainebleau du haut de l'Atlas, et il commence à s'apercevoir qu'il vaut mieux vivre à la table des Français que de mourir sur les rives hydrophobes de la Tafna. Donc Abd-el-Kader incline son front de marabout devant le coq gaulois ; Jugurtha rêve des délices de Rome ; on lui prépare un appartement à l'hôtel de Castille ; nous le verrons en loge avec Youssof-Bey, applaudissant *Guillaume Tell*. La barbarie n'est plus barbare ; le sable se fait limon ; le désert devient prairie ; Abd-el-Kader charge le calumet de paix. Voilà ce que M. de Montalivet a porté secret à Fontainebleau, et ce qu'il en rapporte public : ce sont de pacifiques trophées qui s'allient bien à un mariage royal et bourgeois.

On assure, en effet, que le général Bugeaud a écrit au gouvernement qu'Abd-el-Kader, effrayé de nos préparatifs et de notre attitude dans la province d'Oran, consent à se soumettre aux conditions qui lui ont été proposées. Il reconnaîtrait la souveraineté de la France, laisserait nos relations s'étendre dans le pays, n'inquiéterait plus nos établissements et nos alliés. Si le traité de paix se conclut sur ces bases ou sur des bases analogues, avec des garanties suffisantes de la part d'Abd-el-Kader, ce sera un grand avantage pour la régence et pour l'exploitation pacifique de nos conquêtes. Le budget y trouverait aussi son compte, et peut-être la nouvelle des arrangements que fait espérer la correspondance du général Bugeaud arrivera-t-elle assez tôt pour simplifier la question des crédits extraordinaires dont la chambre aura prochainement à s'occuper.

On a beau se promener dans les souvenirs de cette semaine, il faut toujours rentrer à Fontainebleau ; c'est le mot culminant du jour. Primatrice a décoré les salles, les ministres ont décoré les hauts dignitaires de l'état ; on a décoré M. de Gasparin, qui habite la terre, et M. Arago, qui habite le ciel ; l'illustre et savant astronome a complété la constellation de sa boutonnière ; M. Molé s'est vengé, avec tout l'esprit d'un vieux gentilhomme, d'un discours de M. de Gasparin. L'ex-ministre doctrinaire ne parlait jamais, comme on sait, dans l'exercice de ses fonctions oratoires ; c'était un ministre trappiste. Le banc de la chambre des pairs a rendu la parole à M. de Gasparin ; il a prononcé un long discours

par-dessous la tête de M. Molé. Pour réplique, M. Molé lui a envoyé silencieusement le grand-cordon de la Légion-d'Honneur.

C'est très-bien de songer ainsi à honorer les mérites des hommes politiques; mais le ministre doit se rappeler qu'au-dessous, ou au-dessus, ou à côté d'eux, se trouvent d'autres hommes qui ont illustré la littérature du siècle vivant, et qui n'ont eu, jusqu'à présent, aucune part dans les faveurs honorifiques de Fontainebleau. Nous pourrions citer vingt noms littéraires que la chancellerie de la Légion-d'Honneur inscrirait avec orgueil dans ses archives, et qui n'y sont pas inscrits. On a décoré Humbolt et Walter Scott, c'est très-bien: la France se fait européenne en adoptant ainsi ces grandes illustrations étrangères; mais soyons Français avant tout, même avant l'auteur des *Lettres de Paul* et de l'*Histoire écossaise de Napoléon*.

A propos de l'étranger, nous avons une Française de plus, la princesse de Mecklembourg: elle a fait, au grand-duc son frère, une réponse qui participe de la philosophie allemande et de l'esprit français. « Ne craignez-vous pas le sort de Marie-Antoinette ou de Marie-Louise? disait le prince à sa sœur. — J'aime mieux vivre un an duchesse d'Orléans, a répondu la princesse Hélène, que toute ma vie, comme vous, à regarder de ma croisée ce qui se passe dans la cour. » On n'a pas de peine à croire que le grand-duc doit s'ennuyer fort à la croisée de son château. Il paraît certain que ce noble hyménée est vu de mauvais œil par les grands parents d'Allemagne; mais cette répugnance ne s'est point étendue, ainsi qu'on a voulu l'insinuer à M. l'envoyé du Mecklembourg. Voici ce qui a donné lieu à ce bruit. Le chargé d'affaires Mecklembourgeois a un frère établi à Paris, et exerçant une profession honorable, et point diplomatique; ce frère est marchand de bois; il a un beau chantier. M. Oetherling s'est absenté plusieurs jours de son hôtel; on a dit qu'il était parti, qu'il était parti, qu'il était rappelé par le grand-duc; de là des conjectures à perte de vue sur l'éventualité probable et prochaine d'une rupture entre la France et le Mecklembourg. L'agent mecklembourgeois, qui ne compte ses travaux que par ses longs loisirs, était allé se délasser de son oisiveté diplomatique à l'ombre du chantier fraternel. C'est ainsi que tout se travestit au gré de la malveillance et des passions.

On ne sera point étonné que la princesse sache faire une aussi

philosophique appréciation de la vie et des dangers de sa position, lorsqu'on saura qu'elle a étudié avec délices les penseurs allemands et français. — *Verrai-je M. Cousin ?* telle fut une des premières questions qu'elle a adressée à M. de Broglie sur la terre d'Allemagne. Nous ne pouvons donner la réponse de M. de Broglie, parce que nous ne la connaissons pas. M. Cousin n'était pas à Fontainebleau.

INÈS DE LAS SIERRAS.

SECONDE PARTIE.

— Mais, si ce n'était pas une véritable apparition, dit Anastase aussitôt que je fus assis, apprends-nous ce que c'était? Il y a un mois que j'y réfléchis, sans trouver d'explication raisonnable à ton histoire.

— Ni moi non plus, dit Eudoxie.

— Je n'ai pas eu le temps d'y penser, dit le substitut, mais autant que je m'en souviens, cela tirait furieusement au fantastique.

— Il n'y a cependant rien de plus naturel, répondis-je, et tout le monde a entendu raconter, ou vu de ses propres yeux, des choses bien plus extraordinaires que celles qui me restent à vous apprendre, si vous êtes disposés à m'écouter encore une fois.

Le cercle se resserra un peu, car dans les longues veillées d'une petite ville, on n'a rien de mieux à faire que de prêter l'oreille à des contes bleus, pour attendre le sommeil. — J'entrai en matière.

Je vous ai dit que la paix était faite, que Sergy était mort, que Boutraix était moine, et que je n'étais plus rien qu'un petit propriétaire à son aise. Les arrérages de mes revenus m'avaient presque rendu opulent, et un héritage, qui arriva sur le tout, m'enrichit d'un superflu ridicule. Je résolus de le dépenser en voyages d'instruction et de plaisirs, et j'hésitai un moment sur le choix

du pays que j'irais visiter ; mais ce ne fut qu'une feinte de ma raison qui luttait contre mon cœur. Mon cœur me rappelait à Barcelone, et ce roman formerait, si c'était ici sa place, un accessoire beaucoup plus long que le principal. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une lettre de Pablo de Clauza, le plus cher des amis que j'eusse laissés en Catalogne, acheva de me décider. Pablo épousait Léonore, Léonore était la sœur d'Estelle, et cette Estelle dont je vous parlerai peu était l'héroïne du roman dont je ne vous parlerai pas.

J'arrivai trop tard pour la noce ; elle était faite depuis trois jours, mais elle se continuait, suivant l'usage, en fêtes qui se prolongent quelquefois au delà des douceurs de la lune de miel. Il n'en devait pas être ainsi dans la famille de Pablo qui était digne d'être aimé d'une femme parfaitement aimable, et qui est heureux aujourd'hui comme il espérait l'être alors. Cela s'est vu de temps en temps, mais il ne faut pas s'y fier. Estelle m'accueillit comme un ami regretté qu'on désirait de revoir, et mes rapports avec elle ne m'avaient pas donné lieu d'en attendre davantage, surtout après deux ans d'absence, car ceci se passait en 1814, dans l'intervalle de cette courte paix européenne, qui sépara la première restauration du 20 mars.

— Nous avons diné de meilleure heure qu'à l'ordinaire, dit Pablo en rentrant dans le salon où j'avais ramené sa femme ; le souper nous dédommagera ; mais il fallait laisser une heure aux soins de la toilette, et il n'y a personne ici qui ne veuille assister, dans les loges que j'ai retenues, à la représentation peut-être unique de la Pedrina. Cette virtuose est si fantasque ! Dieu sait si elle ne nous échappera pas demain !

— La Pedrina ? dis-je par réflexion. Ce nom m'a déjà frappé une fois, et dans une circonstance assez mémorable pour que je n'en perde jamais le souvenir. N'est-ce pas cette chanteuse extraordinaire, cette danseuse plus extraordinaire encore, qui disparut de Madrid après une journée de triomphes, et dont on n'a jamais retrouvé les traces ? Elle justifie sans doute la curiosité dont elle est l'objet par des talents qui ne souffrent aucune comparaison sur aucun théâtre ; mais je t'avoue qu'un événement singulier de ma vie m'a tout à fait blasé sur ce genre d'émotions, et que je ne suis nullement curieux d'entendre ou de voir la Pedrina elle-même. Permets-moi d'attendre sur la Rambla l'heure de nous réunir.

— A ton aise, répliqua Pablo. Je croyais cependant qu'Estelle comptait sur toi pour l'accompagner ?

Estelle revint en effet, et s'approcha de moi au moment de partir. J'oubliai que je m'étais promis de ne jamais revoir une danseuse, de ne jamais entendre une cantatrice, après Inès de Las Sierras, mais je me croyais sûr, ce jour-là, de ne voir et de n'entendre qu'Estelle.

Je tins longtemps parole, et je serais fort embarrassé de dire ce qu'on joua d'abord. Le bruit même qui avait annoncé l'entrée de la Pedrina n'était pas parvenu à m'émouvoir ; je restais calme et les yeux à demi voilés de ma main, quand le silence profond qui avait remplacé cette émotion passagère, fut rompu tout à coup par une voix qu'il ne m'était pas possible de méconnaître. La voix d'Inès n'avait jamais cessé de résonner à mon oreille, elle me poursuivait dans mes méditations, elle me berçait dans mes songes ; et la voix que j'entendais, c'était la voix d'Inès !

Je tressaillis, je poussai un cri, je m'élançai sur le devant de la loge, les regards arrêtés sur le théâtre. C'était Inès, Inès elle-même.

Mon premier mouvement fut de chercher autour de moi les circonstances qui pouvaient me confirmer dans l'idée que j'étais à Barcelone, que j'étais à la comédie, que je n'étais pas comme tous les jours, depuis deux ans ; la dupe de mon imagination ; qu'un de mes rêves habituels ne m'avait pas surpris. Je m'efforçai de me ressaisir à quelque chose qui pût me convaincre de la réalité de ma sensation. Je trouvai la main d'Estelle, et je la pressai avec force.

— Eh bien ! dit-elle en souriant ; vous étiez si sûr d'être pré-muni contre les séductions d'une voix de femme ! la Pedrina prélude à peine, et vous voilà hors de vous !...

— Êtes-vous certaine, Estelle, répliquai-je, que ce soit ici la Pedrina ? Savez-vous précisément si c'est une femme, une comédienne, ou si c'est une apparition ?

— En vérité, reprit-elle, c'est une femme, une comédienne extraordinaire, une chanteuse comme on n'en a jamais entendu, peut-être, mais je n'imagine pas que ce soit rien de plus. Votre enthousiasme, prenez-y garde, ajouta-t-elle froidement, a quelque chose d'inquiétant pour ceux qui vous aiment. Vous n'é-

tes pas le premier, dit-on, que sa vue aurait rendu fou, et cette faiblesse de cœur ne flatterait probablement ni votre femme, ni votre maîtresse.

En achevant ces paroles, elle retira tout à fait sa main, et je la laissai échapper; la Pedrina chantait toujours.

Ensuite elle dansa, et ma pensée, emportée avec elle, se livra sans défense à toutes les impressions qu'elle voulait lui donner. L'ivresse universelle cachait la mienne, mais elle l'augmentait encore; tout le temps qui s'était écoulé entre nos deux rencontres avait disparu à mes yeux, parce qu'aucune sensation du même genre et de la même puissance n'était venue me rappeler celle-là; il me semblait que j'étais encore au château de Ghismondo, mais au château de Ghismondo agrandi, décoré, peuplé d'une foule immense; et les acclamations, qui s'élevaient de toutes parts, bruissaient dans mes oreilles comme des joies de démons. Et la Pedrina, possédée d'une frénésie sublime que l'enfer seul peut inspirer et entretenir, continuait à dévorer le parquet de ses pas, à fuir, à revenir, à voler, chassée ou ramenée par des impulsions invincibles, jusqu'à ce que, haletante, épuisée, anéantie, elle tomba entre les bras des comparses, en proférant avec une expression déchirante un nom que je crus entendre et qui retentit douloureusement dans mon cœur....

— Sergy est mort ! m'écriai-je en pleurant à chaudes larmes, les bras étendus vers le théâtre !...

— Vous êtes décidément fou, dit Estelle en me retenant à ma place, mais calmez-vous enfin ! elle n'y est plus.

— Fou ! repris-je à part moi... cela serait-il vrai ? aurais-je cru voir ce que je n'ai pas vu ? ce que j'ai cru entendre, ne l'entendais-je pas en effet ?... Fou, grand Dieu ! séparé du genre humain et d'Estelle, par une infirmité qui me rendra la fable publique ! Château fatal de Ghismondo, est-ce là le châtiment que tu réserves aux téméraires qui osent violer tes secrets ? Heureux mille fois Sergy, d'être mort dans les champs de Lutzen ?...

Je m'abîmais dans ces idées quand je sentis le bras d'Estelle se lier au mien pour sortir du spectacle.

— Hélas ! lui dis-je en tremblant, car je commençais à revenir à moi, je dois vous faire pitié, mais je vous ferais plus de pitié encore si vous connaissiez une histoire qu'il ne m'est pas permis

de raconter ! Ce qui vient de se passer n'est pour moi que la prolongation d'une illusion terrible, dont ma raison ne s'est jamais totalement affranchie. Permettez-moi de rester seul avec mes pensées et d'y remettre, autant que j'en suis capable, un peu d'ordre et de suite. Les plaisirs d'une douce conversation me sont interdits aujourd'hui ; je serai plus calme demain.

— Tu sera demain comme il te plaira, dit Pablo qui venait de saisir ces dernières paroles en passant auprès de nous, mais tu ne nous quitteras certainement pas ce soir. Au reste, ajouta-t-il, je compte plus, pour t'y décider, sur les instances d'Estelle que sur les miennes.

— Serait-il vrai, reprit-elle, et consentiriez-vous à nous donner le temps que vous destinez sans doute à vous occuper de la Pedrina ?

— Au nom de Dieu, m'écriai-je, ne prononcez plus ce nom, chère Estelle, car le sentiment qu'il m'inspire ne ressemble à aucun des sentiments que vous pourriez soupçonner, si ce n'est peut-être à la terreur. Pourquoi faut-il que je ne puisse pas m'expliquer davantage ?

Il avait fallu céder. Je m'étais assis au souper sans y prendre part, et, comme je m'y attendais, on n'avait parlé que de la Pedrina.

— « L'intérêt que cette femme extraordinaire vous inspire, dit tout à coup Pablo, a quelque chose de si exalté, que l'on comprendrait à peine la possibilité de l'augmenter encore. Que serait-ce donc pourtant, si vous connaissiez ses aventures, dont une partie s'est, à la vérité, passée à Barcelone, mais dans un temps où la plupart d'entre nous n'y étaient pas établis ? Vous seriez obligés de convenir que les malheurs de la Pedrina ne sont pas moins surprenants que ses talents. »

— Personne ne répondit, car on écoutait, et Pablo qui s'en aperçut, continua ainsi :

« La Pedrina n'appartient point à la classe d'où sont ordinairement sortis ses pareils, et dans laquelle se recrutent ces troupes nomades que leur destinée dévoue aux plaisirs de la multitude. Son nom véritable a été porté, dans des temps reculés, par une des familles les plus illustres de la vieille Espagne. Elle s'appelle Inès de Las Sierras. »

— Inès de Las Sierras ! m'écriai-je en me levant de ma place

dans un état d'exaltation difficile à décrire ; Inès de Las Sierras ! Il est donc vrai ? Mais, sais-tu, Pablo, ce que c'est qu'Inès de Las Sierras ? Sais-tu d'où elle vient, et par quel effrayant privilège elle se fait entendre sur un théâtre ?

« Je sais, dit Pablo en souriant, que c'est une noble et infortunée créature, dont la vie mérite au moins autant de pitié que d'admiration. Quant à l'émotion que son nom t'inspire, elle ne saurait m'étonner, car il est probable qu'il l'a frappé plus d'une fois dans les lamentables plaintes de nos *Romanceros*. L'histoire qu'il retrace à la mémoire de notre ami, poursuivit-il en s'adressant au reste des assistants, est une de ces traditions populaires du moyen âge, qui furent probablement fondées sur quelques faits réels, ou sur quelques apparences spécieuses, et qui se sont maintenues de génération en génération, dans le souvenir des hommes, jusqu'au point d'acquérir une espèce d'autorité historique. Celle-ci, quoi qu'il en soit, jouissait déjà d'un immense crédit au *xvi^e* siècle, puisqu'elle força la puissante famille de Las Sierras à s'expatrier avec tous ses biens, et à profiter des nouvelles découvertes de la navigation, pour transporter son domicile dans le Mexique. Ce qu'il y a de certain, c'est que la fatalité tragique dont elle était poursuivie, ne se relâcha pas de sa rigueur dans d'autres climats. J'ai entendu assurer souvent que depuis trois cents ans, tous ses chefs sont morts par l'épée.

» Au commencement du siècle dont nous parcourons la quatorzième année, le dernier des nobles seigneurs de Las Sierras vivait encore à Mexico. La mort venait de lui enlever sa femme, et il ne lui restait qu'une fille âgée de six ou sept ans qu'il avait nommée Inès. Jamais des facultés plus brillantes ne s'étaient annoncées dans un âge plus tendre; et le marquis de Las Sierras n'épargna rien pour la culture de ces dons précieux, qui promettaient tant de gloire et tant de bonheur à sa vieillesse. Trop heureux en effet si l'éducation de sa fille unique avait pu absorber tous ses soins et toutes ses affections; mais il sentit bientôt le funeste besoin de remplir d'un autre sentiment encore le vide profond de son cœur. Il aima, il crut être aimé, il s'enorgueillit de son choix; il fit plus, il se félicita de donner une autre mère à sa belle Inès, et lui donna une implacable ennemie. La vive intelligence d'Inès ne tarda pas à saisir toutes les difficultés de sa nouvelle position. Elle comprit bientôt que les arts, qui n'avaient été jusque-là pour

elle qu'un objet de distraction et de plaisirs, pouvaient devenir un jour sa seule ressource. Elle s'y livra dès lors avec une ardeur qui fut couronnée par des succès sans exemple, et au bout d'un très-petit nombre d'années, elle ne trouva plus de maîtres. Le plus habile et le plus présomptueux des siens se serait honoré d'en recevoir des leçons; mais elle paya cher ce glorieux avantage, s'il est vrai que, dès cette époque, sa raison, si pure et si brillante, vaincue par des fatigues obstinées, parut s'altérer graduellement, et que des égarements momentanés aient commencé à trahir le désordre de son intelligence, au moment où elle semblait n'avoir plus rien à acquérir.

• Un jour, le corps inanimé du marquis de Las Sierras fut rapporté dans son hôtel. Il avait été trouvé, percé de coups, dans un endroit écarté, où il ne s'était présenté d'ailleurs aucune circonstance qui fût propre à jeter quelque lumière sur le motif et l'auteur de ce cruel assassinat. La voix publique ne tarda cependant pas à désigner un coupable. Le père d'Inès n'avait point d'ennemi connu, mais avant son second mariage il avait un rival, signalé dans Mexico par l'ardeur de ses passions et la violence de son caractère. Tout le monde le nomma dans l'intimité de sa pensée, mais ce soupçon universel ne put être converti en accusation, parce qu'il n'était justifié par aucun commencement de preuve. Toutefois les conjectures de la multitude acquirent une nouvelle force, quand on vit la veuve de la victime passer, au bout de quelques mois, dans les bras de l'assassin, et si rien ne les a éclairées depuis, rien du moins n'en a diminué l'impression. Inès resta donc solitaire dans la maison de ses aïeux, entre deux personnes qui lui étaient également étrangères, qu'un instinct lui rendait également odieuses, et auxquelles la loi avait aveuglément confié l'autorité par laquelle elle supplée à celle de la famille. Les atteintes qui avaient quelquefois menacé sa raison, se multiplièrent alors d'une manière effrayante, et personne n'en fut surpris, quoiqu'on ignorât généralement la moitié de ses malheurs.

• Il y avait à Mexico un jeune Sicilien qui se faisait nommer Gaetano Filippi, mais dont la vie antérieure semblait cacher quelque mystère suspect. Une légère teinture des arts, un babil séduisant, mais frivole, des manières élégantes qui trahissaient l'étude et l'affectation, ce vernis de politesse que les honnêtes gens

doivent à leur éducation , et les intrigants au commerce du monde lui avaient ouvert l'accès de la haute société que la dépravation de ses mœurs aurait dû lui interdire. Inès , à peine âgée de seize ans , était trop ingénue et trop exaltée à la fois pour pénétrer au-dessous de cette écorce trompeuse. Elle prit le trouble de ses sens pour la révélation d'un premier amour.

« Gaëtano n'était pas embarrassé par la difficulté de se faire connaître sous des titres avantageux ; il savait l'art de se procurer ceux dont il avait besoin , et de leur donner toute l'apparence d'authenticité nécessaire pour fasciner les yeux les plus habiles et les plus expérimentés. Ce fut en vain , cependant , qu'il demanda la main d'Inès. La marâtre de cette infortunée avait formé le projet de s'assurer sa fortune ; et il est probable qu'elle n'aurait pas été scrupuleuse sur le choix des moyens. Son mari la seconda de son côté avec un zèle dont il lui déroba sans doute le mobile secret. Le misérable était amoureux de sa pupille ; il avait osé lui déclarer quelques semaines auparavant , et il se promettait de la séduire. C'était là le chagrin profond qui aggravait si cruellement , depuis quelque temps , les mortels chagrins d'Inès.

• Il en était de l'organisation d'Inès comme de toutes celles que le génie favorise à un degré supérieur. Elle joignait à l'élévation d'un talent sublime la faiblesse d'un caractère qui ne demande qu'à se laisser conduire. Dans la vie de l'intelligence et de l'art , c'était un ange. Dans la vie commune et pratique , c'était un enfant. La simple apparence d'un sentiment bienveillant captivait son cœur , et quand son cœur était soumis , il ne restait point d'objections à sa raison. Cette disposition de l'esprit n'a rien de funeste quand il se trouve placé dans d'heureuses circonstances , et sous une sage direction ; mais le seul être dont Inès pût reconnaître l'empire dans le triste isolement où la mort de son père l'avait laissée , n'agissait sur elle que pour la perdre ; et c'est là un de ces horribles secrets que l'innocence ne soupçonne point ! Gaëtano la décida , presque sans efforts , à un enlèvement dont il faisait dépendre son salut. Il n'eut guère plus de peine à lui persuader que tout lui appartenait , d'un droit légitime et sacré , dans l'héritage de ses ancêtres ; ils disparurent ; et , au bout de quelques mois , abondamment munis d'or de diamants , ils étaient tous deux à Cadix.

« Ici le voile se souleva ; mais les yeux d'Inès , encore éblouis

par les fausses lueurs de l'amour et du plaisir, se refusèrent longtemps à voir la vérité tout entière. Cependant le monde, au milieu duquel Gaëtano l'avait jetée, l'effrayait quelquefois par la licence de ses principes; elle s'étonnait que le passage d'un hémisphère à l'autre pût produire de si étranges différences dans le langage et dans les mœurs; elle cherchait, en tremblant, une pensée qui répondît à la sienne dans cette foule de bateleurs, de libertins et de courtisans qui composaient sa société habituelle, et elle ne la trouvait pas. Les ressources passagères qu'elle devait à une action sur laquelle sa conscience n'était pas tout à fait rassurée, commençaient d'ailleurs à s'échapper, et la tendresse hypocrite de Gaëtano semblait diminuer avec elles. Un jour, elle le demanda inutilement à son réveil, elle l'attendit inutilement la nuit suivante; le lendemain, elle passa de l'inquiétude à la crainte, et de la crainte au désespoir; l'affreuse réalité vint enfin mettre le comble à ses misères. Il était parti, après l'avoir dépouillée de tout, parti avec une autre femme; il l'avait abandonnée, pauvre, déshonorée, et, pour dernier malheur, livrée à son propre mépris. Ce ressort de noble fierté qui réagit contre l'infortune dans une âme sans reproche, finit de se rompre dans celle d'Inès. Elle avait pris le nom de Pedrina pour se soustraire aux recherches de ses indignes parents. « Pedrina soit ! dit-elle avec une résolution amère ; honte et ignominie sur moi, puisque ainsi l'a voulu ma destinée ! » Et elle ne fut plus que la Pedrina.

» Vous comprendrez facilement que je cesse de la suivre dans tous les détails de sa vie ; elle ne les a pas donnés. Nous ne la retrouverons qu'à ce mémorable début de Madrid, qui la plaça si promptement au premier rang des virtuoses les plus célèbres. L'enthousiasme fut si véhément et si passionné, que la ville entière retentit des applaudissements du théâtre, et que la foule qui l'avait accompagnée jusque chez elle de ses acclamations et de ses couronnes, ne consentit à se dissiper qu'après l'avoir revue une fois encore à une des croisées de son appartement. Mais ce n'était pas le seul sentiment qu'elle eût excité. Sa beauté, qui n'était, en effet, pas moins surprenante que ses talents, avait produit une impression profonde sur un personnage illustre, qui tenait alors entre ses mains une partie des destinées de l'Espagne, et que vous me permettrez de ne pas désigner autrement, soit

parce que cette anecdote de la vie privée n'est pas suffisamment éclaircie par ma conscience d'historien, soit parce qu'il me répugne d'ajouter une faiblesse, d'ailleurs assez excusable, aux torts vrais ou faux dont la mobile opinion du peuple accuse toujours les rois déchus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne reparut plus sur la scène, et que toutes les faveurs de la fortune s'accumulèrent, en peu de jours, sur cette aventurière obscure, dont les provinces voisines avaient vu, pendant un an, la honte et la misère. On ne parla plus que de la variété de ses toilettes, que de la richesse de ses bijoux, que du luxe de ses équipages; et, contre l'ordinaire, on lui pardonna cependant assez facilement cette opulence soudaine, parce qu'il y avait très-peu d'hommes parmi ses juges qui ne se fussent trouvés heureux de lui donner cent fois davantage. Il faut ajouter à l'honneur de la Pedrina, que les trésors qu'elle devait à l'amour ne s'épuisèrent pas en fantaisies stériles. Naturellement compâtissante et généreuse, elle chercha le malheur pour le réparer; elle alla porter des secours et des consolations dans le triste réduit du pauvre et au chevet du malade; elle soulagea toutes les infortunes avec une grâce qui ajoutait encore à ses bienfaits; et, quoique favorite, elle se fit aimer du peuple. Cela est si aisé quand on est riche!

» Le nom de la Pedrina faisait trop de bruit pour ne pas parvenir jusqu'aux oreilles de Gaëtano, dans l'endroit obscur où il cachait sa honteuse vie. Le produit du vol et de la trahison, qui l'avait soutenu jusque-là, venait de manquer à ses besoins. Il regretta d'avoir méconnu les ressources qu'il pouvait tirer de l'avilissement de sa maîtresse. Il osa concevoir le projet de réparer sa faute à quelque prix que ce fût, et même au prix d'un crime nouveau. C'était ce qui lui coûtait le moins. Il comptait sur une habileté trop souvent exercée pour lui inspirer quelque défiance. Il connaissait le cœur d'Inès, et le malheureux n'hésita pas à se présenter devant elle.

» La justification de Gaëtano paraissait impossible au premier abord, mais il n'y a rien d'impossible pour un esprit artificieux, surtout quand il est secondé par l'aveugle crédulité de l'amour; et Gaëtano n'était pas seulement le premier homme qui eût fait palpiter le cœur d'Inès; il était le seul qu'elle eût aimé. Tous les égarements auxquels ses sens s'étaient abandonnés depuis, avaient

laissé son âme vide et indifférente ; et par un privilège fort rare, sans doute, mais qui n'est pas sans exemple, elle s'était perdue sans se corrompre. Le roman de Gaëtano ; tout absurde qu'il fut, n'eut pas de peine à obtenir le crédit de la vérité. Inès avait besoin d'y croire pour retrouver quelque apparence de son bonheur évanoui, et cette disposition d'esprit se contente des moindres vraisemblances. Il est probable qu'elle n'osa pas même hasarder les objections qui se présentaient en foule à sa pensée, dans la crainte d'en rencontrer une qui resterait sans réponse. Il est si doux d'être trompé sur ce qu'on aime, quand on ne peut pas cesser d'aimer !

• Le perfide n'avait d'ailleurs négligé aucun de ses avantages. Il arrivait de Sicile où il était allé disposer sa famille à permettre son mariage. Il y avait réussi. Sa mère elle-même avait daigné l'accompagner en Espagne, pour hâter le moment de voir une fille chérie dont elle s'était formé l'idée la plus flatteuse. Quelle horrible nouvelle l'attendait à Barcelone ! Le bruit du succès de la Pedrina lui était parvenu avec celui de son crime et de son ignominie. Était-ce là le prix qu'elle avait réservé à tant d'amour et à tant de sacrifices ? La première idée, le premier sentiment dont il se fût trouvé capable, était la résolution de mourir, mais sa tendresse l'avait encore emporté sur son désespoir. Il avait dérobé à sa mère son triste secret ; il avait volé à Madrid pour parler à Inès, pour lui faire entendre, s'il en était temps encore, le cri de l'honneur et de la vertu ; il était venu pour pardonner, et il pardonnait ! Que vous dirai-je ? Inès, noyée de larmes ; Inès, égarée, palpitante, éperdue de remords, de reconnaissance et de joie, tomba aux pieds de l'imposteur ; et l'hypocrisie triompha presque sans efforts d'un cœur trop sensible et trop confiant pour la deviner. Ce changement subit de rôle et de position, qui donnait au coupable tous les droits de l'innocence, a peut-être de quoi étonner. Mais, demandez plutôt aux femmes ! Il n'y a rien de plus commun.

• Les soupçons d'Inès durent cependant se réveiller, quand elle vit Gaëtano plus empressé à charger sur la voiture préparée pour leur départ, des trésors dont elle ne pouvait, sans rougir, se rappeler l'origine, qu'à l'enlever elle-même à ses criminelles amours. Inutilement elle insista pour tout abandonner. Elle ne fut pas entendue.

» Quatre jours après , une voiture de voyage s'arrêtait à Barcelone, devant l'hôtel d'Italie. On en vit sortir un jeune homme élégamment vêtu et une dame , qui paraissait se dérober avec soin aux regards des voyageurs et des passants. C'était Gaëtano et la Pedrina. Un quart d'heure après , le jeune homme sortit , et se dirigea vers le port.

» L'absence de la mère de Gaëtano ne confirmait que trop les craintes qu'Inès avait commencé à concevoir. Il paraît qu'elle prit assez d'empire sur sa timidité pour les exprimer sans détours , quand il fut rentré dans son appartement. Il est du moins certain qu'une discussion violente s'éleva entre eux , dès le soir , et se renouvela plusieurs fois dans la nuit. Au point du jour, Gaëtano, pâle , défait , agité , fit transporter plusieurs caisses par les domestiques à bord d'un vaisseau qui devait mettre à la voile dans la matinée , et s'y rendit lui-même avec une cassette plus petite qu'il avait enveloppée dans les plis de son manteau. Arrivé au bâtiment , il congédia les gens qui l'avaient suivi , sous prétexte de quelques arrangements qui le retenaient encore , les paya largement de leurs peines , et leur recommanda de la manière la plus expresse de ne pas troubler le sommeil de madame avant son retour. Cependant , une grande partie de la journée s'écoula sans que l'étranger eût reparu. On apprit que le navire faisait route, et un des hommes qui avaient accompagné Gaëtano , troublé d'un sombre pressentiment , fut tenté de s'en assurer. Il vit disparaître les voiles à l'horizon.

» Le silence qui continuait à régner dans la chambre d'Inès, au milieu des bruits de la maison , devenait inquiétant. On s'assura que sa porte n'avait pas été fermée à l'intérieur , mais en dehors, et la clé n'était pas restée à la serrure. L'hôte ne balança point à l'ouvrir d'une double clé , et un spectacle horrible s'offrit à ses yeux. La dame inconnue était couchée sur son lit dans l'attitude d'une personne qui dort , et on aurait pu s'y tromper, si elle n'avait été baignée dans le sang. Elle avait eu le sein percé d'un coup de poignard pendant son sommeil , et l'arme de l'assassin était encore dans la blessure.

» Vous me pardonnerez facilement de n'avoir pas insisté sur ces épouvantables détails. Ils furent connus dans le temps de la ville tout entière. Ce qui est encore ignoré des personnes même que le sort de cette infortunée toucha le plus, car il y a peu de

jours qu'elle est en état de recueillir et de mettre en ordre les souvenirs confus de son histoire, c'est que la malheureuse victime de ce forfait, c'est la sublime Pedrina dont Madrid ne perdra jamais la mémoire, et que la Pedrina, c'est Inès de Las Sierras.

» Je reviens à mon récit, continua Pablo. Les témoins accourus à cette scène d'horreur, et les médecins qu'on y avait appelés sur-le-champ, ne tardèrent point à reconnaître que la dame étrangère n'était pas morte. Des soins déjà tardifs, mais empressés, lui furent rendus avec tant de succès qu'on parvint à réveiller en elle le sentiment et la vie. Quelques jours cependant se passèrent dans des alternatives de crainte et d'espérance qui intéressèrent vivement la sympathie publique. Un mois après, le rétablissement d'Inès paraissait tout à fait affermi, mais le délire qui s'était manifesté dès le moment où elle avait recouvré la parole, et qu'on attribuait alors à l'action d'une fièvre ardente, ne céda ni aux remèdes ni au temps. La pauvre créature venait d'être ressuscitée pour la vie physique, mais elle restait morte à la vie intelligente. Elle était folle.

» Une communauté de saintes femmes l'accueillit, et lui continua les sollicitudes attentives dont son état avait besoin. Objet de tous les égards d'une charité presque providentielle, on dit qu'elle les justifiait par une douceur à toute épreuve, car son aliénation n'avait rien de la fougue et de la violence qui caractérisent ordinairement cette affreuse maladie. Elle était d'ailleurs fréquemment interrompue par des intervalles lucides qui se prolongeaient plus ou moins, et qui donnaient de jour en jour un espoir plus fondé de sa guérison; ils devinrent assez fréquents pour qu'on se relâchât beaucoup de l'attention qu'on avait portée d'abord à ses moindres actions et à ses moindres démarches; on s'accoutuma peu à peu à la laisser abandonnée à elle-même pendant les longues heures d'office. elle mit cette négligence à profit pour s'évader; l'inquiétude fut grande, et les recherches furent actives; leur résultat parut d'abord assez heureux pour promettre un succès prochain. Inès avait été remarquée dès les premiers jours de son voyage vagabond par l'incomparable beauté de ses traits, par la noblesse naturelle de ses manières, et aussi par le désordre intermittent de ses idées et de son langage. Elle l'avait été surtout par la singulière physionomie de son accoutrement, composé au hasard des restes élégants, mais flétris, de

sa toilette de théâtre, lambeaux de quelque éclat et de peu de valeur que le Sicilien avait dédaigné de s'approprier, et dont l'assortiment bizarre, emprunté à l'appareil du luxe, faisait un contraste singulier avec le sac de toile grossière duquel Inès avait chargé son épaule, pour y recevoir les charités du peuple. On suivit ainsi ses traces jusqu'à une petite distance de Mataro, mais à cet endroit de la route, elles s'effacèrent totalement, et sur quelque point qu'on se dirigeât dans les alentours, il fut impossible de les retrouver. Inès avait disparu à tous les yeux deux jours avant Noël, et quand on se rappela la profonde mélancolie où son esprit paraissait plongé, toutes les fois qu'il était parvenu à se dégager de ses ténèbres habituelles, on n'hésita pas à penser qu'elle avait mis fin elle-même à ses jours, en se précipitant dans la mer. Cette explication se présentait si naturellement à l'esprit qu'on fut à peine tenté d'en chercher une autre. L'inconnue était morte, et l'impression de cette nouvelle se fit sentir pendant deux jours. Le troisième jour, elle s'affaiblit comme toutes les impressions, et le lendemain on n'en parla plus.

» Il arriva dans ce temps-là quelque chose de fort extraordinaire qui contribua beaucoup à distraire les esprits de la disparition d'Inès et du dénouement tragique de ses aventures. Il existe aux environs de la ville où l'on avait perdu ses derniers vestiges, un vieux manoir en ruines connu sous le nom de château de Ghismondo, dont le démon a, dit-on, pris possession depuis plusieurs siècles, et dans lequel la tradition lui fait tenir tous les ans un pompeux cénacle pendant la nuit de Noël. La génération actuelle n'avait rien vu qui fût capable de prêter quelque autorité à cette superstition ridicule, et on ne s'en inquiétait plus ; mais des circonstances qui ne se sont jamais expliquées lui rendirent ses droits en 1812. Il n'y eut pas lieu de douter cette fois que le château maudit fût habité par des hôtes d'exception, qui s'y livraient sans mystère à la joie des banquets. Une illumination splendide éclata dès minuit dans ses appartements si longtemps déserts, et porta dans les hameaux voisins l'inquiétude et l'effroi. Quelques voyageurs attardés, que le hasard conduisit sous ses murailles, entendirent des bruits de voix étranges et confuses auxquelles se mêlaient par moments des chants d'une douceur infinie. Les phénomènes d'une nuit orageuse, et telle que la Catalogne ne s'en rappelait point de pareille dans une saison aussi avancée, ajou-

taient encore à la solennité de cette scène bizarre, dont la peur et la crédulité ne manquèrent pas d'exagérer les détails. Il ne fut bruit le lendemain et les jours suivants, à plusieurs lieues à la ronde, que du retour des esprits dans la maison de Ghismondo, et le concours de tant de témoignages qui s'accordaient sur les principales circonstances de l'événement, finit par inspirer à la police des alarmes assez fondées. En effet, les troupes françaises venaient d'être rappelées de leurs garnisons pour aller fortifier au loin les débris de l'armée d'Allemagne, et l'instant pouvait paraître favorable au renouvellement des tentatives du vieux parti espagnol, qui commençait d'ailleurs à fermenter d'une manière très-sensible dans nos départements mal soumis. L'administration, peu disposée à partager les croyances de la population, ne vit donc, dans ce prétendu conciliabule des démons fidèles à leur rendez-vous anniversaire, qu'une assemblée de conspirateurs, tout prêts à déployer de nouveau le drapeau de la guerre civile. Elle ordonna une visite exacte du manoir mystérieux, et cette perquisition confirma, par des épreuves évidentes, la vérité des bruits qui l'avaient rendue nécessaire. On retrouva tous les vestiges de l'illumination et du festin, et on put conjecturer, au nombre des bouteilles vides qui garnissaient encore la table, que les convives avaient été assez nombreux. •

— A ce passage du récit de Pablo, qui me remettait en mémoire la soif inextinguible et les libations immodérées de Boutraix, je ne pus contenir un éclat de rire convulsif qui l'interrompit longtemps, et qui contrastait d'une manière trop bizarre avec les dispositions où il m'avait vu au commencement de l'histoire, pour ne pas lui occasionner une vive surprise. Il me regarda donc fixement, en attendant que je fusse parvenu à réprimer l'essor de ma gaieté indiscrete, et me voyant plus calme, il continua :

« L'assemblée tenue par un certain nombre d'hommes, probablement armés, et certainement montés, car il était resté aussi des fourrages, était devenue une chose démontrée pour tout le monde; mais aucun des conjurés ne fut trouvé au château, et on se mit inutilement sur leurs traces. Jamais le moindre éclaircissement n'est arrivé à l'autorité sur ce fait singulier, depuis l'époque même où il a cessé d'être répréhensible, et où il y aurait autant d'avantage à l'avouer qu'il y avait alors de nécessité à le taire. La troupe qui avait été chargée de cette petite expédition,

se disposait à partir, quand un soldat découvrit dans un des souterrains une jeune fille étrangement vêtue, qui paraissait privée de la raison, et qui, loin de l'éviter, s'empressa de courir à lui, en prononçant un nom qu'il n'a pas retenu: « Est-ce toi? lui cria-t-elle. Combien tu t'es fait attendre!... »—Amenée au grand jour, en reconnaissant son erreur, elle se prit à fondre en larmes.

• Cette jeune fille, vous savez déjà que c'était la Pedrina. Son signalement, adressé quelques jours auparavant à toutes les autorités du littoral, leur était parfaitement présent. On s'empressa donc de la renvoyer à Barcelone, après lui avoir fait subir, dans un de ses moments lucides, un interrogatoire particulier sur l'événement inexplicable de la nuit de Noël; mais il n'avait laissé dans son esprit que des traces extrêmement confuses, et ses témoignages, dont on ne pouvait suspecter la sincérité; ne firent qu'augmenter les embarras déjà fort compliqués de l'information. Il parut seulement démontré qu'une préoccupation étrange de son imagination malade lui avait cherché dans le manoir des seigneurs de Las Sierras un asile garanti par les droits de sa naissance; qu'elle s'y était introduite avec difficulté, en profitant de l'étroit passage que ses portes délabrées laissaient entre elles, et qu'elle y avait d'abord vécu de ses provisions, et les jours suivants, de celles que les étrangers y avaient abandonnées. Quant à ceux-ci, elle paraissait ne point les connaître; et la description qu'elle faisait de leurs habillements, qui ne sont propres à aucune population vivante, s'éloignait tellement de toutes les vraisemblances, qu'on l'attribua sans hésiter aux réminiscences d'un songe dont son esprit confondait les traits avec ceux de la réalité. Ce qui semblait plus évident, c'est qu'un des aventuriers ou des conjurés avait fait une vive impression sur son cœur, et que le seul espoir de le retrouver lui inspirait le courage de vivre encore. Mais elle avait compris qu'il était poursuivi, qu'il était menacé dans sa liberté, dans son existence peut-être, et les efforts les plus assidus, les plus obstinés, ne purent lui arracher le secret de son nom. •

Ce dernier endroit de la narration de Pablo venait de me rappeler sous un aspect tout à fait nouveau le souvenir d'un ami dont j'avais reçu le dernier soupir. Mon sein se gonfla, mes yeux se remplirent de larmes, et j'y portai brusquement la main pour cacher mon émotion aux personnes que m'entouraient. Pablo s'ar-

rêta comme la première fois, et attacha sur moi ses regards avec une attention encore plus marquée. Je pénétrai facilement le sentiment qui l'occupait, et j'essayai de le rassurer par un sourire, — Tranquillise ton cœur d'ami, lui dis-je avec expansion, sur les alternatives d'attendrissement et de gaieté que me fait éprouver ta singulière histoire. Elles n'ont rien que de naturel dans ma position, et tu en conviendras toi-même quand j'aurai pu les expliquer. Continue cependant, et pardonne-moi de t'avoir interrompu, car les aventures de la Pedrina ne sont pas finies.

« Il s'en faut de peu de chose, reprit Pablo. Elle fut ramenée dans son couvent et placée sous une surveillance plus étroite. Un vieux médecin, très-versé dans l'étude des maladies de l'esprit, que d'heureuses circonstances ont, depuis quelques années, conduit à Barcelone, entreprit sa guérison. Il s'aperçut d'abord qu'elle offrait de grandes difficultés, car les désordres d'une imagination blessée ne sont jamais plus graves, et pour ainsi dire, plus incurables, que lorsqu'ils résultent d'une peine profonde de l'âme. Toutefois, il insista, parce qu'il comptait sur un auxiliaire qui se montre toujours habile à soulager la douleur, le temps, qui efface tout, et qui est seul éternel au milieu de nos plaisirs et de nos chagrins passagers. Il voulut y joindre la distraction et l'étude; il appela les arts au secours de sa malade, les arts qu'elle avait oubliés, mais dont l'impression ne tarda pas de se réveiller plus puissante que jamais dans cette admirable organisation. Apprendre, dit un philosophe, est peut-être se souvenir. Pour elle, c'était inventer. Sa première leçon fit passer les auditeurs de l'étonnement à l'admiration, à l'enthousiasme, au fanatisme. Ses succès s'étendirent avec rapidité; l'ivresse qu'elle faisait naître la gagna elle-même. Il y a des natures privilégiées que la gloire dédommage du bonheur, et cette compensation leur a été merveilleusement ménagée par la Providence, car le bonheur et la gloire se trouvent rarement ensemble. Enfin, elle guérit, et fut en état de se faire connaître de son bienfaiteur dont je tiens ce récit. Mais le retour de sa raison n'aurait été pour elle qu'un malheur nouveau, si elle n'eût retrouvé en même temps les ressources de son talent. Vous imaginez bien que les offres ne lui manquèrent pas, dès qu'on eut appris qu'elle était décidée à se consacrer au théâtre. Déjà dix villes différentes menaçaient de nous l'enlever, quand Bascara est parvenu à la voir hier et à l'engager dans sa troupe.

— Dans la troupe de Bascara ! m'écriai-je en riant. Sois sûr qu'elle sait maintenant à quoi s'en tenir sur les redoutables conspirateurs du château de Ghismondo.

— C'est ce que tu vas nous faire comprendre, répondit Pablo, car tu parais fort au fait de ces mystères. Parle donc, je ten prie.

— Il ne saurait, dit Estelle d'un ton piqué. C'est un secret qu'il ne peut rompre pour personne.

— Cela était vrai il n'y a qu'un moment, répartis-je ; mais ce moment a opéré un grand changement dans mes idées et dans mes résolutions. Je viens d'être dégagé de mon serment.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je rencontai alors ce que je vous racontais il y a un mois, et ce que vous me dispenserez sans peine de vous raconter aujourd'hui, même quand vous n'auriez pas un souvenir bien présent de ma première histoire. Je ne suis pas assez capable de lui prêter assez d'attrait pour le faire écouter deux fois.

— Vous êtes du moins assez bon logicien, dit le substitut, pour en tirer quelque induction morale, et je vous déclare que je ne donnerais pas un fêtu de la nouvelle la plus piquante, s'il n'en résultait aucun enseignement pour l'esprit. Le bon Perrault, votre maître, savait faire sortir de ses contes les plus ridicules de saines et graves moralités.

— Hélas ! repris-je en levant les mains au ciel, de qui me parlez-vous là ? D'un des génies les plus transcendants qui aient éclairé l'humanité depuis Homère ! Oh ! les romanciers de mon temps, et les faiseurs de contes eux-mêmes, n'ont pas la prétention de lui ressembler. Je vous dirai même entre nous qu'ils se tiendraient fort humiliés de la comparaison. Ce qu'il leur faut, mon cher substitut, c'est la renommée quotidienne qu'on obtient avec de l'argent qu'on parvient toujours à gagner bien ou mal, quand on a de la renommée. La morale, suivant vous si requise, est le moindre de leurs soucis. Cependant, puisque vous le voulez, je vais finir par un adage que je crois de ma façon, mais qu'on trouverait peut-être ailleurs en cherchant bien, car il n'y a rien qui n'ait été dit :

Tout croire est d'un imbécile.

Tout nier est d'un sot.

Et, si celui-là ne vous convient pas, il me coûte peu d'en emprunter un autre aux Espagnols, pendant que je suis sur leur terrain :

*De las cosas mas seguras,
La mas segura es dudar.*

Cela veut dire, chère Eudoxie, que, de toutes les choses sûres, la plus sûre est de douter.

— Douter, douter ! dit tristement Anastase. Beau plaisir que de douter ! Il n'y a donc point d'apparitions ! ...

— Tu vas trop loin, répondis-je ; car mon adage t'enseigne qu'il y en a peut-être. Je n'ai pas eu le bonheur d'en voir ; mais pourquoi cela ne serait-il pas réservé à une organisation plus complète et plus favorisée que la mienne ?

— A une organisation plus complète et plus favorisée ! s'écria le substitut. A un idiot ! à un fou !

— Pourquoi pas, monsieur le substitut ? Qui m'a donné la mesure de l'intelligence humaine ? Quel est l'habile Popilius qui lui a dit : Tu ne sortiras pas de ce cercle ! Si les apparitions sont un mensonge, il faut convenir qu'il n'y a point de vérité plus accréditée que cette erreur. Tous les siècles, toutes les nations, toutes les histoires en rendent témoignage ; et sur quoi faites-vous reposer la notion de ce qu'on appelle la vérité, si ce n'est sur le témoignage des histoires, des nations, des siècles ? J'ai, d'ailleurs, sur ce sujet une manière de penser qui m'est tout à fait propre, et que vous trouverez probablement fort étrange, mais dont je ne peux me départir. C'est que l'homme est incapable de rien inventer, ou pour m'exprimer autrement, c'est que l'invention n'est en lui qu'une perception innée des faits réels. Que fait aujourd'hui la science ? A chaque nouvelle découverte, elle justifie, elle authentique, si l'on peut s'exprimer ainsi, un des prétendus mensonges d'Hérodote et de Pline. La fabuleuse giraffe se promène au Jardin du Roi. Je suis un de ceux qui y attendent incessamment la licorne. Les dragons, les vouivres, les endriagues, les tarasques, ne font plus partie du monde vivant, mais Cuvier les a retrouvés dans le monde fossile. Tout le monde sait que la harpie était une énorme chauve-souris, et les poètes l'ont décrite avec une exactitude qui ferait envie à Linné. Quant à ce phéno-

mène des apparitions , dont nous parlions tout à l'heure , et auquel je reviens volontiers...

J'allais y revenir en effet , et avec de longs développements , car c'est une matière sur laquelle il y a beaucoup à parler, quand je m'avisai que le substitut s'était endormi.

CH. NODIER.

DES ENCOURAGEMENTS AUX BEAUX-ARTS

ET DES SUBVENTIONS THÉÂTRALES.

En émettant notre opinion sur les encouragements accordés aux beaux-arts en France et sur la subvention théâtrale , il nous sera permis de reproduire ici une pensée que nous exprimâmes à la tribune pendant le règne de Louis XVIII : nous avons dit alors (et nos amis , qui siégeaient avec nous sur les bancs de l'opposition , ne nous en firent pas un crime) que l'impôt en lui-même n'avait rien de blâmable quand la répartition en était bien ordonnée , et quand son emploi n'était pas détourné des vrais services publics. Nous ajoutâmes qu'en le représentant sans cesse comme le produit odieux de la sueur des contribuables , on égarerait d'une manière fâcheuse la pensée du peuple , et qu'on le conduirait à la haine de son gouvernement. Nous demanderions volontiers quel serait l'état d'une grande nation qui, voyant se réaliser, chez elle , un des rêves les plus fréquents de la philanthropie moderne , serait exempte d'impôts ? La cessation de travaux publics et l'abandon des établissements d'utilité générale en seraient non-seulement la conséquence ; mais encore , privée de sécurité, l'industrie particulière serait frappée au cœur. Un pareil vœu nous semble d'une telle absurdité , que nous croirions insulter le lecteur en nous y arrêtant davantage. L'Europe du jour est loin d'être constituée en communauté de frères moraves.

Toutes les épargnes ne sont pas plus des économies que toutes

les dépenses ne sont des prodigalités : le conseil municipal de Paris a compris cette vérité , lorsqu'il a fait l'allocation d'une somme assez considérable , destinée à augmenter l'éclat des fêtes qui vont solenniser le mariage de l'héritier présomptif du trône. Il a pensé, dans sa sagesse, que cet argent, de canaux en canaux, aboutirait au logis de la classe laborieuse , qu'il provoquerait dans l'autre un désir de paraître , dont le résultat la conduirait à des déboursés quadruples de la dépense municipale , que l'étranger , appelé à ces fêtes , accroîtrait , par sa présence dans Paris, le produit des droits d'entrée , et que les départements y trouveraient eux-mêmes leur avantage, puisqu'ils fournissent la matière première des consommations de la capitale. Le conseil municipal ne s'est donc pas plus trompé que son habile préfet , il ne s'est pas plus trompé que Colbert renchérissant, il y aura bientôt deux siècles , sur les apprêts de la fête dont Louis XIV lui présentait le programme , en craignant de voir le ministre lui objecter l'épuisement du trésor.

Si la dépense du riche devient ainsi la richesse du pauvre ; si, au sein d'une civilisation que , sous peine de troubles intestins, il faut occuper au dedans ou au dehors, avide de jouissances dans les rangs supérieurs , vivant de travaux salariés dans les autres , il est d'une bonne économie de provoquer cette dépense sans s'écarter des moyens honnêtes de l'obtenir , les encouragements accordés aux beaux-arts ont leur pleine justification. Allons plus loin ; toute mesquinerie en cette matière serait une faute grave , en ce qu'elle deviendrait absolument improductive. Dépenser peu pour les arts dans l'état actuel de l'Europe , c'est à la fois perdre son argent et fermer sa porte à l'étranger. Celui-ci ira certainement chercher ailleurs les jouissances qu'il se croit en droit de leur demander sa bourse à la main.

Trois Théâtres , qui sont en possession d'exploiter trois des principaux genres de composition dramatique et lyrique , se partagent , dans la subvention générale , une somme de près de 500,000 francs. Ce sont les Français , l'Opéra-Comique et les Italiens. Il serait à souhaiter que ce secours leur fût distribué dans d'autres proportions que celles qui ont lieu présentement. Si l'Opéra-Comique y prend une trop large part , on se rappellera qu'il la doit d'abord à l'intérêt , peut-être un peu trop vif , manifesté en sa faveur dans la chambre élective , ensuite à la

nécessité où se vit le ministre de détourner , par ce moyen , un projet de mise en actions , aussi préjudiciable à l'art qu'au public.

Quoi qu'il en soit , la subvention accordée à ces théâtres d'ordre supérieur donne au gouvernement le droit d'intervenir dans leur administration. C'est un bien qu'on ne saurait nier. Tout un peuple allant y chercher des émotions , il importe que celles-ci ne soient jamais en hostilité avec le sentiment du beau et de l'honnête. Le devoir de l'autorité est donc de veiller à ce que la morale n'y soit jamais outragée , ainsi qu'elle le fut trop souvent chez des peuples offerts à notre admiration par un engouement républicain. Il appartient encore au pouvoir d'appeler sur la scène des talents qu'une rivalité ombrageuse en écarte trop souvent , et d'encourager ceux qui peuvent exercer une influence heureuse sur la vie privée ; car l'homme , par la nature , crée peu et imite beaucoup ; le génie lui-même , à bien dire , ne crée pas , mais il trouve : d'où il arrive que , jusque dans ses égarements , il agrandit quelquefois le domaine de la pensée humaine. Le passé est plus riche , en ce genre , qu'on ne semble le croire. Sachons gré au gouvernement de ce que le Théâtre-Français , dépositaire de nos vieux trésors , ne les traite plus à l'instar de ces produits d'un autre âge , pour lesquels on professe un respect de commande , tout en les oubliant dans la poussière d'un garde-meuble ! Plus d'une fois , dans ces derniers mois , Corneille , Racine et Molière , le premier peut-être de nos philosophes , sont venus étonner une jeunesse dédaigneuse de leurs fortes conceptions , quoi qu'on prétende , souvent hardies sans témérité et audacieuses sans désordre. De moindres succès sont réservés aujourd'hui à Voltaire, apôtre fervent d'une époque où le poète tragique déclamait un peu trop et démolissait outre mesure. Un autre besoin est senti présentement. Espérons qu'en se régularisant , l'art viendra y satisfaire ; c'est en quoi la Commission royale des théâtres subventionnés seconde de son zèle l'action du gouvernement.

Il est un genre de spectacle bien plus exigeant que ceux que nous venons de nommer sous le rapport de la dépense , parce qu'on en attend davantage , et parce qu'il s'adresse plus particulièrement aux sens les plus susceptibles d'être impressionnés.

On voit qu'il s'agit ici de l'Académie royale de Musique , dont le Conservatoire est l'annexe obligée à titre d'école de prépara-

tion. Le chiffre incontesté de 140,000 francs , demandés pour soutenir cette dernière institution , nous dispense , par sa modicité , d'en prendre la défense. Ce ne sera pas de nos jours que l'on mettra en doute le mérite d'un établissement qui , à notre grande surprise , date d'une époque où le sage attristé pouvait souhaiter que l'on se tournât vers les arts en possession d'adoucir les mœurs, mais où la force gouvernementale ne semblait pas dirigée de ce côté.

Bien plus ancien que le Conservatoire , contemporain de la gloire de Louis XIV , qu'il célébra avec trop peu de réserve , l'Opéra , dans sa plus grande splendeur , n'a jamais été ce qu'il est aujourd'hui. Pendant le directoire , il obtenait des subsides considérables ; pendant l'empire , Napoléon ne cessait de venir à son secours avec son inépuisable domaine extraordinaire ; sous la restauration , il a absorbé jusqu'à 900,000 francs en sus de ses recettes , sans briller jamais de l'éclat auquel il est actuellement parvenu. Sa subvention annuelle de 620,000 francs est , en toute exactitude , au-dessous de ses besoins . puisque ses recettes de la dernière année théâtrale , subvention comprise , bien que supérieures à celles des années précédentes , ne se sont élevées en totalité qu'à 1,779,252 fr. 99 cent., tandis que ses dépenses générales, établies sur preuves , montent à 1,767.592 fr. 4 cent. La balance entre ces deux chiffres offre , à l'avantage du directeur-entrepreneur , la faible différence de 11,660 fr. 95 cent.

Il est incontestable que ce bénéfice est insuffisant. L'entreprise est vaste , infinie dans ses détails ; sans parler d'un lourd cautionnement , elle exige des déboursés énormes , dont la rentrée est incertaine. Qui ne sait que le rhume prolongé d'un chanteur ou d'une cantatrice , les seuls que l'on veuille entendre , parce qu'ils ont enchainé la foule à leur apparition sur le théâtre ; qui ne sait que l'entorse d'une danseuse en possession de captiver les regards , sans même arriver simultanément , produiraient un vide de plusieurs semaines dans la caisse de l'Opéra ? Toutefois, indépendamment des frais dans lesquels on est entraîné par la mise en scène d'un ballet ou l'étude d'une partition nouvelle , chaque mois il faut suffire aux engagements contractés envers près de sept cents parties prenantes ; et dans le nombre de celles-ci , combien n'est-il pas dont les appointements , non comptés les mois de congé , s'élèvent de 20 à 60,000 francs ?

Ces salaires , dira-t-on , sont exagérés ; il convient de les réduire. Soit , répondrons-nous. Mais alors retiendrez-vous en France les artistes de premier ordre ? L'Europe du XIX^e siècle est avide de spectacles ; on s'y dispute, on s'y arrache les grands talents scéniques ; leur perte devient un événement douloureux , leur retour une joie générale. Leurs migrations auront nécessairement lieu vers les contrées où le soleil d'or aura lui ; et privés de jouissances qui aident plus au mouvement social qu'on ne l'imagine , après avoir tardivement reconnu que votre ordre public est affecté de leur absence , vous accuserez votre gouvernement d'avoir laissé échapper , au profit des étrangers , une suprématie dont vous étiez en possession.

M. le ministre de l'intérieur et la commission des théâtres royaux, lorsque les deux premiers talents du chant et de la danse ont menacé la capitale de leur retraite , ont été presque effrayés de la résolution de ces artistes ; si tous les efforts ont été vains pour les retenir, on n'accusera ni l'autorité, ni le directeur de l'Académie royale de Musique , d'être restés à leur égard au-dessous d'offres convenables et même brillantes. La susceptibilité de l'un et l'opulente moisson promise à l'autre par la Russie ont seules décidé un départ accompagné de nos regrets , mais qui n'est pas resté sans indemnités , déjà appréciées à toute leur valeur par un public éclairé.

Le spectacle de l'Opéra , si on ne veut en baisser pour toujours la toile , depuis l'administration de M. Véron , est condamné à vivre de grandeur , de luxe et de magnificence ; les prestiges de tout genre sont devenus sa loi la plus impérieuse. S'il n'éblouit , il est éclipsé ; s'il n'attire la foule à ses pompes , il est désert. Lui ordonner l'économie, ce serait prononcer son arrêt de mort. Nous examinerons bientôt quels sont les principaux intéressés à la conservation de cet établissement unique en son genre , et à qui il appartient d'en nourrir la splendeur. Nous verrons s'il se borne à être une de nos gloires trop chèrement acquises et à répandre sur le pays un stérile éclat. Toujours est-il vrai qu'en toute nature d'exploitation les bénéfices doivent être en rapport avec la masse des fonds qu'on y verse et avec les chances de l'entreprise. Or , l'excédant des recettes sur les dépenses étant ici presque nul , il en résulte un fait incontestable , c'est que la subvention de l'Opéra est insuffisante. De manière ou d'autre , elle doit

être accrue, soit par distraction d'une partie des secours accordés aux théâtres déjà désignés, soit par augmentation de la somme totale affectée à cette nature de service. Avant que les chambres soient appelées à y pourvoir dans leur sagesse, nous croyons devoir leur soumettre les réflexions suivantes :

Vous avez aboli la loterie, leur dirons-nous, et nous vous en avons rendu grâces au nom de la morale et de l'humanité. Ses bureaux ont été remplacés par ceux des caisses d'épargne; c'est un de vos titres à la reconnaissance du pays. Vous avez aboli les jeux publics; et quoique les âmes honnêtes, dans leur premier mouvement, aient applaudi à votre vertueuse intention, l'expérience seule nous apprendra si vous avez déraciné un grand mal ou si vous n'avez fait que le déplacer.

En effaçant de vos recettes les jeux publics et leur produit, certes vous n'avez entendu ni dérober aux établissements dans lesquels un noble orgueil se complaît, ni enlever aux gens de lettres et aux artistes les encouragements dont ils étaient en possession. Ce vandalisme a été loin de votre pensée. Vous n'avez pas voulu guérir à droite pour blesser à gauche, et soulager quelques maux pour briser ensuite des existences honorables. Toutefois vous ne sauriez vous dissimuler que la passion du jeu est endémique sur cette terre, où les créatures animées courent à tout prix vers les excitations qui abrègent souvent la vie en la faisant mieux sentir. Même au sein de l'oisiveté on veut être aventureux. Les opulents de l'Europe fréquentent les bains de Baden, de Spa, de Bath et des Hyrénées, non pas tant parce que les eaux en sont salutaires que parce qu'on y joue. On jouait à Paris; ils le savaient, et chaque hiver c'était un attrait pour eux. Enlevez-leur encore les spectacles, et vous apprendrez bientôt s'ils viendront vous apporter leur or pour contempler, une heure ou deux, votre colonne de la place Vendôme!

Votre Académie royale de Musique est devenue le premier théâtre de l'Europe. Dans votre intérêt, ne le laissez pas déchoir de ce rang; autrement l'étranger, ne trouvant plus rien qui l'appelle chez vous, ira porter ailleurs ses ducats, ses piastres et ses bank-notes. Dites-le-nous, quelle lacune n'en résulterait-il pas dans votre commerce et dans votre industrie? Vos idées peuvent être républicaines, et c'est, chez vous, une véritable anomalie, car vos mœurs sont essentiellement monarchiques. Vous avez be-

soin des arts ; vous aurez beau le contester , vous vivez de luxe , vous n'existez que par le luxe : n'en tarissez donc pas la source. L'Opéra seul , dans le courant d'une année , fait mouvoir plus de bras , fait confectionner plus de vêtements , plus de bijoux , plus d'équipages , plus de parures , indépendamment des dépenses obligées de mises en scène, que la moitié de la population de votre capitale ; il y attire plus d'étrangers que tous vos monuments , dont nous sommes loin de contester le mérite, mais avec lesquels de belles œuvres de même genre peuvent au moins rivaliser en Europe.

Une question importante est soulevée. Nous allons essayer d'en donner la solution , nous hommes de province, nous qui n'aurons garde d'oublier que nous avons reçu le mandat d'un département pauvre , mais appelé à une meilleure fortune , pour peu que le gouvernement , jetant enfin sur lui un regard de bienveillance , l'appelle au partage des bienfaits d'un ordre social perfectionné.

Nous nous y attendons : on nous demandera si la France entière doit être mise à contribution pour une capitale, où la richesse de tout un royaume ira s'engloutir ? On nous demandera si Paris, tirant un si grand avantage de ses spectacles et de la présence des étrangers qui y accourent , ne doit pas entretenir ses théâtres ? Avant l'abolition des jeux publics , cette question trouvait sa réponse dans leurs produits portés au trésor royal , quoiqu'à bon droit ils pussent être réclamés par le département de la Seine. Aujourd'hui le scrupule des députés consciencieux exige une autre réponse , et elle ne sera pas difficile à trouver , puisqu'elle est peut-être encore mieux fondée en raison que la précédente.

La vie d'un peuple ne consiste pas seulement dans la satisfaction donnée aux besoins matériels. Si le corps se nourrit de pain, l'âme a droit à un autre aliment. Supposez Paris sans spectacles, la France n'en aura bientôt plus. Ceci s'applique également aux arts et aux lettres , dont le foyer sera toujours dans la capitale. C'est là , en effet , qu'ils s'échauffent , qu'ils se perfectionnent , qu'ils s'électrisent par un contact répété, que les réputations nées ailleurs viennent mourir ou recevoir une consécration ; c'est de là aussi qu'après avoir puisé à la source d'un goût épuré , les artistes dramatiques se répandent dans les provinces , pour les as-

socier aux plaisirs qui ont charmé d'autres yeux et des oreilles mieux exercées. Ces choses ont aussi leur valeur, et quoiqu'elles ne figurent pas dans le chapitre des dépenses votées en faveur des départements, ils doivent y attacher quelque prix. Mais allons plus loin :

Ces étrangers qui sont entraînés vers la capitale par l'attrait des plaisirs, dont nos spectacles, nos musées et nos monuments leur font la séduisante promesse, croira-t-on par hasard qu'ils y arrivent en ballon ? En élevant le chiffre des consommations de Paris, n'exercent-ils pas une action sur la France productive ? Les commandes de toute nature ne se multiplient-elles pas dans les provinces par le seul effet de leur présence ? Les routes sillonnées de voitures ne déposent-elles pas de cet accroissement de besoins à satisfaire, de travaux tendant à ce but ? Le fisc n'y trouve-t-il pas un avantage supérieur à ses déboursés, en faveur des beaux-arts, et cette opération de banque, dont profitent essentiellement les classes laborieuses, n'est-elle pas la mieux entendue à laquelle un gouvernement puisse se livrer ?

Les familles à grande fortune, que vous avez ainsi appelées chez vous, qui ont traversé vos belles campagnes, qui ont été réchauffées par votre soleil, qui ont respiré l'air embaumé de vos provinces du midi, ne se sentiront-elles pas arrêtées sur votre sol ? Une terre plantureuse qui brille d'une riche culture et de frais ombrages a aussi des voix pour leur parler et des accords ravissants pour s'en faire entendre ; et, si les plaisirs de l'hiver les ont invitées à consommer dans Paris une portion notable de leurs richesses, la Provence, la Touraine, la Normandie et la Bretagne elle-même vous diront qu'elles ont la puissance de les retirer pendant la saison des fleurs, des moissons et des vendanges.

On a écrit poétiquement que le trident de Neptune est le sceptre du monde : le sceptre des beaux-arts a aussi son empire incontestable ; il est entre nos mains en ce moment ; gardons-nous de l'en laisser échapper ! car pour peu que nous sachions le tenir dignement, il se transformera pour nous en véritable corne d'abondance. La capitale de l'ancien monde, Rome, n'a plus que cette manière de vivre ; sentiment religieux à part, c'est son dernier souffle de prospérité.

Que vous demande-t-on pour perpétuer, sur vos quatre prin-

cipaux théâtres , les notions du goût , des traditions heureuses , des habitudes de vie sociale et la mise en scène de vos chefs-d'œuvre tragiques et lyriques ? 1,163,000 francs ! Quel est le sacrifice justement attendu du trésor pour encouragement de l'art dramatique dans nos grandes villes , pour secours accordés aux beaux arts de toute la France , pour indemnités données aux artistes de cette catégorie , pour souscriptions à divers ouvrages utiles aux progrès de l'école , pour émoluments et pensions d'auteurs dramatiques ? 601,000 francs ? A ces deux sommes joignez les 140,000 francs que coûte le Conservatoire royal de Musique , les 60,000 francs réclamés par l'insuffisance constatée de sa caisse de retraite , les 160,000 francs nécessaires pour mettre à jour le service de la caisse des pensions de l'Opéra , et vous trouverez un total de 2,124,000 francs à prendre dans un budget de plus d'un milliard.

L'emploi de ces 2,124,000 francs n'est-il pas justifié ? Est-ce une dépense improductive ou superflue ? Non , assurément , non ! Le vide qu'elle laisse dans le trésor , indépendamment des motifs de gloire nationale qui parlent ici assez haut , est largement comblé par les rentrées dont elle est la source sans cesse jaillissante. Barème à la main , on le prouverait. Si l'on pouvait se permettre quelque plainte en cette occasion , ce serait tout au plus celle d'un manque de largesse et d'une économie trop parcimonieuse ; car n'oublions pas que , jalouse de nos établissements de beaux-arts , l'Europe tressaillerait d'une secrète joie , si nous nous rendions coupables , à leur égard , d'un abandon dans lequel l'exact et froid calculateur aurait à reconnaître une sorte de suicide.

Un fait , qui n'est pas dépourvu d'intérêt , vient se placer naturellement à l'appui de cette assertion. Nous n'aurons garde de l'oublier ; car les faits , dans ce bas monde , auront toujours une grande force d'argumentation. Nous ne sachions pas de syllogisme qu'on pût leur opposer.

M. Lamare-Picquot , voyageur infatigable , avait parcouru , pendant quinze ans , diverses contrées de l'Amérique du Sud et de l'Asie , au péril de ses jours , il avait recueilli un grand nombre de productions animales et végétales particulières à ces climats. Il avait eu le bonheur de comprendre dans sa collection un tel nombre de symboles , statues et emblèmes ; en honneur dans les

temples de l'Indoustan , qu'il possédait , à lui seul , de quoi rétablir en entier le culte d'une pagode. Ces richesses zoologiques et ethnographiques . acquises au prix de son patrimoine . contenues dans soixante caisses , dont le transport lui coûta fort cher , le suivirent en France ; car si l'esprit du savant est cosmopolite , le cœur , chez lui , reste patriote. Pendant cinq ans , M. Lamare-Picquot proposa l'acquisition de son cabinet au gouvernement français qui nomma une commission d'examen. Nous eûmes l'honneur d'en faire partie avec MM. George Cuvier et Jomard. Ces deux savants reconnurent que plusieurs articles de zoologie , dont notre voyageur était en possession , manquaient au Cabinet du Roi , et que l'ensemble de l'importation ethnographique méritait d'être acquise , comme essentielle à la fondation d'une galerie réclamée par une étude qu'il était temps de nationaliser chez nous. En conséquence , ils engagèrent le gouvernement à en traiter avec M. Lamare-Picquot.

Celui-ci avait des prétentions si peu élevées , que , d'une demande de 60,000 francs , il est descendu à celle d'une rente viagère de 3,000 fr. , et d'une somme liquide de 1,500 fr. , avec laquelle il se proposait de rentrer dans sa carrière d'exploration.

Eh bien ! rien n'a été conclu ! Chaque ministre , tout en rendant hommage à la beauté de cette collection , tout en manifestant le désir de l'ajouter à notre richesse nationale , a reculé devant une demande de fonds à faire aux chambres. Nous ignorons si une tentative près d'elles serait plus heureuse aujourd'hui ; mais il n'en est plus temps : promené d'année en année , M. Lamare-Picquot a traité , à son grand avantage , avec la Prusse pour la partie zoologique de son cabinet , et avec Vienne , plus avantageusement encore , pour la partie ethnographique. Les caisses et le voyageur nous ont quittés.

Les arts ne sont pas ingrats ; leur donner , c'est prêter à gros intérêts. Par eux , Louis XIV s'est assuré une gloire plus durable que celle de ses conquêtes. L'argent dépensé pour eux en France n'est jeté ni dans la Loire , ni dans la Seine. Il rend l'étranger tributaire de notre prospérité , nous dirions volontiers de nos plaisirs. D'ailleurs , l'or échappe aussi promptement des mains de l'artiste qu'il y entre. Peintres ou statuaires , écrivains ou acteurs , thésaurisent peu. On n'accuse ni les uns ni les autres d'arrêter le mouvement social en s'opposant à la circulation des

espèces. Ils croiraient voler le pays , s'ils enfouissaient les justes rétributions accordées à leurs travaux. Quelque larges que puissent être celles-ci , elles s'éparpillent à l'instant , elles descendent dans les ateliers inférieurs , elles refluent dans la campagne qu'elles embellissent , dans les cités où elles se dissipent en constructions , et trop souvent une triste imprévoyance , qui tient à la nature du génie , nous force de gémir sur les malheurs d'une vieillesse glorieuse , mais laissée sans asile.

Une dernière objection a été faite contre les subsides votés en faveur des beaux-arts ; sans doute elle sera renouvelée ; si nous ne pouvons la prévenir , il est bon de la devancer par une réponse.

« Quoi ! nous dira-t-on , le budget de vos revenus ordinaires ne peut couvrir vos dépenses , et vous parlez sans cesse de grossir celles-ci ! au lieu d'amortir votre dette , vous l'accroissez d'une manière indéfinie. Ce n'est pas assez d'user de votre fortune présente , vous dévorez l'avenir. En alignant des millions sur le papier , songez un peu à l'immensité de la charge que vous imposez à vos arrière-neveux ; vous creusez un vide dans lequel périssent les empires ; sachez qu'ils ne prospèrent que par l'ordre et l'économie dans les finances ! »

Quant à nous , il ne nous tombera jamais dans la pensée de révoquer en doute les avantages d'une économie bien entendue , quoique , au moment où nous tenons la plume , deux grands exemples semblent jeter un démenti à cette vérité. Une dette , quatre fois supérieure à la notre , pèse sur la vieille Angleterre , et les îles britanniques ne succombent pas sous ce fardeau qui permet à leurs fonds publics de surpasser les nôtres en valeur. La Nouvelle-Angleterre , autrement dite l'Amérique du Nord , est sans dette ; ses coffres regorgent d'épargnes dont elle ne sait que faire , et elle est , en ce moment , en proie à une crise immense , incomparable en ses résultats , qui renverse de fond en comble les fortunes de ses plus forts capitalistes.

La dette française , au contraire , n'a point passé de justes proportions ; elle est en parfait équilibre avec nos revenus. Ce serait peut-être un malheur public qu'il devînt possible de l'anéantir d'un coup de baguette , même sans souffrance des parties prenantes au trésor. Si on le veut , nous défendons ici l'existence d'un capital fictif ; mais on conviendra au moins qu'il a des effets

réels. Il met en mouvement une foule d'industries qui, sans lui, seraient encore à naître. Jugez-en par la Grande-Bretagne : réduite aux seuls produits de son territoire, certes, elle ne serait pas parvenue à cette richesse commerciale, dont il n'y a eu d'exemple chez aucun peuple; les vrais embarras sont ailleurs que dans sa dette, et il n'appartient pas aux hommes d'État de les ignorer. Évitions les excès qui l'ont poussée vers des emprunts immodérés, sans nous effrayer de notre situation financière, aujourd'hui la meilleure de toute l'Europe.

Quand on nous accusera de préparer ainsi des périls à nos descendants, nous dirons à notre tour : Pourquoi imposerait-on à la France actuelle l'obligation de satisfaire à tous les besoins du moment présent et à ceux de l'avenir, sans appeler celui-ci en aide? où nous semons aujourd'hui, nos arrière-neveux ne moissonneront-ils pas? Si nos places fortes sont approvisionnées et mises dans un état respectable de défense, si un vaste territoire est traversé par des routes bien entretenues, si les extrémités de ce beau royaume sont mises en communication avec le centre par des canaux, qu'un grand écrivain a nommés des routes qui marchent, et dont un art accroît le mérite par une rapidité merveilleuse imprimée aux transports, faudra-t-il que les avances nécessitées par ces travaux pèsent sur les seuls citoyens qui les exécutent dans un esprit de généreuse prévoyance? Dès que le domaine de l'avenir s'agrandit, il serait inconcevable que l'avenir ne contribuât pas à l'améliorer. Nous serions tentés d'adresser les paroles suivantes à ceux qui doivent y figurer un jour :

« Nous vous laisserons une France florissante au dedans, considérée au dehors. Nos mains l'auront défrichée et fertilisée; nous aurons fait un tout de ses fractions éparses; nous aurons décuplé la valeur de vos usines, de vos champs et de vos vignobles, et il ne vous restera qu'à jouir des fruits de notre labeur. Héritiers heureux d'un patrimoine qui, avant nous, était sans existence, prétendriez-vous qu'il fût injuste de vous obliger à partager les charges d'une succession assez belle pour que vous ne l'acceptiez pas sous bénéfice d'inventaire? Certes, vous estimerez quelque peu ces bibliothèques, ces musées qui, chaque jour ouverts gratuitement à votre admiration, ne ressemblent pas à ce Muséum britannique où l'on ne peut pénétrer que l'argent à la main; vous ferez cas de ces monuments dérobés à l'an-

tiquité la plus reculée, riches des souvenirs de la valeur française, devenus presque des pages de votre propre histoire, et enlevés, par une sorte de magie, au sol sur lequel ils étaient enracinés ; vous ne compterez pas pour rien ces hospices dont la dotation assure un soulagement à vos douleurs, ces palais où le respect dû à la loi se fortifie de la solennité avec laquelle le magistrat en prononce les arrêts, ces temples sous les cintres desquels la pensée religieuse remonte vers sa source pour retomber bientôt avec un frisson adorateur, dans l'accablement de son infériorité en présence de la majesté divine !

» Non, nous ne vous ferons pas l'injure de croire que de pareilles richesses soient sans prix à vos yeux. Tableaux, statues, livres, manuscrits, obélisques, théâtres témoins d'émotions partagées par tout un peuple, fleuves enfermés sous des voûtes qui permettent de les franchir à pied sec, fleuves en suspens sur des voûtes qui les conduisent au sein de vos villes assainies, chemins parcourus avec une telle rapidité que l'homme semble avoir reçu en partage le don d'omniprésence, jardins et portiques, qui, peuplés des grandeurs d'un autre âge, s'embelliront du loisir de vos épouses et de vos enfants ; voilà ce que nous vous léguons ! Encore un peu de temps (et vous savez qu'il marche assez vite), encore quelques années, et vous serez en possession de cet immense mobilier, qui aura été notre ouvrage ! Tout cela sera à vous ! Vous en jouirez ; le misanthrope peut nous refuser de la reconnaissance, à lui permis ; mais ce n'est pas de votre part que nous avons à prévoir des murmures. Ce n'est pas vous qui nous accuserez d'avoir fait quelques emprunts à l'avenir pour vous mettre en possession de tous les trésors d'une vie perfectionnée ! Gens d'honneur, vous ne laisserez pas protester les billets à longue échéance tirés sur vous par vos pères ! En possession d'un capital amassé avec tant de peine, vous renierez d'autant moins une bien légère partie de la dette nécessaire pour le constituer, qu'au moins elle ne vous sera pas parvenue grevée d'arrérages. »

Effectivement, l'intérêt de cette dette est régulièrement soldé. Mise à jour, elle multiplie le nombre des hommes amis de l'ordre ; la richesse publique s'en est accrue ; les provinces lui doivent une partie des capitaux qui les fécondent. Les beaux-arts, l'art théâtral principalement, sont devenus un des éléments nécessaires de cette prospérité. De telles conquêtes sont les plus innocentes de

toutes ; elles n'ont jamais coûté de larmes. Si la vanité est blâmable dans les individus, les nations doivent placer quelque part leur orgueil. A la nôtre, une carrière d'un grand éclat a été ouverte ; il serait insensé de la lui ravir, surtout quand il est arithmétiquement prouvé que nos finances n'en souffrent pas. Cette vérité nous est tellement présente que nous pourrions encourir le reproche de nous y être trop appesantis. C'est dans cette crainte que nous posons la plume.

KÉRATRY,

Membre de la commission royale de surveillance
des théâtres subventionnés.

LE

MANUSCRIT DE NAPOLÉON.

Nous avons rencontré à Paris , il y a déjà quelques années, un digne homme qui anciennement avait été professeur d'histoire à l'École militaire. Il se nommait M. Delesguille. Dans le compte-rendu qu'il fit , en 1785, de l'aptitude de ses élèves, il avait écrit à côté du nom de celui d'entre eux qui depuis fut Napoléon ces paroles que tous les historiens ont recueillies : « Corse de nation et de caractère ; il ira loin , si les circonstances le favorisent. »

Je crois qu'à cette époque le jeune Napoléon Bonaparte était encore un peu plus Corse que ne le croyait M. Delesguille.

Il y a deux manières de comprendre les grands hommes. On peut se placer , pour les voir à l'œuvre , au point de vue de la Providence , et alors ils se présentent avec un ensemble de facultés , avec un accord d'impulsion et de volonté , merveilleusement propres à l'idée qu'ils ont mission de faire prévaloir. Ils naissent pour cette idée qui les saisit au berceau , et qu'après eux ils laissent couronnée sur la terre. Mais du milieu des contemporains , les choses apparaissent sous une autre face , et si , à la regarder de ce côté, la destinée des hommes supérieurs perd beaucoup de sa majestueuse unité , la philosophie proprement dite , celle qui aime à fouiller dans le cœur humain , s'empare de tout le terrain qu'abandonne la philosophie de l'histoire : le héros paraît moins , l'homme se dessine davantage.

Il n'est pas de plus intéressant spectacle que de voir la pensée d'un homme de génie se retourner et s'agiter dans les liens qui

la retiennent encore à demi sous le joug de ses propres habitudes et de celles d'autrui. Il faut la suivre, dégagée de ces liens, incertaine encore au début et cherchant sa route, puis cette route une fois trouvée, s'y précipitant et y entraînant tout un siècle. Si l'histoire ne se résigne pas à nous montrer son grand homme ainsi fait, elle le détache de l'humanité, et il se transforme, à nos yeux, en un être fantastique, qui, aujourd'hui déjà, appartient à peine à la poésie, et qui sera demain du domaine de la fable.

On a cédé trop souvent à la tentation de nous donner pour l'empereur quelque chose de semblable à ce que nous disons là ; et il est heureux que ses cendres n'aient pas encore eu le temps de refroidir sous le saule de Sainte-Hélène, car aisément on nous persuaderait qu'il n'a jamais existé.

Essayons cependant de retrouver sous ce personnage presque mythologique le second fils de Charles Bonaparte d'Ajaccio.

La vie de Napoléon présente deux époques bien distinctes : pendant la première, il a commencé par subir l'influence des préjugés de sa famille et de son pays, et ensuite l'empire d'une révolution encore trop fougueuse pour se laisser dompter, même par une main de fer. Dans la seconde, il a complètement répudié les sympathies et les entraînements du jeune homme, et, faisant tête à la révolution, il s'est mis à sa place pour continuer son œuvre. Écoutez les historiens. Le doigt sur la lèvre, ils vont vous montrer, isolé dans un coin de la société, un petit écolier secrètement en proie à une ambition démesurée et rêvant la monarchie universelle. Plus tard, il assiste avec une froide joie aux violences de la révolution, comme un avide collatéral qui se réjouit en secret de voir celui dont les biens doivent un jour lui revenir, abuser de la jeunesse et de la vie. Il la surveille, cette révolution ; il l'épie, pour ainsi dire, et il attend dans l'ombre, comme le chasseur, le moment de se jeter sur elle. Ce moment venu, il s'empare de la bête, l'apprivoise, et la mène en laisse contre les rois d'Europe. Je vous dis que ce n'est pas là le vrai Napoléon : c'est le Napoléon du roman, ce n'est pas celui de l'histoire. Avant de se placer par le génie et par la gloire au-dessus de tous les hommes, Napoléon a commencé par être un homme plein d'ambition, d'accord, mais d'une ambition vague, confuse, et qui ne sait bien d'avance ni son but, ni sa route.

Les premières années de l'homme de génie appartiennent tou-

jours en partie au passé, et cette obsession du passé, il lui est d'autant plus malaisé de la surmonter, que, se mêlant à toutes ses habitudes, elle se fait moins sentir. Avant de se tourner vers la France, la pensée de Napoléon s'était d'abord donné carrière dans la Corse.

Nous avons connu un officier-général qui avait passé une année à l'École militaire, à côté de Napoléon. Ils n'étaient séparés l'un de l'autre que par l'espace laissé entre deux tables dont ils occupaient les deux extrémités voisines. Une année entière s'écoula sans qu'ils se fussent une seule fois adressé la parole. Un jour, celui des deux qui est encore vivant aperçut entre les mains de son étrange condisciple un petit cœur en plomb. Il crut y voir des caractères tracés avec la pointe d'un compas, et, ayant eu la curiosité de les lire, il prit son temps, et lut, écrit de la main de celui qui depuis s'est si glorieusement identifié avec la nationalité française : « Gênes et la France n'y entreront jamais. » C'étaient les paroles textuelles.

Il est donc permis de conjecturer que, dans ses solitaires promenades de Brienne et de l'École militaire, Napoléon songeait à la Corse. Plus tard il s'est souvenu d'Alexandre, et au renom de Paoli il a préféré la gloire de César; mais le héros de son enfance et de sa jeunesse a été certainement Paoli. Ce général avait été l'ami de Charles Bonaparte, qui ne l'avait quitté qu'après la triste journée de Ponte-Nuovo. Lætitia Ramolino portait déjà Napoléon dans ses flancs, lorsque, se dévouant à la fortune de son époux, elle le suivit partout dans cette glorieuse campagne de la liberté corse. Ainsi on peut dire que Napoléon naquit soldat de Paoli. L'aventureuse jeunesse de son illustre compatriote, son amour pour sa patrie, ses combats contre Gênes, tout ce qui faisait de lui un grand homme à la manière antique, produisait une vive impression sur une âme encore à demi naïve, dans le premier élan de son ambition naissante. Napoléon, lorsqu'il vint en France, se trouvait placé comme un intermédiaire entre la Corse qu'il laissait toute frémissante encore de sa grande lutte, et Paoli que l'Angleterre avait accueilli dans son exil. Toutes les lettres qu'il recevait de la Corse étaient pleines de Paoli, et lui-même il écrivait en Angleterre à ce noble proscrit. Plus d'une fois il se dit tout bas que la destinée serait bien habile, si elle l'empêchait d'accomplir un jour la prédiction de M. Delesguille.

Plusieurs années s'écoulèrent, et M. Delesguille avait probablement oublié l'élève et la prédiction, lorsqu'en 1788, un matin, il vit entrer dans son cabinet un jeune officier d'artillerie : c'était Napoléon Bonaparte. A l'École militaire, Bonaparte n'avait de penchant que pour les sciences ou pour l'histoire, et Plutarque était son auteur favori. Je ne sais quoi l'avait averti que sa place naturelle était dans la société de ces grands hommes. On eût dit que dans le livre de leurs exploits il retrouvait écrites à chaque page ces paroles de J.-J. Rousseau sur la Corse : « J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite île étonnera le monde. » Ce Plutarque d'ailleurs a toujours été le conseiller des hommes d'action et des poètes dramatiques, qui sont aussi des hommes d'action à leur manière. Il était pour beaucoup déjà dans le génie de Shakspeare et d'Alfieri, et le voici encore pour quelque chose dans la gloire de Napoléon. L'héroïsme individuel, qui trop souvent disparaît dans le détail des histoires générales, se dessine si bien dans ces merveilleuses biographies !

Avec ce goût décidé et cette intelligence passionnée de l'histoire, il ne faut pas s'étonner si Napoléon conserva un souvenir plus tendre à son professeur d'histoire, à celui dont l'enseignement avait peut-être contribué à lui faire aimer cette science. Un matin donc, comme je le disais, il se présenta chez M. Delesguille. On causa pendant quelques minutes de l'École quittée en 1785, et du régiment suivi à la Fère, puis à Valenciennes. Mais comme dès-lors Napoléon aimait à marcher droit au fait, il se hâta de dire qu'il venait, comme jadis, prendre leçon d'histoire ; et en parlant, il tirait de sa poche un ample manuscrit. Le bon professeur, qui d'abord s'était laissé aller à un moment d'abandon et de familiarité (l'épaulette rapprochant un peu la distance), reprit son air grave d'autrefois, et demanda avec dignité de quoi il était question. Napoléon, qui n'avait pas eu le temps d'oublier les sévérités de son ancien maître, avait commencé par lire son essai à l'abbé Raynal. Raynal parut content, et l'engagea fort à continuer. Le style de Napoléon a toujours été un peu déclamatoire, et dans cette œuvre de jeunesse il devait y avoir de quoi plaire à l'auteur de l'*Histoire philosophique*. Seulement, si La Harpe ou Marmontel avaient passé par là, ces deux critiques ingénieux auraient pu apprendre à Raynal qu'il y a plus d'une manière d'être déclamateur, et que jamais on ne dira du style de ses écrits

ce que le vieux Domairon disait de celui de Napoléon : « C'est du granit durci au feu d'un volcan. » Quoi qu'il en soit, le suffrage de Raynal donnait quelque assurance à Napoléon. M. Delesguille prit le manuscrit, le déroula avec une lenteur solennelle, et, après en avoir lu le titre, il regarda l'auteur avec une sorte d'effroi. Ce titre portait : *Histoire de la liberté corse*.

C'était une espèce d'in-quarto, qui pouvait avoir cent quarante feuillets assez lâchement écrits. Si M. Delesguille avait reconnu son élève au choix du sujet, il ne le reconnut pas moins à sa mauvaise écriture, à ses nombreuses ratures, à sa diction tantôt traînante et commune, tantôt vive et originale, rarement, du reste, exempte d'enflure et d'une affectation particulière. Cà et là un trait de lumière éclatait sur une page terne, et alors l'honnête professeur, qui n'aimait guère mieux les révolutions dans les mots que partout ailleurs, refermait brusquement le manuscrit, puis attachait un regard effaré sur l'impassible figure du jeune officier. L'historien débutait par une description rapide de l'état de la Corse sous les divers maîtres qui l'avaient possédée. Arrivé à l'époque des deux Paoli, il racontait avec complaisance leurs héroïques tentatives, et le récit de ces saintes lutttes remplissait les deux tiers de l'ouvrage. D'un bout à l'autre, il était animé de l'instinct sauvage et républicain de la Corse.

Napoléon pria M. Delesguille d'écrire ses observations à la marge et sortit.

M. Delesguille s'acquitta de sa tâche en conscience, et ne perdit pas une occasion de glisser à la dérobée quelque bon et loyal avis parmi ses remarques historiques ou littéraires. Mais Napoléon ne revint pas : il avait une autre histoire à écrire. D'ailleurs son enthousiasme pour Paoli commençait à se refroidir.

Voici, en effet, ce qui se passait.

Lorsqu'en 1790, l'Assemblée constituante associa la Corse au bénéfice des lois françaises, Mirabeau, qui, dans sa jeunesse, avait eu, je crois, quelque chose à se reprocher envers cette île, s'élança à la tribune, et demanda le rappel des proscrits. Un décret fut rendu. Paoli accourut du fond de l'Angleterre, et avant de retourner en Corse, il vint à Paris remercier l'assemblée, et fut présenté à Louis XVI par le marquis de Lafayette. En Corse, sa présence fut saluée par des transports inouis. Ce fut une de ces journées comme il s'en rencontre, de loip en loip, dans l'his-

toire des républiques de l'antiquité , lorsqu'un peuple expie ses jours de colère , en se portant tout entier au-devant de ses bannis. Honneurs , titres , pouvoirs , tout ce que la France lui voulut donner , Paoli l'accepta avec reconnaissance , on pouvait le croire à Paris , mais , au fond , avec la pensée secrète de s'en aider contre la France elle-même , quand le moment serait venu de faire appel au vieux génie de la Corse.

Napoléon assistait à ce retour triomphant ; mais , précisément à la même époque , une révolution s'opérait dans son cœur et dans ses idées. Jeune , et dans la généreuse ferveur de ses premiers sentiments , il n'avait rien conçu de plus beau que de continuer Paoli. Il avait sincèrement aimé et admiré Paoli ; mais lorsque celui-ci se présenta pour achever lui-même ce qu'il avait commencé , il se sentit froissé comme si jamais il n'avait dû s'y attendre. Il était de ceux qui avaient travaillé avec le plus d'ardeur à étendre la popularité de Paoli , mais apparemment pour en hériter , et , pour ainsi dire , à la condition que l'exilé ne viendrait pas en recueillir lui-même les fruits. Il revint cependant , et Napoléon , gêné par son retour , se sentit mal à l'aise devant cet enthousiasme , que , plus qu'un autre , il avait contribué à entretenir. Le disciple trouva que le maître tardait trop à lui faire place. C'était chez lui un sentiment confus et encore mal défini ; mais c'en était assez pour éveiller au fond de son cœur des instincts cachés , un moment assoupis. Une amitié inaltérable avait uni Charles Bonaparte et le général Paoli ; mais entre les familles de ces deux hommes il existait , depuis longtemps , une secrète inimitié : celle de Paoli étant à la tête du parti corse , l'autre s'était déclarée pour la France , et Napoléon commençait à s'en souvenir. Les circonstances , d'ailleurs , étaient venues en aide à sa mémoire : il avait vu la France à l'œuvre ; il avait assisté aux préludes solennels d'une grande révolution chez un grand peuple , et ce spectacle avait singulièrement rapetissé à ses yeux la cause de la nationalité corse. Tous ces motifs amenaient insensiblement Napoléon en face de Paoli.

Ce dernier reçut , avec le titre de lieutenant-général , le commandement de la 25^e division militaire. Mais , le même jour , Napoléon était appelé à commander provisoirement un bataillon de gardes nationaux soldés , levés pour le maintien de l'ordre. On ne se persuade guère que la politique française ait eu alors la pensée

de contenir ces deux hommes l'un par l'autre. Napoléon ne s'était pas encore révélé ; et quel que fût , au fond , le dissentiment , il était toujours regardé comme le lieutenant de Paoli. Cependant , lorsque , le samedi saint de la même année , il eut à faire dans Ajaccio , la ville corse par excellence , et contre la garde nationale de cette ville , un essai du 15 vendémiaire , ses ennemis l'accusèrent tout haut d'avoir excité lui-même le mouvement qu'il venait d'apaiser. Ses ennemis furent mal conseillés en le forçant d'aller à Paris rendre compte de sa conduite ; car il y fut témoin des événements du 10 août , et cette journée éclaira pour lui l'avenir d'une vive et soudaine lumière. Peut-être éprouva-t-il un moment de véritable enthousiasme pour cette liberté dont l'explosion était si terrible. J'aime mieux croire que déjà il entrevoyait , de ce côté , quelque grand rôle à jouer. Toujours est-il que , dès lors , se sentant à l'étroit dans la Corse , il jeta dans le parti de la France le poids de son génie et de son ambition ; et comme il revenait en Corse plus Français qu'il n'en était parti , il ne faut pas s'étonner que Paoli lui ait paru plus Corse encore qu'il n'était. Ce ne fut d'abord entre eux que du refroidissement et de la réserve ; ils s'observèrent tous deux pendant quelques mois. Paoli supportait avec impatience ce regard froid attaché sur le sien. Lorsque deux ennemis , deux rivaux , se trouvent sans cesse face à face , il suffit de la moindre circonstance pour les précipiter l'un contre l'autre. Précisément à cette époque , eut lieu contre la Sardaigne l'expédition de l'amiral Truguet : elle échoua , et le général fut soupçonné d'être pour quelque chose dans cet échec. Sans attendre qu'on lui fit son procès , il se révolta ouvertement , et les inimitiés cachées éclatèrent au grand jour.

J'ai toujours regretté que les historiens du grand empereur aient si peu tenu compte de ses commencements , et glissé si légèrement sur les aventures du lieutenant d'artillerie. Après nous avoir conduits en passant à l'École militaire , ils se taisent tout à coup , Napoléon ne reparait plus que le jour où il s'en va éclater , comme une bombe , sur le rocher de Toulon. Que devient-il pendant les années intermédiaires ? Pense-t-on que ce génie ardent se dévora lui-même , dans la solitude , de stériles rêveries ? Non , déjà il avait commencé en partisan cette grande guerre de toute sa vie , dont il ne devait se reposer qu'à Sainte-Hélène. Qui retrouvera cette page obscure de son histoire ? qui nous rendra le prologue du

grand drame ? Je m'assure que le souvenir de cette lutte n'est point complètement effacé en Corse. A cette heure où les vieillards aiment à s'asseoir devant leurs chaumières , aux rayons du soleil couchant , plus d'un sans doute parle encore à ses voisins plus jeunes de l'effet que produisait sur ses contemporains la pâle et sévère figure de ce petit officier , qui , un moment , tint en échec l'immense popularité de Paoli. C'était là une vraie guerre corse : ce grand Paoli , qui avait si glorieusement délivré sa patrie de la domination génoise , qui une fois même avait dérouteré le génie guerrier de la France , et sur qui Alfieri attachait avec respect ce regard orgueilleux qui ne s'était pas baissé devant Frédéric II. Berlin crut trouver dans son jeune rival un adversaire assez redoutable pour ne pas craindre l'infamie en fermant les yeux sur les complots de ceux qui voulurent l'assassiner. Napoléon fut contraint de fuir avec toute sa famille. Humilié par cette nécessité qui n'avait rien de honteux , car il ne l'avait acceptée qu'après des prodiges d'audace , il brisa le dernier lien qui le retenait à la Corse , et le navire qui le recueillit sur la côte l'emporta tout entier vers la France. Il se réfugia aux environs de Marseille ; il était dans la destinée de cet homme d'arriver toujours le premier et sans être attendu , où sa fortune avait besoin de lui.

Vaincu à son tour , Paoli se retira de nouveau en Angleterre , où il mourut , plusieurs années après , avec la douleur de n'avoir pu faire la Corse libre , et de laisser Napoléon sur le trône de France. Napoléon avait à remplir une destinée plus grande que celle de Paoli ; mais cette pensée ne doit rien ôter à la grandeur de son infortuné compatriote. L'histoire a le cœur froid de sa nature ; elle se montre impitoyable pour tout ce qui fait obstacle à l'humanité dans sa marche. Si grande que soit la vertu d'un homme , si cet homme se met en travers du genre humain , elle le brise sans remords , comme elle se réjouit à voir tomber les plus nobles institutions , dès que les institutions nouvelles ont eu le temps de naître et de grandir. Mais cette vue impérieuse de l'histoire doit respecter dans le vaincu la moralité de ses efforts. La vraie grandeur , après tout , c'est la conscience qui la donne. Saluons avec respect ces Titans de l'histoire , que le bras du plus fort enchaîne et livre au vautour de la philosophie sociale , et gardons-nous de cet axiome de l'école : L'empire au meilleur. Celui qui dévoue sa vie entière à la liberté de sa patrie peut avoir la

vue courte ; mais il a , certes , l'âme grande , et à ce titre , Paoli resta pour nous un homme de Plutarque.

Napoléon , dont le génie n'avait rien d'antique , n'en était plus aux naïves et saintes admirations de sa jeunesse. Il avait pris place plus au large , et sa pensée mûrissait vite sous le soleil des révolutions modernes : on sait les merveilles de son épée.

Dans cette ivresse de l'ambition et de la gloire , il avait , on le croira sans peine , oublié son manuscrit ; mais il y avait en France quelqu'un qui ne l'oubliait pas : c'était M. Delesguille. Les succès de Napoléon dans la campagne de Piémont où il commandait l'artillerie , répandaient sur ce manuscrit un intérêt assez vif. C'était le point de départ d'une pensée déjà illustre. Après le 13 vendémiaire , M. Delesguille eut un moment l'idée de rapporter à celui qui venait de vaincre pour la Convention , cette œuvre de sa première jeunesse. Mais il craignit qu'on ne vît dans sa démarche l'apparence d'une flatterie , et cet honnête scrupule l'arrêta. L'année d'après , le général était en Italie ; lorsqu'il en revint , M. Delesguille eut encore la même idée , et cette fois , séduit par cette gloire qui commençait à séduire tout le monde , il voulut revoir son ancien élève , et le manuscrit lui parut tout simplement un excellent prétexte. Un matin donc , il le prit sous son bras et se dirigea vers la rue de la Victoire. Mais il faut croire que , chemin faisant , il entendit quelqu'un parler du général en chef de l'armée d'Italie , comme d'un homme destiné à mettre fin aux misères du directoire , et que ce mot lui donnant à penser , il suivit le conseil du hasard : car il rentra chez lui , sans avoir osé frapper à la porte du citoyen Bonaparte. Plus tard , lorsqu'il songea à se remettre en route , l'autre déjà était parti pour l'Égypte. Pendant que la croisade moderne se poursuivait glorieusement au loin , il se passa de telles choses en France , que le retour inattendu de Bonaparte inspira à chacun de singulières réflexions. Je ne sais de quelle nature furent celles de M. Delesguille , mais ce que je sais bien , c'est que la couleur républicaine de ce manuscrit commençait à l'embarrasser un peu.

Le lieutenant de 1785 avait si peu l'air maintenant de vouloir suivre le conseil de Raynal , et continuer un jour cette histoire de la liberté corse , que le pauvre maître se mit à craindre assez sérieusement qu'on ne lui en voulût de savoir encore qu'elle avait été commencée. Quelquefois il lui prenait une forte envie de brû-

ler cet ouvrage. Mais si l'auteur le lui redemandait ? Dire alors qu'on l'avait brûlé , c'était une périlleuse leçon à donner au conquérant , et le bonhomme n'en avait jamais donné de semblables. Il se résigna donc à garder fidèlement et surtout discrètement le dépôt qui lui avait été confié.

Le temps , au lieu de les calmer , ne faisait qu'ajouter à ses craintes. A chaque victoire qui rapprochait le général de la souveraine puissance , le dépôt l'inquiétait un peu davantage. Sa première pensée lui revenait souvent à l'esprit , mais il hésitait toujours , et plus il hésitait , plus Napoléon allait. Chaque jour de délai apportait un triomphe de plus au jeune historien de la liberté corse , et augmentait l'embarras de la démarche. Napoléon , qui du revers de son épée , ébranlait chaque fois un trône dans le monde , ne se doutait guère de ce petit contre-coup de ses victoires.

Pendant le consulat avait succédé au directoire , et chacun sentait que le consulat était un prélude à l'empire : quelques-uns le disaient avec crainte , beaucoup le pensaient avec espérance. M. Delesguille songea moins que jamais à produire son manuscrit , et moins il y songeait , et plus il avait peur.

Qu'on se figure donc son étonnement et sa frayeur , lorsqu'il reçut un matin une dépêche du premier consul. Il ne l'ouvrit qu'en tremblant ; mais comme il ne s'agissait après tout que d'une invitation à déjeuner pour le lendemain , il se rassura quelque peu. Voici tout simplement ce qui était arrivé. Le général , ayant lu le nom de M. Delesguille au bas d'une pétition , s'était souvenu de l'École militaire , et il avait voulu donner à son professeur d'histoire une marque de bienveillance.

Quoi qu'il en soit , M. Delesguille ne dort pas de toute la nuit suivante. Que lui voulait le consul ? Une imagination prévenue trouve un air étrange aux choses les plus naturelles. Au lieu de se dire que Napoléon voulait revivre un moment parmi les pensées de son jeune âge , on alla se demander s'il ne lui était pas venu quelque malencontreuse réminiscence , et si le disciple n'avait pas l'intention d'effacer de la mémoire de son vieux maître un souvenir qui lui pesait. Les ennemis du premier consul colportaient malignement , depuis quelques jours , deux ou trois réponses un peu rudes du bon Ducis aux avances du conquérant. Celui-ci voulait-il savoir s'il rencontrerait dans la nation beaucoup

de *canards sauvages* comme l'auteur d'*Hamlet* ? On pouvait le croire. L'heure approchait. Le digne homme endossa, de la meilleure grâce qu'il lui fut possible, un vaste habit noir à la française, et se dirigea vers les Tuileries, bien décidé à prendre conseil des circonstances, et à se taire si on ne lui parlait de rien. Toutefois, comme c'était un homme d'ordre et de prévoyance, il avait enseveli le manuscrit dans l'une de ses poches profondes, qui, aussi discrète que lui, n'en laissait rien voir au dehors.

Le général Bonaparte accueillit son convive d'une façon cordiale, mais du manuscrit il ne dit pas un mot. Cependant avec ce regard d'aigle qui allait toujours au fond de la pensée d'autrui, il dut remarquer une sorte d'embarras mystérieux dans l'attitude du bonhomme. Peut-être alors se souvint-il lui-même de sa visite d'autrefois et de l'objet de cette visite; mais il n'en fit rien paraître. Quoi de plus naturel d'ailleurs que d'expliquer un moment de trouble par l'étonnement et l'admiration ? On se mit à table. Les repas de Napoléon sont devenus chose célèbre par leur insigne brièveté : celui-ci ne dura pas dix minutes, et M. Delesguille, qui n'avait plus guère de dents, eut toutes les peines du monde à avaler une poire en compote. Il aimait à revenir sur ce déjeuner : c'était l'un de ses plus beaux souvenirs ; mais il ne parlait volontiers que de la compote.

Lorsqu'on se fut levé, Napoléon se rapprocha de lui, et le fit promener en causant. Le consul avait déjà l'habitude de marcher la tête penchée en avant, et les deux mains derrière le dos. Or, il se trouvait que M. Delesguille avait précisément la même habitude, et cette fois il ne prit pas garde qu'il avait l'air de se mettre un peu trop à l'aise avec son hôte. On voudrait savoir comment les courtisans prirent la chose, et si quelqu'un d'entre eux ne mit pas la main sur la garde de son épée. Mais l'irrévérent convive avait bien d'autres préoccupations en tête : il suait sang et eau pour se mettre au pas de son terrible interlocuteur. C'était un talent qu'il n'avait jamais eu, et dans cette occasion il ne réussit pas mieux que d'ordinaire. Il s'en consola par la pensée qu'il était maintenant trop vieux pour devenir maréchal d'empire. Toutefois il ne perdait pas son dessein de vue, épiant le moment favorable pour hasarder une allusion timide entre deux paroles du premier consul. Il ouvrait la bouche pour parler chaque fois que la conversation tournait un peu à la causerie; mais Napoléon la

relevait aussitôt par quelque vive et souveraine parole , et la phrase commencée s'arrêtait sur les lèvres de l'honnête professeur. Celui-ci ne perdait pas tout espoir. Les bonnes gens ont leur jour de courage : on est héros une fois au moins dans sa vie. Enhardi enfin par une familiarité si bienveillante , M. Delesguille ferma les yeux pour ne point voir cette majesté impériale qui déjà perçait dans la simplicité du consul. Il finit par croire qu'on lui pardonnerait sans trop de peine de rappeler une époque dont l'humble mémoire ne pouvait que relever le sentiment de la grandeur présente ; et , faisant un dernier effort sur lui-même , il essaya de dire quelques mots de certaine Histoire de la liberté corse, écrite , il pouvait y avoir quinze ans , par un jeune officier d'artillerie. Mais le consul l'entendit à peine et lui tourna le dos. Un peu étourdi de sa déconvenue , notre homme se dit en lui-même que son élève d'autrefois n'était pas encore sans doute assez maître de sa fortune pour jeter à tout son passé un sourire de défi. Sa poche , depuis ce moment , ne lui parut plus assez profonde pour cacher le manuscrit : il était devenu pesant come un lingot de plomb.

Le pauvre M. Delesguille retourna chez lui l'oreille basse , et se mit au lit avec la fièvre.

Quelques jours après , il apprit que le premier consul l'avait nommé sous-chef au ministère de la guerre , emploi qu'il occupa jusqu'en 1815. Qui sait ? Il regarda peut-être ce bienfait comme une obligeante invitation à garder le silence. Il le garda longtemps , évitant avec soin de faire parler de lui , se croyant oublié , et heureux de le croire. Il n'avait d'ailleurs aucune prétention : il ressemblait à ces bons pères qui n'ont d'ambition que pour leurs enfants , et Napoléon était un peu son fils. Et puis il y avait des jours où il se persuadait à demi que son ancien élève avait quelque petite raison de le craindre , et quoiqu'il eût peur , tout le premier , de la crainte qu'il croyait inspirer , cette pensée , qu'il ne s'avouait qu'en secret , ne laissait pas de flatter sa vanité ; car enfin , je vous le demande , l'empereur d'Autriche pouvait-il en dire autant ?

On ne parlait pas du manuscrit , et on le croyait oublié ; à peine le regardait-on encore quelquefois à la dérobée , comme un de ces objets dont la vue fait mal , et sur lesquels néanmoins une irrésistible puissance ramène sans cesse nos regards.

Un événement vint troubler cette apparente sécurité et déromper de ses illusions le respectable sous-chef. Il avait pour secrétaire un jeune homme plein de malice, et de plus grand amateur de raretés bibliographiques. Comment celui-ci avait-il appris l'existence de ce manuscrit ? c'est ce que nous ne saurions dire. Toujours est-il qu'un matin, c'était en 1810, M. Delesguille ayant donné à son secrétaire un peu plus de besogne que de coutume, s'excusant sur la campagne qui allait s'ouvrir et sur les ordres précis de l'empereur :

— Bon ! votre empereur, répondit le jeune homme avec un peu d'humeur, il n'a pas toujours été si amoureux du pouvoir absolu, et on lui a connu certain goût profane pour les beaux yeux de la liberté. Vous le savez mieux que personne, monsieur Delesguille, et si vous vouliez parler....

— Il est vrai, dit M. Delesguille, visiblement embarrassé et faisant effort pour sourire, qu'à l'École militaire il aimait assez faire les choses à sa guise, et qu'il avait le nez dans Plutarque plus souvent que je n'aurais voulu.

— C'est apparemment, répliqua l'autre avec un sang-froid désespérant, qu'il étudiait la vie de Timoléon pour mieux écrire celle de Paoli.

Le bonhomme agita vivement sa sonnette, et un garçon de bureau entra.

C'était une manière comme une autre de détourner la conversation ; mais notre jeune homme était décidé à ne pas tenir compte de cette petite ruse de guerre. Il attendit patiemment que le garçon de bureau fût sorti avec un ordre insignifiant, et dès qu'on eut cessé d'entendre le bruit des pas qui s'éloignaient :

— Allons, monsieur Delesguille, reprit-il, avouez-le bonnement, vous avez chez vous un écrit de Napoléon.

M. Delesguille fit un bond sur son fauteuil, recula de deux pas sans se lever, arracha brusquement ses vieilles lunettes de son nez, et d'un air affrayé qui ne voulait qu'être sévère :

— Qui dit cela, mon Dieu ? quelqu'un qui veut ma tête.

Le secrétaire eut un moment de remords ; il aimait sincèrement le sous-chef, qui le traitait comme un fils, et cette exclamation tragique lui fit craindre qu'il ne fût allé trop loin, et qu'il n'y eût dans tout ceci quelque chose de plus sérieux qu'il n'avait

cru. Mais, fort de ses bonnes intentions, il ajouta, écrivant toujours :

— Ce Paoli était vraiment un grand homme, il aimait sa patrie, et il la voulait libre.

Ici le regard de M. Delesguille devint suppliant.

— Et l'empereur écrivait-il alors aussi mal qu'il fait aujourd'hui ?

— Plus bas, pour l'amour de vous, dit la pauvre victime avec l'accent d'un homme qui va se rendre, et qui dissimule sa défaite en ayant l'air de ne craindre que pour autrui ce qui le fait trembler pour lui-même.

— A la bonne heure, dit le secrétaire, voilà que nous commençons à nous entendre.

Et quittant sa chaise de cuir, il vint s'appuyer avec une familiarité affectueuse sur le dossier du fauteuil de M. Delesguille, qui, n'osant se retourner, prit lentement une prise de tabac, suivant le conseil de Sganarelle ; puis élevant la main jusqu'à l'oreille du secrétaire, il la tira doucement sans le regarder encore, et dit en soupirant : Oh ! la jeunesse, la jeunesse !

— Oui, continua, mais tout bas cette fois, l'impitoyable secrétaire, quand on est jeune, on prend parti pour la république, on écrit avec enthousiasme l'histoire de la liberté de son pays ; puis un beau matin on se déclare empereur des Français et roi d'Italie ; n'est-ce pas cela que vous vouliez dire ?

M. Delesguille n'avait plus d'autre ressource que de se rendre sans condition. Il se rendit, raconta tout ce qu'on voulut, et promit tout ce qui lui fut demandé.

Le lendemain, il entra au bureau d'un air mystérieux, retenant son souffle et marchant sur la pointe des pieds, puis il ferma soigneusement la porte derrière lui et alla silencieusement s'asseoir dans son fauteuil, sans répondre au malin secrétaire qui lui souhaitait la bienvenue. Il tira ensuite avec précaution de sa poche un vaste rouleau de papier attaché avec un petit cordon de soie, le déposa sans bruit sur la table, et poussa un profond soupir, comme un homme qui aurait fait un grand effort.

Le jeune homme s'empara du manuscrit, l'examina curieusement, le parcourut page à page, élevant la voix par intervalles, lorsqu'il rencontrait quelque note dont les événements avaient fait une hardiesse. M. Delesguille craignit de voir se renouveler ses

tribulations de la veille, et s'écria : Eh ! mon Dieu ! emportez-le chez vous, vous le verrez tout à loisir. Ce furent les seules paroles qu'il prononça de la journée, et elles lui coûtèrent beaucoup : il ressentait ce qu'on éprouve à laisser entre les mains d'un enfant une arme qui peut le blesser lui ou les autres. A part ce petit scrupule, je crois qu'il était aussi heureux de donner son manuscrit que l'était l'autre à le recevoir ; car jamais il ne le redemanda. C'était là une de ces propriétés ruineuses qui ne rapportent pas ce que demande leur entretien. Il devint évident que depuis ce jour le cher homme dormait plus tranquille ; il avait le teint plus frais et rajeunissait à vue d'œil. Il marchait librement dans sa maison, parlait haut, et n'avait plus rien de cet air du dragon de la fable. C'était comme un sort dont il se sentait soulagé. Il pouvait maintenant se bercer tout à son aise dans ses souvenirs de l'École militaire et parler de son ancien élève : quelquefois même il se surprenait à en parler comme s'il était encore son maître.

La restauration arriva, et on pouvait tirer certain parti de cet ouvrage : ce qui avait été une cause de long martyre pouvait devenir une source de fortune. Mais M. Delesguille eût donné volontiers sa vie plutôt que de s'avilir en se joignant aux ennemis du grand empereur ; il eût regardé cela comme un parricide. Il regretta amèrement que le manuscrit fût sorti de ses mains, car maintenant il l'eût brûlé avec bonheur, pour empêcher qu'on ne s'en servît contre la mémoire de Napoléon, et, comme la veuve antique, il en eût avalé les cendres.

Mais le manuscrit, qu'était-il devenu ? Celui qui l'avait reçu partit en 1812 pour la campagne de Russie, et le laissa, parmi d'autres papiers enfermés dans une cassette, à la garde de sa famille. On le crut mort, lui, comme tant d'autres, et M. Delesguille avait coutume de dire en parlant de lui : Pauvre jeune homme ! j'ai toujours eu dans l'idée qu'il lui arriverait quelque malheur ! Et il y avait comme du remords dans le ton avec lequel il prononçait ces paroles. La famille ouvrit la cassette, examina les papiers, et le manuscrit ne portant aucun nom d'auteur, il faut croire qu'il fut brûlé ; peut-être le prit-on pour un pamphlet contre l'empereur. Le secrétaire qu'on avait cru mort reparut plein de vie, mais le manuscrit ne se retrouva pas.

Celui qui le découvrira, s'il existe encore, peut maintenant le

faire imprimer sans crainte : le bon M. Delesguille est mort , et Napoléon est remonté sur sa colonne.

ANTOINE DE LATOUR.

GALERIE DE BAS-BLEUS.

II.

LAMENTATION D'UN BAS-BLEU.

— Ah ! ciel ! malédiction ! je suis perdue , accablée ! on me désole , on m'opprime !... Quel fléau ! quel scandale ! voilà qui crie vengeance !

— Quoi donc , madame ?... qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? qu'avez-vous ?...

— Les Bas-Bleus , monsieur , une galerie de Bas-Bleus ! Les Bas-Bleus de Paris et de la province qu'on se propose d'esquisser , de crayonner , de... Ah ! l'émotion me suffoque !... je crois que j'en mourrai !

— Mais encore une fois , madame , pourquoi vous laisser émouvoir ainsi par ce titre et cette galerie de Bas-Bleus ?...

— C'est que vous ne savez peut-être pas , monsieur , que je suis auteur de trois recueils de poèmes intimes , intitulés , l'un *Aimante* , l'autre *Pensante* , et le troisième *Agissante*. J'ai fait aussi deux brochures fatalistes contre le Code civil et conjugal : l'une a pour titre : *Qu'est-ce que cela me fait d'être femme ? ou de l'Émancipation des cuisinières françaises* , et l'autre...

— Eh bien ! madame , quand même la collection de vos œuvres complètes devrait être encore grossie de vingt autres brochures du même bord , faut-il pour cela vous déchaîner , vous emporter ? En quoi cela vous touche-t-il ?... êtes-vous Bas-Bleu ? avez-vous assez fait je ne dirai pas pour vous attirer , mais pour mériter un pareil surnom ?... Le trouvez-vous offensant ou injuste ? eh bien !

vous ne le porterez pas ! rien n'est plus naturel ! on n'est pas colonel d'un régiment, ni Bas-Bleu avéré pour avoir fait deux campagnes ou écrit deux brochures fatalistes... Vous semble-t-il au contraire honorable ou même flatteur (et c'est notre avis) d'être appelé Bas-Bleu ? Eh bien ! vous êtes Bas-Bleu, madame, Bas-Bleu de droit, de titre et d'office... Il nous semble pourtant qu'on ne saurait être plus accommodant !

— Ah ! n'importe, monsieur, c'est une infamie, un odieux complot ! Une galerie de Bas-Bleus ! a-t-on vu cela ? comprend-on cela ?... Et de quel droit, monsieur ? qui vous a permis de nous afficher ainsi ?... Quelle lâcheté ! quelle trahison ! s'attaquer à de faibles femmes qui n'ont pour se défendre ni bouclier, ni estremaçons, qui n'ont au monde que leur plume ou leur fer à papillotes !... Mettre en scène leurs rides, leurs écrits, déchirer le voile sacré de leur intimité !... Moi qui vous ai comblé de tant de marques d'intérêt, monsieur, moi qui vous ai admis à toutes mes lectures, monsieur, et me proposais même de vous faire tenir incessamment des billets pour l'Athénée des femmes !... Oh ! Diane ! oh ! Jeanne d'Arc ! Clio, Polymnie, Euterpe ! une galerie de Bas-Bleus !... Chastes muses, vous le voyez et vous ne vous réunissez pas pour déchirer, comme les femmes de Thrace, l'insensé, le profane qui a osé entamer une pareille histoire !... Mais non, modérons-nous plutôt, car si nous imitions les Bacchantes, notre calomniateur serait assez fat peut-être pour se croire un Orphée...

Cette conversation n'est que l'échantillon et le simple extrait des menaces de toute nature, des malédictions que nous avons eu à essuyer depuis quelques jours. Et cela, pourquoi ? pour avoir osé inscrire sur une de ces pages cette simple annonce : *Préface d'une galerie de Bas-Bleus.*

Le tonnerre, roulant sur le toit de l'Athénée des femmes, n'eut pas produit à coup sûr une commotion plus vive. En vain comptions-nous sur la devise d'égarde et de courtoisie de tout temps attachée à la bannière de ce recueil ; en vain avions-nous cherché à nous retrancher derrière ce mot *préface* qui, après tout, ne réalisait rien et ne faisait que promettre ou présager ; rien de tout cela ne nous a protégé.

« La préface d'une galerie de Bas-Bleus ! Ma chère, on a osé imprimer cela en toutes lettres ! Cette préface, c'est vous, n'en

doutez pas. — Non, ma chère, c'est vous-même ; je vous ai reconnue ; c'est bien vous qu'on a prétendu désigner, stigmatiser ; vous êtes Bas-Bleu I. — Alors vous êtes donc à la fois Bas-Bleu II, III, IV et V. »

Ainsi s'exprimaient entre elles certaines muses, charitables interprètes de nos intentions. Et puis venaient les graves inculpations, les lettres anonymes, les cartels de plumes par la petite poste. La république des lettres féminines s'est soulevée tout entière, et que ne nous est-il permis de transcrire ici quelques-unes des épîtres qui nous sont parvenues à ce sujet ! singuliers monuments d'éloquence, épîtres à la fois bilieuses, caressantes et irascibles. Rien n'a été oublié : invocations pastorales à nos sœurs, à nos tantes, à nos marraines ; appel à la chevalerie française, à la politesse de la féodalité et des croisades. Les douze pairs de Charlemagne, Bayard, Duguesclin, Lauzun, Richelieu, tous les séducteurs et les preux de l'ancien régime ont été, en vérité, ressuscités pour défendre contre nos pages félonnes des physiologies de femmes que nous n'avions jamais prétendu regarder en face, et de chefs-d'œuvre dont nous ignorions même l'existence.

Grâce à ce nuage de suppliques et de lamentations, nous avons pu être initié à une littérature vierge que nous ne soupçonnions même pas. A quels volumes, à quelles brochures n'avons-nous pas eu affaire ? Tantôt c'était une tante venant nous demander grâce pour sa nièce, qui composait, disait-elle, des idylles pectorales pour sa santé et par ordonnance du médecin, en guise de tisanes rafraîchissantes et de lait d'ânesse ; tantôt c'était un canton ou une province qui nous priait de vouloir bien respecter la muse des cloches et de l'académie du département. Enfin, un mari nous écrivait : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous envoyer les poésies de ma femme ; mais, je vous en prie, ménagez-la ; je vous jure que Loïsa n'a jamais été Bas-Bleu. Loïsa, c'est une colombe âgée de trente-six ans et quelques mois, et qui ne vit que de larmes, d'épithètes, de césures et de feuilles de saule, etc. »

Comment voulez-vous qu'on résiste à cela ? Comment pouvions-nous ne pas abdiquer aussitôt le prétendu fer rouge dont on nous armait, lorsqu'un mari en appelait ainsi à nos sentiments généreux, nous donnait à entendre que sa tranquillité, son bonheur

domestique , étaient en quelque sorte attachés aux hémistiches de sa femme ?

Le mari de Bas-Bleu n'est du reste pas le personnage le moins curieux de cette comédie dont nous n'avons encore déroulé que la préface. Cet homme à part , Phaon de la publicité en jupes , a presque autant d'amour-propre pour les livres et les succès de son ménage , qu'un jardinier pour ses giroflées et ses tulipes. Il ne compose , il est vrai , ni poèmes , ni préfaces ; mais il les cultive , il les voit pousser. Ses mœurs et sa physionomie représentent le thermomètre symbolique des inspirations et des idées de la communauté. Le Bas-Bleu cherche-t-il une périphrase , une rime , ou demeure-t-il embarrassé dans un plan de roman ou de théâtre ? La figure du mari devient aussitôt rembrunie , laborieuse ; vous diriez un commentaire. Si au contraire le Bas-Bleu voit sa composition se dérouler facilement et se diriger sans efforts vers un heureux dénouement , alors la figure du mari s'éclaircit , rayonne ; c'est une espèce de miroir ovale qui réfléchit le soleil. C'est le mari aussi qui s'occupe de tous les menus détails de succès et des livres du Bas-Bleu. Quand sa femme est sous presse , il ne respire plus , il ne vit plus ; il court , il vole , il corrige les épreuves , il va aiguillonner les imprimeurs , il colporte les *bons à tirer* , il se charge d'aller attendrir les feuilletons et le journalisme. Il est bien plus sensible aux morsures de la critique que la muse elle-même. Si on pique les vers de sa femme , c'est comme si on le piquait lui-même. Ses nerfs tressaillent , il saigne à chaque hémistiche qu'on touche , il vit dans la prose , dans les conceptions du Bas-Bleu : « Frappez sur moi , vous dit-il , mais épargnez les accents de Loïsa. » — Nous avons eu à répondre aussi aux maris de Bas-Bleu.

Enfin , n'avons-nous pas vu s'élever contre nous jusqu'à certains petits Bas-Bleus coiffés en bandeau , âgés de treize à quatorze ans tout au plus , et presque aussi intraitables , dans leur genre , que leurs grand' tantes ou leurs grand' mères. Ces Chaperons Rouges littéraires nous ont pris pour un loup prêt à dévorer les agneaux et les pigeons de leur poésie.

En un mot , l'indignation a été générale. Nous avons été accusé de vouloir jeter le gant (le gant de fer) à toutes les femmes de lettres belliqueuses ou non. Voilà tantôt quinze jours que les ruelles poétiques commentent nos pages , les maudissent et les

analysent. Autant vaut dire que nous sommes aux gémonies.

Eh bien ! critiques de tous les âges, vous voyez ce que l'on gagne à écrire avec bonne foi. Le ciel a vu notre cœur, cependant, quand nous annoncions cette galerie de Bas-Bleus. Nous agissions avec une bonhomie digne, vraiment, du squire Western. Pénétré du vif éclat et du mérite de certaines muses, nous voulions, loin de les déprécier, leur construire, au contraire, un arc de triomphe ; nous disions aux femmes auteurs : « On ne vous juge pas, mesdames, on vous adule. » Or, qu'est-ce que l'adulation, quand on a atteint l'âge de discrétion, ou quand on écrit, ce qui revient au même ? Une ironie le plus souvent ; c'est pourquoi nous voulions vous enrégimenter, vous ranger en ordre de bataille. Place aux Bas-Bleus ! place à la vieille garde et aux conscrits ! voici les caporaux et les sergents, puis les colonels, les maréchaux, l'état-major. Nous voulions, pesant vos titres dans les balances de notre équité, décerner à tel Bas-Bleu des chevrons, à tel autre la croix d'honneur, à un troisième une place aux Invalides. Mais hélas ! comme on est compris ! Elles ont pris notre arc de triomphe pour des fourches-caudines.

Plus de restrictions donc, plus de détours ! et, en admettant que dans un pareil sujet la galanterie, si souvent perfide et jalouse, ait jamais été dans notre pensée, répudions cette réserve, cette critique mignarde, introduite par quelques beaux esprits afin de diminuer l'omnipotence des femmes de génie. Nous dirons tout ce que nous savons sur leur compte ; tôt ou tard, on nous saura gré de notre franchise.

Supposons maintenant que quelqu'un nous adresse cette question : « Que pensez-vous des Bas-Bleus en général ? Faut-il se plaindre ou s'applaudir de l'existence et de la multiplicité des Bas-Bleus ? Les Bas-Bleus sont-ils nécessaires, oui ou non ? »

Nous répondrions d'abord nettement et hardiment : « Oui, les Bas-Bleus sont nécessaires ; il en faut dans nos mœurs, dans notre civilisation, de même qu'il faut des meubles gothiques, du vieux-sèvres, des frivolités alsaciennes, flamandes ou chinoises. » Comme distraction, comme passe-temps de société, le Bas-Bleu est essentiel, il égaye, il occupe. Quand on n'admire pas ses productions, on en est quitte pour s'amuser de ses prétentions, de sa toilette, de ses œillades exagérées, et de l'affectation de hauteur ou d'inspiration qui domine ses moindres gestes.

Nous disons même qu'il est non-seulement agréable, mais flatteur aussi et honorable pour la France de compter dans son sein une quantité de Bas-Bleus trois fois plus grande qu'aucune autre nation. C'est une raison de plus pour nous enorgueillir de notre territoire.

Mais si on nous faisait cette autre question : « Est-il avantageux ou non de connaître un Bas-Bleu ? Peut-on se laisser initier impunément à cette intimité et à ces relations ? »

Nous répondrons alors : « Oui et non. Oui, parce qu'il faut tout voir, connaître tous les coins et recoins du labyrinthe social. Non, si vous tenez essentiellement à votre tranquillité et à l'ordonnance, parfaitement symétrique, de vos habitudes, de vos idées, et de votre existence. »

Si donc nous voulions ouvrir cette galerie de Bas-Bleus, dont nous n'avons jamais prétendu accepter à nous seuls le fardeau, ce ne serait ni le *Bas-Bleu protecteur*, ni le *Bas-Bleu prophète*, ni le *Bas-Bleu valseur*, que nous ébaucherions d'abord, ce serait le *Bas-Bleu intime*.

Le *Bas-Bleu intime* possède à peu près les défauts et les qualités du genre de romans dont il emprunte le nom. Il est majestueux et embrouillé. Tout le monde a connu le *Bas-Bleu intime*, a été admis, une fois au moins, à ce coin du feu fantasque, à ce désordre calculé, qui n'est ni le pêle-mêle de la chambre d'un garçon ni la franche confusion de l'appartement d'une coquette ; espèce de chaos pesant qui étourdit sans attacher, fatigue sans profiter à l'observation ; quelque chose comme une grammaire sanskrite, dont les feuillets seraient intervertis.

Le Bas-Bleu a dû vous dire un jour d'un ton mourant : « Venez me voir, monsieur, tel jour, à telle heure, nous ferons échange de pensées et de méditations. »

On y va, et pourquoi ? Explique cela qui pourra. Pourquoi monte-on en ballon ? Pourquoi va t-on à Londres, où on est sûr de rencontrer le spleen et les brouillards ? Pourquoi s'embarque-t-on pour les Grandes-Indes ? Pourquoi visite-t-on le *Bas-Bleu intime* ?

Ordinairement, la première visite se passe bien. Le Bas-Bleu étale sa philosophie et ses hardiesses socialistes, tout en écumant sa cafetière. On cause familièrement ; on détruit le mariage ; on

réhabilite la femme ; la cheminée fume à outrance ; liberté pleine et entière , c'est la lune de miel.

A la seconde entrevue cependant , l'atmosphère commence à s'épaissir. Le Bas-Bleu se met à vous sonder sur la doctrine de Pythagore , les traités de Platon et l'anatomie comparée. La migraine vous prend ; alors le Bas-Bleu intime s'écrie :

— Ah ! je vois bien que vous êtes un être froid , monsieur , languissant ; comme la plupart des hommes , vous ne me comprenez pas ! Comment pouvons-nous discourir , discuter ensemble , moi dont le cerveau est un volcan , moi qui voudrais voir l'univers entier en combustion , le genre humain dans un cratère , pour dénaturer un peu le genre d'existence fade et superficielle que les convenances , les lois et la société nous ont fait.

Ainsi s'exprime le Bas-Bleu intime. Comme vous tenez à l'honneur de votre sexe , vous déclarez à cette femme-volcan que vous avez vu plus d'une fois se fondre les neiges et le frimats qu'elle se plaît à accumuler sur votre cœur , et qu'enfin certains regards , certaines paroles de femme...

— Ah ! ah ! interrompt aussitôt en riant le Bas-Bleu , qui s' imagine vous avoir compris ; de l'amour ! Vous auriez de l'amour pour moi ! La plaisante chose ! L'amour est une loterie , monsieur , ou plutôt un jeu où toutes les chances sont contre les femmes. D'ailleurs j'ai aimé aussi , moi qui vous parle (le Bas-Bleu intime est toujours en-deçà ou au-delà de l'amour) , mais à présent , mon âme est épuisée ; mes idées , mes conceptions , mon style , ne roulent plus que sur le lit d'un fleuve tari. Je ne suis plus qu'un squelette moral , je vous défends de m'aimer ; oui , de par Jupiter et les Parques ! je vous le défends ! J'ai trop de feu , trop d'élan pour vous , vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme qui vit de nourriture intellectuelle , d'illuminations poétiques , d'émancipations , de génie , etc....

Voici maintenant une difficulté que nous proposons aux physiologistes et aux philosophes. D'où vient cette force attractive qui vous enchaîne presque malgré vous au coin du feu d'un Bas-Bleu ? L'ennui vous accable ; la littérature , le mariage , la religion , la société , tous ces grands mots vous tuent. Que ne donneriez-vous pas pour respirer un peu en liberté , pour voir tourner seulement par une croisée les moulins des buttes de Montmartre ?

Malgré cela cependant, vous restez. Ce n'est ni de l'intérêt, ni de la curiosité; c'est une sorte d'engourdissement, de somnambulisme accablant. Singulier phénomène.

Quelques gens d'esprit ont cherché à résoudre ce problème. Les uns ont cru voir là une espèce de défi qu'on se portait à sa propre résignation. C'est ainsi qu'on achève un livre, une fois entamé, si fastidieux qu'il soit. D'autres ont cru, au contraire, que cette espèce de violation à un mot couvert du droit des gens tenait au Bas-Bleu intime lui-même qui arrange presque toujours d'avance ses phrases sur de telles proportions, qu'il se passe quelquefois deux heures entières avant qu'une seule parenthèse soit fermée.

Craignez donc le Bas-Bleu intime; ne vous décidez à aller sonner à la porte de son tabernacle qu'avec de grandes précautions. Aujourd'hui, en effet, on vous cajole, on vous accueille.

Demain, au contraire, quel changement! On vous maudit; vous êtes réputé l'homme du monde le plus affreux. « Pourquoi n'avez-vous pas assisté hier à cette lecture intime où vous étiez invité vous cinquante-deuxième? Allez, homme sans passions, sans élan, votre froideur sera aujourd'hui publiée dans tout le canton des femmes auteurs. » Remarquez que, bien que les Bas-Bleus intimes se détestent les uns les autres, tout s'y sait cependant. Un fait qui peut intéresser la corporation est répandu et presque à la même heure au Marais, aux Champs-Élysées, ou dans la banlieue, par je ne sais quels télégraphes cachés.

Que serait-ce cependant, si vous étiez par malheur critique ou feuilletoniste? Comment exprimer alors tout ce que vous aurez eu à endurer de la part du Bas-Bleu intime?

On publie, par exemple, dans un journal de la Picardie ou du Loiret, imprimé sur papier tendre, un article sur les Bas-Bleus et les Muses.

C'est vous, monsieur, s'écrie aussitôt le Bas-Bleu intime, c'est vous qui devez être nécessairement mon Zoïle du Loiret. Voilà de vos traits: vous ne respectez rien, vous foulez tout aux pieds, honneur, relations, génie et procédés. Si j'écris, cependant, vous le savez, ce n'est ni par gloire, ni par ambition: c'est seulement pour donner un successeur à mon manchon ou une héritière à ma toque de velours. La littérature ne représente pour moi que du mérinos, quelques panaches et des guirlandes roses. Ah! mon-

sieur, je vous le prédis, cet article-là vous portera malheur.

Mais si vous parvenez à prouver que vous n'avez jamais trempé dans aucune diatribe du Loiret ni de la Picardie :

— N'importe, monsieur, reprend alors le Bas-Bleu, l'article n'est pas de vous, mais vous étiez bien capable de l'écrire. Il y a tant de fiel, de ruse et de noirceur dans l'âme d'un journaliste ! Quel abîme ! quel gouffre ! Cependant, malgré vos indignités, je vous pardonne ; je n'ai point d'animosité contre vous. Comprenez-vous ma grandeur d'âme ? Voici ma main.

Il vient un temps pourtant où, à force de persécutions et de plaintes, le Bas-Bleu intime finit par lasser votre dévouement ; vous rompez avec une amitié qui exige à la fois tant de frais d'esprit, de patience et d'abnégation d'amour-propre.

Mais alors que ne fait-on pas pour vous rappeler ! Vous croyez qu'on se sépare comme on veut du Bas-Bleu intime. Quelle simplicité ! Ce n'est point une relation, c'est un pacte. Vous oubliez les volumes de poésie qu'on vous fera remettre, avec dédicaces : *A mon meilleur ami ! A mon plus sincère ami !* Puis les lettres, modèles d'amitié lyrique, les appels à votre sensibilité, à la noblesse de vos sentiments. A moins d'avoir un cœur de roche, vous ne pouvez pas vous dispenser de revenir.

Vous revenez donc. Et quel triomphe pour la femme auteur ; quelle gloire pour son sexe ! Il faut savoir que le Bas-Bleu intime change d'amitiés tous les trois mois. Or, le grand point pour lui est de n'avoir point, comme on dit, *le dessous dans la rupture*. Il se réconcilie à tout prix, afin de se brouiller ensuite avec plus d'éclat.

Nous offrons, du reste, ici un modèle authentique des lettres de rupture des Bas-Bleus intimes. Ces lettres forment ordinairement l'appendice d'une correspondance volumineuse. où le Bas-Bleu vous a surnommé son père, son ami, son chevalier, son cygne, son protecteur et son ange gardien.

« MONSIEUR,

» Vous êtes un drôle, et j'espère qu'après cette lettre, vous n'essaierez ni de vous représenter dans *mes salons*, ni de vous occuper en aucune façon de mon intérieur, de ma personne ou de mes écrits. Si j'étais un homme, monsieur, il y a longtemps

que je vous aurais souffleté publiquement ; mais comme je ne suis qu'une pauvre femme , je me borne à vous déclarer que vous avez un caractère infame , faux , lâche et méprisable. Je vous déteste comme le poison , et vous écraserais volontiers comme un aspic. Depuis six mois que j'ai le malheur de vous connaître , vous m'avez servi l'épigramme sous toutes les formes ; vous avez rempli toute la presse parisienne et étrangère d'injures et d'atrocités contre ma position littéraire. Apprenez donc qu'il a fallu toute mon autorité pour empêcher les dix-huit admirateurs qui m'entourent de vous appeler en combat singulier. Ces amis dévoués étaient tout à fait décidés à mettre fin à votre coupable existence.

« Adieu, monsieur. Vous n'avez pas au monde d'ennemie plus acharnée que votre , etc. »

Après une pareille lettre , il n'y a plus qu'à se suicider. A moins qu'on ne veuille faire lithographier l'épître , en corrigeant toutefois les fautes de français. Une fois hors des gonds , le Bas-Bleu ne connaît plus rien , pas même les lois de la syntaxe.

Tel est le dénouement le plus ordinaire de ces liaisons intimes qui , malgré leur agitation apparente , ne sont cependant dénuées ni d'intérêt ni de charme. On aime à se dire : « Plus tard , à l'époque des longs souvenirs , à cet âge où chacun se plaît à recueillir les traits et les épisodes de son passé , le Bas-Bleu se retrouvera alors avec ses autographes , ses théories et ses tête-à-tête singuliers ; le Bas-Bleu qui dans ce temps-là , c'est-à-dire dans vingt ans , ne sera peut-être ni moins éloquent , ni , à proprement parler , plus vieux qu'aujourd'hui. »

Revenons pourtant au principal sujet de ce chapitre qui était de repousser certaines inculpations et de calmer les esprits des femmes auteurs , alarmées bien à tort.

Non , mesdames , non , nous n'en voulons ni à vos noms propres , ni à vos chaires poétiques que vous appelez vos boudoirs , ni à la douce publicité de vos cabinets de travail , que vous surnommez votre intimité.

Rappelez-vous qu'en votre qualité d'écrivains , de femmes de gloire et de pensée , vous appartenez à l'avenir et aux âges futurs. N'affectez donc plus de prendre pour un colomniateur l'humble secrétaire qui n'a prétendu que buriner les traits généraux

de vos prouesses philosophiques , de vos conquêtes et de vos légitimes révoltes contre les hommes qui ne veulent absolument pas admirer vos écrits , parce qu'ils ne sauraient admirer vos visages.

D'ailleurs , s'il nous a fallu donner ici quelquefois l'avantage à la vérité sur la louange , nous espérons prendre bientôt notre revanche , en montrant tout ce que vous avez de brillant et d'illustre quand vous êtes groupées sous un même ordre.

Nous méditons donc , ou plutôt nous proposons à de plus habiles que nous un prochain chapitre, qui aura pour titre: *Les Réceptions de Bas-Bleus.*

ARNOULD FREMY.

VERSAILLES.

Quand ces lignes paraîtront , tous les journaux de la France et la plupart des journaux étrangers auront répandu les mémorables faits de la journée du 10 juin à Versailles. Que dire après eux ? Ils n'ont rien oublié. Comment mieux dire qu'eux ? On sait que les plus hautes plumes du journalisme ont trouvé , pour cette solennité , leur première verdure , l'élan d'une autre époque , et un enthousiasme né sous un autre règne. Venu le dernier , nous n'aurions qu'à répéter ce qui a été si bien et si complètement exprimé , s'il nous était imposé , à des risques presque certains , de parler de cette grande inauguration d'après nos propres impressions. Nous avons d'ailleurs une dette de reconnaissance à acquitter ; et , à ce titre , notre tâche ne doit tenir compte ni de notre timidité ni de notre faiblesse.

Samedi dernier Versailles a fait un appel à toutes les gloires vivantes de la France , aux poètes , aux musiciens , aux peintres , aux hommes de la parole et aux hommes des faits , aux juges , aux députés , à tous les groupes d'intelligence , aux académies ; en un mot , à tous les amis d'une grande pensée nationale , émise avec magnificence pour la plus grande gloire de la nation ; Louis-Philippe a ouvert le 10 juin le musée de Versailles.

Personne n'ignore que Versailles est une ville d'appartements courant les uns après les autres , se succédant sans fin , se continuant par des mystères d'architecture ; et dans ces courses d'Atalante , au bout de chacune desquelles il y a une pomme d'or , se transformant de chambres en cabinets , de cabinets en galeries , de galeries en théâtre , de théâtre en chapelle , pour se déployer en corridors immenses , autre labyrinthe bâti sous un labyrinthe.

Versailles verse ses étages par d'inextricables escaliers sur d'autres étages d'une lieue d'étendue, et les uns et les autres sont pavés de marbre, peuplés de statues, éclairés par des fenêtres aussi grandes que les plus grandes portes.

Versailles, comme chacun le sait aussi, est créé à l'image radieuse de Louis XIV, qui s'en occupa pendant tout son règne, et plus peut-être que des intérêts de son royaume. Versailles fut son royaume. On y retrouve le grand roi à chaque pas; sa prodigalité, son amour pour le faste et tout à la fois pour la régularité, éclatent de toutes parts. Chaque pan de mur de ce château, chaque rosace du plafond, chaque carré de ce spacieux terrain est une pierre de la précieuse mosaïque qui représente Louis XIV.

Aucun règne n'avait été aussi triste, surtout vers sa fin, que celui de Louis XIII; frappé de terreur par Richelieu, et de mélancolie par le roi dont ce ministre avait fait un instrument, ce règne s'éteignit dans le silence, la soumission et la peur. Par hypocrisie ou par effroi, la cour se laissa comprimer entre cette double caducité dont rien ne venait ranimer l'engourdissement, ni la guerre, ni les fêtes, ni la représentation, ni même l'intrigue, cette mobilité d'esprit qui simule, quand tous les éléments d'activité sont détruits au fond des palais, le mouvement de la vie. Richelieu étouffait tout sous sa robe rouge. Il n'en sortait de loin en loin que des cris et des sanglots.

Il est possible que le royaume ait été plus heureux, gouverné ainsi, qu'il ne l'a été plus tard sous les brillants ministères de Le Tellier et le Louvois; mais cette appréciation n'est point notre tâche. Au point de vue où nous fixe le hasard qui nous donne à écrire l'histoire d'un jour de fête au château de Versailles, nous n'avons à rappeler que les motifs qui en firent entreprendre la construction comme une réaction contre l'ennui souffert sans murmure pendant près d'un quart de siècle. La première assise de Versailles fut la première pierre jetée sur les mœurs sournoises de Louis XIII et l'inflexible avarice de Richelieu.

L'ivresse des premières années du règne de Louis XIV fut en outre précédée de la folie de la Fronde, insurrection de bon goût qui fut bien moins une guerre contre Mazarin, l'homme le plus accommodant du monde, comparé à Richelieu, qu'un prétexte tout trouvé pour une génération de courtisans jusqu'alors tenue en tutelle, de tirer l'épée, de faire flotter ses plumets, et sur-

tout de parler librement, en plein air, au milieu du Louvre, et en face de la reine, du cardinal, du parlement et des princes.

Cette génération turbulente espérait beaucoup dans son roi, qui, né avec tous les goûts, s'irrita bientôt de l'obstacle dont ces goûts furent entravés par l'esclavage de l'obéissance filiale péniblement observée. Louis XIV avait l'imagination prompte, la vivacité qui se blesse des moindres retards, les sens impérieux, des désirs immodérés, une soif ardente d'être obéi, d'être reconnu le premier en tout : en naissance, en courage, en génie, en magnanimité.

Il fallait une issue à ce volcan ; l'enfance passée, la jeunesse arrivait, et avec elle la soif de réaliser les rêves si longtemps amassés de l'imagination. Et quels rêves que ceux d'un roi comme Louis XIV, habitué à s'entendre dire : Vous êtes le maître de tout et de tous ; d'un roi qui n'a déjà plus de ministres, qui n'aura bientôt plus de mère, et qui aime !

Après le besoin de paraître grand, qui fit faire tant de choses à Louis XIV, celui d'aimer et d'être aimé l'entraîna le plus à se mettre toujours en scène.

Aux penchans naturels de Louis XIV pour le faste et le triomphe, il faut joindre, si l'on veut s'expliquer la préférence qu'il donna toute sa vie au séjour de Versailles sur celui de Paris, l'éloignement profond qu'il conçut pour cette ville, après avoir été témoin des émeutes de la fronde. Il se souvint toujours, pendant son règne, de cette révolte si téméraire, bien que si peu sanglante. Sa minorité signalée par une fuite précipitée à Versailles, au milieu de la nuit, lui resta toujours en mémoire, ainsi que le trouble où fut jetée la volonté royale de sa mère par la hardiesse des frondeurs. Ainsi, peu amoureux de la foule, à l'abri de laquelle il se mettait, en installant à quatre lieues d'elle le siège de son gouvernement, il ne fut pas jaloux de la faire assister à la création pompeuse des bâtimens qu'il méditait et aux fêtes qu'il projetait d'y donner. Il croyait d'ailleurs que, semblables aux astres, les rois ne sont jamais si grands qu'à l'horizon. Son premier horizon fut Saint-Germain, qu'il habita après la mort de sa mère. C'est dans ce château, d'un aspect trop sévère pour qu'il s'y plût longtemps, qu'il sentit les premières atteintes de son amour pour M^{lle} de La Vallière et qu'il songea à bâtir Versailles, afin de se montrer dans tous les avantages de sa majestueuse ambition,

aux regards de cette femme dont il fut sincèrement aimé.

Quand on a ainsi suivi avec patience quelques lignes du caractère de Louis XIV, on s'explique facilement la jalousie dont il fut frappé au cœur, à la fête que lui donna à Vaux son surintendant des finances Fouquet. C'est là qu'il fut témoin d'un luxe sans exemple à sa cour de Fontainebleau et de Saint-Germain, châteaux vastes sans doute, et pleins de la somptuosité des Médicis, mais sombres, sans parterres dessinés par Le Nôtre, sans eaux jaillissantes, et sans ces inventions infinies de goût que la puissance seule n'inspire pas.

De la fête de Vaux date une des révolutions qui s'opérèrent dans la vie sensuelle du roi; la jalousie éveilla toutes ses facultés tournées alors vers M^{lle} de La Vallière. Vouloir égaler Fouquet qui avait à ses fêtes des ambassadeurs, des princes, les plus distingués gentilshommes, les plus nobles, les plus belles dames de la cour, et lui-même le roi; vouloir cela et renverser Fouquet pour arriver à son but; Fouquet accusé, par une rumeur sourde, d'oser élever son regard de financier jusqu'à M^{lle} de La Vallière, fut un désir, et un désir aussitôt réalisé que conçu de Louis XIV. Le soleil regarda son satellite, et le satellite disparut. Fouquet paya, on le sait, par la déchéance, l'exil et une mort lente, le tort d'avoir déployé du faste avant Louis XIV, d'avoir créé des jardins comme ceux des villas d'Italie, et d'avoir employé à la construction de son château, et fait contribuer à ses fêtes le génie de Lebrun, de Le Nôtre, de Leveau, de Molière, de La Fontaine, de Benserade, de Lully et de Mignard.

L'étoile de Louis XIV était alors brillante; elle rayonnait au haut du ciel avec une vivacité qui perçait la terre. Il n'est pas indifférent d'observer que tous les rois, même ceux qui ont été les plus grands dans l'histoire, n'ont pas tous eu ce lever éclatant, qui dépend de tant de causes, de l'extrême jeunesse en montant sur le trône après un prédécesseur redouté, de la liberté d'agir sans être coudoyé par un ministre, et du bonheur d'avoir une santé capable de tout entreprendre et de tout mener à fin.

Dès que Louis XIV eut été initié par l'envie aux splendeurs de Fouquet, il regarda autour de lui pour voir dans quel palais il fascinerait ceux mêmes qui avaient été éblouis par le surintendant. Il n'en trouva pas. Saint-Cloud n'était pas encore ce palais que nous admirons aujourd'hui; apanage de *Monsieur*, il ne con-

venait pas plus aux projets de Louis XIV, que Fontainebleau relégué au milieu d'un désert, n'offrant que des salles froides et inhabitables. De Saint-Germain qu'il occupait, le roi tourna encore ses yeux à Versailles, et la construction du château fut arrêtée.

Il s'était souvenu, à cette occasion, que son père avait eu dans ce village un petit château flanqué de deux ailes, autrefois simple rendez-vous de chasse au milieu de la forêt de Saint-Léger.

Ce fut à Versailles, bâti par lui et pour lui, que Louis XIV, à l'exception de cinq ou six années, résida continuellement; ce fut là qu'il revenait se reposer après ses campagnes, et qu'il recevait les ambassadeurs de toutes les nations; la preuve de cette longue permanence est attestée par les nombreux édits et ordonnances signés par lui à Versailles.

Là, en un mot, s'écoulèrent les heures fabuleuses de sa jeunesse, les jours si mêlés de son âge mûr, et les nuits de plomb de sa vieillesse.

Un château qui absorba ainsi l'importance qu'avaient auparavant et que reprirent depuis le Louvre et les Tuileries, ne pouvait être réduit par celui qui y fit trôner son règne au luxe d'une maison de plaisance.

Il nous est arrivé en écrivant pour ce recueil l'histoire des résidences seigneuriales, de sacrifier parfois, sinon la vérité des faits à l'éclat de les reproduire sous un jour avantageux, du moins de leur associer des ornements qui nous permissent, et là est le tort dont nous ne prétendons pas absolument nous relever, de dissimuler la nudité des lieux où ces faits se sont accomplis. En beaucoup d'occasions, nous avons compté sur la générosité de ces écrits accessoires pour qu'il ne nous fût pas trop demandé compte de la peinture du théâtre où nous les plaçons; et, pour mieux dire, où ils nous avaient été inspirés; procédé d'habileté forcée qui a obtenu l'indulgence de quelques-uns, et une critique assez sévère de la part de beaucoup d'autres. Très-explicite à notre égard, cette critique se fonde sur ce que nous avons été jusqu'ici plus portés à emprunter aux trésors de l'imagination ouverts à tout le monde, qu'à la réalité, et plus particulièrement sur ce que nous avons ramené sans cesse aux proportions délicates de la nouvelle des choses dignes de formes plus viriles. Si ceux qui ont montré le plus de rigidité envers nous ont eu raison,

nous leur aurons prouvé cette fois notre condescendance en n'écrasant pas l'unité d'un beau sujet sous le vaste des accessoires. Nous ne lancerons notre plume à travers les jets d'eau et les feux d'artifice des dernières fêtes qu'afin de dessiner , dans une auréole de clarté , les contours biographiques de quelques-uns de ces hommes d'élite , géants du temps passé , qui mirent la main à l'œuvre babylonienne de Versailles , et dont l'âme et le génie ont laissé une empreinte éternelle , là sur le sable , là sur le marbre , là sur le plomb , là sur le bronze , là dans l'air. Enfin nous ne croirons jamais assez aux richesses de notre imagination , pour en prêter aux beautés de Versailles.

Notre tâche , toute de vérité , étant ainsi arrêtée , on ne nous demandera pas l'histoire du règne de Louis XIV à propos de l'histoire de son château, pas plus qu'on ne serait en droit d'exiger de nous l'histoire de Louis XV et de Louis XVI, qui ont passé dans ce même château la plus grande partie de leur vie.

Ce fut vers 1660 que Louis XIV songea à bâtir Versailles et qu'il appela à son édification les artistes les plus renommés de la France et de l'étranger , Mansard , Le Nôtre , Lebrun , Bernin , Girardon , se reposant sur Colbert du soin de balancer avec de l'or les sacrifices de temps et de pensées qu'il exigea d'eux avec une sorte de despotisme. Quand il eut construit son palais , de même qu'il avait formé sa cour, il inaugura, pour ainsi dire, l'un et l'autre, en 1664, dans la fameuse fête de *l'Ile enchantée* , où il figura lui-même sous les traits de Roger. Molière joua devant la cour *la Princesse d'Élide* ; quatre ans auparavant , il avait composé *les Fâcheux* pour la fête de Vaux , dernier jour de gloire du malheureux surintendant. C'est encore à Fouquet , puisque son nom revient de nouveau sous notre plume , que Louis XIV emprunta cet usage de faire contribuer les lettres aux plaisirs de la cour. Peut-être cette fête de *l'Ile enchantée* fut-elle égalée plus tard , car Louis XIV ne se laissa jamais vaincre , même par son propre faste ; mais plus tard , quoique plus grand , quoique plus redouté , il ne ressentit pas le bonheur qu'il éprouva à ce début enivrant de son règne. Il était jeune alors , maître absolu de lui-même , et il aimait M^{lle} de La Vallière.

Ce ne fut qu'en 1671 qu'il ajouta au château de Versailles le Grand-Trianon ; le *Petit-Trianon* est du règne de Louis XV , et l'architecture de ce pavillon de fermier-général le prouve assez.

Louis XVI le préféra à Versailles. La révolution l'écorna d'un coup de pied , comme elle l'eût fait d'une porcelaine de Chine ; et Napoléon , après avoir songé pendant quelques années à rapporter les morceaux cassés de Versailles , du Grand et du *Petit-Trianon* , abandonna son projet. Versailles ne lui doit que la réparation des murs et l'achat de quelques tuyaux. Louis XVIII opéra , tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du château , des améliorations plus considérables ; mais ses efforts, aussi bien que ceux de Napoléon , n'auraient pas empêché Versailles de tomber en ruine , sans la volonté de fer , l'exécution rapide de Louis-Philippe.

Il n'a reculé , pour accomplir sa tâche , ni devant les intentions malheureuses dont ses prédécesseurs avaient été préoccupés tour à tour , comme d'une maladie héréditaire , car Versailles a été la maladie héréditaire de la royauté ; ni devant la renommée de Louis XIV , prête à dévorer quiconque osait prétendre écrire un nom à côté du sien sur le fronton de Versailles ; ni devant des dépenses qui pouvaient ressusciter l'immense réprobation attachée au chiffre monstrueux des premiers frais de Versailles , chiffres si monstrueux , en effet , comptes si terribles , que Louis XIV les saisit , dans un jour d'effroi , avec des pincettes, et les jeta au feu pour ne plus les voir. Il n'a pas même reculé devant la balle des assassins : le jour qu'il fut frappé par Alibaud , il allait examiner les travaux de Versailles. Quand il eut reçu le coup à bout portant, il dit au cocher : — A Versailles !

Et avant de ranger ces tableaux , ces bustes , ces statues , dans le musée de Versailles , il lui a fallu construire des cabinets où les mettre , des galeries où les étaler , et créer à la fois le palais et l'ameublement. Tout cela s'est fait en moins de six ans, et à travers le choléra , la révolte , le régicide et la guerre civile. Ainsi , ce qui fut pour Louis XIV un amusement, a été pour Louis-Philippe une conquête.

Ce qu'il y a de juste à louer , de grand dans le mérite de l'œuvre de Louis-Philippe, c'est qu'il n'a jamais essayé d'effacer l'empreinte de ses prédécesseurs et surtout celle de Louis XIV , là même où l'effet du temps le lui permettait sans craindre de se faire accuser de jalousie ou d'orgueil. Soigneusement, religieusement, chaque pierre a été remise en son lieu , chaque peinture a été continuée là où l'humidité l'avait effacée, chaque feuille d'or rayée par la pique des révolutions a été de nouveau étalée sous le souf-

fle de l'artiste. Du fond de la Russie le lit de Louis XIV est retourné à Versailles ; et les fauteuils des princesses et les tabourets de velours , et les somptueux tableaux de piété , et les prie-dieu , et jusqu'à la couronne du grand roi , tout a repris , après plus d'un demi-siècle , sa place marquée.

Si cette restauration était difficile et honorable, la seconde pensée de Louis-Philippe était encore plus difficile à réaliser , et elle était autrement nationale. A côté de la France aristocratique placer sans disparate la France monarchique et libre , auprès de la France de 1660 mettre la France de 1850 , sans blesser l'orgueil de l'une ni la susceptibilité de l'autre ; à la droite de la France morte faire asseoir sur le même trône la France vivante , sans que la seconde eût peur de la première , c'était une alliance que pouvait seul entreprendre un génie adroit , un cœur ouvert à toutes les sympathies.

Ceci a été fait , et le 10 juin 1857 l'Europe en a été témoin.

L'Europe a salué avec le respect dû au passé et l'enthousiasme excité par une gloire qui respire encore les reliques de la monarchie , les noms et les sévères figures des Bayard , des Turenne , des Condé , des Corneille et des Molière , et les portraits de nos illustrations contemporaines ; elle s'est inclinée avec autant de vénération devant François 1^{er} couvert de sang sur le champ de bataille de Pavie , que devant Napoléon caché sous la neige d'Eylau ; car , sous ce sang comme sous cette neige , il y a toujours la France.

Le musée historique de Versailles se divise en tableaux , — en portraits , — en bustes , — et en vieux châteaux en ruines.

Les tableaux sont : toutes les batailles françaises , — les traits principaux de nos fastes historiques , — le siècle de Louis XIV , — les règnes de Louis XV et de Louis XVI , — 1792 , — la république , — les campagnes de Napoléon , les actions mémorables de l'empire , — le règne de Louis XVIII , — le règne de Charles X , — la révolution de 1850 , — le règne de Louis-Philippe ; — puis les gouaches qui retracent les campagnes d'Italie. Comme collection de portraits : tous les rois de France , depuis Pharamond jusqu'à Louis-Philippe , — tous les grands-amiraux de France , — tous les connétables , — tous les maréchaux , — tous les guerriers célèbres qui n'ont pas été récompensés par des dignités.

Les bustes rappellent des personnages marquants de tous les règnes ; les tombeaux complètent ce reliquaire national.

Les résidences où ces gloires de la France ont vécu sont reproduites, avec fidélité, sur des tableaux qui occupent plusieurs chambres. La marine, qu'il était impossible d'oublier, retrouvera ses annales dans une galerie spéciale.

Décidé à ne pas effacer les anciennes dénominations affectées aux divers appartements du château, le roi a voulu qu'elles prisent place à côté des nouvelles; en sorte qu'on dit : salle de 1792, *ancienne salle des Cent Suisses*, etc.

Diderot a dit : « La pensée seule de l'Encyclopédie devait immortaliser un homme ! » La pensée de meubler Versailles de tableaux où seraient représentés les hauts faits de la France, ses victoires, ses désastres, ses grandeurs par la plume, l'épée, le ciseau, tout ce qui fut sa vie enfin depuis les premiers temps jusqu'à nous; cette pensée, déjà si nationale, et qui devait l'être davantage de ce que l'on ne confierait l'exécution de tant de grandes pages qu'à des artistes français, cette pensée de faire entrer l'histoire de France dans Versailles, si grand, si plein de solitudes inconnues même à ceux qui l'habitent, n'est-elle pas comparable à celle de l'encyclopédie, Versailles inachevé du génie philosophique ?

Celui qui a voulu faire de Versailles un panthéon plus durable que le panthéon de Rome et de Paris a fini son travail; Versailles est achevé aujourd'hui. Le long de ces murailles de plusieurs lieues, encadrées entre du marbre et de l'or, se déroule l'histoire de la France entière, c'est-à-dire de tous les hommes qui l'ont illustrée. Ceux dont la vie se résume en un fait éclatant, tel qu'une bataille, une découverte, une pensée utile, et ceux dont l'existence constamment glorieuse ne se détache pas cependant comme un soleil sur l'horizon de leur carrière, les uns et les autres ont place au musée de Versailles, et y sont rappelés, les premiers par des tableaux éloquemment explicatifs de leur vie, les autres par des médaillons, des emblèmes et des inscriptions fidèles.

Ainsi les personnages des premiers siècles, rois chevelus, guerriers de fer, femmes pieuses et recluses; ceux des siècles suivants, monarques se transfusant, peu à peu, de l'acier dans la soie, et les princes qui se rapprochent de notre siècle, et, à ce titre, entourés de leurs généraux, de leurs sages, de leurs écrivains; et les hommes du siècle dernier, hommes galants et braves; et les fiers citoyens de la république, les soldats de l'empire, les géné-

raux de nos jours ; enfin depuis ceux qui ont conquis Jérusalem jusqu'à ceux qui ont pris Alger, tous figurent en or, en haillons glorieux, en brassarts, en shakos, en toques, le front saignant ou le front chauve, baisant l'aigle mourant ou saluant le drapeau qui a trois couleurs et mille victoires ; ils sont tous là qui vous regardent et vous disent : « Saluez-nous, car nous sommes la France ! »

Nous n'avons pas la prétention de présenter à l'esprit du lecteur, avec le faible secours de notre plume, les dispositions nombreuses de l'intérieur du château de Versailles. C'est à peine si les hommes techniques, qui ne reculent devant rien, sont parvenus à donner une image nette et précise de ces rues et carrefours enclavés entre les deux ailes de ce bâtiment, le plus vaste de la terre. Autant vaudrait se charger de décrire Troyes ou Babylone. Essayer de rappeler quelques-uns des étonnements où ont été jetés ceux qui ont parcouru le château le jour de son inauguration, c'est à peu près ce que nous tenterons, sans négliger pourtant d'arrêter, par des lignes légères, le cadre du tableau.

De minute en minute, plus nombreux, les invités se sont portés, avant l'arrivée du roi, au premier étage du bâtiment, où règne une galerie de trois cents pieds, accompagnée à droite et à gauche d'une enfilade de salles perpendiculaires aux deux ailes. On voit à cet étage les appartements de Louis XIV, l'Œil-de-Bœuf, la chambre du Lit, le cabinet du Roi, la salle des Pendules. Les appartements dits du Roi occupent une partie du vieux château de Louis XIII, et particulièrement l'ancienne salle des gardes, où Louis-Philippe a réuni les tableaux représentant les batailles du temps, peintes par Vandermeulen. La plus riche de toutes, la chambre du Roi, ne laisse rien à désirer à l'imagination. Louis XIV plane encore à ce plafond de Véronèse, d'où Jupiter foudroie les Titans ; il dort sous ce couvre-pied brodé par les demoiselles de Saint-Cyr, peinture à l'aiguille, naïve et belle comme les chastes filles qui l'ont exécutée, étoffe précieuse qui, après avoir voyagé pendant cinquante ans en deux morceaux, l'un en Italie, l'autre en Allemagne, s'est retrouvée à sa place comme pour le coucher du roi. Le grand roi est encore en adoration au pied de ce prie-dieu, devant le portrait de sa mère, par Van-Dyck, et auprès de cette couronne qu'il porta si longtemps. Depuis sa mort, aucun roi n'a couché dans cette pièce, que la foule traver-

sait en silence , et contemplant avec tant de respect l'autre jour, que pas un invité n'a osé s'approcher de cette balustrade d'or, infranchissable autrefois pour tout le monde , excepté pour les princes du sang.

Le nom de Vandermeulen , que nous venons de citer, revient si souvent quand on parcourt les anciens appartements de Versailles , que quelques mots sur la vie et les ouvrages de cet admirable peintre sont d'une nécessité historique.

Vandermeulen eut le mérite particulier , et auquel nous attachons quelque reconnaissance aujourd'hui , d'avoir su rendre avec une prodigieuse netteté de lignes et une précieuse fidélité de couleurs , toutes les marches des armées de Louis XIV , campements , haltes , fourrages , sièges , assauts , batailles , escarmouches , retraites et victoires. Attaché à la maison du roi , il suivit Louis XIV à presque toutes les guerres de la Flandre. Ce fut sur les lieux mêmes qu'il dessina les sujets de tableaux de la galerie de Versailles : les prises de Luxembourg , de Dinant , de Douai , de Maëstricht , de Valenciennes , de Lille , de Cambrai , de Tournay , d'Oudenarde , de Dole , de Courtrai , de Naeerden , de Leude , de Charleroi , de Salins , de Joux , d'Ypres , de Condé et de Besançon. Vandermeulen n'a pas encore été égalé dans l'art de rendre clairement à l'œil les évolutions des masses sur un champ de bataille ; c'est qu'outre la disposition savante et réelle des régiments , il s'applique à reproduire , à des conditions de délicatesse et de patience que la miniature n'accepterait pas , les costumes distincts de chaque corps. Rien n'est omis dans ces peintures , ni la guêtre du lansquenet , ni son habit qui a plus de poches pour le vol que de drap pour les galons des grades futurs ; ni les mousquetaires rouges à la croix blanche sur la poitrine écarlate , colosses d'hommes sur des colosses de chevaux , ni la maison du roi , touffe de rubans , de fines moustaches , de boucles ondoyantes et de dentelles au point de Hongrie. Toutes ces figures de gentilshommes groupées autour de celle du roi sont des portraits , et fort ressemblants , si l'on en croit les mémoires contemporains , et si l'on en juge par la figure du grand Condé , fort exacte quand on la compare au portrait de ce héros placé dans sa galerie de Chantilly. On sait , par Vandermeulen , la vie des camps à cette époque , comme peu de livres la rappellent. Si la comparaison était permise entre deux hommes d'un mérite fort opposé ,

on mettrait sur la même ligne Saint-Simon et Vandermeulen. Chez tous les deux on retrouve la même largeur d'exécution à côté de la même coquetterie de détails, des phrases longues et des mots précis, de l'abondance et la retenue des gens bien appris. Personne n'a besoin de savoir que Vandermeulen est un coloriste brillant, que Lebrun estima assez pour lui donner sa nièce en mariage.

Dans leur impatiente curiosité, les invités, qui n'osaient déjà plus se souvenir de tant de choses prodigieuses, se répandaient dans le rez-de-chaussée où l'on voit les portraits de tous les grands amiraux, de tous les connétables, de tous les maréchaux de France.

On entre dans un monde nouveau, dans un arsenal, sur un champ de bataille, en pénétrant dans les salles des connétables et des maréchaux. C'est une armée composée de soldats de tous les siècles; les uns sont couverts de fer de la tête aux pieds et brandissent la hache; les autres ont l'épée à deux mains; ceux-ci défendent des villes qui n'existent plus; ceux-là tirent l'épée pour défendre des pays qu'on se dispute encore aujourd'hui; Bayard et le maréchal Clausel figurent dans ces formidables galeries d'hommes valeureux. Et que de noms glorieux qui étaient inconnus! Que de visages que la mort seule savait! que de services restés sans mémoire! que de morts arrachés à la tombe de l'oubli et remis sur pied, armés, rendus à la vie, par l'infatigable pinceau de nos artistes. Après avoir pacifié la France, Louis-Philippe a voulu nous en enseigner l'histoire. Ces salles sont la plus belle leçon que la jeunesse puisse recevoir. Désormais, c'est par le cœur autant que par les yeux, que nos immortelles annales passeront pour arriver à notre mémoire.

On a annoncé l'arrivée du roi.

Le roi est arrivé à Versailles à trois heures; il était, ainsi que ses deux fils aînés, en uniforme d'officier-général, M. le prince de Joinville en lieutenant de vaisseau, M. le duc d'Aumale en sous-lieutenant d'infanterie légère, M. le duc de Montpensier en artilleur; la reine des Belges et les deux princesses ses sœurs avaient une magnifique robe de soie rouge; M^{me} la duchesse portait au front un diadème en diamants. — Il n'y a plus d'incertitude aujourd'hui sur le charme de sa figure. M^{me} la duchesse d'Or-

léans a des traits d'une vivacité française, c'est-à-dire pleins de feu, d'expression et d'esprit.

Des acclamations nombreuses, parties du cœur, on salué le roi à son entrée au château, déjà plein d'une foule qui grossissait à chaque instant.

Sa majesté a reçu à mesure qu'elle franchissait les premières pièces les hommages des académies. M. Dupin en simple costume de membre de l'institut, est venu saluer le roi à son passage. On a fait quelques remarques sur ce costume, qui rappelait celui de Napoléon à son retour d'Égypte. N'était-ce pas trop ou trop peu ?

La question du costume, si longtemps débattue, ne devrait pas en être une au fond. Si, demain, M. Rothschild avait la fantaisie de n'admettre chez lui que des personnes vêtues comme au temps de François I^{er}, on en passerait par sa fantaisie, ou l'on resterait chez soi. Or, il nous semble que le désir d'un roi, manifesté chez lui, est aussi respectable que celui d'un banquier, surtout lorsque ce désir se fonde sur des traditions fort innocentes, et qui ne ramènent pas plus, quoi qu'on en dise, aux habitudes de l'ancien régime, que les moustaches et les éperons, très-bien reçus du reste à la cour, ne nous reportent vers les manières cassantes de l'empire. Nous ne voudrions pas cependant voir notre scepticisme en matière de mode, car tout cela est de la mode pure, transformé en argument de tyrannie domestique, et la cour exiger ce qu'il est de son bon goût de ne jamais exprimer que sous la forme d'un désir. Quoi qu'il en soit du principe, ses applications ont été singulières, l'autre jour, à l'inauguration du musée de Versailles. Ce malheureux habit à la française, adopté avec courage par plusieurs invités, s'est montré d'une variété désespérante à l'œil de l'observateur qui eût été tenté d'en dresser la monographie. Il y avait à Versailles des habits à la française longs, carrés, étroits, pointus, hérissés de collets, veufs de collet, ornés de velours, privés de velours, avec palmettes, sans palmettes, en boutons d'acier, en boutons d'or, en boutons noirs, et même sans boutons; quelques habits à la française étaient plus ridicules que français; beaucoup étaient accompagnés de l'épée, laquelle était d'acier, d'or et souvent même emprisonnée dans le fourreau noir du sergent de ville, et toujours à la française néanmoins; d'autres habits s'alliaient au pantalon blanc

sans sous-pieds ; d'autres avec le chapeau rond , et pas un n'était , à vrai dire , dans les conditions rigoureuses de l'étiquette. Ainsi l'un des MM. J..... ressemblait à un lycéen de province , avec un habit chocolat-français ; l'autre frère était moitié en garde national , moitié en marquis des comédies de Marivaux. M. G.... , artiste distingué , dont les recherches archéologiques en fait de costume méritaient un meilleur sort , était tombé , par malencontre , sur un choix extrêmement hasardeux ; son habit vert-cendré , armé de gros boutons d'acier , et son gilet énorme , le faisaient prendre pour un intendant de bonne maison en fonctions. Nous avons aperçu une foule d'autres invités qui , sur la foi de Babin , s'étaient parés d'habits étrangers à tous les pays et à tous les siècles. Bref , l'habit à la française , tel qu'il est apparu à Versailles , admettrait presque , sur son échelle infinie , le domino et l'habit d'arlequin.

Il est cependant juste d'ajouter que la plupart de ces costumes , inspirés par l'excellente intention de se conformer aux lois de l'étiquette , n'altéraient en rien la valeur physique de ceux qui avaient la témérité pittoresque de les porter. Pour ne citer qu'un exemple entre mille , M. Alexandre Dumas était remarquablement bien dans sa toilette à peu près française.

Le roi s'est d'abord dirigé vers la galerie des batailles.

En passant par la salle des Maréchaux , la salle du Sacre de Napoléon , toute pleine de son règne et de sa famille , entrons dans la salle des Batailles sur les pas du roi qui ouvre la marche au milieu des acclamations. Voilà Tolbiac ! Une bataille de géants ; voilà Charles-Martel devant Tours , écrasant les Sarrasins ; voilà Charlemagne à Paderborn ! Passez vite , la vie est courte , et il vous faudrait des années pour tout voir ; donnez un regard à Philippe-Auguste à Bouvines , à saint Louis à Taillebourg , à Philippe-le-Valois à Cassel , à Jeanne d'Arc devant Orléans , héroïne , immortalisée une seconde fois par le ciseau d'une jeune princesse ; donnez un regard à Charles VIII à Naples , à François I^{er} à Marignan. Mais hâtez-vous , si vous voulez voir Henri IV à Paris , Condé à Rocroy , Catinat à Marseille , Villars à Denain , Maurice de Saxe à Fontenoy , Rochambeau devant York-Town , et surtout si vous avez des larmes d'admiration à donner à la république , à Jourdan , à Fleurus , à Napoléon , à Austerlitz , à Iéna , à Friedland , à Wagram ! à la grande révolution de juillet , der-

nière victoire qui marche à côté de toutes les victoires ; victoire du peuple pour le peuple. Combien l'homme se sent petit et grand tout à la fois en présence de ces images , petit devant l'humanité si féconde et si puissante conduite par la main de Dieu , et grand d'être un homme parmi ces hommes , un citoyen à côté de ces citoyens , et un Français (l'amour national vous arrache ce cri) devant tant de glorieux Français.

Mais par quelle erreur jalouse avait-on dit que le roi avait absorbé Versailles au profit de sa renommée ? Mais Versailles , ses cours , ses galeries , ses cabinets , ses murs , ses plafonds , fléchissent sous le poids des images de la république , de l'empire et de la révolution de juillet. Napoléon se dresse au fond de chaque pièce ; Napoléon et Louis XIV sont les deux hôtes du château qui vous suivent partout de leurs regards. C'est à peine si celui qui leur a fait un si beau palais leur a demandé asile pour son portrait.

De la grande salle de Marengo , qui termine le bâtiment , on revient par une quatrième galerie de sculpture , où sont les hommes célèbres depuis 90 et les bustes des généraux tués sur le champ de bataille , car Versailles a ses pages de deuil , qui rappellent à la tristesse l'âme trop exaltée par les images du triomphe. Cette galerie de sculpture est taillée à doubles arceaux , dallée en marbre sombre , et elle mesure , sous un jour mystérieux , une étendue de cent mètres. On pourrait l'appeler la Galerie des Morts. Sur des socles funéraires s'élèvent les bustes et les statues des généraux en chef morts sur le champ de bataille. Point de faste : sous leurs portraits , leurs noms ; sous leurs noms , ces mots : tué tel jour , à tel endroit. N'est-ce pas sublime ? Voyez cette tête pleine de fierté et de douceur , c'est Turenne , — tué ! — et celle-ci , qui rayonne de gloire , c'est Marceau , — tué ! — et celle-ci , qui est Desaix , — tué ! — Montebello , — tué ! — Et ceux-là , qui ont des fronts à briser les boulets , — tués ! tués ! Ils sont tous rangés en ligne et à l'appel de la Mort , qui les passe en revue , ils répondent : — Tué !

C'est pendant cette première promenade que M. de Salvandy a présenté au roi quelques-uns des hommes de lettres invités à la fête. On y voyait MM. Alexandre Dumas , Victor Hugo , J. Janin , Alfred de Musset , Granier de Cassagnac , Alphonse Karr , de Feuillide.

La présence des hommes de lettres au château de Versailles, où Louis XIV et Louis XV ne les admettaient que comme domestiques, est l'acte d'une détermination toute personnelle à M. de Salvandy, qui, le premier, a enfin compris que, pour n'être ni électeurs ni patentés, les écrivains n'en avaient pas moins quelque droit à être considérés dans l'État. Homme de lettres lui-même, titre qui fut sa gloire, et qui sera un jour sa consolation, M. de Salvandy a introduit le quatrième pouvoir auprès des trois autres, aux derniers états-généraux de Versailles. Ce n'est pas que nous croyions au besoin qu'ont les écrivains d'être soutenus par la cour; mais nous croyons à la nécessité de faire vivre en paix toutes les forces sociales. Et quelle force sociale que la presse? N'est-ce pas elle, pour ne citer qu'un exemple, tiré de l'événement même de l'introduction des hommes de lettres à la cour, n'est-ce pas elle qui, quelques heures après cette fête, la reproduisait sous les couleurs les plus favorables à la monarchie qui l'a conçue, et aux ministres qui l'ont conduite avec tant de nationalité? Sans le concours de la presse, l'inauguration de Versailles n'eût été qu'une fête de Louis XIV, et eût fourni dix pages à insérer au *Mercurie galant*.

C'est par la galerie des Bustes, les salles de 94 et de 95, et la salle du Sacre que le roi s'est rendu dans les appartements de Louis XIV. Il était attendu à l'OEil-de-Bœuf par les dames. Après leur présentation, il est passé dans la galerie de Louis XIV, où huit tables de soixante couverts avaient été préparées. Le roi s'est assis. A sa droite était la reine des Belges, à sa gauche, la duchesse d'Orléans; le roi des Belges en face, ayant à sa droite la reine, et à sa gauche M^{me} la princesse Adélaïde. Vingt tables de quarante couverts, dont quelques-unes présidées par les princes, s'étaient dans les dix salles latérales. A la table du roi étaient M. le comte Molé, qui a tant contribué à faire prévaloir le système de modération, M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, M. le garde-des-sceaux, M. le maréchal Lobau, M. le ministre de l'instruction publique, la duchesse de Dino, la duchesse de Broglie, la duchesse de Dalmatie et la duchesse d'Albuféra.

Nous passerons rapidement sur les mets, les vins, les fruits, les primeurs, toutes choses pour lesquelles on n'était pas venu à la fête, et qui ne pouvaient manquer d'être d'un excellent choix au dîner. Ce qui plaisait à l'œil, et continuait, pour ainsi dire,

le charme des peintures, c'étaient l'ordre et le goût avec lesquels les tables avaient été couvertes de vases d'argent, de porcelaines et de corbeilles de fleurs. Deux mille serviteurs rivalisaient de promptitude et de prévenance à l'entour des convives, qui, pendant une heure et demie, ont eu le loisir de se prouver que le dîner durerait un peu plus de dix minutes, mesure de temps dont on les avait menacés. Si deux mille convives, différemment costumés, n'offraient pas un ensemble de perspective bien régulier, le tableau gagnait en originalité et surtout en liberté ce qui lui manquait en grandeur. Après tout, c'était la France d'aujourd'hui fidèlement représentée. Élégante, variée, un peu militaire, un peu bourgeoise, n'ayant que des titres justifiés par des emplois, ayant des sénéchaux à la bourse et des connétables intéressés dans les chemins de fer.

Grâce à un air pur, à un soleil de printemps, les plus riches effets de lumière jouaient sous ces hauts plafonds, d'où le siècle de Louis XIV regardait, avec les yeux de ses belles peintures, le XIX^e siècle à table. C'était majestueux et familier; Louis XIV, en Apollon, souriait à son petit-neveu le duc d'Aumale, habillé en sous-lieutenant.

Par les croisées ouvertes on pouvait apercevoir, en dînant, ces jardins plantés par Le Nôtre, ornements inséparables de la villa royale. Si le château fait souvenir à chaque pas de Louis XIV, chaque arbre du parc proclame le talent de Le Nôtre.

Comment admirer les jardins de Versailles sans évoquer le nom de Le Nôtre? Cet artiste rare, qui créa une science qu'aucun terme n'a encore qualifiée, fait partie de cette pléiade d'hommes spéciaux nés admirablement à propos pour seconder l'immense besoin de curiosité en tous genres dont fut dévoré Louis XIV après avoir été témoin du faste fatal de son surintendant Fouquet. Le Nôtre fut détaché de la fortune de Fouquet, ainsi que Leveau, Lebrun et Mansart, pour passer au service de la cour. Après avoir donné peut-être quelques larmes au seigneur de Belle-Isle, protecteur généreux, dont l'esprit était si plein de grâces, la bouche si féconde en encouragements, et les mains si prodigues d'or, Le Nôtre transporta sur le champ plus vaste de Versailles ses berceaux, ses rocailles, ses grottes, ses cabinets, ses portiques et ses labyrinthes. Pénétré du mérite de cet architecte, de ce peintre ou de ce poëte, car Le Nôtre fut tout cela, Louis XIV

le chargea de la direction des jardins de ses maisons royales de Versailles, de Trianon, de Saint-Germain, de Clagny et de Fontainebleau.

Le Nôtre devina un art entre la peinture, l'architecture et l'horticulture, art sinon absolument inconnu jusqu'à lui, du moins très-imparfait, quoique l'envie ait voulu que Le Nôtre ait tout copié des villas d'Italie. Quand Le Nôtre réalisa son voyage d'Italie, il avait depuis longtemps donné des preuves de son goût par la création des jardins de Vaux et une partie de ceux de Versailles. Si le souvenir des merveilleux entassements d'arbres, de tombeaux, d'urnes, de ruines antiques étalés dans les villas romaines de Panfili, Borghèse, Feroni et Corsini, ne nuisit pas aux travaux postérieurs de Le Nôtre, il faut avouer qu'il modifia, en homme de génie, des emprunts qu'il n'a pas dû nier. Il est hors de doute que Le Nôtre n'inventa ni les allées, ni les points de vue et ces autres dispositions de terrain si naturelles chez tous les peuples, même les plus grossiers, que personne, on peut le dire, ne les a trouvées; mais il n'eut pas de modèle absolu dans l'art de couvrir, de planter, de diviser, d'embellir un espace avec le plus d'aisance dans les parties, de variété dans les oppositions, et surtout avec le plus de noblesse possible. Aussi, dans l'emphase de ses conceptions, méprisa-t-il toujours beaucoup les parterres de gazon, disant, selon Saint-Simon, qui partageait à cet égard l'opinion de Le Nôtre, qu'ils n'étaient bons que pour les nourrices, dont la vue, à défaut des jambes enchaînées à leurs nourrissons, s'y promenait de leur deuxième étage.

S'il ne donna pas à des arbres taillés avec des ciseaux de fer la grâce que Girardon développa dans ses statues, les frères Keller dans leur groupes de plomb et de bronze, et Mansart dans ses bâtiments, il fit ressortir avec avantage, sous un ciel peu favorable à la statuaire en plein air, les travaux différents de ces artistes, ses contemporains. Son imagination, belle et précise à la fois, devina du fond de quelle allée un monument apparaissait au regard avec le plus de surprise et de majesté, quel massif de verdure devait s'arrondir en portique sur le front sévère ou gracieux d'une statue, quelle ceinture d'arbres convenait le plus au pourtour d'un bassin ou d'une cascade. Sa science s'appliqua à combiner à tous les degrés imaginables des feuilles, de l'eau, des branches et du marbre, pour obtenir de l'ombre, de la fraîcheur,

du silence, de la solitude et des impressions analogues à la destination des lieux dont la fantaisie mythologique du roi et des princesses avait arrêté la signification. Il atteignit le degré de mystère que demandait telle promenade et tel repos; il savait entourer les bains de Diane, le bassin d'Apollon, la fontaine de Neptune, d'un feuillage en harmonie avec le caractère de ces divinités olympiques. En cela son goût se fondit avec une liquidité remarquable dans le goût général de son époque; il fut avec ses arbres ce que Lebrun, son meilleur ami, fut avec la peinture, Corneille avec la poésie, Mansart avec les monuments, Louis XIV avec la royauté, c'est-à-dire héroïque. On est grand, on se sent puissant, on marche en roi sous ses ombrages. Rien n'y est à hauteur d'homme. Né sous une république, Le Nôtre n'eût pas même été un bon jardinier; et sans une suite de monarques assez opulents pour continuer l'œuvre de Louis XIV, sa mémoire aurait péri avec ses jardins, si coûteux à entretenir. On sourit d'étonnement lorsqu'on songe que ces allées si droites, ces massifs si près ton dus, ces bosquets exhaussés en urne, ces dômes dont pas une feuille ne rompt la netteté de la voûte, n'existent depuis près de deux siècles que par le soin régulier qu'on prend d'en ébarber les pousses à mesure qu'ils cherchent à rentrer dans l'éternel chaos d'où ils sont sortis. Sur les cent quatre-vingts hivers qui ont passé depuis Louis XIV, si on eût négligé pendant un seul hiver tous ces chefs-d'œuvre délicats, ils seraient aujourd'hui des arbres de grandes routes.

Après le dîner, le roi et la famille royale s'étant retirés un instant dans les appartements de la reine, la foule s'est promenade de nouveau dans les galeries, car elle ne se lassait pas de les admirer, et elle a passé ensuite processionnellement devant les grandes croisées ouvertes du château. Tous les habitants de Versailles étaient dans le parc pour voir cette promenade lente et solennelle, qui leur découvrait, dans un lointain nuageux, et d'espace en espace, tantôt la noble figure du roi, tantôt des diadèmes sur de jeunes fronts de princesses, tantôt quelque belle tête de génie dont l'air remuait les cheveux, ou quelque ondulation d'or, qui était un groupe de maréchaux. Et les habitants faisaient silence à l'aspect de ce beau cortège. La soirée était magnifique; Claude Lorrain avait peint le ciel. L'horizon était rouge; les arbres du parc étaient dans une immobilité complète, et sous

ce ciel rose, entre ces arbres tranquilles, montaient et s'épanouissaient dans les airs les panaches liquides des bassins.

Et de nouveau le passé monta derrière ce transparent vapoureux et sembla être évoqué par la fin de cette journée, si semblable aux belles journées de la jeunesse de Louis XIV. Alors quelques-uns des convives se penchèrent aux croisées, et le front dans leurs mains, songèrent à cette fête de *l'Ile enchantée*, donnée par Louis XIV à sa cour, lorsque Versailles fut achevé. Quelques-uns, sûrs de leur mémoire, l'ont racontée avec le charme de l'à-propos pendant cette heure de méditation, marquée par le roi pour reposer du souper et préparer au spectacle.

Nous la répétons après eux; mais sans avoir, comme eux, pour encadrer et soutenir notre récit, le paysage de Versailles, et l'heureuse préparation des événements de la journée.

Le troisième jour des fêtes de *l'Ile enchantée* se termina par une surprise qui fut fort du goût de Louis XIV et de la cour; on l'avait ménagée avec beaucoup d'adresse, malgré la difficulté de tenir quelque chose secret, surtout à Versailles, et surtout un plaisir. Quoique très-complicqués, les préparatifs avaient été si mystérieux, que parmi les milliers de curieux répandus sur toute la surface du jardin, pas un ne devina les lieux qui recélaient l'enchantement. Pourtant il était prêt à éclore de tous les points; il n'était pas un arbre, pas un bassin, pas une statue qui n'eût reçu la confiance de la prodigieuse féerie à laquelle ils allaient tous contribuer.

Le soleil était descendu depuis une heure sous l'horizon, emportant avec lui les myriades de couleurs dont il avait bariolé les parterres. Avec lui s'étaient évanouis le reflet des épées, les lueurs des boucles, les vagues de soie et de plumes dont l'air avait été plein jusqu'à son coucher. Une tendre obscurité s'était faite, et avait coulé doucement, comme une gaze, de la cime des arbres dans les allées, qui n'avaient rien perdu de leur population de la journée. Par la spacieuse allée royale, par les frais corridors qui y aboutissent, par les ruelles mystérieuses de bosquets, par les sentiers du grand et du petit parc, par les marches de marbre et de gazon, par les bords du canal, allaient et venaient, passaient et disparaissaient, montaient et descendaient des groupes sans fin, agitant les murs ondoyants des massifs de leurs coudes à l'étroit, et balayant les chemins sablés des queues

de leurs longues robes , quand elles n'étaient pas soulevées par de jeunes domestiques noirs comme la nuit.

Bientôt on ne se vit plus ; mais on entendit le murmure des eaux tombant dans le granit , le murmure des voix joyeuses des promeneurs , la pression veloutée des mules sur le gazon , le chant aérien de quelques oiseaux perdus dans les hauteurs des arbres. Au milieu de cette confusion harmonieuse , de ce bourdonnement de femmes si expansives vers le soir , on respirait l'odeur marécageuse des bassins, les émanations floréales du printemps mêlées aux senteurs qui s'exhalaient des robes et des coiffures ; les lueurs des premières étoiles scintillaient dans les petites glaces oblongues que les dames faisaient valoir avec une grâce infinie dans leurs mains ; c'était une ivresse vivifiante, empreinte, par on ne sait quel caractère particulier à cette époque , des magnificences de la nature et de la royauté.

Ayant à sa droite la reine , à sa gauche Monsieur , et dans l'ordre de l'étiquette les autres membres de sa famille , Louis XIV s'assit dans un fauteuil sur une estrade placée devant le château en face de la grande allée.

Tout à coup le jour se fit , les eaux se turent, les oiseaux s'envolèrent. Un cri universel fut suivi d'un immense silence et d'une immense clarté. Dans son éblouissement spontané , la foule , se tournant vers le château , put contempler au sommet du jardin la majesté tranquille et lumineuse de Louis XIV, dominant, au milieu d'une auréole , sa cour et sa création : il semblait s'admirer dans son œuvre et la regarder du fond d'une percée du ciel. Ce vaste éclair s'éteignit , et la nuit régna de nouveau , mais une nuit tourmentée par des coups de tonnerre précipités , et sillonnée de jets de lumière sans nombre.

Le feu d'artifice de la troisième journée commençait.

Du Château à la pointe de Galie , de Trianon à la Ménagerie , la croix liquide du canal mesura l'espace embrasé. Le feu avait remplacé l'eau des bassins , ou plutôt l'eau avait pris feu ; la flamme suivait le contour des allées ; elle en dessinait les formes et montait aux arbres comme un écureuil ; elle s'élargissait dans les rameaux , pour en rougir le feuillage , et pour porter au haut des airs les chiffres enlacés du roi et de la reine. Les dieux et les déesses, les tritons , les amours , les obélisques , lançaient , soufflaient du feu par leurs bouches , par leurs conques et par leurs

narines. Pour employer une comparaison du temps, Pluton donnait une soirée à l'Olympe. La gravure a éternisé les effets pyrotechniques de cette soirée d'inauguration à Versailles. Elle a rendu sur un velin tout sombre et tout déchiré par des lignes blanches, comme en laisse la foudre en ouvrant les nuées, les effets de ces convulsions de lumière.

Ce durent être des scènes émouvantes pour l'âme et pour le regard. Ce dut être comme un rêve sur les ruines de quelque ville biblique au milieu d'un sommeil lourd, par une nuit d'été. Les blocs carrés du château, les angles de marbre pointant partout, les lustres rouges, perdus dans les profondeurs des salons; les rampes de géants se penchant sur des bassins gardés par des sphinx et des fleuves de bronze qui allongent leurs pieds de colosse sous les eaux; les ovales des bassins, les galeries de statues étaient, tantôt à la lumière des splendeurs réelles, tantôt dans une obscurité fugitive, des fantômes blanchissant derrière leurs voiles.

Quand la terre, l'eau et le ciel eurent été assez tourmentés, quand à dix lieues à la ronde, les campagnes effrayées eurent tremblé pour une fin du monde imminente, un jour semblable à celui qui avait précédé le feu d'artifice se répandit de nouveau, mais d'une manière plus variée et pour ne plus s'éteindre de la nuit. Le parc et le château étincelèrent de milliers de lampions qui en tracèrent le plan dans les ténèbres. On eût dit que le feu s'était figé et s'était fait diamant sur chaque pointe où il avait passé. C'était un Versailles nouveau, bâti par un Louis XIV fabuleux; roi de quelque soleil.

Le jardin resta ainsi éclairé jusqu'au jour, et la foule s'écoula par les portes dorées.

L'heure du spectacle ayant sonné, on s'est rendu à la salle de l'Opéra, mais avec un peu moins d'ordre qu'il y en avait eu jusqu'alors. C'est que le personnel de la fête s'était grossi depuis le dîner de tous les invités, au nombre de quinze cents, présumons-nous, qui avaient été seulement appelés à jouir du spectacle et de la promenade aux flambeaux. Cet heureux supplément, ayant rétréci l'espace, a causé quelque presse dans les escaliers et à l'entrée des couloirs, bien avant même l'arrivée du roi et de la cour. À la porte des divers étages conduisant aux galeries se coudoyaient les sommités de tous les rangs; la queue se

composait d'ambassadeurs, de maréchaux et de beaucoup de membres des quatre académies, lesquels, pour la plupart, n'avaient jamais tant vu d'empressement à la représentation de leurs ouvrages. Après le parterre de rois à Erfurth, rien, il nous semble, n'a pu être plus édifiant qu'une queue de maréchaux de France et d'académiciens. Pour tuer le temps, un jeune pair s'était mis à califourchon sur la rampe, et il écoutait M. Nodier qui lui faisait un conte. Et, de loin en loin, M. Viennet s'écriait sur le flot des impatientes : « Silence ! messeigneurs ! »

Ceux à qui le souvenir de Louis XIV revenait à l'occasion du moindre incident, se plaisaient à rappeler l'étiquette tyrannique établie à la cour du grand roi. Pour y croire, ce n'est pas trop de tous les détails d'intérieur que nous allons retracer, en attendant que nous pénétrions dans la salle de l'Opéra.

Le soir, quand Louis XIV entraît, il trouvait à la porte le maître de la garde-robe, entre les mains duquel il laissait son chapeau, ses gants et sa canne, que prenait aussitôt un valet de garde-robe. Pendant que le roi détachait son ceinturon par-devant, pour se débarrasser de son épée, le maître de la garde-robe le détachait par-derrière et le donnait avec l'épée au même valet qui le portait à la toilette.

L'huissier de la chambre faisait faire place devant Sa Majesté qui faisait sa prière auprès de son lit, comme le matin, sur deux coussins posés à terre devant un fauteuil ; l'aumônier du jour tenait le bougeoir pendant la prière du roi, et disait à la fin d'une voix basse : *Quæsumus, omnipotens Deus, ut famulus tuus Ludovicus rex noster, etc.*

Le roi se mettait de l'eau bénite au front et se levait. Après avoir pris le bougeoir que tenait l'aumônier, le valet de chambre recevait des mains de Sa Majesté la petite bourse où étaient les reliques, et reprenait sa marche devant le roi. Ce bougeoir avait deux bobèches, et par conséquent deux bougies. La reine, le dauphin n'avaient qu'une bobèche et qu'une bougie à leur bougeoir.

L'huissier de la chambre faisait encore faire place au roi jusqu'à son fauteuil, et au moment où Sa Majesté y arrivait, le grand-chambellan demandait au roi à qui il voulait donner le bougeoir, faveur ordinairement accordée aux princes et aux seigneurs étrangers.

Le roi , s'étant levé de son fauteuil , se débouottonait et dégageait son cordon bleu ; puis le maître de la garde-robe lui tirait la veste , le cordon bleu qui y était fixé ainsi que le justeau-corps qui était par-dessus. Il recevait ensuite la cravate des mains du roi , remettant tout entre les mains des officiers de la garde-robe.

Sa Majesté s'asseyait dans son fauteuil , et le premier valet de chambre et le premier valet de garde-robe lui défaisaient les jarretières à boucles de diamants , l'un à droite, l'autre à gauche. Le premier valet de chambre donnait cette jarretière à un valet de chambre , et le premier valet de garde-robe à un valet de garde-robe. Les valets de chambre ôtaient, du côté droit, un soulier, un bas et la moitié du haut-de-chausse, pendant que les valets de garde-robe, placés du côté gauche, déchaussaient pareillement un pied , retiraient l'autre bas et l'autre moitié du haut-de-chausse. Les deux pages de la chambre , de service ce jour-là, présentaient les mules à Sa Majesté. Un valet de garde-robe enveloppait le haut-de-chausse du roi dans une toilette de taffetas rouge et le portait sur le fauteuil de la ruelle du lit , avec l'épée de Sa Majesté.

Les deux valets de chambre placés derrière le fauteuil tenaient la robe de chambre à la hauteur des épaules du roi , qui quittait sa chemise pour prendre sa chemise de nuit. C'était son frère , *Monsieur*, qui la lui présentait. Le premier valet de chambre aidait le roi à passer la manche droite ; le premier valet de garde-robe lui rendait le même office pour la manche gauche.

Le roi ayant pris sa chemise de nuit, le premier valet de chambre qui avait tiré les reliques de la petite bourse ; les présentait au grand-chambellan qui les offrait à Sa Majesté , et le roi les mettait sur lui , passant en manière de baudrier le cordon qui les tenait attachées. Vêtu de sa robe de chambre , il faisait ensuite une révérence aux courtisans. Le premier valet de chambre reprenait le bougeoir au seigneur qui le tenait ; et les huissiers de chambre criaient tout haut : *Allons, messieurs, passez !* Toute la cour se retirait ; ceux qui prenaient le mot du guet de Sa Majesté le recevaient , savoir : le capitaine des gardes du corps , le capitaine des Cent-Suisses, le colonel du régiment des gardes françaises , le colonel général des Suisses , le grand-écuyer et le premier écuyer. Là finissait le grand coucher, et le petit commençait.

Il n'était resté dans sa chambre que les personnes suivantes :
Celles qui pouvaient s'y trouver le matin , Sa Majesté étant encore dans son lit ;

Celles de la première entrée ;

Les officiers de la chambre ;

Le premier médecin et les chirurgiens.

Une musique , composée de quelques voix et de quelques instruments se faisait entendre.

La cour étant sortie, le roi s'asseyait sur un siège pliant qu'un valet de chambre avait préparé proche la balustrade du lit de Sa Majesté , avec un carreau dessus. Ses barbiers le peignaient et lui accommodaient les cheveux , tandis qu'un valet de chambre lui présentait un miroir et qu'un autre éclairait avec un flambeau.

Quand le roi était peigné , un valet de garde-robe apportait sur la *salve* un bonnet et deux mouchoirs de nuit unis et sans dentelle , et la présentait au grand-maître. Celui-ci l'offrait au roi.

La serviette avec laquelle il s'essuyait les mains et le visage lui était donnée par un prince du sang. Cette serviette , mouillée seulement par un bout , était glissée entre deux assiettes de vermeil. Il la rendait à l'officier de la chambre.

Le roi disait à quelle heure il voulait se lever le lendemain et l'habit qu'il désirait. Ceci fait, l'huissier priait toutes les personnes qui étaient au petit coucher de sortir, et il sortait lui-même.

Après cela , le roi entrait dans son cabinet , et s'amusa un moment à flatter ses chiens. Pendant ce temps, les garçons de la chambre faisaient au pied du lit du roi le lit du premier valet de chambre , et préparaient la collation.

Quelques minutes après , le roi se couchait. Les garçons allumaient dans un coin de la chambre une bougie et le *mortier*. Ils se retiraient , et le premier valet de chambre tirait les rideaux du lit du roi et fermait les portes en dedans et au verrou. Il éteignait le bougeoir et se couchait.

Nous ne dirons pas le coucher de Louis-Philippe , parce qu'il se couche comme tout le monde.

On sait que la salle d'opéra de Versailles n'existait pas sous Louis XIV ; alors on jouait indistinctement devant le château ou devant la *grotte* , et quelquefois dans le *labyrinthe* , parties

principales du parc. La salle d'opéra, bâtie sous Louis XV, par Gabriel, en 1755, ne fut terminée qu'en 1770, par l'architecte Leroy. L'inauguration en eut lieu pour le mariage de Louis XVI avec Marie-Antoinette, qui y dansa un menuet avec un simple garde, dans une fête célébrée à la naissance du dauphin. Il est du devoir de l'histoire de ne point passer sous silence la fameuse fête dite *des gardes-du-corps*, qui y fut donnée, et où Marie-Antoinette eut le tort ou le malheur de se montrer. Cette solennité n'avait pas été suivie d'autres solennités du même genre dans cette salle, dont les glaces et les tentures furent vendues à l'époque de la révolution.

Louis-Philippe a réparé les dégâts des hommes et du temps; il a rendu à la salle d'opéra non-seulement son élégance première, mais il l'a embellie à ce point de ne plus faire regretter les mutilations qu'elle avait subies. Pompeuse et pleine de coquetterie dans son architecture, elle est construite, on le sent, pour contenir une grande foule, mais une foule choisie.

La nuit du 10 juin elle bouillonnait dans l'or, les bougies et les diamants. Elle était en fusion, le regard n'en soutenait pas l'éclat, qui écrasait à tout jamais l'éternelle plaisanterie du luxe oriental. Et certes il ne tenait qu'à l'Orient en personne de démentir d'avance notre moquerie! Un assez grand nombre d'Orientaux occupaient une partie des secondes galeries; ils étaient là huit ou dix, l'ambassadeur turc et ses drogmans, l'ambassadeur grec et ses secrétaires, l'ambassadeur persan et sa maison, l'envoyé tunisien, l'envoyé marocain, etc., etc., tous Orientaux comme le soleil et les perles. Et pourtant quel fade Orient ils représentaient! Ils ouvraient la bouche et tremblaient d'admiration devant l'Occident.

Le roi, les reines et les princesses étaient au premier rang, le duc d'Orléans et ses frères étaient derrière. Venaient ensuite les dames de la cour, les ministres, les maréchaux, les présidents de la chambre des pairs et de la chambre des députés. Les dames invitées étaient assises à droite et à gauche. Au-dessus de cette pompeuse galerie, qui s'avancait comme un diadème dont le roi était le fleuron, s'étalait la seconde galerie, tout étincelante des dames du corps diplomatique; elles occupaient les deux côtés; la face avait été réservée aux ambassadeurs et aux ministres des puissances étrangères. Au parterre, aux avant-scènes et aux trois

sièmes loges avaient pris place les invités à différents titres. Au centre les planètes, tout autour les étoiles.

C'est devant ces rois, ces reines, ces ambassadeurs, et tous ces autres rois de l'intelligence, grands poètes, illustres écrivains, peintres célèbres, musiciens fameux, que les artistes du Théâtre-Français et de l'Académie royale de Musique ont joué *le Misanthrope*, *Robert-le-Diable*, et *Une fête à Versailles*, intermède de la composition de M. Scribe.

Le spectacle a eu lieu avec la même dignité que le dîner; mais soit que les spectateurs eussent été rendus plus difficiles par une longue succession de miracles, soit que les acteurs éprouvassent la contrainte si concevable de la timidité devant un public sur les habits duquel était écrit le caractère d'une supériorité d'élite, le spectacle n'a pas été à la hauteur de la grande journée, journée où il était dit que la réalité écraserait la fiction. M^{lle} Mars, Duprez, les demoiselles Elssler, malgré leurs admirables talents, l'Opéra et le Théâtre-Français réunis, n'ont pas toujours réussi à satisfaire l'assemblée, déjà très-naturellement portée à la froideur, à cause du respect qui comprime les applaudissements. Toutefois, n'était-ce pas une heure sublime celle où les vers de Molière couraient au front de ces intelligences couronnées de génie et de diadèmes? La postérité n'est pas plus belle que ce moment, si la postérité, à sa plus divine expression, n'est pas cela. Deux ou trois fois par acte, le roi a applaudi, et on a pu remarquer avec quelle perspicacité littéraire il a discerné les meilleurs passages de la meilleure comédie de notre scène.

Quoique sous le coup de la timidité, comme tous les autres artistes ses confrères, Duprez a laissé entrevoir, dans le rôle de Robert, quelque supériorité sur Nourrit. Il a surtout effacé tout souvenir dangereux pour sa belle voix dans le morceau : *Des chevaliers de ma patrie!*

L'intermède, composé par M. Scribe, a suivi les deux actes de *Robert*. Avant d'en expliquer le sujet allégorique tout à fait dans l'esprit de la fête, il n'est pas surabondant de dire que la cachucha a été dansée décemment, malgré la cachucha et M^{lle} Elssler elle-même, et si décemment, qu'elle avait un faux air du menuet de la reine. C'était une cachucha poudrée et en panier. Ainsi faite et repentante, la folle castillane a été bien accueillie. La cour l'a amnistiée.

A la différence près des temps , la pièce de M. Scribe est taillée sur le modèle des divertissements arrangés par Molière pour les fêtes de la cour de Louis XIV. Si elle est beaucoup moins littéraire , elle se pare de l'allégorie avec autant d'à-propos. Voici le sujet en deux mots :

Une fête est préparée par Lulli en l'honneur de Louis XIV dans un salon immense disposé pour un ballet. Lulli explique aux danseurs les pas qu'ils doivent exécuter. Quinault paraît et annonce avec empressement l'arrivée du roi. Le ballet commence. A la seconde entrée accourent les dames et les seigneurs de la cour , le marquis de Villeroy , de Rassan , d'Humières , de La Vallière , les demoiselles de Brancas , de Guiche , de Nangis , de Vardes , etc.

Enfin , à la troisième entrée , on voit Molière suivi de tous les personnages qu'il a créés, Corneille escorté de ses héros espagnols et romains , et Racine en tête des lévites ; tous défilent devant le roi et vont se placer au fond du théâtre. Alors un rideau se lève , et on aperçoit le château de Versailles tel qu'il était sous Louis XIII. Apollon, Minerve et d'autres dieux entourent la statue équestre de Louis XIV au piédestal de laquelle on lit :

A LA GLOIRE DE LOUIS XIV.

La deuxième partie de l'intermède nous a montré le château de Versailles , ce qu'il est maintenant ; on aperçoit la grande galerie des batailles ; c'est au dernier tableau de cette partie , animée de toutes les danses qui ont figuré dans tous les opéras joués depuis huit ou dix ans , que l'on voit , au lever d'un rideau , le génie de la France entouré de toutes les gloires militaires de la monarchie , de la république , de l'empire et de nos jours.

Un éclair luit et on lit cette légende balancée par des génies , sur les personnifications de toutes nos illustrations nationales :

A TOUTES LES GLOIRES DE LA FRANCE.

Les trois galeries , le parterre , voie lactée de croix et d'épaulettes , les loges dans leurs cadres de feu , toute la salle , dont les chaudes bougies couchaient leurs flammes sous le vent de minuit , les soldats basanés de l'empire , ruisselants de sueur et d'en-

thousiasme, les vétérans de la science, à qui l'enivrement de la soirée avait rendu leur poétique jeunesse, mille femmes splendides de nom, de beauté, et de renommée, mille jeunes artistes pâles d'émotion et dont le cœur battait à ce dernier soupir de cette fête qui était leur fête, et qui n'aurait plus d'égale sous aucun règne et dans aucun pays, et à côté des vainqueurs de Wagram, d'Aboukir, les vainqueurs de juillet et d'Alger, et tous ces ambassadeurs qui devaient aller dire à leur roi, le matin, ce qu'était encore la France de 1857, et ces ministres qui n'ont pas menti à leur roi en leur disant combien de respect il y avait encore pour lui dans nos âmes, et les jeunes princesses dont la bonté n'avait été ni impatientée, ni détournée par trois mille regards; et la reine, et le roi lui-même, tous étaient debout et saluaient du cœur, du geste et de la voix, ces mots étincelants et impérissables : *A toutes les gloires de la France.*

La promenade aux flambeaux a couronné la fête; après le spectacle, le roi et la cour ont passé dans les galeries, où la foule les a suivis pour jouir d'un effet, qui, quoique prévu, n'en a pas moins été une nouvelle surprise après tant de surprises. Si les peintures n'avaient rien à gagner à l'éclairage factice de flambeaux portés par les domestiques de la maison du roi, le long des salles déjà inondées de clartés, la pompe de la journée ne pouvait se terminer par un coup d'œil plus beau. Nos paroles ne rendront pas cet étonnement. On semblait n'avoir plus assez d'énergie pour soutenir ce spectacle qui venait se rendre maître du dernier souffle de l'admiration. On ne vivait pas, on ne dormait pas; c'était un rêve éveillé à travers une galerie du soleil. La lumière jaillissait comme le fluide électrique de chaque point sensible pour toucher des paupières qui n'osaient pas trop s'ouvrir de peur de ne pouvoir plus se fermer. On se sentait porté de place en place par le flot silencieux de la foule qui murmurait tout bas sa dernière parole d'adieu à tant de prodiges. Ouvertes aux lueurs de l'aube qui se faisait, les croisées répandaient le vent frais d'une autre journée. Dans cet épanouissement, dans cette ivresse, dans ce demi-sommeil, les images prenaient leur part de cette vie surexcitée par le feu. Au puissant rayonnement des flambeaux, elles s'animaient, se coloraient, et semblaient sortir de leurs cadres avec leurs longs panaches, leurs sabres trainants et leurs manteaux chargés de lumière. Et à mesure que le cor-

tége se perdait dans les profondeurs des salles , il s'amassait derrière lui une obscurité indéfinissable à travers laquelle on n'apercevait plus que les globes bleuâtres des lampes , et les étoiles du ciel qui , on l'eût dit , s'étaient posées à la cime des arbres pour voir comment finirait cette nuit où elles avaient été oubliées.

Et de rêve en rêve la foule descendit les marches de l'escalier de marbre , la tête basse , comme écrasée par quatorze heures d'une autre vie ; quelques minutes après , le tambour battait aux champs , le roi retournait à Trianon ; et la fête finie allait recommencer , car le peuple attendait aux grilles du château pour sanctionner la merveille ; le peuple , dernier mot en toutes choses , et qui , comme Dieu , dont il n'oublie jamais la parabole , souffre d'être appelé le dernier sur la terre pour être toujours le premier.

LÉON GOZLAN.

SOUVENIRS

DE VOYAGES.

KIEL. — TRADITIONS DE LA MER BALTIQUE.

Il y a chaque semaine, dans la vie des habitants de la petite ville de Kiel, un jour qui fait époque. C'est le samedi. Ce jour-là, le bateau à vapeur arrive de Copenhague à quatre heures du matin, et part à sept heures du soir. Ce jour-là, on voit, dans les rues de la paisible cité, des figures que personne ne connaît, et l'on entend des idiomes que les plus intrépides philologues de l'université essayent en vain de comprendre. Ce jour-là, les femmes de la *Probstey* aiment à venir au marché, car elles remportent des nouvelles à leurs voisines. Quant aux bourgeois de Kiel, ils se lèvent deux heures plus tôt que de coutume, et n'ont pas un moment à perdre. Dès le matin, l'aubergiste de la *Ville de Hambourg* revêt sa plus belle redingotte, et sa femme prépare un énorme rôti de veau. Le professeur, enfermé dans sa robe de chambre, attend d'un air grave les lettres de recommandation et les visites qui ne manquent pas de lui arriver par chaque bateau; le marchand regarde par la fenêtre et maudit le sort qui, pendant de telles solennités, l'attache impitoyablement à son comptoir. Le rédacteur de la *Wochenblatt* emploie l'esprit de deux collaborateurs, à écrire distinctement les noms de ceux qui débarquent, de ceux qui s'en vont; et les commissionnaires du roulage, qui ont besoin de soutenir leurs forces, boivent trois fois plus d'eau-de-vie qu'à l'ordinaire.

A deux heures, quand la famille allemande se met à table, il y a de longues et importantes conversations sur celui-ci, sur celui-là, sur cette *dame* que l'on a vue passer dans la rue, avec des manches plates, sur ce *monsieur* qui porte une canne à pomme dor et une épingle de diamant. Que s'il se trouve parmi les passagers un personnage important, un écuyer de quelque prince par exemple, un conseiller aulique, ou un baron, je vous laisse à penser tout ce qu'il se fait de commentaires sur lui, sur son voyage, sur les personnes qu'il a vues, sur le pays d'où il vient et le but qu'on lui suppose.

Toute la journée se passe ainsi dans une heureuse agitation. Chaque heure apporte sa nouvelle, et chaque nouvelle peut être brodée de manière à durer longtemps. Puis voici venir le soir. Le moment du départ approche. Déjà la fumée monte au-dessus de la machine à vapeur, et le drapeau danois flotte dans les airs. Les habitants de Kiel se rassemblent sur le port. Ils se rangent le long du quai, ils regardent et ils écoutent. Il faut qu'ils aient, dans ce dernier moment, l'œil ouvert et l'oreille attentive. Bientôt tout aura disparu, et il ne leur restera que le souvenir de cette riche et féconde journée.

Sept heures sonnent. Le canon salue la ville. Le bâtiment vire de bord. Bien des mouchoirs blancs s'agitent alors en signe d'adieu; bien des yeux bleus versent de douces larmes que l'on voudrait recueillir dans une coupe d'or, tant elles sont belles à voir tombant comme des perles sur un visage rose. Hélas! heureux encore sont ceux qui pleurent! Celui qui est loin de son pays ne pleure pas. Il quitte sans regret une terre étrangère. Pas un ami n'est là pour lui serrer une dernière fois la main, pour lui dire un dernier adieu. Ses amis sont ailleurs, et qui sait si, dans ce moment, ils pensent à lui?

Mais la machine industrielle est en mouvement. L'onde jaillit autour des deux roues qui la fatiguent; le navire vole sur les flots avec la rapidité de l'oiseau, et bientôt l'on n'entrevoit plus que les clochers de Kiel et les sommités des maisons à demi perdues dans l'ombre. La mer est calme, le ciel est pur. Le soleil se cache derrière les arbres dépouillés de feuilles du Dusternbrook, et colore d'un dernier rayon les côtes de la baie, les vagues de la mer. Tout est repos et silence. La mouette s'assoupit sur le flot qui la berce, et le bruit de la terre n'arrive plus jusqu'à nous. Que ne

suis-je poëte ? je saluerai avec un hymne enthousiaste cette heure de recueillement , cette heure imposante où toute trace d'habitation humaine a disparu , où l'on n'entrevoit plus que le ciel privé de son soleil et la plaine immense où le navire cherche sa route. Je saluerai cette mer Baltique , cette mer chantée par les scaldes et traversée tant de fois par les vikings. Mais d'un côté , je ne suis pas poëte , et de l'autre , l'aspect d'un bateau à vapeur , même au milieu de l'Océan , est essentiellement prosaïque. Voyez cette colonne de fumée qui s'élève dans l'air , cette machine qui fonctionne par des procédés mathématiques , cette chaudière qui tient lieu de vent , et ces deux roues de moulin qui remplacent la rame antique ; ce n'est plus le vague de la pensée , c'est la réalité de l'industrie. Avec le bateau à vapeur , c'en est fait de la poésie de mer. C'en est fait de ce coup d'œil que présentent les manœuvres commandées à haute voix et exécutées avec une merveilleuse promptitude. C'en est fait des matelots qui courent dans les huniers , des mousses suspendus comme des goëlands au bout d'une vergue , des voiles qui s'élèvent l'une sur l'autre , et s'enflent avec orgueil , ou retombent le long du mât en gémissant. C'en est fait de toutes les agitations , de toutes les incertitudes , de toutes les péripéties d'attente , de joie et de déception , qui font de la vie du marin une vie de roman.

Vous figurez-vous Byron écrivant , en face d'une cheminée de fer goudronnée , ces vers de Child-Harold :

He that has sail'd upon the dark blue sea
Has view'd at times , I ween , a full fair sight , etc.

Vous figurez-vous les personnages d'*Othello* qui s'écrient si joyeusement en voyant apparaître le vaisseau de Desdemona : *A sail ! a sail !* annoncer *a steamboat* ?

Non , le bateau à vapeur est un navire de marchand. On y vit comme dans un comptoir de marchand. Tout y est propre , ciré , vernis , distribué avec économie , rangé avec ordre. Les passagers payent d'avance. Ils partent à heure juste , et ils savent qu'ils arriveront à heure juste. Le long de la route , il faut qu'ils se montrent hommes aimables , hommes de bonne compagnie. Personne ici n'a le droit de se tenir à l'écart et de rêver. On vient à vous , on veut apprendre qui vous êtes , d'où vous venez. On

cause, on se raconte son histoire, ses projets, on se dit bonsoir très-tendrement; on se retrouve le lendemain comme de vieux amis.

Ceux qui essaieraient d'échapper à cette intimité de voyage, sont vaincus par le mal de mer. Le mal de mer est le plus grand des démocrates. Il efface toutes les distances, il attédie toutes les vanités humaines. Le grand seigneur qui se sent pris par le mal de mer ne songe plus ni à ses titres, ni à ses châteaux. Il se couche sur le pont, à côté du pauvre ouvrier, comme à côté d'un camarade, et la grande dame oublie son aristocratie à chaque vague qui vient heurter le navire. Mais les propriétaires du bateau aiment le mal de mer; ils comptent sur lui, et il est juste de dire que le mal de mer ne les trompe pas. Quand on vient de Kiel à Copenhague, bon gré mal gré, il faut payer son diner d'avance. C'est de la part de ceux qui ont imaginé ce surcroît d'addition un acte de haute prudence. Le diner est servi, quand on arrive au Kiøge, c'est-à-dire à l'endroit où le vent a le plus de prise, où la mer est le plus orageuse. Les passagers alors font une horrible grimace quand on leur montre une assiette; le beefsteack se promène sur la table comme un conquérant sans rencontrer personne qui lui réponde, et les schellings des voyageurs entrent joyeusement dans la caisse de l'administration. Les directeurs du bateau ont encore une autre invention non moins ingénieuse, c'est de ne mettre le soir dans le lit des pauvres passagers qu'une couverture en laine et un seul drap. On travaille la moitié de la nuit à s'envelopper dans ce drap, dont les deux bouts ont juré de ne jamais se rejoindre, et l'autre moitié à relever la couverture que rien ne retient et qui glisse sans cesse sur le parquet. A la fin, comme le drap refuse obstinément de s'élargir, et comme la couverture a une antipathie pour les couchettes de l'administration, dès que le premier rayon du matin paraît à travers les vitraux, chacun se lève en bénissant le ciel de n'avoir qu'une nuit à passer dans cette retraite de douleur.

Heureusement qu'au sortir de là, on se retrouve en plein air, en face d'une nature poétique, car la nature n'a point fait de pacte avec les négociants de Copenhague pour mesurer au voyageur chaque jouissance au prix de quelques schellings. Au lever du soleil, le bateau double la pointe de Falster, on passe entre

la Seeland et les petites îles éparses de côté et d'autre , pauvres îles élevées à fleur d'eau , couvertes d'un peu d'herbe et de quelques cabanes. Le paysan qui les habite est là comme dans une barque. Les flots emportés par le vent jaillissent jusque sur sa cabane. La mer gronde le jour près de la table où il s'assoit avec sa famille , la nuit sous son chevet. La mer est son élément , sa joie et sa douleur , son monde immense et sa barrière. C'est là que ses enfants courent dès qu'ils grandissent , comme l'alouette dans les champs , comme le pluvier sur la grève. C'est là qu'il s'en va chaque jour jeter ses filets , chercher sa moisson. Quelquefois elle l'appelle en riant sur ses vagues limpides ; elle s'assouplit sous la rame qui la traverse , et le ciel n'est pas plus pur que cette grande plaine où tout orage a cessé ; et le murmure du vent dans la forêt n'est pas plus doux que le murmure de ces vagues qui se courbent autour de la barque aventureuse , et fuient en laissant derrière elles un long sillon d'écume pareil à un ruban d'argent. C'est alors que l'esprit des eaux chante dans sa grotte, C'est alors que le *Meermann* monte à la surface des flots avec sa lyre d'or et appelle les voyageurs. Puis , tout à coup cette mer si calme s'irrite , gronde et mugit autour de l'île isolée , et l'enchaîne entre ses vagues comme une amante jalouse. Alors , le pêcheur rentre chez lui et attend que la tempête soit passée. Il connaît les caprices de cette mer inquiète. Il l'aime dans son repos , il l'aime dans ses colères. Tandis que je regardais ces pauvres retraites , jetées si loin du monde où nous vivons , j'entendis un homme s'écrier à côté de moi : Oh ! heureux ceux qui sont là tout seuls , sous ces toits de gazon , entre le ciel et l'eau ! Il était jeune et déjà vieux. Peut-être avait-il raison.

Le peuple dit que quelques-unes de ces îles ont été faites par les enchanteurs , qui voulaient s'en aller plus facilement d'un lieu à l'autre , et qui établissaient ainsi des stations sur leur route. Dans certains endroits , elles sont si rapprochées l'une de l'autre , que la mer alors ne ressemble plus à la mer , mais à un grand fleuve comme le Rhin ou l'Escaut. De chaque côté , on aperçoit le rivage , on peut compter les maisons qui y sont bâties , et le dimanche , quand le bateau passe en face de Falster , on entend le son des cloches , on peut répondre aux chants religieux qui se chantent dans l'église. Mais un peu plus loin , les habitants du pays vous conduisent sur le devant du navire ,

et vous montrent avec orgueil une grande masse de roc , toute blanche , taillée à pic , surmontée de quelques flèches aiguës et couronnée d'arbustes. Mais voyez : ce que le géologue appelle de la pierre calcaire , ce n'est pas la pierre calcaire , et ce qui , s'élève au haut de cette montagne sous la forme d'un massif d'arbres , ce n'est pas un massif d'arbres. Il y a là une jeune fée très-belle qui règne sur les eaux et sur l'île. Ce roc nu , c'est sa robe blanche qui tombe à longs replis dans les vagues , et se diapre aux rayons du soleil ; cette pyramide aiguë qui le surmonte , c'est son sceptre ; et ces rameaux de chêne , c'est sa couronne. Elle est assise au haut du pic qu'on appelle le *Dronnings Stol* (le Siège de la Reine). De là , elle veille sur son empire , elle protège la barque du pêcheur et le navire du marchand. Souvent la nuit on a entendu sur cette côte des voix harmonieuses , des voix étranges , qui ne ressemblent pas à celles qu'on entend dans le monde. Ce sont les jeunes fées qui chantent et dansent autour de leur reine , et la reine est là qui les regarde et leur sourit. Oh ! le peuple est le plus grand de tous les poètes. Là où la science analyse et discute , il invente , il donne la vie à la nature inanimée , il divinise les êtres que le physicien regarde comme une matière brute. Il passe le long d'un lac , et il y voit des esprits ; il passe au pied d'un roc de craie , et il y voit une reine , et il l'appelle le *Mænsklint* (le Rocher de la Jeune Fille).

Au Mænsklint , la mer reprend son large espace. La côte de Kiøge semble fuir en arrière pour faire place à tous les bâtiments qui se croisent sans cesse sur ses bords. D'ici à Copenhague la mer est couverte de navires , les uns fuyant avec le vent qui enfile leurs voiles , les autres sillonnant la vague rebelle qui lutte contre eux. Quelquefois on en aperçoit plusieurs réunis ensemble , et de loin , avec leur voile blanche , on les prendrait pour des cygnes qui se bercent paresseusement sur l'eau. Si le capitaine du bateau à vapeur est fier , c'est quand il passe en droite ligne au milieu de tous ces navires fatigués par le vent et obligés de louver ; c'est quand il laisse , en quelques minutes , bien loin de lui , et la goëlette renommée pour sa vitesse , et le brick aux flancs évasés , et la frégate avec ses mâts superbes et son armée de matelots. Bientôt on approche de terre , on voit à droite la côte de Suède et la pointe des clochers de Lund ; à gauche la côte danoise , la forteresse qui défend la capitale , et la rade remplie

de vaisseaux. A midi, le matelot s'est incliné devant le Mœnsklint. A cinq heures, il amarre le bateau dans le port de Copenhague.

Toutes ces côtes de la mer Baltique sont peuplées de traditions, les unes empreintes d'un vrai sentiment religieux, les autres portant encore le caractère du paganisme; celles-ci simples et touchantes, comme une élogie; celles-là parées et embellies comme un conte de fées. Le marin est crédule et superstitieux; la vie aventureuse à laquelle il se voue, les vicissitudes qu'il doit subir, les dangers qu'il traverse, entretiennent dans son esprit l'amour du merveilleux. Souvent la tempête le surprend tout à coup au milieu de ses plus belles espérances, et comme la science ne lui donne sur ces variations d'atmosphères aucune solution, il attribue tout ce qui lui arrive d'étrange à d'étranges influences. Il croit aux mauvais génies, aux jours sinistres, à la fatalité et aux expiations dans ce monde. Dans les îles du Nord, ces traditions se conservent par l'isolement des individus. Elles prennent racine sur le sol; elles se transmettent d'une génération à l'autre. Le marin les apprend dans son enfance, il les raconte dans ses voyages, et il les rapporte, après de longues années, toutes vivantes au foyer de famille. Dans ces îles, comme dans les contrées septentrionales de l'Allemagne, chacun sait l'histoire des elfes et des géants, des épées magiques et des trésors gardés par des dragons. Il y a là des hommes de mer qui ont la barbe verte, les cheveux tombant sur les épaules, comme des tiges de nénuphar, et qui chantent le soir au bord des vagues pour appeler la jeune fille et la conduire dans leur grotte de cristal. Il y a des sorciers qui, par la force des enchantements, attirent la tempête, soulèvent les flots et font chavirer la barque du pêcheur. Il y a, comme dans la plupart des contrées montagneuses de l'Europe, des chasseurs condamnés, pour leurs méfaits, à courir éternellement à travers les marais et les taillis. Les habitans du Sternsklint entendent souvent le soir les aboiements des chiens de Grœnjette. Ils le voient passer dans la vallée le Grœnjette, la pique à la main, et ils déposent devant leur porte un peu d'avoine pour son cheval, afin que, dans ses courses; il ne foule pas aux pieds leur moisson. Là aussi on croit qu'il y a un roi des elfes qui règne à la fois sur l'île de Stern, sur celle de Mœ et sur celle de Rügen. Il a un char attelé de quatre étalons noirs. Il s'en va d'une île à

l'autre , en traversant les airs , et alors on distingue très-bien le hennissement de ses chevaux , et la mer est toute noire. Ce roi a une grande armée à ses ordres , et ses soldats ne sont autre chose que les grands chênes qui parsèment l'île. Le jour , ils sont condamnés à vivre sous une écorce d'arbre. Mais la nuit , ils reprennent leur casque et leur épée , et se promènent fièrement au clair de la lune. Dans les temps de guerre , le roi les rassemble autour de lui. On les voit errer au-dessus de la côte , et alors malheur à celui qui tenterait d'envahir le pays!

Quelques autres traditions sont d'une nature toute religieuse. C'est la loi de charité , c'est le dogme d'expiation , c'est le mysticisme du moyen âge cachés sous une fiction, revêtus d'un symbole. Le nom de *Marioboe* signifie demeure de Marie. La Vierge annonça par une lumière céleste qu'elle avait choisi cette île pour y habiter , et on lui bâtit une église. L'île du Prêtre rappelle une légende de saint. Il y avait là un prêtre nommé Anders qui était vénéré de tout le monde pour ses vertus. Il était fort pauvre , il ne possédait qu'un denier. Mais quand il avait besoin de quelque chose , il envoyait son denier au marchand ou au laboureur , et toujours on le lui rapportait dévotement en y joignant ce qu'il désirait. L'île a gardé le nom d'île du Prêtre ; mais le merveilleux denier est perdu.

Sur une autre côte de la mer Baltique , une église profanée par des impies s'est abîmée dans l'eau. La nuit , on entend les malheureux chanter avec des sanglots les psaumes de la pénitence , et quand la mer est calme , on voit à travers les vagues briller les cierges qu'ils allument devant l'autel. Pour leurs péchés , ils sont condamnés à pleurer et à rester dans cette église jusqu'au jugement dernier.

Près du même rivage , plusieurs fois dans des heures de tempête , à la lueur des éclairs qui sillonnent le ciel , les matelots ont aperçu un vaisseau d'une forme étrange, un vaisseau dont on ne reconnaît plus ni la couleur ni le pavillon. Le capitaine qui le commandait et ses matelots ont un jour commis une faute grave, et ils doivent errer sur les vagues , sans trêve et sans repos , jusqu'à la fin du monde. Quand ces pauvres Ahasvérus du monde maritime distinguent de loin un autre navire , ils lui envoient des lettres pour leurs parents et leurs amis. Mais ces lettres sont adressées à des personnes qui n'existent plus depuis des

siècles, et dans des rues dont nul être vivant ne sait le nom.

A Falster, il y avait autrefois une femme fort riche qui n'avait point d'enfants. Elle voulut faire un pieux usage de sa fortune, et elle bâtit une église. L'édifice achevé, elle le trouva si bien, qu'elle se crut en droit de demander à Dieu une récompense. Elle le pria donc de la laisser vivre aussi longtemps que son église subsisterait. Son vœu fut exaucé. La mort passa devant sa porte sans entrer; la mort frappa autour d'elle voisins, parents, amis, et ne lui montra pas seulement le bout de sa faux. Elle vécut au milieu de toutes les guerres, de toutes les pestes, de tous les fléaux qui traversèrent le pays. Elle vécut si longtemps, qu'elle ne trouva plus un ami avec qui elle pût s'entretenir, elle parlait toujours d'une époque si ancienne, que personne ne la comprenait. Elle avait bien demandé une vie perpétuelle, mais elle avait oublié de demander aussi la jeunesse; le ciel ne lui donna que juste ce qu'elle voulait avoir, et la pauvre femme vieillit; elle perdit ses forces, puis la vue, et l'ouïe et la parole. Alors elle se fit enfermer dans une caisse de chêne et porter dans l'église. Chaque année, à Noël, elle recouvre, pendant une heure, l'usage de ses sens, et chaque année, à cette heure-là, le prêtre s'approche d'elle pour prendre ses ordres. La malheureuse se lève à demi dans son cercueil et s'écrie: « Mon église subsiste-t-elle encore? — Oui, répond le prêtre. — Hélas! dit-elle, plutôt à Dieu, qu'elle fût anéantie! » Et elle s'affaisse en poussant un profond soupir, et le coffre de chêne se referme sur elle.

Voici une légende qui a été racontée par le poète Æhenschlœger. Ce n'est pas une légende, c'est un drame de la vie réelle. Un pauvre matelot a perdu un fils dans un naufrage, et la douleur l'a rendu fou. Chaque jour, il monte sur sa barque et s'en va en pleine mer; là il frappe à grands coups sur un tambour, et il appelle son fils à haute voix: « Viens, lui dit-il, viens! sors de ta retraite! nage jusqu'ici! je te placerai à côté de moi dans mon bateau; et si tu es mort, je te donnerai une tombe dans le cimetière, une tombe entre des fleurs et des arbustes; tu dormiras mieux là que dans les vagues. »

Mais le malheureux appelle en vain et regarde en vain. Quand la nuit descend, il s'en retourne en disant: « J'irai demain plus loin, mon pauvre fils ne m'a pas entendu. »

Je viens de citer quelques-unes des principales traditions ré-

pandues autour de la mer Baltique ; elles ne composent qu'une faible partie des traditions danoises, rassemblées dans le recueil de Thiele et dans le *Kømpeviser* de Nyerup. J'aurai plus d'une fois encore occasion d'y revenir.

X. MARMIER.

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS
DU PETIT POINSINET.

I. — LE SOUPER CHEZ BAUTRU.

Bautru , le célèbre diseur de bons mots et d'épigrammes , plus connu par son esprit satirique et bouffon que par ses titres de comte de Serrant et d'introducteur des ambassadeurs , et ses ambassades en Espagne , en Flandre , en Angleterre et en Savoie , avait invité à souper ses deux amis Faret et Boisrobert , un soir d'automne de l'année 1655.

— *Le Bois* ne vient pas ! disait tristement Faret , qui regardait à tout moment par la fenêtre pour voir s'il n'apercevrait pas de loin le convive attendu ; il tardera tant que l'oie sera brûlée et le claret perdra ses esprits.

— Ce diable de Boisrobert se fait attendre comme s'il était question de dire une messe , répliqua l'indévoit Bautru.

— Ah ! monsieur l'ambassadeur , s'écria Faret en humant à plein nez les vapeurs de cuisine , ne flairez-vous pas l'oie qui brûle ?

— En vérité , dit Bautru qui simula un signe de croix et composa une pantomime hypocrite , cela donne furieusement à réfléchir sur les inconvénients d'être rôti comme hérétique pour un bon livre ou un bon mot.

— Mon excellent confrère d'Académie , interrompit Faret , je vous supplie de faire qu'on serve , sous peine de me voir mourir enragé de soif et de faim.

— Bah ! je voudrais bien éprouver comment vous mordez les gens , et je souhaite que votre esprit ait de meilleures dents que votre bouche.

— Ce scélérat de Boisrobert a imaginé ce guet-apens contre nos pauvres estomacs ; c'est un abbé sans pitié...

— Et non pas sans abbaye ; M. le cardinal a promis de lui en donner trois ou quatre dans l'enfer , outre celle de Châtillon-sur-Seine , où maître Robert a déjà fait le diable. A table donc , M. l'académiste ou plutôt l'académicien , pour parler en style de Vaugelas. Par la morbleu ! vous ne sortirez pas d'ici sur vos jambes.

— Je doute très-fort que *Le Bois* y arrive sur les siennes, car certainement il a soupé avec monseigneur le protecteur de l'Académie française.

Les deux académiciens passèrent alors dans la salle à manger où le couvert était mis , et ils s'assirent face à face devant une table servie avec moins de luxe que de prodigalité ; les valets furent congédiés pour que les convives n'eussent pas d'oreilles indiscretes autour d'eux , et , après les premiers moments consacrés à l'exercice d'un appétit impatient et silencieux, un entretien familier commença entre Bautru et Faret : celui-ci plus avare de paroles que de coups de dents , mais lançant çà et là des boutades burlesques avec un sérieux inaltérable ; et l'autre , au contraire , ne restant pas muet une minute , poursuivant la conversation avec les gestes les plus variés et la physionomie la plus mobile , à travers les embarras du travail gastronomique , répandant sur tout , et à propos de tout , l'esprit , la gaieté , l'impertinence , la méchanceté même , et n'épargnant pas plus Dieu et ses saints que le cardinal de Richelieu et ses créatures.

Tel était ce *fameux* Guillaume de Bautru qui , de son vivant , fut ainsi jugé par Costar : « C'est un homme qui met sa philosophie à n'admirer que très-peu de chose et qui, depuis cinquante ans , a été les délices de tous les ministres , de tous les favoris , et généralement de tous les grands du royaume , et n'a jamais été leur flatteur. » En effet, Bautru, de même que l'Arétin, avait un terrible penchant pour la satire, et se faisait craindre des plus puissants personnages , à cause de la licence de sa langue qui s'attaquait à tout le monde ; aussi s'empressait-on d'acheter son silence et son amitié par des égards et des faveurs. Le cardinal

de Richelieu , qui savait l'influence d'une plaisanterie sur le caractère français et qui ne supportait pas les atteintes du ridicule , préféra s'attacher Bautru et l'appriivoiser à force de caresses , plutôt que de l'enfermer dans une prison d'État et de l'envoyer au bourreau ; cependant Bautru conserva son libre parler , qui s'exerçait impunément contre son protecteur même , pour avoir le droit de médire des seigneurs et des dames de la cour ; les bastonnades , qu'il recevait quelquefois avec une effronterie inconcevable , ne le dégoûtaient pas du métier d'insolent bouffon , et il supportait en philosophe stoïque ce qu'il appelait les inconvénients de la mauvaise humeur de ses ouailles.

Issu d'une famille noble d'Angers , il eût été relégué dans une charge obscure de magistrat provincial , si le crédit de ses épi grammes ne l'eût poussé dans la carrière de la fortune et des honneurs : il devint comte de Serrant , conseiller ordinaire du roi et introducteur des ambassadeurs ; il fut revêtu de graves fonctions diplomatiques , bien qu'il ne renonçât point à son rôle habituel de *plaisantin* ; il alla successivement en Angleterre , en Italie , en Espagne et dans les Pays-Bas , comme ambassadeur ou envoyé extraordinaire , pour débattre des questions politiques fort délicates , et il remplit toujours avec habileté le but de ces missions , qui demandaient beaucoup de prudence et de savoir-faire. De retour en France , il eut encore à se louer de la munificence de Richelieu , qui le pensionna et le combla de présents , et le gardant auprès de soi , pour ainsi dire , comme un dogue qu'on tient à la chaîne et qu'on lâche dans l'occasion contre un ennemi qui s'avance. Bautru , qui était plus applaudi que Pierre Corneille au Palais-Cardinal , avait été choisi pour faire partie de la nouvelle Académie , dès la création de ce corps littéraire , en 1634 , longtemps avant que l'auteur de *Mélite* , qui devait être celui du *Cid* et des *Horaces* , pût obtenir le fauteuil d'académicien. Bautru , néanmoins , n'écrivait pas même des lettres à l'instar de Balzac ou de Voiture.

Il était de petite taille , mais singulièrement bien fait , avantage physique dont il s'enorgueillissait trop , et la calomnie ne manquait pas d'expliquer par des goûts infames le soin minutieux qu'il prenait de mettre en relief sa belle tournure et de faire ressortir la perfection de ses formes sous le satin ou le velours. Sa figure , par malheur , ne répondait pas à cette beauté de corps qu'il estimait

plus que celle du visage chez les autres ; il avait une grosse tête et une large face , assez triviale , mais animée d'une expression maligne et spirituelle. C'était un diminutif de François Rabelais, avec moins de bonhomie dans le sourire et plus de fausseté dans le regard. Il y avait du chat et du tigre en son air cafard, moqueur et cruel. Son habillement noir, accompagné de dentelles de prix pour collerettes , manchettes et tours de bottes , surpassait sans doute en propreté et en élégance le costume de tous ses confrères de l'Académie, lesquels se piquaient peu ou point d'être mieux vêtus que leurs valets. De toute sa personne s'exhalait une odeur de musc et d'ambre, qui, dans les séances académiques , se mêlait aux miasmes nauséabonds des habits gras et crottés de la littérature.

Nicolas Faret n'était pas le moins inculte de tous ces enfants des muses : ses cheveux châtains ne connaissaient guère d'autre peigne que ses doigts crasseux ; il laissait avec insouciance ses hauts-de-chausse grimacer autour de ses reins , et les bas , jadis rouges , qu'il portait , allourdis par un enduit imperméable de boue et de poussière , offraient plus d'une solution de continuité dans leur trame usée , que retenaient vainement quelques fils maladroits d'une couleur différente ; son pourpoint de laine violette , privé de la plupart des rubans et des boutons que le tailleur y avait mis autrefois , resplendissait de taches d'encre et de vin, livrée coutumière de l'ivrogne et de l'écrivain. Quant à sa figure, elle participait aussi à cette livrée d'académie et de cabaret ; son teint semblait emprunté à la lie d'un tonneau bourguignon, et la plume qui avait rédigé le *Traité de l'honnête homme ou l'Art de plaire à la cour*, s'était sans doute essuyée plus d'une fois sur son gros nez rubicond , sur ses joues bouffies et sur son double menton. Ce poète historien se distinguait , entre les académiciens , par l'ampleur imposante de son ventre plutôt que par ses ouvrages.

Cependant il n'avait pas seulement la réputation d'un intrépide buveur ; il passait pour être d'un goût exquis en matière de choses d'esprit , et les grammairiens les plus difficiles de ce temps , Coeffeteau et Vaugelas , lui reconnaissaient un véritable *génie pour la langue et pour l'éloquence*. On regardait son jugement comme infailible , soit qu'il l'appliquât à la critique d'un livre , soit qu'il le bornât à l'appréciation d'un vignoble ou d'un cuisinier. Le cardinal de Richelieu lui devait plus d'un bon conseil politique et se plaisait à le consulter en secret ; il l'avait admis à

sa table , pour lui ouvrir la bouche , disait-il. En effet , grâce à l'entremise de Faret , le cardinal s'était rendu maître des secrets de la maison de Lorraine , en divisant les deux frères , le comte d'Harcourt et le comte d'Elbeuf ; Faret avait été secrétaire du premier , qui se vendit avec lui au cardinal. La fondation de l'Académie française fut inspirée à Richelieu par Faret , qui en dressa le plan et les statuts ; il acquit de la sorte une influence spéciale dans l'assemblée , qu'il gouvernait à son gré , de concert avec son ami Boisrobert , l'âme damnée du *protecteur de l'Académie*.

L'entretien de Faret et de Bautru roula naturellement sur l'Académie ; Bautru , qui débitait cent paroles contre un morceau qu'il avalait , passa en revue tous ses confrères pour leur adresser de rudes vérités que Faret approuvait en vidant son verre : Baudouin le traducteur devrait faire traduire son style ; Bourbon paraissait destiné à l'emporter en vers latins sur les poètes français ; Porchères d'Arbaud avait un bagage trop lourd pour arriver à l'immortalité , quoiqu'il n'eût fait qu'un sonnet sur les yeux de Gabrielle d'Estrées ; Habert , à son air défait et souffrant , semblait représenter le portier de son poème *le Temple de la Mort* , Hay du Châtelet ne se souvenait pas d'avoir jamais lu son histoire de Bertrand Duguesclin ; Maynard n'était que l'ombre de Malherbe , et Malleville l'ombre de Maynard ; Baro était de l'Académie , parce qu'il savait passablement signer son nom au bas d'une quittance , etc. A ces traits malicieux que Bautru semait sur les membres de la docte compagnie , Faret ne cessait d'opiner de la bouteille.

Boisrobert , qui arrivait enfin au milieu du souper , s'annonça de loin par de grands éclats de voix , par un bruit formidable de souliers ferrés , et surtout par le son métallique des pistoles qu'il remuait sans cesse au fond de ses poches ; il ouvrit la porte d'un coup de pied et se tint debout sur le seuil , comme le fantôme de Brutus , l'air renfrogné et rébarbatif , le regard morne et sinistre , tellement que Bautru s'imagina que ce convive retardataire s'indignait de n'avoir pas été attendu , et , dans cette supposition , il s'arma de plusieurs gros os qu'il achevait de ronger et les montra ironiquement à l'abbé qui jurait entre ses dents et semblait plus disposé à se retirer qu'à entrer dans la salle.

— *Tarde venientibus ossa !* lui cria Bautru qui se mettait volontiers aux prises avec Boisrobert , qu'il estimait comme le plus

habile jouteur de langue avec lequel il pût rivaliser. Mais ce proverbe n'a pas de quoi vous épouvanter, cher *Le Bois*, vous qui savez si adroitement nager entre deux *eaux*, sans faire le plongeon.

— Fi donc ! dit Faret sans suspendre sa mastication infatigable, que parlez-vous d'eau, quand nous avons du vin et du meilleur ?

— Monsieur de Bautruand, reprit Boisrobert qui se piquait de n'avoir jamais le dernier mot, je savais bien que vous trouveriez à mordre, même sur moi ; mais jetez cela aux chiens, je vous prie, et donnez-moi un conseil d'académicien.

— Holà ! ce n'est point un conseil d'ami que vous demandez, lui répliqua Bautru : faut-il vous choisir du sel ou du poison ?

— Quant au sel attique, je vous en revendrai, monsieur de la Bautruaille ; mais pour le poison, vous en avez au bec plus qu'il faut pour tuer un bœuf.

— N'ayez pas peur, je ne vous tuerais pas, monsieur l'abbé ; venez vous asseoir à mes côtés, en pécheur repentant.

— Bœuf vous-même, Bautru, répliqua Boisrobert, déterminé à rompre l'entretien ou à changer le ton ; ne traitez donc jamais le chapitre des cornes devant une glace, mon pauvre ambassadeur de mari.

— Mordieu ! l'abbé, j'ignorais que vous eussiez pris l'épée, dit Bautru, qui n'était réellement sensible qu'à ses infortunes conjugales, qu'un scandaleux procès avait rendues publiques, lorsqu'il se fut vengé cruellement de la préférence accordée par sa femme à son valet.

— Vous avez la vue trouble, Bautru, répliqua effrontément Boisrobert ; ce qui vous paraît une épée n'est autre qu'un bâton.

— Bâton ! bâton ! murmura Bautru que déconcerta cette allusion directe à certaines mésaventures que ses épigrammes lui avaient values : à bâton, bâton et demi, mon très-clément confrère ; en tous cas, ce ne sera jamais le bâton de Boisrobert.

Ce jeu de mot excita le rire de Faret et ne déplut pas à Boisrobert, qui résistait moins à une plaisanterie qu'à une bonne raison ; il répéta gaiement l'équivoque tirée de son nom, et alla se placer auprès de Bautru, pour être crucifié, dit-il, comme Jésus, entre les deux larrons ; mais il ne mangea pas, en s'excusant d'avoir soupé de poires d'angoisse, chez le cardinal de Riche-

lieu , et il se contenta de boire coup sur coup , pour tempérer l'amertume de son âme , disait-il à chaque rasade.

François Le Métel de Boisrobert était véritablement le bouffon du cardinal , qui l'avait payé par-delà ses mérites en l'enrichissant avec des pensions et des bénéfices plus considérables que tous ceux des gens de lettres contemporains. Boisrobert portait l'habit ecclésiastique , sans avoir reçu les ordres sacrés , et ce ne fut que dans un âge avancé qu'il dit sa première messe , au grand scandale des personnes qui connaissaient non-seulement son genre de vie , mais encore ses convictions d'athée. Tant que Richelieu vécut , il fut à la cour en position de servir ses amis et souvent même ses ennemis , sans autre considération que le désir d'obliger les hommes de talent : il n'avait donc pas plus de fiel que de jalousie contre les écrivains , ses rivaux , et ce rôle de Mécène convenait si bien à son caractère généreux , qu'il s'était intitulé le *solliciteur des muses affligées*.

Boisrobert avait cependant des vices et des défauts qui dominaient ses belles qualités et les paralysaient quelquefois : il était fourbe et menteur , de naissance ; il aimait passionnément le jeu et la bonne chère , au point de les préférer à tout ; mais s'il perdait d'ordinaire son argent dans les brelans , il ne gagnait jamais d'indigestion à table , quelque dévorant que fût son appétit ; il ne s'enivrait jamais aussi , quelles que fussent les libations dont il eût contenté sa soif. C'était dans les ruses d'imaginative et dans les inventions facétieuses qu'il excellait , ce joyeux abbé , qui lisait , en guise de bréviaire , le *Moyen de parvenir* et les contes de Boccace ; il créait des quiproquos , des scènes comiques , des rencontres divertissantes , pour donner à rire au cardinal , qui ne pouvait pas plus se passer de Boisrobert que de Citois , son médecin. L'empire exercé sur le ministre par les folies spirituelles de *Le Bois* (comme on l'appelait par abréviation de son nom plutôt que par allusion à certain droit qu'il avait dans la vente du bois venu de Normandie), était si puissant , que ce grand homme d'État eût renoncé au titre de premier ministre plutôt qu'à la compagnie de Boisrobert , spécifique infailible contre les soucis de l'ambition et de la politique.

Un bouffon ordinaire n'eût pas satisfait la délicatesse d'esprit du cardinal ; aussi Boisrobert savait-il , au besoin , s'occuper de choses sérieuses avec une aimable aisance , et il se gardait bien

de lâcher la bride à son humeur plaisante , lorsque son maître ne voulait pas être distrait ni amusé. Il travaillait aux pièces de théâtre et aux vers du cardinal , quoique cinq auteurs eussent été choisis pour coopérer ensemble à ces ouvrages de poésie, que le grand Corneille ne réussissait pas à éclairer d'un reflet de son génie. Boisrobert avait toujours la haute main dans ces compositions ; il fournissait le plan, les idées et les rimes avec une incroyable facilité . sans appauvrir en rien son propre fonds ; car il mettait en lumière, sous son nom , des comédies et des tragico-comédies , des épîtres et des nouvelles , où le savoir-faire de l'écrivain justifiait l'estime littéraire que le cardinal avait pour son collaborateur. En outre , Boisrobert ajoutait un charme particulier à ses poésies, finement et purement écrites , lorsqu'il les récitait avec ce prestige de diction qui l'avait fait appeler *dupeur d'oreilles*.

La malice et la finesse éclataient dans les yeux de Boisrobert, quoique son visage restât grave et immobile au milieu de ses gaietés les plus communicatives. Cette apparence sévère et flegmatique contrastait singulièrement avec les paroles plaisantes qu'il avait presque toujours à la bouche ; seulement , lorsqu'il voulait triompher d'une tristesse ou d'une froideur qui résistaient à ces moyens de séduction , il recourait , en dernier ressort , à une pantomime et à des grimaces si éloquents , si burlesques, si originales , qu'il entraînait un débordement de rires invincibles. Il avait d'ailleurs une figure peu remarquable , et il ressemblait , d'extérieur, à un épais curé de campagne , assez négligé dans sa toilette , et peu soucieux de plaire par l'habit : on le coudoyait comme un prêtre vulgaire dans les galeries du Palais-Cardinal ; mais on devinait quel pouvait être son pouvoir à la cour, lorsqu'on entendait vibrer sa voix insinuante, lorsqu'on voyait briller les éclairs de son regard fascinateur.

— Mes amés et féaux , dit-il avec un profond soupir et un roulement d'yeux où l'on sentait le comédien , l'Académie est déshonorée !

— L'Académie ! reprit Bautru , qui se fût coupé la langue plutôt que de se priver d'un mot mordant , serait-ce parce que Saint-Pavin y doit être admis ?

— Le cas est considérable , répliqua Faret qui vidait sa troisième bouteille ; une ordonnance du roi condamnerait-elle l'Aca-

démie à ne boire que de l'eau jusqu'à l'achèvement du grand dictionnaire que M. Chapelain a proposé d'entreprendre ?

— L'abomination de la désolation s'est répandue dans le lieu saint, dit Boisrobert en frappant sur la table ; un académicien a renié !

— Oh ! oh ! s'écria Bautru , qui se méprit sur le sens de cette expression , monseigneur Antoine Godeau , évêque de Grasse , s'est-il fait Turc ou juif ?

— Ce n'est rien que cela , repartit Boisrobert qui continuait de jouer le Jérémie , il serait plus surprenant que ledit évêque se fût fait chrétien. Mais que vous semble d'un académicien élu qui s'excuse de demeurer dans la société , et prend congé de nous comme si nous étions plus ou moins pestiférés ? N'est-ce pas une conduite impertinente et audacieuse ?

— J'imagine que le déserteur s'est dégoûté de l'Académie pour avoir écouté le discours de Gombault sur le *Je ne sais quoi*.

— Bautru , vous ne répondez pas à l'écho ; car je parle de cette fâcheuse affaire avec douleur et dépit : l'honneur de l'Académie y est engagé.

— Quant à moi , je ne suis pas marié avec dame Académie , qui attire à soi trop de galants , la coquette qu'elle est !

— Certes , j'y perdrai mon dernier bénéfice , ou j'aurai satisfaction de cet outrage fait à ma bien-aimée fille l'Académie !

— Ta fille est un peu la nôtre , Boisrobert , et je te souhaite une paternité dont tu puisses mieux t'arroger la gloire.

— O cœurs de glace que vous êtes ! Apollon en personne descendrait du Parnasse , vous ne feriez pas apporter un siège ; les Muses recevraient une cassolette sur la tête en vous allant visiter , vous ne leur donneriez pas l'aumône d'un flacon d'eau de senteur...

— Fi donc ! interrompit Faret , qui avait horreur de l'eau , dans toute l'acception du mot , ainsi qu'un chien hydrophobe. Traitez plus hospitalièrement mesdames les pucelles de la double-colline , et ne leur versez que du vin , qui est le nectar de la poésie.

— Mordieu ! s'écria Boisrobert impatienté de produire si peu d'effet par sa rhétorique , estimez-vous que vous valez moins que rien , mes confrères ? Reconnaissez-vous que vous avez une belle paire d'oreilles d'âne pour chapeau d'académicien ?... Confessez-

vous très-humblement , que Marbeuf est le roi des poètes , et que le baron de Chauvigny est le poète des rois ? Courage ! à genoux , pauvres académiciens ! tendez le dos à la bastonnade , et la face aux crachats ! Quel malheur que maître Guillaume soit mort ! il aurait qualité pour être de l'Académie. Ça , changez votre nom d'académicien en celui de turlupin ; résignez-vous à faire pitié aux gens , et à être raillés de toutes mains , puisque vous souffrez qu'on vous insulte en votre docte assemblée !

— Les augures romains ne savaient pas se regarder sans rire , dit Faret , non plus que les buveurs s'attabler sans boire.

— Je commence à penser que l'Académie a été mise à sac ? reprit Bautru qui n'avait pas attaché d'abord beaucoup d'importance aux lamentations de Boisrobert , qu'il supposait capable de quelque nouveau conte. En effet , nous sommes les chevaliers de la dame , et nous devons , à ce titre , venger ses injures , surtout les barbarismes et les fautes de langue dont souvent on l'outrage le plus témérairement du monde. Mais entre tous nos confrères , Baro me paraît innocent du méfait , puisqu'il n'a rien écrit et n'en dit pas davantage.

— Écoutez la belle épître qu'a reçue monseigneur le cardinal ! dit Boisrobert , qui déploya une large pancarte , écrite en caractères moulés , à la manière de l'impression , et fermée de lacs de soie rose avec un sceau pendant , comme une lettre missive émanée de la chancellerie.

Bautru se pencha pour voir les armes que portait ce sceau de cire blanche , et ayant répété tout haut cette légende : *A l'immortalité* , gravée au-dessus d'une plume volant à l'instar d'une flèche , il imita le son d'une trompette avec sa bouche gonflée d'air , et fit précéder d'une espèce de fanfare la lecture annoncée par Boisrobert. Faret crut qu'on l'invitait à un toast en l'honneur de *l'immortalité* , et présenta son verre , dans lequel Bautru versa de l'eau , sans que l'ivrogne s'en aperçût avant d'y avoir trempé ses lèvres. La présence de l'eau dans le vin n'échappa point au sens bachique de l'académicien , qui s'écria qu'on voulait l'empoisonner , et qui faillit s'évanouir d'horreur. Boisrobert , pour obtenir du silence , offrit une bouteille pleine à ce buveur désappointé ; il lut ensuite ce qui suit , sans s'arrêter aux interruptions moqueuses et malignes de Bautru :

« M. LE CARDINAL , le plus grand et le plus incomparable des ministres , aussi bien que des cardinaux ,

» Si quelque malavisé osait vous injurier en ma présence , si quelque bouffon si risquait à railler vos faits et vos paroles devant moi , je ne serais retenu par aucune considération qui m'empêchât de fustiger le bouffon , et de répondre au malavisé. En conséquence de cette façon d'agir à votre égard , je suppose que vous agiriez de même sort à l'égard d'un homme à qui M. de Luçon (que vous avez peut-être oublié) se proposait de faire du bien autrefois , en commençant , disait-il , par une abbaye de 10,000 liv. de rente. Mais le temps de ces grasses abbayes est aussi loin de nous que M. de Luçon l'est de l'illustre cardinal , aux bonnes grâces duquel je me recommande , par le cas particulier que fout de moi les grands et les princes jusqu'en Orient.

» J'aurais pu prendre figure à la cour , et ne l'ai pas voulu , lorsque feu M. le duc d'Épernon me conjura de devenir secrétaire des commandements de la reine ; je serais le bien-venu en tous les pays où le renom des muses françaises a pénétré ; hier , j'ai eu des lettres dorées de Constantinople ; aujourd'hui , je suis assailli des compliments que m'adressent à la fois le Nord et le Midi. Voici le roi de Danemarck qui s'excuse de ne point venir me saluer en mes terres ; voilà notre saint père le pape qui m'invite à entrer dans l'église , afin d'être en posture d'accepter le chapeau rouge. Nonobstant , je ne vous parlerai point ici du prix que je vauz , de crainte que vous m'estimiez plus que je fais moi-même , et votre estime , monseigneur , est le plus haut degré de la gloire humaine. »

— Malpeste ! quel flatteur ! s'écria Bautru en frappant du poing sur la table ; il doit être tout enfumé de l'encens qu'il brûle à sa barbe. L'auteur de cette rhétorique épistolaire se nomme L'Angely , fou du roi , simon Jean-Louis Guez , sieur de Balzac.

— Voyons la suite , dit Faret ; il nous apprendra peut-être s'il était ivre en dressant cette épître adulatrice.

Boisrobert leur fit signe de se traire et de prêter l'oreille au reste , qui n'était pas moins curieux à entendre , comme il le leur promettait en remuant la tête avec toute la gravité d'un magot de la Chine en porcelaine. Bautru , que démangeait toujours l'envie

de parler à tort et à travers , se contenta de psalmodier sur tous les tons de gamme le nom de Balzac , grotesque litanie qui accompagnait en faux bourdon la lecture de la lettre , car Bautru ne pardonnait pas à Balzac , qui l'avait traité de *bouffon* dans plusieurs circonstances. Balzac , de son côté , éprouvait la même haine contre Bautru , qu'il accusait de l'avoir desservi auprès du cardinal de Richelieu. Boisrobert continua la lecture en donnant à sa voix les inflexions les plus déclamatoires , d'après le système de débit des comédiens du temps , que l'abbé avait la prétention de surpasser.

« C'est donc à vous , très-puissant protecteur des citoyens du Parnasse , que j'envoie ma requête pour qu'on fasse justice des impertinents qui en imposent au public , et à votre Éminence , par l'usage qu'ils font de mon nom. Le bon homme Courbé , mon libraire , m'a transmis un livre de M. de la Peyre , intitulé : *De l'éclaircissement du Temps* , lequel vous est dédié. Je ne trouve rien à redire à ce livre , si ce n'est que votre portrait , qu'on y voit au frontispice , est couronné de rayons dont chacun enserme un nom d'académicien : ma surprise fut si grande d'y rencontrer le mien , non loin de celui de M. Voiture , qu'elle dure encore et durera certainement jusqu'à ce que vous ayez puni le libraire et le graveur qui se sont joués de nous , en nous chargeant d'un titre et d'une responsabilité que nous laissons à de plus dignes. Que vous semblerait-il , monsigneur , de l'audace d'un quidam qui vous créerait , de sa propre autorité , membre de quelque confrérie de paroisse , et vous mettrait en parallèle avec d'honnêtes , mais obscurs bourgeois , que toute leur dévotion ne saurait faire briller de votre lustre ?

» Je ne suis pas de l'Académie française , et n'en serai pas , à moins qu'on m'y canonise après ma mort ; je n'ai pas répondu autre chose à M. l'abbé de Boisrobert , qui m'avait averti , par une lettre fort galante , que l'Académie m'accorderait volontiers d'être reçu dans son sein , en cas que je le lui demandasse , selon l'ordre de statuts. Mais je dus me soustraire à un honneur qui m'eût coûté beaucoup de temps sans profiter à ma réputation , que je souhaiterais diminuer au lieu de l'étendre et de succomber sous le poids. En outre , il ne convient pas à un homme , qui est en commerce familial avec les rois et les princes , de paraître dans la compagnie de certaines gens , que le public méprise ou

ne connaît pas. Au surplus, je me fais vieux, et j'ai moins de jours à vivre que de lettres à écrire, pour être en paix avec toutes les personnes qui me demandent la faveur d'une lettre; je ne veux plus sortir de ma maison de Balzac, où j'achève, dans la retraite, mon plus bel ouvrage qui s'appelle *le Ministre*, et qui mérite, par son éloquence, de faire son entrée dans le monde sous vos auspices. Je n'attends de vous pour récompense, que d'être exclu du petit soleil académique de M. de la Peyre, et je n'en resterai pas moins attaché aux rayons de votre fortune, en publiant par tout l'univers la passion avec laquelle je suis et serai éternellement,

» Monseigneur, de votre éminence,

» Le très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur,

» DE BALZAC. »

— Voilà un insolent serviteur! s'écria Bautru riant aux éclats, son maître lui doit sans doute quelques bons camoufflets.

— Le sieur de Balzac nous remercie de l'avoir élu de l'Académie, dit Faret qui n'avait pas écouté la lettre jusqu'au bout; mais ses remerciements sont tardifs, puisqu'il fut reçu des premiers sur votre proposition, Boisrobert.

— Je m'en repentirai jusqu'au jugement dernier, reprit Boisrobert en se battant la poitrine à poing fermé. L'ingrat! comme il me paie de mes politesses! Le méchant cœur! comme il outrage l'Académie! Ah! si j'étais roi de France, ou plutôt premier ministre, pour un quart d'heure, je réduirais ce rebelle à la condition de portier de l'Académie, afin qu'il restât toujours à la porte et eût le déplaisir d'être l'introducteur de tous ses rivaux!

— Cette lettre est fautive et contournée, *Le Bois*, dit Bautru qui se grattait le front pour rassembler ses souvenirs.

— Plût à Dieu et au diable! reprit tristement Boisrobert, je donnerais le revenu de mon abbaye de Châtillon, durant cinq ans, pour que cette lettre maudite fût de votre main ou de la mienne.

— Elle n'est pas écrite certainement de la main de Balzac, puisqu'on n'y voit pas de fautes d'orthographe.

— Oui, mais elle est signée par lui, le scélérat!

— Si elle est véritable, la précédente ne l'était donc pas, qui rendait à l'Académie et au cardinal mille actions de grâces, de ce

qu'on l'avait jugé digne de le siéger entre MM. Boisrobert et Chapelain ?

— Hélas ! cher Bautru , *tange manus , tange plagas !* c'est là où il me cuit , je le confesse.

— C'est-à-dire que la lettre qui enrôla le sieur de Balzac dans la compagnie des académiciens était de vous ?

— Je l'avais tournée le plus agréablement qu'il me fut possible, en sorte qu'il ne pût se plaindre d'être mal travesti, lorsqu'il viendrait à le savoir. Au reste , il n'eût pas réclamé contre la qualité d'académicien, si nous avions tenu rigueur à Voiture , dont le bruit l'empêche de dormir et qui lui enlève ses plus verts lauriers.

— Pardieu ! *Le Bois* , l'Académie périra par le ridicule , et nous verrons de plaisantes satires de l'académicien malgré lui !

— Je ne survivrai pas à ce scandale ! Voyez ce que l'on gagne à faire le bien et à servir les gens ? Je me jetterai dans la rivière pour apaiser le grand courroux du cardinal. Quelle trahison de la part de ce Guez de Balzac ! Il acceptait, sans mot dire , la pension d'académicien que j'avais l'honnêteté de lui envoyer, et ne s'indignait pas qu'on le trouvât bon pour recevoir deux mille livres sur la cassette du cardinal. C'est pourtant lui qui me perd et m'assassine !

— Il faut tuer la bête , ou la bête vous tuera , reprit Bautru , qui était mieux inspiré par le désir de nuire à Balzac que par la volonté d'être utile à Boisrobert ; pourquoi ne pas jouer un bon tour à Jean-Louis Guez ?

— Et le moyen ? Je lui en jouerais dix mille , si je le pouvais faire. O le malencontreux épistolier Guez !

— Il suffira que M. le cardinal le somme d'être académicien , sous peine de mort ! dit Faret.

— J'aimerais mieux que le cardinal le destituât , répliqua Bautru , et ordonnât de rayer son nom des registres de l'Académie.

— Bon ! le cardinal ne fera jamais cela , répartit Boisrobert ; il chasserait plutôt l'Académie en corps ; car il a beau ne vouloir aucun bien au sieur de Balzac , il est satisfait de le compter parmi ses pensionnaires , et par-dessus tout , il n'entend point qu'on se raille de lui. De là , sa grande fureur contre moi qu'il accuse de l'avoir abusé en supposant une fausse lettre : « Vous êtes téméraire de vous représenter devant moi , me cria-t-il dès qu'il m'a-

perçut ; j'allais vous envoyer dire de vous retirer dans votre abbaye pour y faire pénitence. — Monseigneur, repris-je de mon ton habituel, je ne me repentirai jamais de vous avoir trop bien servi. — Ajoutez ceci à la liste de vos services, répliqua-t-il durement en me remettant cette chienne d'épître. — Monseigneur, lui dis-je après l'avoir lue avec un trouble qui paraissait sans doute à mon air ; que vous semble de cet effronté imposteur ? — Lequel des deux ? demanda-t-il son regard fixé sur moi, qui baissais le mien. — Lui ou moi, monseigneur, à moins que vous ne préfériez être de la comparaison. — Écoute, *Le Bois*, dit-il avec cette sévérité que rien ne saurait rompre ; il y a deux lettres signées du nom de Balzac, et relatives au même sujet, qui se contredisent ; la première annonce que M. de Balzac est glorieux de figurer dans une académie dont je suis le Mécènes et d'Apollon ; le seconde, au contraire, rejette le titre d'académicien à l'égal d'une calomnie ; ces deux lettres ne partent pas de la même main : laquelle des deux est supposée ? — L'une ou l'autre assurément, et peut-être toutes les deux ensemble. — C'est ce qu'il faut éclaircir, M. l'abbé, pour que je tire vengeance de cette fourbe impudente. Prouvez-moi que le sieur de Balzac est tombé en folie et ne se souvient plus aujourd'hui de ses actions d'hier ; alors je le ferai enfermer avec les fous, jusqu'à ce que la raison lui soit revenue ; autrement, efforcez-vous de découvrir celui qui s'est moqué de l'Académie et de moi-même en inventant ces lettres ; car, sur ma parole, si vous ne me livrez quelqu'un à punir, je ne m'en prendrai qu'à vous seul, et je vous accablerai de mon indignation. — Mais, monseigneur, lui dis-je en me ravisant, la preuve et la découverte que vous réclamez sont également malaisées à obtenir : la seigneurie de Balzac n'est point si éloignée que le Congo ; néanmoins on n'y va pas si vite qu'à Pontoise ou à Saint-Germain. Envoyez-lui une assignation pour qu'il compare en pleine Académie... — Non, monsieur ; on ne s'est que trop servi de mon nom dans cette affaire : je m'en mêlerai seulement désormais pour châtier l'auteur de ces odieuses lettres. Faites donc que je le connaisse bientôt, et jusque-là ne reparaissez pas en ma présence. » Tel est le congé qu'il me donna sans me permettre de lui baiser la main en adieu. Et comme je ne trouverai personne qui se dévoue pour moi en se déclarant coupable de cette première lettre, que M. de Balzac n'eût pas mieux écrite pourtant, je me vois exilé *super flumina Ba-*

bylonis, et forcé de suspendre ma lyre dans la garde-robe de l'Académie.

— O faiblesse humaine ! s'écria Bautre. Boisrobert s'avoue vaincu ; Boisrobert croit peut-être en Dieu.

— Prouver que le sieur de Balzac a l'esprit à l'envers , et cela sans avoir goûté le vin de son clos , ce ne serait pas chose impraticable , objecta Faret , à qui la gravité de la question redonna un moment le sang-froid d'un orateur à jeun ; n'a-t-il pas dit dans son traité du *Prince* : « Le premier rayon de liberté a fondu toutes les statues qui avaient été érigées aux mauvais princes ; » et dans un endroit de ses lettres : « Si j'étais né en Suisse , je ne voudrais pas d'autre gouvernement que celui de mon pays ? » Ce sont là des sentiments de républicain, je l'atteste , peu agréables au cardinal ; mais vous n'aurez pas de peine à rencontrer ailleurs , dans ses livres , une politique tout opposée et contradictoire...

— Ce sont les lunes du sieur de Balzac , s'écria Bautre , et je m'excuse de les noter , parce que je serais forcé de lire ses livres , où elles se montrent à chaque page. Mais je ne me propose pas de lui faire un procès de haute trahison et de lèse-majesté.

— Que vous proposez-vous donc , monsieur l'ambassadeur ? reprit Boisrobert , qui n'avait pas entrevu un seul moyen de prévenir sa disgrâce .

— Je me propose de prouver que Jean-Louis Guez , sieur de Balzac , n'écrit pas toutes les lettres qui sont signées de son nom.

— Cher Bautre ! s'écria impétueusement Boisrobert en l'embrassant , vous feriez là une belle action , qui me sauverait la vie.

— Ce que vous prouverez là-dessus , répliqua Faret , ne convaincra personne au monde qu'il puisse y avoir deux Balzac.

— Il y en a sans doute trois de davantage , retorqua Bautre ; ce nom-là est comme le cheval de Troie , il renferme tout ce qu'on y veut mettre.

— Je consens de grand cœur que vous prouviez au cardinal ce paradoxe , dit Boisrobert , et je vous fais déjà mille remerciements , à cause de l'intention ; mais , entre nous , je ne présume pas qu'on parvienne à disputer au sieur de Balzac la gloire de ses livres.

— Vous tranchez de l'ennemi généreux , *Le Bois*. Nonobstant , je ne céderai point à l'exemple ; fussiez-vous mouton , je suis tigre.

— Eh ! mon ami , que de buissons sur mon passage , et que de laine j'y ai laissée ! J'abjure enfin ma moutonnerie.

— Avant toute chose , il est nécessaire que le sieur de Balzac vienne à Paris...

— Vous commencez par l'impossible , mon maître : il serait plus facile de mener Paris à Balzac.

— On ne manque jamais d'appât pour attirer les gens au piège, interrompit Faret qui s'humectait le gosier après avoir prononcé quatre paroles. Invitez-le à quelque festin extraordinaire , priez-le d'acheter votre cave ou votre bibliothèque...

— Foi de Bautru ! reprit celui-ci qui n'était jamais à court d'expédients , je saurais bien amener céans le Grand-Turc , si j'avais la volonté de le faire ! Or , le voyage de Constantinople est plus long que celui d'Angoulême.

— Le Grand-Turc est moins superbe que le grand Balzac , répondit Boisrobert , à qui l'assurance de Bautru semblait trop présomptueuse ; vous ignorez ce que c'est que ce colosse d'orgueil ? M. le cardinal l'a pressé vingt fois de quitter sa bicoque de Balzac et son jardin potager , qu'il nomme pompeusement le domaine de ses ancêtres : il a répondu qu'il était résolu à vivre et mourir dans le patrimoine de son quarantième aïeul. C'est ainsi qu'il se venge de n'avoir pas été fait évêque.

— Eh bien ! nous le sacrerons évêque , dit gaiement Bautru , et nous lui donnerons pour crosse la béquille de son libraire Courbé.

— Je lui bâille ma voix pour qu'il ait l'évêché d'arrogance , de sottise et de vanité , reprit Faret en remplissant les verres.

— Mon génie se prosterne devant le vôtre , monsieur l'ambassadeur , dit Boisrobert , car je ne devine pas encore vos desseins.

— Qu'importe ! pourvu qu'ils réussissent , et ils réussiront avec votre secours , à moins que Balzac ne soit converti par miracle , répliqua Bautru.

— S'ils ont le succès que vous leur promettez , je me recommanderai dorénavant au puissant saint Bautru.

— Ce saint-là fera le diable pour que le sieur de Balzac s'en retourne à ses brebis avec sa honte bue.

— Combien de temps s'écoulera , monsieur le diable , avant que le sieur de Balzac s'avoue responsable de la lettre qu'il n'a pas écrite ?

— Le temps qu'il faut pour voiturer notre homme d'Angoulême à Paris ; une semaine environ , si les chemins ne l'arrêtent pas. Mais j'y songe : le cardinal ne fera-t-il pas un voyage à Richelieu , qui est assez voisin de Balzac ?

— Sans doute ; il visitera ses nouveaux bâtiments , pour dissiper l'ennui qu'il aura de mon absence.

— Eh bien ! nous nous rendrons aussi à Richelieu , et le sieur de Balzac y viendra faire amende honorable sous les yeux du cardinal , qui rira bien , je vous jure.

— Pendant ce temps-là, j'irai à mon abbaye de Châtillon savoir comme elle se porte et si elle n'engraisse pas.

— Publiez plutôt que vous y allez en exil , et demeurez secrètement ici Demain , à jeun , je vous apprendrai mes plans , afin que vous m'aidiez pour la comédie que je prépare.

— Dans le cas où cette comédie serait mal reçue des spectateurs , vous direz que c'est moi seul qui l'ai faite.

— Pardieu ! on le croirait sans effort , repartit brusquement Bautre ; on a vu de quoi vous êtes capable en fait de méchantes pièces , et vos oreilles sont endurcies au sifflet.

— Je me mets à votre disposition pour jouer un rôle dans votre comédie, messieurs, dit Faret, qui se sentait glisser sous la table; je m'offre à représenter le *gracieux* de la pièce , et je divertirai le parterre en récitant des tirades de Balzac.

— Nous aurons besoin de plus d'un acteur , mon confrère , et j'ai compté sur vous pour verser à boire au héros de la fête.

— A la santé du sieur de Balzac ! s'écria Faret , qui entraîna dans un choc unanime les trois verres de ses compagnons.

— Au triomphe de l'Académie et à la perte de ses détracteurs ! ajouta Boisrobert en poussant un soupir d'inquiétude.

— A l'abaissement des grands et à l'élévation des petits ! conclut Bautre , qui cassa son verre après l'avoir vidé.

PAUL L. JACOB , bibliophile.

(La suite page 250.)

LA

SOEUR GRISE ⁽¹⁾.

Parmi les religieuses dites *sœurs grises* qui consacrent leur vie dans les hospices , avec un dévouement si assidu et si courageux , au soulagement des malades , il y en avait surtout deux à Saint-Louis , en 1852 , qu'on distinguait pour l'ardeur de leur zèle infatigable , et aussi pour leur charmante douceur , leur beauté , et l'étroite amitié qui les unissait.

Le hasard , en leur donnant , au dortoir , des cellules voisines , avait réuni leur service dans les deux mêmes salles , celles dites salles Saint-Augustin , consacrées aux blessés (hommes et femmes) , sous l'inspection du docteur chirurgien de l'hôpital.

L'une , de taille élevée , était blonde et blanche , avec des yeux bleus ; l'autre , petite , brune , à l'œil noir de jais. Cependant

(1) Ce mélancolique récit, où l'on peut surprendre presque à chaque ligne l'hésitation et les tristes pressentiments qui assiégeaient l'auteur, est un legs littéraire de notre malheureux ami M. A. Fontaney , dont nous avons annoncé la mort prématurée dans notre dernière livraison. Le jeudi , 8 juin , nous avons passé plus d'une heure avec lui sans que rien pût faire soupçonner une fin aussi prochaine : il écrivait encore ; le vendredi 9 , au soir , il nous envoyait ce manuscrit , et le dimanche 11 , au matin , il avait cessé de vivre ! Nous publions , sans y rien changer , cette histoire , dont le fond a été fourni , nous le pensons du moins , à notre infortuné collaborateur par le docteur Jobert , qui l'a soigné avec une si touchante et si active sollicitude tout le temps de sa maladie.

(Note du D.)

Marie, malgré l'aspect plus apparemment mélancolique de sa personne, se montrait toujours gaie et souriante; Louise paraissait, au contraire, fléchir sans cesse sous les pieds d'une tristesse accablante.

Marie était la plus ancienne dans l'hospice. Elle y était entrée en 1827, âgée de dix-sept ans. c'est-à-dire qu'elle en avait vingt-deux. Louise avait été reçue plus jeune, mais plus tard, en 1829, et à quinze ans. Louise était encore en pleins dix-huit ans.

C'était au commencement de juin 1852. La saison avait été belle et le temps continuait à être magnifique. Le soleil chauffait Paris de ses bienfaisants rayons. C'est pendant les portions bénies de ces années bénies que par toute la ville le nombre des maux et des souffrances diminuent; c'est alors que les hospices se depeuplent et que leurs salles son presque vides.

Les lits du ressort de nos deux sœurs n'avaient plus que quelques convalescents prêts à partir.

La soirée s'annonçait délicieuse. Il n'y avait pas un nuage au ciel lumineux et étoilé. Pour la première fois peut-être depuis qu'elles remplissaient leur pénible ministère, Louise et Marie avaient achevé à huit heures toutes les rondes de leurs salles, et elles n'y avaient pas laissé un seul malade qui exigeât d'être veillé ou visité de la nuit. Descendues ensemble et invitées par le temps, au lieu de rentrer au dortoir, elles furent faire un tour dans les grands jardins. Elles avaient marché longtemps. Un banc s'offrit; elles s'assirent.

Neuf heures sonnèrent au pavillon de Gabrielle; puis le calme profond recommença. La pure brise qui soufflait passait dans les arbres sans faire remuer ni crier le feuillage.

— Oh! dit Marie, après un silence de quelques moments, voici bien le lieu, l'heure et l'arrangement de circonstances qui conviendraient dans un roman pour que l'héroïne racontât dignement ses aventures. J'ai tout lieu de croire que ce récit de votre vie, que vous me promettez depuis six mois, est un roman fort achevé. Avouez, Louise, que si vous ne profitez pas de la belle occasion que nous avons présentement, vous courez risque de n'en rencontrer jamais une pareille de me faire votre confidence.

— Si vous avez résolu d'avance de vous moquer de mes malheurs et de mes fautes, dit Louise d'un ton pénétré de douleur et de reproche, vous ne pouviez pas choisir un meilleur langage.

Certainement , ce n'est pas ainsi que vous prétendez provoquer ma confiance et mes ouvertures.

— Mais , Louise , vous êtes cruelle ! Il n'est pas possible de plaisanter un instant avec vous.

— Non , Marie , on ne plaisante pas avec une femme très-coupable , avec une femme très-malheureuse , qui vous a dit bien des fois qu'elle est très-malheureuse et très-coupable ; qu'il ne s'agit pas de roman dans son histoire , ni de beaux événements , mais d'une séduction toute simple et vulgaire ; on ne plaisante pas avec cette femme , Marie , quand on dit l'aimer , et au moment même où on lui demande le récit de sa chute.

La pauvre Marie fut attérée.

— Louise , dit-elle , prenant les mains de son amie et pleurant ; Louise , j'ai bien tort.

— Eh ! mon Dieu , non , Marie , dit Louise , déjà tout apaisée ; tu n'as pas de torts ; tu es légère et bonne comme toujours. Approche donc , et bien près ; car quoique nous soyons seules , je n'oserai jamais te parler que bien bas.

Marie lui passa le bras au cou et l'embrassa.

Mon père , ancien officier , mourut en garnison comme j'avais deux ans. Ma mère avait eu du bien en mariage ; mais son mari avait tout joué et perdu. Elle était fière. Elle ne voulut point étaler devant la pitié des siens un veuvage misérable. Elle vint à Paris où elle m'emmena toute petite. Elle n'avait de ressource qu'un très-grand talent pour raccommoder la dentelle , science de ménage qu'on enseigne partout en Flandre , même aux demoiselles de famille , et qui lui fut à Paris un état fort honnête et lucratif.

Ma mère avait pris deux petites chambres au sixième étage , rue Traversière-Saint-Honoré. Ce modeste logis fut suffisant. Les pratiques ne venaient jamais ; on allait chez elles , ou l'on envoyait. Le petit établissement prospéra. Il y eut plus de besogne qu'on n'en put faire. Alors ma mère refusait ; elle ne voulait point d'ouvrières.

Les années s'étaient écoulées. La petite Louise avait grandi , et , disait-on , fort embelli. C'était elle qui était la seule et la première ouvrière de la maison. Ce n'était pas pourtant une pure ouvrière. Rien n'avait été épargné dans la mansarde pour que l'héritière d'un nom honorable reçût une éducation convenable.

A vrai dire , ma bonne mère s'était sacrifiée. Rien ne lui avait

coûté. J'avais été mise en pension et confiée à des maîtres distingués. Peut-être aussi n'étais-je pas restée indigne de tant de soins.

Bref, les quatorze ans approchaient. Il y avait huit mois que, sortie de pension et rentrée chez ma mère, je me sentais fière et tout aise de la soulager un peu dans son travail, de faire son état avec elle. d'être, comme j'ai dit, sa première ouvrière. J'étais calme, j'étais aimée, j'étais heureuse. Cela ne dura pas.

Ma pauvre mère fut prise d'une fluxion de poitrine par suite d'une course trop hâtée qu'elle fit en rapportant de l'ouvrage. Elle mourut en deux jours.

Juge de mon état. Je voulais me jeter par la fenêtre ou m'asphyxier. Les sentiments religieux que l'éducation m'avait donnés me retinrent. Ma mère avait, rue d'Angoulême, une sœur âgée, qu'elle voyait peu; mais elles avaient toujours vécu en de bons termes. Je courus chez la vieille dame, et lui contai mes disgrâces. Elle fut d'une parfaite bonté. Elle envoya d'abord pourvoir au convoi de ma mère et au besoin des tristes démarches qui suivent un décès.

Elle m'avait gardée quelques jours. Un matin elle me prit à part.

— Eh bien! mon enfant, me dit-elle, te voilà libre bien jeune; que veux-tu faire?

Moi, j'avais l'idée déjà très-arrêtée d'une première vocation. Plût au ciel qu'on ne l'eût point contrariée alors!

— Ma tante, dis-je sans hésiter, je veux être sœur grise.

Ma tante me fit répéter, puis elle se prit à sourire.

— Mais quel âge as-tu, ma belle petite sœur grise! me dit-elle.

— Quatorze ans bientôt.

— Quatorze ans bientôt! Eh bien, chère fille, c'est trop tôt. Tu ne sais pas ce que c'est qu'une sœur grise. On ne s'engage pas légèrement et en enfant dans une profession pareille. Avant de t'y dévouer, prends le temps de mûrir. Plus tard tu verras. En attendant, mon avis est que tu retournes rue Traversière. Tu es raisonnable, tu es sage; tu continueras honorablement l'état de ta mère, qui n'a pas été mauvais, puisqu'elle laisse, d'après ce que j'ai su, des fonds placés, dont il te sera rendu compte. Ton avenir se présente fort bien. Tu n'as plus qu'à travailler un peu

pour compléter une dot très-respectable. Attends donc patiemment tes quinze ans ; si tu n'es pas à quinze ans une sœur grise, tu seras , en tout cas , un très-bon et un très-beau parti, et ce ne seront pas les maris qui feront défaut.

Ce long discours, qu'il me fallut écouter sans interruption, ne me plut guère ; mais les paroles de ma tante avaient une autorité qu'il ne m'appartenait pas de contester.

Elle avait dit. C'était sa résolution.

Je fus choyée encore quelques jours ; puis , un matin , ma tante me mit dans un fiacre et me renvoya rue Traversière-Saint-Honoré , me recommandant à Dieu et à ma bonne étoile.

A quoi tiennent les dispositions humaines et nos impressions ! Ici , Marie , je m'accuse profondément. En rentrant dans le logement où était morte ma bonne mère , comment mon cœur ne débordait-il pas tout d'abord de douleurs et de larmes ? J'entrai tout droit. La fenêtre était ouverte ; tout en face était ouverte celle d'un logement du même étage sur le derrière. A cette fenêtre s'appuyait un très-jeune homme. Il me regarda fixement , et je sentis son regard me noyer d'ivresse et de bonheur jusqu'au fond de l'âme. Je me rejetai au fond de la chambre ; je vis le lit de ma mère , et mon petit lit auprès , et moi toute seule pour cela. Alors les larmes vinrent ; mon cœur se fondit ; je sanglotai jusqu'au soir.—Tardif retour ! Le premier sentiment avait été de joie intime ! J'avais été fille oublieuse et indifférente. Je commençais à mettre un pas dans le mal, où je me suis jetée depuis si avant !

Tu comprends, Marie, quelle poignante et décisive impression m'avait dû laisser cette étrange soirée. J'avais été frappée au fond du cœur tout d'un coup. Non, je n'ai pas le droit d'accuser ce jeune homme ; ce n'est pas lui qui fut le séducteur ; c'est ma faiblesse , c'est mon ignorance, c'est ma confiance excessive , c'est mon amour.

L'ameublement de sa chambre , dont j'eus fait bientôt l'inventaire, se composait surtout d'un chevalet de cartons , de toiles et de cadres suspendus ; c'était un petit atelier d'artiste. Je fus réjouie et fière de savoir que c'était un peintre.

J'ai toujours été matinale ; mais , ma toilette faite , si matin que j'ouvrisse ma croisée, je trouvais toujours mon voisin le

crayon ou le pinceau à la main , et son timide et tendre regard qui s'enfonçait chaque jour en moi plus avant.

Dangereux voisinage ! Ce n'est pas que nous eussions le courage , dès que nous nous étions aperçus , de provoquer la guerre des yeux. Au contraire , on rougissait. C'était à qui se retrancherait le mieux derrière la fenêtre repoussée ou son rideau tiré.

Juge si nous étions timides et enfants ! Ce jeu dura beaucoup de mois , et il n'y avait pas eu entre nous un sourire , un geste , un mot échangé.

Pourtant nous nous aimions de toute notre âme. Mais nous étions des enfants, nous étions saints , nous étions purs ; nous n'osions pas, nous avions peur ; nous attendions , nous avions le temps ! Ah ! nous nous aimions alors délicieusement.

Cependant je reçus enfin une lettre qui nous tira du charmant rêve qui nous avait si longtemps bercés et poussa vite au dénouement. Jules (la lettre disait son nom) ne s'était pas certainement décidé de lui-même à ce coup hardi. Quelque forte tête consultée lui avait dû conseiller la déclaration.

Cette lettre était pleine de vive tendresse et d'innocent enfantillage. Mille projets de bonheur étaient construits. Avec le temps, son art le rendrait illustre et riche. Le mariage était au bout de tout. Il avait juste dix-huit ans, juste l'âge selon le Code civil. Il était si impatient, qu'il avait tous ses papiers prêts. C'est pourquoi il demandait à genoux de me voir.

Cette lettre me toucha, comme elle méritait, par sa naïveté, par sa franchise , par son extrême bonne foi , par son éloquence naturelle , par son amour vrai.

En fille de quatorze ans, qui ne sait rien, qui ne doute de rien, qui va à l'évent, en fille qui aime, sans réfléchir ni peser un moment la valeur de la chose, je répondis que je recevrais M. Jules le lendemain soir chez moi, à six heures.

Jules fut exact au rendez-vous , c'était le printemps. Il faisait grand jour quand il vint. Il fut bien emprunté de se produire et davantage de parler, quand il fut assis. Il prit pourtant tout d'un coup son élan, tint de longs discours où il s'échauffa beaucoup , au sujet de son art, sur la peinture, sur Rome et l'Italie, texte sur lequel il ne tarissait pas. J'étais instruite, j'avais lu beaucoup : je lui donnais parfois heureusement la réplique. Il était ravi. D'ail-

leurs, de nous, de notre amour, pas un mot. Il se retira prodigieusement rouge et exalté, et demanda à revenir le lendemain, ce qui lui fut accordé.

J'avais été charmée de l'entrevue. Jules m'avait paru plus beau que je ne l'avais vu encore. Tandis qu'il s'exprimait, si animé, j'admirais en lui l'artiste plein de feu et de génie.

Toutes les soirées qui suivirent furent loin d'être pareilles; nous en étions venus à ne presque plus parler d'art et à parler beaucoup de nous-mêmes, à ne parler que de nous-mêmes.

Durant les journées, nous avions aussi bien rabattu de nos timidités d'autrefois. Plus de fenêtre fermée. Des signes continuels, tous les langages muets, les longues contemplations mutuelles; aussi les études, les croquis séchaient inachevés sur les toiles; le raccommodage des dentelles ne produisait plus rien qui pût grossir notablement la dot.

Le grand, l'unique texte de nos inépuisables causeries du soir était donc devenu, enfin, l'amour, notre amour, notre seul amour. Je dois le dire, afin de justifier Jules davantage et qu'on ne lui reproche point une séduction qu'il ne chercha jamais, c'était lui qui me pressait constamment de conclure le mariage. Nous avions tous les papiers nécessaires, sauf l'extrait mortuaire de mon père que je ne pouvais réussir à obtenir de Lille, et l'absence de cette pièce arrêtait tout par ma faute involontaire.

Nous étions en plein été. Depuis le premier rendez-vous au printemps, pas une soirée ne s'était écoulée sans nous avoir réunis! Et nous étions sages! Mais nous ne nous parlions plus; nous pleurions, nous regardions de la croisée la lune, les nuages, les étoiles, en nous embrassant et en sanglotant; j'ose le dire devant Dieu, la nuit fatale où je me perdis, Jules ne m'entraîna pas; ce fut dans un commun enivrement et une égale ignorance que nous succombâmes.

Ici j'achève, Marie, toute la noble partie de cette histoire! Écoutez à peine le reste. Le sentiment de notre faute attrista profondément notre amour. La fatalité s'en mêlait. Nous ne demandions qu'à expier le mal, et cette fatale pièce de Lille, apparemment perdue, empêchait invinciblement l'unique réparation!

Ainsi notre liaison prolongée devenait de plus en plus coupable. D'amants exaltés, candides, épurés, nous étions tombés dans la condition vulgaire des unions naturelles sans consécra-

tion sainte. — Nous *vivions ensemble*, comme on dit ! O honte ! mais qu'importait alors ? qu'importait ? J'étais une femme perdue ; Jules disait qu'il m'aimait ; j'aimais Jules de toute mon âme ! — J'étais si heureuse !

On n'était plus séparé de l'automne que par un mois. Jules venait toujours exactement ; mais il ne semblait plus le même. Il était contraint et gêné. Je souffrais de ce changement, mais je n'osais pas me plaindre. Tout d'un coup il se mit à refaire des thèses sur l'art, à parler de l'Italie, de Rome, de Florence, et à ne plus parler d'autre chose, ainsi que du bonheur suprême de voyager là. Tout cela m'inquiétait. Ce n'était pas sans raison. Le vingt-neuf août, Jules ne parut pas le soir. C'était pour la première fois depuis cinq mois. Je passai une nuit désespérée. J'ouvris de grand matin ma croisée. L'atelier était démeublé.

Je voulus savoir tout mon sort. Je descendis éperdue chez le portier.

— Est-ce que M. Jules a quitté l'hôtel ?

— Mais mademoiselle doit savoir cela mieux que personne. Hier soir il a arrêté son compte et fait prendre par un commissionnaire tout son attirail de peinture.

Cette humiliation-là me manquait d'avoir été insultée par cet homme, pensai-je en remontant navrée à ma chambre.

Mais quelle était cette conduite de Jules ? Quelle effroyable façon d'agir ! Comment ! un départ, une fuite, et point d'avertissement, point de lettres !

Je me hâtais trop de me plaindre : j'eus en effet une lettre le lendemain, mais quelle lettre ! C'était un billet chiffonné, sans date. — « Il était au désespoir, il me demandait pardon à genoux ; mais un démon plus fort que lui l'emportait, une irrésistible puissance l'entraînait en Italie. Il partageait le sort de quelques aventureux artistes qui tentaient à pied et ensemble, fraternellement, le pèlerinage de Venise, de Florence et de Rome. Il ne pouvait s'empêcher de l'avouer, un immense espoir l'avait saisi et le soutenait. Peut-être une couronne glorieuse l'attendait au retour ; peut-être lui était-il réservé de donner à la France un second Nicolas Poussin. Il n'osait pas parler de notre amour, mais quel sort serait le sien pourtant si Louise l'aimait assez pour se garder à lui ! Elle aurait alors la moitié des palmes qu'il rapporterait, car il l'aimait et il n'aimerait jamais qu'elle. D'ail-

leurs elle était libre ; si elle ne se sentait pas la force de l'aimer pour sa gloire , elle avait le droit de reprendre toute sa liberté. »

Je jetai au loin ce billet insensé.

— Oh ! Seigneur , m'écriai-je. merci ! Ce n'est pas un mauvais cœur : c'est un esprit privé de raison ! c'est l'orgueil qui l'aveugle et le fanatise !

Je m'enfermai deux jours , après lesquels je me retrouvai plus calme. Ma résolution était prise. J'étais bien décidée de ne pas aller chercher un second avis de ma tante ; le premier m'avait trop mal réussi. Je courus droit chez la mère supérieure de l'Hôtel-Dieu. Elle écouta toute ma confession avec une angélique bonté ; elle comprit quel pressant besoin j'avais d'un asile sûr , où je pusse , par des occupations pénibles et continues , accomplir une pénitence austère et achever de me dompter. On me dispensa d'une partie du délai du noviciat , et j'entrai ici , où j'ai eu l'extrême consolation de rencontrer une bien bonne amie.

Louise se jeta sur le sein de Marie , qui la tint longtemps serrée entre ses bras.

Enfin la triste étreinte fut rompue. Marie se leva.

— Il doit être fort tard , dit-elle , d'une voix grave et légèrement altérée , qui attestait une vive émotion intérieure. Il est bien temps de rentrer.

Louise se leva et prit le bras de Marie , et elles marchèrent longtemps sans se parler.

— Ah ! je te respecte davantage et je t'aime bien mieux , dit Marie de la même voix émue , depuis que je sais tout ! Mais je te plains , non pas d'avoir aimé , d'aimer sans doute encore ce monstrueux enfant , fou d'orgueil ; je te plains d'avoir , dans ta vie , une anxiété contre laquelle toute la paix et le labeur de cette retraite ne peuvent rien pour toi , car qui te dit que , même au fond de cet hospice , le hasard ne viendra pas te crier tout d'un coup le nom et la vie de cet homme ?

— Hélas ! et c'est bien aussi cette pensée qui est la torture de toutes mes heures ! dit Louise frémissante.

Et elles remontèrent au dortoir.

Cette courte tranquillité de l'hospice n'avait pas tardé d'être troublée. Par suite des événements du 5 juin et des engagements entre la garde nationale , la troupe de ligne et la poignée des républicains de Saint-Méry , de nombreux blessés avaient été trans-

portés à Saint-Louis et immédiatement déposés dans les salles Saint-Louis et Saint-Augustin.

Le jeune docteur, le chirurgien en chef, accouru à son poste, avait été admirable pour l'activité et l'ardeur bien entendues avec lesquelles il avait fait distribuer et distribué les secours. Les élèves internes et externes, les sœurs, et les deux nôtres des premières (les salles des blessés étant dans leurs attributions), les infirmiers eux-mêmes, tous s'y étaient mis de tout cœur, habilement et énergiquement dirigés. En quelques heures (vers le milieu de la nuit), tous les blessés reçus avaient été visités, pansés, sondés, opérés, selon les nécessités de leurs diverses situations.

Il continua de venir des civières, quoiqu'en petit nombre seulement, le reste de la nuit. Il en vint encore le matin, mais peu.

Les salles s'emplissaient sans s'encombrer. Le jeune docteur ne se relâchait point de ses soins et ne s'y épargnait pas lui-même de sa personne, en veste, les manches retroussées.

On sut dans la matinée que le noyau des révoltés était traqué dans quelques maisons, où ils se faisaient tuer sur place.

D'ailleurs, la pluie avait dispersé les curieux et les simples amateurs d'émeute.

La révolution de juin était étouffée.

La journée du 6 juin finissait. La nouvelle avait été apportée qu'il n'y avait plus ni combat ni résistance nulle part. On n'attendait guère de nouveaux blessés. Les deux sœurs sortaient de la salle Saint-Augustin et s'en allaient prendre quelque repos jusqu'à la visite dans la *chambrette de la sœur* (1). Une civière couverte entra tout d'un coup. Louise et Marie revinrent sur leurs pas pour aider les infirmiers à coucher le malade.

On n'alla pas loin, car la salle était à peu près pleine, et les derniers lits vacants étaient tout près de la porte.

La civière fut découverte. Louise jeta un cri étouffé et pâlit. Elle fût tombée en arrière si la foule serrée des élèves et des infirmiers ne l'eût retenue.

— Voilà une mère qui n'est guère aguerrie! dit un externe; est-ce que c'est une novice?

(1) On nomme ainsi une petite chambre qui donne dans la salle Saint-Augustin (femmes), et où les sœurs de service se reposent quelquefois.

— Silence ! novice vous-même , reprit durement un interne , ne parlez pas en étourneau de nos mères et sans les connaître.

Et le colloque tomba là, car la grande affaire était de s'empres- ser autour du jeune homme qu'on apportait , et dont l'état sem- blait désespéré. Il avait perdu connaissance. Inondée de sang comme était sa poitrine, on ne voyait point encore où s'ouvrait sa blessure , mais ce devait être quelque horrible coup mortel.

Louise avait trouvé la force de se trainer hors de la salle et de gagner la *chambrette*. Elle y attendit environ un quart d'heure dans une affreuse anxiété.

Marie entra enfin.

— Ah ! Marie ! cria Louise, ce jeune homme que vous quittez, c'est lui ; c'est Jules. Eh bien ! comment va-t-il ? Il est mort, n'est- ce pas ?

— Non, ma Louise, Jules n'est pas mort. J'avais bien déjà re- connu à ta plainte que c'était lui ; il n'est pas mort, va ! On lui a reconnu du poulx ; on a lavé seulement sa plaie qui est grave ; on ne l'a point pansé ; on a préféré d'attendre le docteur qui sera ici tout à l'heure,

— Mais je veux le soigner comme les autres ; c'est mon de- voir , cria Louise. Oh ! je le veillerai ! C'est Dieu qui l'envoie peut-être.

— Peut-être, dit Marie. Mais essayons ces yeux. Cachons mieux nos peines ! Puis, nous descendrons dire notre chapelet à la cha- pelle, où la cloche a réuni nos sœurs , car plus qu'aucune d'elles nous avons besoin de prier et d'être calmées.

Le docteur n'avait pas été plus d'une heure. A peine fut-il ren- tré que la foule des élèves le porta plutôt qu'elle ne le conduisit vers le lit du nouveau blessé.

Le docteur examina longuement la plaie d'un air réfléchi. Le silence était profond.

— Voyez, Emmanuel, dit-il enfin à l'un de ses internes favoris ; la maudite balle, qui est entrée en pleine poitrine, a dû rebondir sur la colonne vertébrale sans la briser ! Que n'a-t-elle eu la force de remonter du coup et de ressortir par le trou qu'elle avait fait ? Où la reprendre maintenant ?

Il s'était établi à voix basse entre les élèves quelques discussions au sujet de l'observation du maître.

— Silence, messieurs, dit le docteur, il ne s'agit pas de disser-

ter. Tâchons , cela vaudra mieux , de suivre un peu la voie de cette balle et de voir comment nous pourrons la déloger.

L'opération de la sonde fut cruelle et sans fruit. Elle tira le blessé de son engourdissement. Il ouvrit de grands yeux.

— Nous vous faisons bien mal, dit le docteur; ne pouvez-vous pas pourtant nous guider un peu vous-même, jeune homme? ne sentez-vous pas une place plus douloureuse, où la balle vous semble devoir s'être fixée plutôt qu'ailleurs?

— Je sens, monsieur, que j'ai dans la poitrine quelque chose qui m'a déchiré à mort. Comme il n'y a pas de remède, tout ce que je souhaite, c'est qu'on me laisse finir sans me torturer davantage.

— Eh bien! jeune homme, on tâchera de vous soulager, sans vous faire souffrir, reprit le docteur; et il s'éloigna avec sa troupe.

Puis :

— Ma mère, cria-t-il à Marie, au malade, ce soir et cette nuit, rien que de l'eau sucrée gommée.

— Ce jeune homme est-il donc perdu? répondit-elle au docteur, lui serrant le bras fortement; comme la foule s'éloignait du lit.

— Perdu? répéta le docteur un peu surpris de la question et du geste si vif de la bonne religieuse; mais non pas, ma mère. Tout dépendra des opérations de sonde et d'extraction que nous ferons demain.

Louise avait déjà pris beaucoup sur elle. Elle s'était tournée vers Dieu. Elle se sentait pleine de force et de courage. Pour la fortifier, Marie l'instruisait de tout à mesure. D'après les dernières nouvelles, elle ne désespérait pas; mais elle n'espérait rien.

D'ailleurs pour l'intérêt de son repos, par obéissance à son vœu de religion, par respect pour elle-même, par pitié pour son avenir, fortement conseillée aussi par son amie, que Jules dût survivre ou succomber, elle avait bien résolu de ne se point laisser reconnaître de lui. Mais elle s'était promis de faire son office de sœur près de lui aux heures nocturnes où l'obscurité de la salle, faiblement éclairée, lui permettait de paraître impunément. Elle avait pensé que Dieu ne le lui défendait pas. C'est pourquoi ce fut seulement vers la brune qu'elle fut au chevet du blessé. Elle ne le quitta pas un moment de la nuit. Cette nuit fut bien fiévreuse et agitée pour le malade. Il eut un délire sourd continu. Les mots

qu'il prononçait étaient confus et inintelligibles, sauf deux ou trois qu'il répétait souvent et bien bas, et qu'elle entendait distinctement pourtant : *Louise ! pauvre Louise ! chère Louise !*

Au milieu de cette nuit d'angoisse et de veille si amère, ces mots furent pour la triste sœur une consolation pleine de joies douloureuses.

Le lendemain, à deux heures, toutes les doubles visites des salles de blessés avaient été faites; toutes les opérations, arrêtées d'avance, pratiquées. Il ne restait plus que le malade Jules. Avant d'opérer la terrible extraction, le docteur avait voulu, en forme de consultation, avoir l'avis médical des docteurs Biet et Eymery, les autres médecins en chef de l'hôpital. Leur avis avait été qu'il fallait faire l'opération, s'il y avait la moindre chance.

Le docteur, avec toute sa nombreuse escorte, s'était avancé silencieusement et gravement vers le lit du patient. L'instant était solennel.

Eh bien ! jeune homme, dit le docteur, êtes-vous plus décidé ce matin ? nous autorisez-vous à tout risquer ?

— Tout, reprit Jules avec une détermination extraordinaire.

Pendant quelques heures de bien-être et d'apaisement qu'il avait eues le matin, après son délire de la nuit, à la vue du beau soleil dorant les rideaux de son lit, — il était si jeune ! — il avait espéré de vivre ! et il avait alors tant de raisons sacrées de tenir à la vie.

La sonde, enfoncée plus hardiment, avait enfin touché la balle.

L'opération fut longue et cruelle. Elle se prolongea dix-sept minutes. La balle fut extraite entraînant quelques parcelles du poumon où elle s'était enfouie.

Le jeune homme avait été héroïque. Il n'avait pas poussé un soupir. Le docteur commençait à chanceler. Il était exténué. La sueur ruisselait de son large front pâle.

Eh bien ! jeune homme, dit-il tristement, nous avons, à l'heure qu'il est, bon espoir de vous tirer d'affaire.

— Merci, dit Jules avec un douloureux sourire.

Le pansement achevé, la foule des élèves s'était retirée, se pressant autour du docteur, le portant presque, les yeux tournés avec fierté sur leur maître, le menant comme en triomphe,

et lui prodiguant les félicitations ardentes, les éloges enthousiastes. C'est qu'il avait été admirable; jamais son coup d'œil n'avait été plus sûr, jamais sa main plus ferme; n'eût été la perforation du poumon, mal sans remède, Jules était sauvé.

Marie ne chercha pas à interroger le docteur au milieu de ce tumulte; elle fut l'attendre à la porte de la salle.

— Quelle diète pour le jeune malade opéré? demanda-t-elle au docteur, comme il sortait de la salle, les bras croisés, d'un air découragé.

— Hélas! ma mère, toutes les diètes du monde n'y feraient rien! Il ne passera pas la nuit.

Louise ne tarda pas à tout savoir. Les deux sœurs pleurèrent longtemps. Enfin, la force reprit encore le dessus. Dieu ne fut pas appelé en vain. De ferventes prières et de nombreux exercices de piété durant le reste de la journée avaient dûment préparé Louise à la douloureuse veille qu'elle s'était imposée.

Comme neuf heures du soir sonnaient, Louise était au lit de Jules.

Il sortait d'un demi-sommeil pénible; sa respiration était pesante et difficile.

— Souffrez-vous? voulez-vous boire? dit Louise à voix basse.

— Oui, je souffre, ma mère, mais pas pour longtemps. Tenez, j'ai là, près du cœur, un petit cercle qui va, qui va peu à peu en se rétrécissant. Quand il ne sera plus qu'un point, ce sera fini.

Louise ne put retenir une larme qui tomba sur la main de Jules, tendue hors du lit.

— Vous avez donc bien de la miséricorde dans le cœur, puisque vous m'en montrez tant, habituée que vous êtes cependant au spectacle continu des misères les plus cruelles?

— Oh! je suis loin d'être si méritoire, tant s'en faut! Mais vous m'intéressez comme personne ne m'a intéressée.

Et la main de Louise vint saisir la main du jeune homme, qui la serra de toute sa faible force.

— Oh bien! tenez, dit-il, puisque vous êtes si bonne, vous voudrez bien m'écouter. J'ai un gros poids sur la conscience; cela me l'allégera de vous conter mes fautes. Mes fautes! ah! si ce n'étaient que des fautes! je suis si coupable!

Il s'interrompit, haletant et suffoqué.

— Un peu de silence quelques moments , dit la sœur, posant les doigts sur ses lèvres.

Et lui soulevant doucement la tête , elle lui fit boire quelques gouttes d'eau gommée.

Le jeune homme reprit bientôt , assez apaisé.

— Je ne vous conterai pas toute l'histoire, ma sœur, ce serait trop long, et puis cela vous ennuerait, je vous dirai cela en quelques mots. Tenez , c'est une pauvre enfant que j'avais séduite. Il est vrai que je l'aimais de toute mon âme, et que je ne demandais qu'à l'épouser; mais il y eut je ne sais quelle difficulté de papiers qu'on ne voulut jamais lever à la mairie , et qui seule empêcha notre union d'être légitime. Mais ce n'est pas là mon plus grand tort. J'aimais Louise depuis un an. Depuis plusieurs mois elle m'appartenait. J'avais moins que jamais le droit de me séparer d'elle. — On me l'a dit dès mon enfance, et j'espère que c'est vrai pour être un peu justifié là-haut : je suis né prédisposé à tous les actes de démence.

J'étudiais la peinture. — Ne voilà-t-il pas qu'en quelques matinées je me laisse tourner la tête , fasciner par quelques-uns de mes camarades d'atelier, qui avaient arrêté un voyage à pied en Italie. Ils parlaient tout de suite. — Sans réfléchir davantage, je suis des leurs. — Plus de Louise , plus d'amour ! Tout est hors de mémoire. Il n'y a plus que l'Italie. O lâcheté sans nom ! je fuis, je me dérobe un soir misérablement, sans prévenir même ma maîtresse ! A peine prends-je le temps de lui écrire quelques lignes. — Je l'avoue , le voyage , la nouveauté et la beauté des lieux , l'admiration des chefs-d'œuvre , l'art se montrant souverain et triomphant partout et à chaque pas; puis , l'étude ardente et assidue des maîtres , le travail chaleureux et absorbant, ce furent des enivrements trop vifs , une occupation trop forte pour permettre le souvenir et les regrets ; longtemps, bien longtemps, je ne pensai guère ni à Paris , ni à Louise. Toutefois j'ai une tête qui tourne à tout vent , plus souvent au mauvais qu'au bon , enfin celui-ci était meilleur. Au bout de trois ans , je fus tout à coup saisi de remords et profondément triste. J'étais à Rome , et mon cœur ne battait plus à regarder les *loges* et les *chambres* du Vatican. Je compris qu'il était temps, que je devais partir. Je ne prévins personne; je me mis en route seul, avec toute ma richesse, avec mon bagage de croquis et d'esquisses. Je ne manquais pas

d'argent ; j'en avais reçu de chez moi et gagné par des croquis et des portraits vendus. Je pris les voiturins ; puis je m'embarquai à Livourne pour Marseille. J'avais une telle hâte d'être à Paris ! Ame étrange et inexplicable que la mienne ! cette Louise oubliée depuis trois ans était maintenant mon unique pensée ; mais une mortelle inquiétude me possédait. J'étais en proie à mille doutes dévorants. Je n'avais pas eu de ses nouvelles une seule fois. Vivait-elle encore seulement, cette frêle enfant, que j'avais, en m'en allant , jetée si rudement la tête contre terre ? Et vécût-elle , où la retrouverais-je ? La retrouverais-je libre et à moi si je la retrouvais ? A ce dernier doute, il me passait par tout le corps un frémissement glacial à mourir. Je tombai à Paris le 5 juin. La ville était troublée ; on se battait. C'était , me dit-on , une nouvelle querelle qui se vidait entre la garde nationale et les républicains. Je ne m'en inquiétai guère. Je n'avais qu'un but fixe. Descendu de diligence, je me fis mener à l'hôtel de la rue Traversière-Saint-Honoré où nous avions demeuré. — Qui eût compté les palpitations de mon cœur depuis la cour des Messageries jusqu'au Palais-Royal seulement ? — Enfin le fiacre entra dans la petite rue Traversière. — Je heurtai tout tremblant. — Ce n'était plus le même concierge. — Ce n'étaient plus les mêmes gens qui tenaient l'hôtel. — On n'avait nul vestige de Louise , ni de son nom , ni du mien. — J'indiquai la chambre de Louise et la demandai. — Elle était occupée. Je pris celle qu'on me donna. — Il était tard ; il n'y avait pas à sortir. — Et puis j'étais attéré. Où aller ? — Où la chercher ? — A qui la demander ? — Je me couchai , et fus longtemps à fermer l'œil. Le bruit douloureusement excitant de l'artillerie et des fusillades empêchait d'abord bien un peu le sommeil ; et puis j'avais en moi une pensée qui ne souffrait guère mon repos. Le matin , harassé des longues nuits passées en diligence , je m'endormis pourtant d'un sommeil lourd et ne m'éveillai que tard. Je m'éveillai comme la veille , sans idée , sans projet. Je voulais toujours sortir, et toujours la même question : Où irai-je ? Je passai la matinée à monter et à descendre l'escalier de Louise, à regarder la porte de sa chambre et la serrure ; tout d'un coup je me souvins qu'une sienne vieille tante demeurait rue d'Angoulême. Ce fut un rayon du ciel ; ce fut l'espérance même possédée. Je passai du dernier découragement à l'extrême confiance. Je ne doutai pas un moment d'avoir retrouvé

Louise, et qu'elle ne fût chez sa tante. Je pris mon carton de croquis et je me dis : « Je lui montrerai ce soir tout cela ; » puis je sortis.

J'avais résolu d'être prudent ; je fis un long détour pour éviter les quartiers émus en encore périlleux.

Mais que voulez-vous ? Il n'y a pas de précaution contre le sort. Comme je traversais le boulevard du Temple, un garde national à cheval est passé au galop, et j'ai reçu en son honneur la balle qui m'a mis où je suis ; — qui fait mourir à l'hôpital le grand artiste de vingt ans, le second Nicolas Poussin, juste punition d'un orgueil effréné, d'une ingratitude et d'une insensibilité hideuses !

Le jeune homme s'arrêta épuisé. Louise le souleva doucement et son oreiller avec lui. Elle lui essuya le front ; puis, rassise, elle couvrit du même mouchoir mouillé ses yeux inondés.

Il y eut un long silence.

— Enfin, il faut que j'achève, dit le malade, car ma vie s'en va vite, et si je ne me hâte, je n'arriverai pas au terme de cette longue confiance. La grâce suprême, ma mère, que je vous demande à titre de mourant.....

Louise sanglotait.

— C'est d'aller, aussitôt que vous pourrez, demain, par exemple, chez cette tante logée rue d'Angoulême, n° 6. Louise existe, j'en suis sûr, puisque je vais mourir.

— Ah ! fit la religieuse d'une voix étouffée.

— C'est là mon sort. Si j'eusse vécu, je ne l'aurais pas retrouvée vivante. Mais, écoutez bien ceci, ma mère, vous saurez où est Louise, où elle habite ; alors vous l'irez trouver, vous lui conterez mon retour d'Italie, mon vain espoir, ma blessure ; vous direz que, pour obtenir mon pardon et une larme d'elle, j'aurais donné avec transport toute ma vie en ce monde, — *en ce monde !* — Oh ! bien, et toute ma vie dans l'autre aussi !

— Silence, Jules, ne blasphème pas, cria Louise en se levant ; tais-toi, tais-toi.

Oh ! qui me parle ainsi ? dit le jeune homme, se dressant sur le coude par un suprême effort et prenant de ses deux mains le bras de la sœur qu'il força de s'asseoir au bord du lit. Alors il leva une des grandes ailes blanches du bonnet de la religieuse :

— Oh ! mon Dieu ! c'est elle, c'est Louise ! cria-t-il.

Il retomba sur son oreiller sans connaissance. Louise fut dans

de cruelles transes. Sels, eau glacée, rien ne faisait. Elle se prit à pleurer amèrement, puis elle se tordit les mains. Elle sortait de la ruelle; elle voulait appeler et n'osait. Elle eut un quart d'heure de dure angoisse.

Jules rouvrit les yeux; il regardait longuement, sans parler, Louise, dont les larmes tombaient à flots, et il pleura aussi.

— Ainsi, c'est vous! c'est vous qui êtes Louise! Alors me pardonneriez-vous vous-même?

— Vous pardonner! Mais est-ce que j'avais quelque chose à vous pardonner? Je ne dirai pas que j'attendais votre retour. L'état que j'ai embrassé vous témoigne assez le contraire. Mais je vous bénissais de loin. Je priais pour votre réussite dans votre art. Je vous aimais toujours.

— Ah! vous m'aviez pardonné! ah! vous m'aimiez! Ainsi tu m'aimes! Mais alors rien n'est fini. Tout va recommencer.

Louise sentit que la douleur et l'amour étouffaient en elle la religieuse et que ses dernières résolutions de courage expiraient involontairement; et, bon gré mal gré, elle s'était laissé reconnaître. Que faire? Fallait-il s'enfuir? Mais elle, sœur grise, manquer à son saint devoir et abandonner un mourant! Non, c'était impossible. — Elle porta convulsivement à ses lèvres la croix de son chapelet, et crut se sentir raffermie.

— Ayez des pensées plus graves et plus pieuses, Jules, dit-elle, après une pause, d'une voix qui s'efforçait d'être calme; car il n'y a rien à cacher! Nous savons l'un et l'autre que vos instants sont comptés! Je ne vous proposerai pas même d'aller vous chercher l'aumônier de la chapelle; ce n'est guère l'heure, et puis vous ne voudriez pas, mais prions ensemble. Ne me demandez pas de vous pardonner. Demandons à Dieu qu'il nous pardonne, Jules!

— Oh! c'est vrai! Il faut mourir! Mais quel malheur! car rien n'eût empêché notre bonheur! Les vœux qui t'engagent ne sont pas éternels. Tu aurais été ma femme! Mon pinceau, qui m'eût fait un nom, nous eût fondé une vie brillante et heureuse. Que je suis malheureux de mourir!

— Je suis plus malheureuse de vivre. Mais au nom du ciel, Jules, tiens un langage qui convient mieux à cette heure! Pensons à Dieu! pensons à nos âmes si fort en risque! Prions ensemble!

Mais lui, détournant bien ailleurs sa pensée, est tout à son amour :

— Ainsi, Louise, dit-il d'un ton de reproche, si je n'eusse point par hasard soulevé votre grande coiffe, je n'aurais pas su qui vous étiez, vous ne me l'auriez pas dit ?

Et le tendre dépit amoureux prenant aussi, au défaut de sa pieuse armure, la religieuse déjà hors de garde :

— Ainsi on a besoin de montrer son visage ! La voix, les pleurs, les mains pressées, ne révèlent rien au cœur ? reprit-elle.

Malheureux enfants et bien véritables amants qui oubliaient tout, et recommençaient déjà les agaceries de la folle jeunesse, les coquetteries du bonheur sur ce lit où la mort était déjà assise entre eux !

Tout d'un coup Jules jeta un cri douloureux

— Ah ! dit-il d'une voix comprimée, le cercle cruel s'est resserré enfin sur son dernier point. Je l'avais dit d'avance, mais je n'y pensais plus. C'est la mort. Louise, Louise, adieu, Louise, ma femme ! Tes lèvres, un baiser, le baiser d'adieu !

Et la pauvre fille, se jetant éperdue au cou de son amant, reçut à la fois son dernier soupir et son dernier baiser.

Après des torrents de pleurs répandus, Louise s'arracha brusquement des bras déjà refroidis de Jules. Elle s'essuya les yeux, puis se jeta à genoux en travers du lit, et y pria longuement. Elle se releva ensuite et fut se rasseoir au chevet du mort.

Ce n'était pas encore le petit jour. A peine une clarté vague éclairait le sommet des hautes fenêtres de la salle. Une longue figure s'avança rapidement, et entra dans la ruelle du lit de Jules. Louise ressentit d'abord un frisson qui la glaça tout entière ; mais elle reconnut bientôt la voix de Marie.

— Eh bien ! mon enfant ?

— Tout est fini.

— Alors ton rôle est fini ; tout le reste me regarde. Va, chère malheureuse, prendre un peu de repos, si tu peux.

Elles s'embrassèrent étroitement. Louise sortit de la salle et regagna sa cellule.

Marie, qui avait pris la place de Louise près du chevet de Jules, laissa tomber de ses mains son chapelet dès que le jour parut. Elle se leva, et tira d'un paquet qu'elle avait apporté, un drap blanc, dans lequel elle ensevelit le mort. Le premier

infirmier qui entra reçut l'ordre de descendre avec un extrême soin, et de tenir sous clef jusqu'au convoi, à l'abri des larcins de l'amphithéâtre, ce corps destiné à une sépulture particulière de famille.

Louise, exténuée, à bout de toute force, accablée sous tant de coups, avait dû garder le lit tout le jour. Le soir, Marie vint lui dire le bon arrangement du service préparé pour Jules. Les deux pauvres sœurs avaient mêlé leurs bourses. Tout avait été arrangé à la mairie par les soins d'un tiers. On aurait un corbillard avec tentures, une fosse à part pour cinq ans, une pierre gravée avec une croix au-dessus et une balustrade de bois de chêne noir, deux petits cyprès à droite et à gauche de la pierre, la terre semée de violettes et de pensées éparses dans un gazon fin autour; et on avait pu payer tout cela. — C'était un coin de consolation!

Le lendemain, Louise put se lever. Quelle maladie, du reste, l'en eût empêchée? La messe pour tous les morts de la veille qui allaient ensemble à la fosse commune avait été dite à huit heures.

Par suite de cette disposition et de l'heure différente du convoi particulier, il y eut pour lui, à dix heures, une messe particulière dans la chapelle. Avec quelle ferveur et combien de larmes elle fut écoutée par les deux sœurs agenouillées l'une près de l'autre!

Au dehors, l'apparition d'un corbillard à franges à la porte de l'hospice avait attiré un concours considérable de curieux. Ils savaient déjà que le défunt était un jeune homme mort de blessures. — Ce n'était pas un soldat; — ce n'était pas un garde national (il aurait eu un détachement soit de ligne, soit de garde nationale); — ce ne pouvait être qu'un républicain.

Et le pauvre Jules, qui n'en pouvait mais, partit pour le cimetière suivi du groupe des pérorateurs, grâce à leurs éclaircissements, volontiers fournis aux questionneurs, salué ou maudit des gens rangés sur le passage, selon leur opinion tout ardente du moment.

Les deux sœurs avaient vu le corbillard tourner le chemin de ronde et disparaître.

Marie prit Louise par la main et la fit remonter avec elle aux salles.

— Allons, amie, dit-elle, le devoir maintenant, le dévouement sans bornes à tous les maux humains ! le dévouement ! et rien autre chose ? Je ne te dis pas que tu seras jamais bien heureuse ! Une plaie trop cruelle a été ouverte en ton cœur ; mais tu n'as plus à souffrir les grandes souffrances ! Dieu t'a envoyé le remède qui cicatrise au moins la blessure, s'il ne l'empêche pas d'être toujours sensible. Il t'a rendu la paix de l'âme ; ton sort est fixé. Tu sais que tu n'as plus rien à craindre ni à espérer !

— Hélas ! j'aimais, je crois, mieux mon incertitude, murmura Louise.

Marie n'avait pas entendu. La porte de la salle Saint-Augustin, où elles entraient, s'était refermée sur ces paroles (1).

A. FONTANEY.

(1) L'histoire qui précède a été écrite d'après des documents authentiques recueillis à Saint-Louis même. Cet hospice est aujourd'hui l'un des plus importants et des plus anciens de Paris. Les noms de MM. Biett, Jobert, Emery, etc., témoignent suffisamment de la hauteur de l'enseignement qui s'y pratique. Fondé sous saint Louis, il fut d'abord consacré exclusivement au traitement des maladies contagieuses. Présentement, toutes les maladies y reçoivent également les soins bien-faisants de la science.

(*Note de l'auteur*).

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS
DU PETIT POINSINET.

II. — LA MAISON DE BALZAC.

Dans un petit hameau composé de cent cinquante feux environ , à une lieue d'Angoulême , Jean-Louis Guez , qui s'intitulait seigneur de Balzac , quoique la seigneurie de l'endroit appartint au chapitre métropolitain , avait élu résidence et placé le siège de sa maison , qu'il disait sortie de l'ancienne souche des Balzac d'Entrague , originaires de Brioude en Auvergne. Mais on savait fort bien , sans être grand généalogiste , que le père du sieur de Balzac était un Gascon de basse naissance , que son heureuse étoile tira du fond de sa province pour l'attacher à la fortune du maréchal de Bellegarde et du duc d'Épernon ; or , le premier auteur de cette noblesse de fraîche date n'avait jamais porté d'autre nom que celui de *Guez* , et son fils s'avisa d'ajouter à ce nom tristement roturier le nom sonore de Balzac , emprunté à la seigneurie dont il acheta le vieux château en ruines.

C'était là que vivait , retiré du monde depuis plus de quinze ans , un homme dont la réputation se répandit sous la forme épistolaire dans toutes les cours de l'Europe. Jean-Louis Guez fut d'abord présenté à l'évêque de Luçon , qui devait être l'illustre cardinal de Richelieu , et il tourna toute son ambition vers les honneurs ecclésiastiques que son premier protecteur semblait lui

offrir ; mais loin d'obtenir l'évêché qu'il espérait , il eut le déplaisir de se voir refuser une petite abbaye ; il n'était pas encore connu par ses lettres plus maniérées qu'éloquentes , et plus ridicules que sublimes. Après cet échec dont il garda toujours rancune au ministre , il se retira dans une solitude complète pour s'y livrer à la littérature et à la philosophie ; quand la publication de son premier volume de lettres , en 1624 , l'eut mis à la tête des écrivains de son temps , le cardinal de Richelieu essaya de l'attirer auprès de lui , à force de promesses et d'éloges ; mais le sieur de Balzac était satisfait de la position qu'il avait prise , et ne voulait pas la quitter pour devenir un courtisan perdu dans la foule : il demeura donc en Angoumois et ne cessa plus de jouer son rôle d'épistolier.

Les lettres de Balzac , qui n'avaient de remarquable que leur pédanterie de style , émurent toute la gent écrivassière , que cette querelle mesquine divisa en deux camps ; de chaque côté , l'irritation était égale. Ceux-ci élevaient Balzac au-dessus des modernes et même des anciens ; ceux-là lui reprochaient ses plagiats mal déguisés , et la pauvreté de son imagination contrastant avec le luxe de sa phraséologie ; les uns l'accusaient de mépriser ses contemporains , et de se regarder comme le régénérateur de la langue française , les autres le louaient de sa modestie dénuée d'intrigues et avide d'obscurité ; mais ceux qui jugeaient la question avec autant d'impartialité que de connaissance des faits véritables , ne pardonnaient pas à Balzac son orgueil excentrique , et ses mauvais procédés à l'égard de la plupart de ses émules ; quelques plaisants avaient imaginé de lui attribuer la devise de Diane de Poitiers : *Donec impleat orbem* , avec le croissant allégorique , et Balzac , qui s'estimait seul plus que la pléiade de Ronsard et l'académie du cardinal de Richelieu , acceptait de bonne foi tout ce que l'admiration peut créer de faux et d'extravagant , pour se produire avec éclat ; Balzac en était venu au point de ne plus sentir que cet encens grossier qui affecte si désagréablement un esprit délicat. Les louanges qu'on pouvait lui faire n'égalaiet jamais , d'ailleurs , celles qu'il se faisait sans cesse à lui-même , non-seulement dans son for intérieur , mais encore à haute voix , en public. Cependant le bruit avait couru plusieurs fois que la plume du sieur Balzac était tenue par une autre main que la sienne.

Tant de haines et de jalousies littéraires , amassées contre Balzac, firent explosion, lorsque frère André de Saint-Denis , de l'ordre des feuillants, imprima un traité dans lequel il signalait *la conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus graves personnages du temps passé et du présent*. Cette attaque fut suivie d'une foule d'autres qui décidèrent Balzac à publier son *Apologie* sous la responsabilité de son secrétaire Ogier ; l'apologie attisa le feu de la dispute , au lieu de l'éteindre , car une phrase relative au frère André amena de nouveaux champions dans l'arène : le général des feuillants, le père Goulu, interpréta de son ordre ce que Balzac avait dit de certains petits moines qui sont dans le monde comme les rats dans l'Arche ; il écrivit donc un gros volume de critique , bizarrement nommé *Lettres de Phylarque à Ariste*. Aussitôt le ban et l'arrière-ban des amis et des ennemis de Balzac coururent l'un sur l'autre ; la mêlée fut terrible et l'on y versa des flots d'encre : peu s'en fallut que le sang ne coulât aussi, lorsqu'un des agresseurs de Balzac fut assailli dans une auberge par des hommes masqués, qui l'injurèrent et le frappèrent. Cet épisode tragi-comique, dont le héros, appelé Javersac, demandait vengeance, termina un différend dans lequel Balzac n'avait pas daigné paraître en personne, quoique son nom et ses ouvrages y fussent seuls intéressés.

La renommée de Balzac s'augmenta de cette guerre de plume, et plus il évitait de monter sur le théâtre de la publicité, plus le public se plaisait à s'occuper de lui, et à fouiller dans le mystère de sa vie privée. De là, bien des anecdotes singulières, bien des particularités neuves, qui servaient à repaître la curiosité des oisifs. Balzac entretenait un commerce de lettres très-étendu avec les personnes les plus distinguées de France et de l'Europe ; mais il était plus avare de ses moments que de ses correspondances. Ne le voyait pas, ne lui parlait pas qui voulait ; sa porte restait fermée ordinairement à tous les étrangers qui venaient de fort loin pour le complimenter, et quand il consentait à les recevoir par quelques considérations de politesse ou d'amour-propre, les audiences qu'il leur donnait étaient calculées de manière à produire sur eux une impression d'enthousiasme ou d'étonnement. Dans cette intention, il portait des costumes extraordinaires, qui rappelaient les modes de l'Orient, et ne frappaient pas moins par leurs couleurs que par leurs formes inusitées ; tantôt il ne faisait

que saluer les visiteurs sans leur adresser la parole , tantôt il les promenait dans son jardin en leur racontant l'histoire de ses ancêtres sans leur laisser le temps de prononcer une syllabe , mais souvent on n'arrivait pas jusqu'à lui , et on était seulement admis à l'observer de loin à travers la porte , tandis qu'il travaillait à ses lettres et s'agitait ainsi qu'un possédé pour accoucher de la moindre phrase.

Jean-Louis Guez , alors âgé de quarante-deux ans , n'avait jamais été marié et ne paraissait pas désirer de l'être , car il posait en principe que le mariage est aussi pernicieux au génie qu'à l'amour ; en outre , il ne se faisait pas scrupule de dire qu'un homme de véritable mérite devait mettre sa gloire à procréer des livres et non des enfants. Il bornait donc à la simple galanterie ses relations avec les femmes qui , semblables aux papillons du soir que la lumière attire , venaient à l'envi se brûler aux rayons de la célébrité du grand Balzac. Cette galanterie même , composée de petits soins , de madrigaux musqués , de lettres caressantes et de toutes les mignardises de bergers de l'*Astrée* , avait beaucoup de charme pour Balzac qui , suivant son expression , préférait l'esprit à la matière et ne demandait pas que les idées prissent un corps pour tomber sous les sens. C'était apparemment dans l'intention de satisfaire ses goûts chastes et romanesques , qu'il avait associé son existence à celle d'une personne qui poussait plus loin encore ces théories du parfait amour et qui les pratiquait comme une religion.

Alcinadure de Chenillac aimait Balzac avec toutes les fadeurs et toutes les délicatesses que les romans d'Honoré d'Urfé avaient enseignées à leurs lectrices ; elle avait été élevée , autrefois , à l'école de ce savant raffineur de sentiments tendres ; elle était parente de l'illustre Diane de Château-Morand , qui commença par inspirer les soupirs amoureux que son mari jetait aux échos du Lignon et qui finit par être pour lui un objet de dégoût , à cause des grands chiens qu'elle avait sans cesse autour d'elle et jusque dans son lit. Alcinadure , qui se croyait encore capable de servir d'objet à une belle passion et de prétexte à un roman pastoral , n'était pas seulement une vieille coquette prétentieuse et ridicule ; elle rachetait ces défauts de jugement et cette ignorance de soi-même par d'excellentes qualités qui honoraient son cœur autant que son esprit. Elle avait consacré sa vie ou plutôt sa vieillesse à

Balzac qui la chérissait comme une mère, mais qui s'efforçait de lui montrer l'affection exclusive qu'on porte à une maîtresse, en se dissimulant la distance que l'âge avait mise entre eux. La reconnaissance et l'amitié faisaient les frais de l'amour.

La liaison de M^{lle} de Chenillac et de Balzac ne datait pas de moins de vingt-cinq ans, et dès cette époque la bonne dame s'était déclarée la *bergère* de ce jeune *berger*, qui lui plut, comme elle l'avouait tout haut, par une secrète intelligence de leurs âmes. Jean-Louis Guez manifestait déjà des dispositions naturelles pour le genre épistolaire : ce furent ses premières lettres, écrites sans art et sans apprêt, qui séduisirent M^{lle} de Chenillac et l'invitèrent à s'attacher à l'avenir littéraire de ce bel-esprit naissant. Elle était pleine des leçons puisées dans les ouvrages et dans les entretiens de d'Urfé; elle avait d'instinct quelque talent pour écrire, pour donner à sa pensée une forme de style ingénieuse et ornée; elle se promit de mêler ses inspirations à celles de son héros de roman et d'essayer ce que pourrait une plume de femme dans les mains d'un homme. Il y eut donc entre eux une mystérieuse association de travail qui resserra les liens de sentiment dans lesquels le jeune homme s'était laissé prendre au sortir du collège.

M^{lle} de Chenillac avait vendu les biens qu'elle possédait dans le Forez, pour venir en apporter le produit à son ami qui acheta la terre de Balzac avec les deniers de son Alcinadure; si celle-ci se fût résignée à vieillir et à renoncer aux bergeries de Céladon; si elle n'eût pas cherché à couvrir les rides de son visage avec le fard de son imagination; si elle eût évité de se prêter aux grotesques mascarades de l'amour et de la jalousie, Jean-Louis Guez n'aurait eu qu'à se féliciter des avantages et des plaisirs que lui procurait une pareille union, fondée sur l'amitié et le dévouement. Mais M^{lle} de Chenillac devenait plus exigeante et plus *Astrée*, à mesure que les années ajoutaient un nouveau ridicule à ses prétentions et une nouvelle froideur à la passion de son fidèle adorateur; elle ne s'apercevait pas qu'elle avait vieilli, elle ne sentait pas même qu'elle vieillissait tous les jours davantage et que la décrépitude de toute sa personne portait un amer défi à la jeunesse éternelle de son cœur : comme elle vivait dans une retraite qu'elle s'efforçait de rendre absolue, elle s'éloignait ainsi de tout objet de comparaison et fermait les yeux aux prudents

avis de son miroir. Jean-Louis Guez était d'ailleurs trop poli pour parler aussi franchement que ce miroir qu'on ne voulait pas entendre.

Balzac , qui affectait de n'avoir que le souffle et de se nourrir d'aliments spirituels, plutôt que de subir les honteuses nécessités de notre nature , avait malheureusement un physique et un embonpoint assez peu conformes aux habitudes plus divines qu'humaines qu'il eût voulu adopter ou faire supposer : à l'en croire , il passait des jours entiers sans rien prendre , et , en tout temps, ne buvait que de l'eau à ses frugals repas ; mais ses joues hautes en couleur célébraient les vertus de la vigne angoumoise , et l'exubérance charnue de son corps court et ramassé ne témoignait pas de sa fidélité à observer les jeûnes prescrits par l'église ; il se plaignait sans cesse de toutes sortes de maux imaginaires que démentait l'air de santé et de vigueur qu'il était condamné à porter partout avec lui : il aurait donné deux années de son existence pour être maigre et pâle , selon l'idée qu'il se faisait des caractères extérieurs du génie ; il n'avait laissé graver son portrait qu'à la condition expresse de subordonner la figure qu'il avait à celle qu'il voulait avoir ; car son amour-propre immodéré s'étendait à tout , aux petites choses aussi bien qu'aux grandes , et il était d'avis que le sieur de Balzac , qui se glissait , sous la forme de ses livres , dans la société des rois , des princes et des dames , ne devait pas , de sa personne , ressembler à un Scapin.

Jean-Louis Guez croyait obvier à ces apparences triviales , en adoptant les modes les plus extravagantes qu'il imitait des anciens temps ; il avait le projet d'étonner le vulgaire à la première vue , par l'étrangeté du costume , et par la physionomie non moins étrange que lui prêtaient ces habillements hétéroclites : tantôt il prenait un petit collet d'abbé de cour ; tantôt il se coiffait d'une calotte rouge , ou bien d'une barrette noire ; tantôt il s'embéguinait d'une toge trainante , de laine ou de velours, fourrée d'hermine ; tantôt il ceignait l'épée et se déguisait en gentilhomme avec une grande profusion de dentelles et de rubans ; mais ordinairement , comme il ne sortait pas de l'enceinte de son fief , il portait une espèce de robe ample , à larges manches , boutonnée par-devant jusqu'au col, en drap de soie de couleur éclatante et bizarre. Cette robe , tour à tour écarlate , pistache , jaune ,

orange , violette , n'eût pas mal convenu à quelque magicien de foire.

M^{lle} de Chenillac avait aussi de très-singulières manies de costume , qu'elle tirait de l'*Astrée* , ainsi que la plupart de ses idées et de ses phrases : elle réalisa plus d'une fois toutes les folies qu'on avait attribuées , par malice , aux *bergères* de l'hôtel de Rambouillet , où le tendre et le pastoral florissaient alors sans partage , avant que Corneille eût fait *le Cid* , et que Molière se fût moqué des *précieuses*. Elle ne rougissait pas de s'affubler du plus grotesque accoutrement , composé de gaze , de taffetas et de satin rose et amaranthe , avec des guirlandes de fleur en écharpe et en ceinture ; elle ornait ses cheveux de perles et de grappes de sorbier ; elle portait d'une main un luth , dont elle pinçait agréablement , et de l'autre main une houlette dorée autour de laquelle s'enroulaient des emblèmes et des devises. En cet équipage , elle menait paitre , sur les bords de la Charente , cinq ou six moutons qu'elle lavait et peignait elle-même , en les baisant , en les appelant par leurs noms , en leur disant mille fadeurs insensées. On la connaissait dans le pays sous le sobriquet de la *fée d'Arcadie* , et elle ne trouvait pas mauvais qu'on la désignât ainsi en mémoire des illustres bergères qui avaient rendu fameuse cette province de l'ancienne Grèce. Pour compléter le personnage , il faudrait peindre la grande taille d'Alcinadure , ses membres frêles et décharnés , sa poitrine concave , ses longs bras d'araignée , son visage desséché comme celui d'une momie , ses yeux ternes et toujours larmoyants , son nez et son menton aiguisés pour ainsi dire par la vieillesse , sa bouche édentée et noirâtre ; enfin tous les signes d'une caducité non équivoque.

— Petit père Ogier , cria Jean-Louis Guez qui travaillait à ses correspondances ou plutôt à une seule lettre commencée depuis dix jours et recopiée plus de vingt fois , je suis arrêté tout court par une difficulté que je vous prie de résoudre : faut-il écrire *je vous enverrai* , ou bien *je vous enverrai* ?

— Que m'enverrez-vous ? répondit une voix sourde qui venait du plafond où l'on apercevait une face humaine collée à l'ouverture d'une sarbacane.

— Je vous demande si les auteurs de l'Académie mettent dans leurs livres *j'enverrai* pour le futur du verbe *envoyer* ?

— La question a été débattue et décidée en présence du cardi-

nal, nonobstant l'avis de M. Chapelain, qui tenait pour conserver *j'envoyeraï* comme dérivant mieux du présent *j'envoie* et de l'étymologie indiquant une *voie* à suivre.

— Non, puisque l'Académie a résolu de dire *j'enverrai*, je m'en vais l'embarrasser fort en disant *j'envoierai*, pour lui faire pièce. A propos, n'est-il point venu de lettres de Paris ?

— Non, que je sache ; mais avec qui menez-vous cette correspondance ?

— Avec... le cardinal de Richelieu.

— Bon ! je ne lui ai écrit qu'une lettre en votre nom, pour vous excuser d'être de l'Académie, en compagnie de M. Voiture ?

— Je lui écris souvent de ma main, reprit Balzac en se rengorgeant, lorsqu'il m'é consulte sur les affaires du gouvernement ; mais ce sont choses secrètes que vous ne devez pas voir.

— Eh bien ! monsieur de Balzac, êtes-vous en veine ce matin, et achevez-vous cette épître que vous ne m'avez pas montrée, mais qui doit être miraculeusement belle, au soin que vous prenez de la transcrire au net pour la dixième fois ?

— Vous ne vous trompez pas dans vos conjectures, mon petit père, répliqua Balzac qui se délectait à recevoir des éloges, ainsi qu'un chat qui se pâme sous une main caressante ; cette pièce est un chef-d'œuvre que m'envierait Cicéron, s'il eût écrit en français.

— M^{lle} de Chenillac a-t-elle fourni le plan et la matière de ce nouveau prodige épistolaire ? Ne voulez-vous pas que j'en tire copie ?

— Non, assurément. Alcinadure ne doit point soupçonner que j'ai fait une lettre sans son avis, et je vous prie de le lui taire.

— Je ferai comme il vous plaira, monsieur de Balzac ; je regrette toutefois que votre Muse ne soit plus consultée sur ce qui concerne votre gloire.

— C'est que ma gloire n'est pas seule intéressée à ces écritures, reprit Balzac en soupirant : *Omnia vincit amor !*

Et nos cedamus amori. Je sais, monsieur, combien vous aimez M^{lle} de Chenillac, et aussi combien elle vous aime.

— Hélas ! mon petit père Ogier, il n'y a que le renom d'un écrivain qui ne perde pas en vieillissant ! Ma pauvre Alcinadure a beau faire pour plâtrer ses rides et s'abuser elle-même sur les

inexorables conséquences de l'âge , elle n'est plus pour moi ce qu'elle était naguère , et plus je m'efforce de n'avoir d'yeux que pour son esprit qui est jeune et galant , plus involontairement je la regarde au visage , où je trouve sans cesse les progrès de cette fâcheuse décrépitude , pour laquelle il n'est pas d'eau de Jouvence.

— Ah ! monsieur de Balzac , êtes-vous devenu aveugle , que les mérites de cette illustre demoiselle ne vous frappent plus d'admiration ?

— Sans doute , elle a un esprit merveilleux , et orné de grâces incomparables ; elle a un style excellent qui surpasse le nôtre.....

— C'est votre Muse enfin , monsieur de Balzac , et je l'estime si haut , que je la regarde comme un petit Parnasse inclus dans une seule personne.

— Écoutez avec attention l'épître que je viens d'achever , interrompit Balzac qui souffrait d'entendre louer quelqu'un devant lui.

— Je vous écoute , monsieur , répondit la voix qui devint plaintive ; mais le cœur me saigne de penser que vous méditez une apostasie de cœur , et que vous allez renverser du piédestal la statue de votre déesse. Infortunée , qui mène paître ses moutons et chante des airs à votre louange sur les rives bocagères de la Charente , tandis que vous machinez contre elle une infidélité qui la réduira au désespoir !

A cette allocution , inspirée par l'enthousiasme que le prier Ogier ressentait pour le caractère et le talent de M^{lle} de Chenillac , un remords dans l'âme de Balzac fut suivi d'un intervalle d'hésitation , durant lequel il froissa le papier qu'il avait écrit de sa main , et faillit le mettre en pièces ; mais la crainte d'anéantir un ouvrage digne de la postérité l'empêcha d'accomplir ce sacrifice , et ayant commencé à lire tout bas la première phrase de ce billet , il en fut tellement charmé , qu'il eût consenti à se laisser couper une jambe , plutôt que de le détruire. Il s'anima par degrés à cette lecture muette , qu'il continua bientôt à demi-voix , et s'étant levé vivement , il se promena dans la chambre à grands pas , en déclament et en gesticulant. Il ne paraissait pas moins content de lui-même qu'un paon qui déploie sa queue et relève son aigrette. Pour rendre la comparaison plus sensible , il n'avait pas un organe beaucoup plus séduisant que celui de l'orgueilleux

et stupide oiseau ; il débita tout d'une haleine cette espèce d'amphigouri boursoufflé et prétentieux :

« Madame et très puissante divinité, celui qui est assez maltraité de la trop cruelle Fortune pour être privé de votre agréable entretien se meurt d'envie de vous voir et contempler au milieu de la pompe de vos rayons. Cette envie, qui ne fut d'abord qu'une simple piquûre d'abeille, a fini par s'irriter et s'agrandir à l'instar d'une profonde blessure, avec laquelle on ne saurait durer longtemps. Voilà pourquoi je vous demande grâce, en cas que votre intention n'ait pas été de me conduire si tôt, sans que je fisse résistance, au monument que l'ingrat amour me prépare de ses propres mains. La vérité est que je suis une lampe quasi éteinte, dont votre éclatante lumière a épuisé l'huile. J'ai brûlé pour vous faire fête, et vous me condamnez à jeter mes derniers feux vis-à-vis de mon tombeau, qui s'ouvre devant vous, belle et cruelle Arthénice. C'est l'absence qui fit couler dans mes veines un poison dévorant, lequel a peu à peu consumé mon cœur enveloppé de cette robe de Nessus ; l'absence a changé mes jours en siècles de souffrance. Commandez donc que j'expire en vous adorant d'un zèle sans égal, ou bien que je réchauffe à votre soleil les restes glacés de ma misérable vie. J'avais juré un constant et pur amour aux neuf pucelles de la double colline ; mais vous avez eu bon marché de ces serments qui se sont envolés, ainsi que les oracles de la sibylle tracés sur des feuilles d'arbre. Je suis désormais, dans votre dévotion, parmi la foule des beaux-esprits qui se sont rangés esclaves de vos regards. Généreuse Arthénice, vous semblez, dans vos lettres qui me sont plus que l'Évangile, souhaiter que je vienne à Paris, où réside votre empire ; vous daignez remarquer, dites-vous ; que mon étoile ne brille pas à votre horizon, semé de tant d'astres, que je ne pourrais les nommer ni les compter ; vous daignez encore, ce qui est le comble de la grandeur d'âme, imaginer une occasion qui vous conduirait en mon château de Balzac, et dans une semblable rencontre, vous ne craindriez pas de loger au même lieu où mon quarantième aïeul reçut la comtesse de Provence, Alix, qui n'avait pas votre génie nonpareil... Eh ! combien je bénirais l'année, le jour, l'heure, qui seraient signalés par une telle fortune ! Cependant, comme je me reprocherais de ne vous avoir pas prévenue par un voyage, lequel n'aurait certainement pas pour but de siéger à l'Académie, mais seulement de me prosterner à vos

pieds!.. je regrette en secret, merveilleuse Arthénice, que vous honoriez de vos bonnes grâces cette pauvre Académie, dont je n'ai fait aucun état, et qui s'est avisée d'élire M. Voiture. Je ne me consolerais jamais d'avoir une rivale de cette sorte, si je n'étais pas sûr de vous la faire oublier par mon premier livre; ce sera *le Ministre*, et je vous en ferai la dédicace, de préférence à tous les rois, princes et hauts personnages, qui payeraient bien cher l'honneur de servir de parrains à mon plus chétif enfant. Celui que je mets au monde pour vous, serait plus parfait, si vous me prêtiez votre concours, avec lequel je voudrais être, madame, votre très obéissant et très fidèle serviteur, etc. »

Balzac avait été surpris de l'accueil froid et silencieux fait à son épître, que n'interrompit aucune marque d'approbation. L'idée lui vint que le prieur Ogier était mort subitement, à force d'être ému de la beauté de cette épître. Il l'appela donc, à plusieurs reprises, en levant les yeux vers la sarbacane, où ne se montrait plus la figure blême du secrétaire; mais comme il se disposait à monter à l'étage supérieur pour apprendre des nouvelles de l'effet produit par sa lecture sur son secrétaire, il vit la porte s'ouvrir et le prieur paraître sans qu'on lui eût permis l'entrée du cabinet d'étude qui était aussi sainte et inviolable que celle du sanctuaire des temples d'Isis.

François Ogier, qui avait souvent tenu la plume sous le nom de Balzac, et qui n'avait mis son nom en tête de ses ouvrages que dans la fameuse querelle de *Phyllarque*, était au physique, sinon au moral le plus épais et le plus lourd des hommes. Il compensait en largeur ce qui lui manquait en hauteur, et sa petite taille faisait ressortir davantage l'énormité de sa corpulence. Il ne ressemblait pas mal à un phoque, tant il se traînait lentement et pesamment, tant il exhalait avec effort sa respiration pénible, tant sa tête exigüe était peu apparente sous une forêt de longs cheveux gras qui l'enveloppaient. Ces cheveux, semblables à une crinière de bison, lui couvraient la moitié du visage et en cachaient le teint de cire. Il n'avait, d'ailleurs, aucun des caractères de la jeunesse, quoiqu'il eût près de quarante ans, sauf toutefois une naïveté qui allait jusqu'à l'innocence la plus enfantine sur tout ce qui ne s'apprend pas dans les livres. Il n'était sorti de son couvent que pour prendre de l'emploi dans la maison de Balzac, qui lui fit obtenir un modique bénéfice, ayant titre de prieuré aux environs du château.

Le prieur Ogier, en devenant collaborateur mystérieux de Balzac, avait appris à estimer fort médiocrement le talent de son maître; mais en revanche, il vouait une sorte de culte à la *bergère* Alcinadure, et enviait le sort du *berger* plutôt que celui de l'écrivain. Une rivalité secrète existait donc entre Ogier et Balzac, que divisaient aussi leurs prétentions littéraires.

— Quelle est cette Arthénice? dit Ogier avec un trouble auquel n'était pas étrangère une douce espérance.

— C'est une déesse sans pareille, répondit Balzac qui s'en faisait accroire volontiers à lui-même; c'est la reine des cœurs et des esprits.

— Vous avez donc donné le nom d'Arthénice à la divine Alcinadure? reprit tristement Ogier, qui regrettait de n'avoir plus de reproches à faire sur l'inconstance de son rival. Mais d'où vient que vous lui écrivez de la sorte? Les réponses doivent être inimitables?

— Oui, les réponses sont au delà de tout ce qu'ont écrit les anciens et les modernes, s'écria Balzac en approchant de ses lèvres un sac de velours brodé d'or, dans lequel étaient renfermés des papiers: Arthénice à le génie d'Aristote et le style de Cicéron.

— En vérité, qui le sait mieux que moi! dit le prieur avec componction. Alcinadure fera tort à toutes les Saphos de l'antiquité.

— Je ne vous parle pas d'Alcinadure, reprit Balzac piqué du quiproquo, mais d'une divinité inconnue qui reste encore cachée dans un nuage, quoiqu'elle se révèle assez par des lettres qu'on dirait écrites à l'aide d'une plume tirée de l'aile des anges.

— Ah! monsieur de Balzac, avez-vous le cœur de trahir votre souveraine! murmura Ogier, qui cherchait à dissimuler sa joie et qui s'indignait pourtant de voir une autre femme préférée à M^{lle} de Chenillac. Ainsi donc, vous renoncez à la dame de vos pensées, à l'objet de votre amour...

— Relisez ceci, mon petit prieur, interrompit Balzac qui ne voulut pas en venir à cette explication délicate vis-à-vis d'un subalterne, et admirez derechef.

— J'admire comme la trahison est mal secondée par l'orthographe, dit le prieur, qui sourit malignement en parcourant des yeux la lettre qu'on lui avait remise.

— Eh quoi! mon ami, l'orthographe n'est pas ce qu'elle doit

être ? répliqua modestement Balzac : j'ai recopié dix fois le brouillon.

— Apollon , qui est fidèle aux neuf muses , vous punit de votre inconstance en vous ravissant la faculté de l'orthographe.

— Ogier , puisque vous avez mon secret , tirez-moi une belle copie de cette lettre , que j'ai hâte d'envoyer à qui l'attend ?

— Moi , tremper dans ce complot détestable ! Non , monsieur , je me brûlerais la main comme Mutius Scevola , plutôt que de toucher la plume.

— Holà ! monsieur le prieur , vous le prenez sur un ton bien superbe ! s'écria Balzac qui s'étonnait qu'on lui résistât en face.

— Monsieur , je vous jure que je n'écrirai rien qui soit au préjudice de M^{lle} de Chenillac.

— Je vous y forcerai , maître Ogier ; car vous êtes à mon service et nullement à celui de M^{lle} de Chenillac.

— Vous vous trompez , monsieur. Je suis votre secrétaire , j'y consens ; mais j'étais auparavant l'esclave de la divine Alcinaïde.

— Soyez l'esclave de qui bon vous semblera , maître Ogier ; mais si vous refusez de m'obéir , je vous congédierai tout à l'heure.

— On verra ce que vous saurez faire sans mon aide , et je ne donne pas un an à M. Voiture pour vous ôter votre ancienne renommée !

— Qu'est-ce à dire ? Ingrat ! malavisé ! triple sot ! Allez-vous-en délier les cordons des souliers de M. Voiture !

— J'irai , puisque vous le trouvez bon , lui porter la plume qui a écrit vos plus beaux ouvrages !

— Voilà un impertinent faquin ! Quelle justice faire de ce grossier maçon qui s'attribue la gloire des œuvres de l'architecte !

— Cherchez quelque autre qui orne votre style , enrichisse vos idées et nettoie vos fautes d'orthographe !

— Si vous dites un mot qui puisse me nuire , je vous ferai jeter en un cul de basse-fosse pour le reste de vos jours !

— Je ne vous redemande pas mes ouvrages qui ont fait figure dans le monde sous votre nom ; mais je vous défie d'en faire de tels.

— Monsieur le prieur , vous y perdrez votre prieuré.

— Monsieur de Balzac , vous y perdrez davantage , la fortune du nom que je vous ai procuré !

— Sors de ma maison, méchante vipère que j'ai réchauffée dans mon giron! va-t-en à Paris endosser la livrée du cardinal et gratter à la porte de l'Académie!

— Monsieur, rendez grâce au respect que je garderai éternellement pour M^le de Chenillac; c'est lui seul qui me fermera la bouche.

— Bon! déjà le petit prieur veut s'amender et sollicite son pardon! Mais il l'implorerait à deux genoux et avec les torrents de larmes que versa saint Pierre pour avoir renié notre Seigneur Jésus-Christ, je n'excuserais pas l'attentat de ce mauvais disciple

— Non, monsieur, je n'ai que faire qu'on m'excuse ni qu'on me pardonne, dit Ogier, qui saisit avec joie le prétexte de redevenir libre. Je tâcherai d'oublier vos traitements malhonnêtes, ainsi que les bons offices dont vous m'avez si durement payé. Je n'ai qu'un regret en partant, c'est de laisser dans cette maison la plus charmante des bergères, que vous n'étiez pas digne d'enflammer! Adieu, monsieur; je vous conseille de retourner à l'école où l'on enseigne la grammaire et l'orthographe.

En prononçant cet adieu ironique, le prieur Ogier quitta l'appartement pour remonter dans le sien et y faire les apprêts de son départ. Balzac, qui s'était accoutumé à regarder son secrétaire comme une partie indispensable de lui-même, se trouva tout étourdi et tout perplexe de cette brusque rupture à laquelle rien ne l'avait préparé; sa douleur fut plus vive lorsqu'il arrêta ses yeux indécis sur la lettre dont Ogier avait condamné l'orthographe: il sentit combien serait irréparable pour lui la perte de ce compagnon de travail, sans lequel il n'eût pas osé mettre la main à la moindre lettre familière; il se repentit d'avoir sacrifié si légèrement le dépositaire de ses secrets et le soutien de sa réputation; il fit quelques pas pour retenir Ogier qui se retirait lentement; il ouvrit la bouche pour le rappeler, il tendit les bras pour lui montrer le chemin d'une prompte réconciliation; mais le son d'une cloche détourna le cours de ses idées. C'était le signal usité pour annoncer la venue d'un étranger qui désirait visiter l'hôte célèbre du château.

— Monseigneur! dit un grand valet d'écurie qui, affublé d'une espèce de casaque verte et coiffé d'un chapeau à plumes, restait debout sur le seuil de la porte en faisant sonner le manche de sa

hallebarde contre le carreau, à chaque phrase qu'il accompagnait d'un humble salut.

— Qui vient céans, Thibaut? demanda Balzac et examinant autour de lui si son cabinet présentait un aspect assez imposant.

— C'est un magnifique carrosse doré, attelé de trois chevaux blancs, avec un cocher chamarré de rubans couleur de feu et un petit laquais vêtu de drap d'argent.

— Vraiment! s'écria Balzac avec un air épanoui de vanité satisfaite; ce doit être quelque prince qui a fait le voyage d'Angoulême exprès pour me voir.

— Monseigneur, faut-il qu'il entre? Le mènerai-je d'abord au salon, ou bien dans la salle? Quelle robe convient-il de vous apporter?

— Ma robe de satin orangé... Non, je l'avais mise pour recevoir M. de Condom qui en fut réjoui; çà, mon habillement de taffetas flambé?

Balzac s'empressa de revêtir ce costume étrange qui semblait emprunté à quelque *Zani* du vieux théâtre italien, et il demanda sérieusement à son hallebardier si, en pareil équipage, il n'était pas digne de paraître devant le roi. Thibaut, pour toute réponse, fit deux ou trois révérences et frappa en cadence la hampe de sa hallebarde. Ensuite, Balzac, se disposant à paraître de la manière la plus solennelle aux yeux du visiteur inconnu, s'établit dans son grand fauteuil, une plume sur l'oreille et une autre plume entre les dents, avec un amas de gros volumes pêle-mêle à ses pieds et un fouillis de lettre éparses sur son bureau.

Il n'avait pas achevé ces préparatifs, qu'il nommait la toilette de l'écrivain, lorsque le petit laquais de drap d'argent, que Thibaut avait remarqué derrière le carrosse, arriva dans le cabinet, posa un genou en terre et remit à Balzac un billet fermé d'un énorme cachet de cire d'Espagne et de deux lacs de soie couleur de feu. Balzac coupa la soie sans briser le cachet qui était aux armes de Richelieu; il lut les lignes suivantes.

« L'aigle de Jupiter enleva dans l'Olympe le beau Ganimède; Arthénice n'a pas d'aigle sur lequel on puisse compter pour un plus glorieux enlèvement: elle envoie donc seulement son carrosse à

M. de Balzac en le priant d'y monter pour y trouver ce qu'il n'a pas prévu. On se sent ailleurs très-empressé de lui ménager une réception digne de lui , quoiqu'on ne lui promette pas l'Olympe où fut ravi Ganimède ; mais aussi le rôle qu'il jouera ne saurait consister à remplir les verres des dieux et des déesses ; le chevalier d'Arthénice doit aspirer à de plus hautes destinées : il les rencontrera certainement , s'il a l'audace de tenter l'aventure. »

Balzac , ivre de joie et tremblant d'impatience , interrogea le page qui ne s'était pas relevé ; mais celui-ci répondit , par gestes , qu'il était prêt à conduire le chevalier d'Arthénice dans un lieu où il en apprendrait davantage. Balzac insista pour obtenir une réponse plus explicite ; mais le rusé laquais indiqua , en pantomime , qu'il n'avait pas autorité de parler. Un instant de réflexion et une seconde lecture de la missive décidèrent Balzac à suivre le messager d'Arthénice jusqu'à ce carrosse qui contenait peut-être l'enchanteresse elle-même. Les glaces du carrosse étaient closes et les rideaux tirés. Balzac ne put donc rien découvrir dans l'intérieur ; le page abaissa le marche-pied , entr'ouvrit la portière , et aida Balzac à monter dans ce carrosse qui ne justifiait pas la pompeuse description que Thibaut en avait faite. C'était bien un carrosse de cour , mais fort délabré et misérable à voir , malgré le soin qu'on avait pris de peindre grossièrement les armoiries de Balzac sur les portières et d'habiller ridiculement le cocher qui usait du fouet à chaque minute pour empêcher ses trois rosses éflaquées de s'endormir en route.

Dès que Balzac fut dans le carrosse , au fond duquel se tenait immobile une personne qu'il ne distinguait point assez pour savoir si c'était un homme ou une femme , la portière se referma tout à coup sur lui , et le carrosse commença de rouler en cahotant , aussi rapidement que les chevaux pouvaient trotter sous l'action incessante du fouet et des jurons du cocher. Balzac demeura tellement interdit de cette aventure romanesque et tellement préoccupé de sa bonne fortune , qu'il ne songea pas à faire résistance et qu'il tomba sans force dans la voiture , où sa main se meurtrit sur la garde d'une épée : ce n'était donc pas une femme qu'il avait à ses côtés ; il tourna les yeux vers son compagnon de voyage et aperçut , dans l'ombre où ils étaient tous deux , une figure rébarbative dont les longues moustaches et les regards fa-

rouches lui causèrent une certaine inquiétude : il pensa que les officiers d'Arthénice n'avaient pas à coup sûr l'air et les manières de leur maîtresse ; il garda un moment le silence pour méditer l'exorde de son discours.

— Monsieur, dit-il enfin avec émotion, j'espérais avoir la faveur de voir l'adorable Arthénice qui se dérobe à ma vue, ainsi que Phœbé...

— Vous la verrez, seigneur, reprit le personnage mystérieux qui riait sous sa moustache ; recueillez-vous pour composer votre compliment...

Balzac allait répondre que son compliment se trouverait tout fait sur le visage d'Arthénice, quand des cris lointains et son nom répété douloureusement parmi des plaintes de femme le ramenèrent au souvenir de ce qu'il laissait derrière lui : M^{lle} de Chenillac, revenant des champs avec ses moutons et son déguisement de bergère, s'était fait raconter par Thibaut les détails de cet inexplicable enlèvement.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

(*La suite au prochain numéro.*)

Critique Littéraire.

Satires et Poèmes,

PAR AUGUSTE BARBIER.

Parmi les âmes droites et portées au bien en toutes choses , il en est qui , absorbées par l'accomplissement de leurs devoirs et par l'attention qu'elles apportent à ne blesser en rien l'honneur et la vertu , ne s'occupent du monde extérieur que du moment où , forcées de mêler les actes de leur vie aux actes des autres , elles ont besoin d'un coup d'œil plus ferme et plus soutenu pour discerner la ligne de l'honnête et du deshonnête. Elles n'approfondissent pas , ne cherchent jamais à connaître les causes , non par indifférence , mais par l'instinct de leur nature patiente et résignée. Quels que soient l'injustice des hommes , les malheurs qui les frappent , elles acceptent cette destinée comme une chose irrévocable. Ne s'élevant que rarement à des conditions générales , elles regardent leurs propres infortunes et celles dont elles sont témoins comme l'effet de circonstances particulières qu'il faut subir et pour lesquelles il n'y a d'autres remèdes , d'autres consolations que la patience et la charité. Ce sont des exemples austères , des cœurs vertueux et purs , mais cette sévérité de mœurs , cette vertu intacte n'est utile , à proprement parler , qu'à elles-mêmes , ou du moins , la sphère où elles répandent les doux rayons de leur bonté est étroite et circonscrite. D'ailleurs , ces bienfaits dont , à la vérité , elles sont prodigues , ces conseils que donne à tous une vie sans reproche , ne durent qu'un certain temps et meurent avec l'individu. Les personnes qui les entourent sont seules initiées à leurs modestes vertus , et on les oublie quand elles ont cessé d'agir.

D'autres âmes au contraire , et nous avouons que pour celles-là nous avons plus de sympathies , n'ont pas assez de suivre les préceptes qu'une heureuse nature leur a enseignés ; le mal ne les frappe pas seulement , mais il les révolte. Elles refusent de croire qu'il n'y ait pas de remèdes à toutes les douleurs, aux souffrances du corps comme à celles de l'esprit. Elles pensent qu'il faut se plaindre , qu'il faut , non pas absoudre le méchant , mais l'accuser, et , comme dit Alceste , avoir pour lui des *haines vigoureuses*. Le mal a plus souvent sa cause dans l'homme que dans les circonstances et dans les choses. On doit dénoncer devant le monde celui qui cherche son bonheur aux dépens de ses semblables , et tout abus , suivant nous , appelle une loi qui le fasse disparaître , ou d'énergiques récriminations. Là où n'atteint pas la force civile , il faut avoir recours à la force morale ; il faut soulever l'indignation de tous contre les criminels , troubler leur repos , et s'il se peut , leur arracher les victimes. Ce n'est pas une réparation immédiate du mal qui a été commis , mais on en prépare la vengeance ; on montre la blessure que d'autres seront appelés à guérir. Vous n'arrachez pas les armes aux méchants , parce que la force est de leur côté , mais vous prévenez les gens de bien , et peu à peu tout ce qu'il y a d'honnête au monde , voyant d'où vient une partie de la misère humaine , réunira ses efforts contre une troupe impie , et la victoire sera facile. C'est ainsi que tout se fait sur la terre , et bien que la multitude paraisse souvent demeurer sourde aux plaintes de ceux qui souffrent , il ne faut pas se décourager , mais frapper toujours à ces oreilles paresseuses.

M. Auguste Barbier, de tous ceux qui , dans ce siècle , ont suivi la voie que nous venons d'indiquer , est le plus énergique et le plus véhément. Nul n'a mieux senti que lui ce qu'il y a d'immoral , de triste , de honteux , dans notre civilisation. Il a mis le doigt sur toutes les blessures , proclamé toutes nos misères , flétri tous nos vices. Plein d'amour pour le bon et pour le beau , il relève leurs statues et les défend contre les profanations. C'est lui qu'on attaque en elles ; c'est pour elles qu'il usera jusqu'à ses dernières flèches. Quel plus beau rôle que celui-là ! quel sujet peut prêter de plus nobles inspirations à la muse !

M. Barbier débuta , dans la *Revue de Paris* , par un chef-d'œuvre , *la Curée*. Ce cri d'indignation profonde , cet hymne

d'une beauté si imprévue et si saisissante, donnèrent à l'écrivain une réputation que d'autres n'acquièrent qu'à force de livres. Mais s'il y eut du bonheur et de l'éclat dans cette gloire soudaine, il s'y joignit l'inévitable danger de rester au-dessous de son œuvre. On reconnut bientôt combien le talent du poète était à l'épreuve de ce péril, et les *Iambes*, qui parurent quelque temps après, vinrent confirmer le talent de l'auteur et comme étayer cet édifice hardi qu'il avait bâti d'un seul coup. Il était évident, du reste, qu'à l'époque de *la Curée* il était mûr pour la poésie; il avait déjà assez d'expérience des choses, et le vice l'avait assez souvent blessé, pour que la direction de son talent fût bien déterminée. Le sentiment qui dicta *la Curée* ne fut pas la première intuition du mal pour M. Barbier; mais cette ignoble avidité des vainqueurs excita chez lui une telle horreur, que la forme et la pensée s'entraînèrent l'une et l'autre et se complétèrent mutuellement. La forme resta la même pour tout le livre; la pensée, à ce qu'on prétendit, changea souvent. On reprocha aux *Iambes* de n'avoir été composés dans aucun système, d'attaquer tour à tour la bourgeoisie, la cour et le peuple, la liberté comme la tyrannie. On jugea comme un homme politique celui qui n'était que poète. Sous un gouvernement représentatif, qui laisse toute liberté à la parole, chaque fait peut se débattre. Or, quand tous les pouvoirs ont leur action, tous les pouvoirs peuvent se tromper et manquer à leurs devoirs. Le droit du poète, de celui surtout qui, passionné pour le bon et pour le beau, attaque l'erreur et le vice, là où ils se trouvent, n'exige-t-il pas une latitude infinie. Il s'en prend aux hommes, et non pas à telle ou telle classe. On doit être bien sûr d'ailleurs que là où son regard rencontrera moins de corruption, la bonté de son cœur l'entraînera comme à son véritable asile.

Malgré le succès de *la Curée*, qu'en avaient pu arrêter un seul instant ni les intérêts qu'elle blessait, ni la nouveauté de la forme dont s'était servi l'auteur, il crut devoir au public un exorde et comme une explication de son livre. Plus tard, dans *Il Pianto*, on retrouve une pièce consacrée à prouver que ce n'est point par plaisir que le poète met à nu toutes les plaies honteuses de l'humanité; qu'il voudrait bien comme d'autres vivre doucement, et ne voir que le beau côté du monde; mais que son cœur le force à dire ce qu'il pense, et à suivre la route que Dieu lui a tracée.

Pourquoi s'excuser ainsi ? Il y a des gens peut-être assez aveugles ou assez faux pour l'accuser d'hyperbole ; mais c'est un vice de plus à dévoiler que cette froide indifférence , ou plutôt cette infâme duplicité , qui consiste à nier le mal dont elle profite. Au reste , la permission une fois accordée , la satire devient tellement rude et vive , qu'il est vraiment impossible de se plaindre.

Pendant l'intervalle qui s'écoula entre la publication des *Iambes* et de *la Curée* , Paris présenta un terrible spectacle. Ce gouvernement nouveau , qui cherchait à s'asseoir , obligé de faire face aux ennemis du dehors , aux ennemis du dedans ; ces émeutes incessantes , ces orageuses discussions où tout le monde prenait part , parlaient trop haut à l'imagination de M. Barbier pour qu'il ne s'en emparât point. Dans des temps aussi incertains , aussi ballottés , l'égoïsme , la peur , l'ambition , se montrent à découvert : on oublie de se draper , ou la violence de l'orage enlève les voiles à la honte. C'est le moment des apostasies , des intrigues effrontées , des bassesses et des flatteries. Les *Iambes* en conserveront le souvenir comme les satires de Juvénal nous donnent la mesure de son siècle. Ces poésies sont donc presque toutes politiques , et elles suivent , en quelque sorte , la marche des circonstances. Il y a trois ou quatre pièces , l'une adressée au Rire , l'autre à Dante , une troisième à l'Ennui ; enfin une dernière intitulée : *Desperatio* , qui sortent seules de ce cadre , et qui ne découlent pas de *la Curée*. Partout ailleurs la scène se passe , pour ainsi dire , sur la place publique , et le poète ne met en cause que les passions et les souillures dont elle a été témoin.

Dans cette revue des lâchetés de notre âge , il était impossible de pousser plus loin l'énergie et la vérité des peintures. On sent combien il a fallu de haine du mal , de colère et d'indignation , pour suffire à cette glorieuse attaque contre nos débordements. Il n'y a ni repos , ni langueur dans la lutte. Le vice est tenace , mais le poète ne l'est pas moins ; et , plein de confiance en lui-même , il ne s'effraie pas du nombre de ses adversaires , et trouvera pour tous de nouvelles armes , instruments de ses triomphes. L'iambe , cette forme acerbe , qu'André Chénier avait désignée aux satiriques , prend dans les mains de M. Barbier une force inconnue. Elle est boiteuse comme Némésis et implacable aussi comme elle. Le vers monte et se relève par degrés sans fin , jus-

qu'au moment où l'anathème éclate sur le front du coupable.

La forme des *Iambes* suivit la pente naturelle de la pensée qu'elle était appelée à revêtir. On a fait un crime à l'auteur de certaines expressions que l'on a trouvées trop franches et trop libres. Il était difficile cependant que la pensée fût juste sans que la forme le fût, et dans une grande émotion, dans un moment où l'on maudit le vice, celui qui choisirait ses mots ne persuaderait guère. Les vicieux ne peuvent réclamer contre une parole, eux qui ne rougissent pas de l'action. Les hommes de bien ne verront dans ces vers sincères que le cri d'une âme profondément navrée sans danger pour le cœur, et nommant les choses des noms qui ont été créés pour elles. D'ailleurs Perse et Juvénal, et, plus près de nous, Gilbert, avaient absous d'avance leur successeur; et il suffisait de rappeler ces noms illustres pour défendre une muse qui ne cesse partout d'accuser l'impudeur et l'immoralité.

Après les *Iambes*, parut *Il Pianto*. Ce nouveau poëme, qui faisait pour l'Italie ce qui avait été fait pour la France, déploya la même énergie et la même élévation. La misère de l'Italie est peut-être encore plus profonde que la nôtre, puisqu'elle connaît tous les malheurs de l'esclavage sans jouir des bienfaits de la liberté. D'ailleurs partout des ruines, du silence, de l'oubli; partout le spectacle d'une nation appauvrie, écrasée sous une force étrangère, et désespérant elle-même de son salut. La mort a triomphé, s'écrie le poëte :

La mort ! la mort ! elle est sur l'Italie entière !
 L'Italie est toujours à son heure dernière ;
 Déjà sa tête antique a perdu sa beauté,
 Et son cœur de chrétienne est froid à son côté...

Tout le livre est plein de cette pensée : l'art, la foi, la liberté, l'amour, tout meurt, tout s'en va. Le poëme est divisé en quatre chants : *Campo Santo*, *Campo Vaccino*, *Chiaia* et *Bianca*. Entre chacun de ces chants sont placés trois sonnets, dédiés aux peintres et aux musiciens d'Italie. C'est là une belle ordonnance, et qui donne un relief infini à la pensée. Il est bon d'introduire dans la poésie un peu plus d'ordre qu'on n'en met de nos jours. Nous ne voulons pas limiter le caprice du poëte, mais il nous

semble qu'il ne peut que gagner à une exposition plus savante et plus régulière.

Le *Campo Santo* fut inspiré par un tableau d'Orcagna, et l'on ne peut trop louer la fidélité et l'intelligence de cette reproduction. On peut dire que l'œuvre du peintre a été l'occasion du *Pianto*, et qu'elle en a fourni la philosophie. Une fois le principe vérifié et posé, on n'en pouvait tirer de plus belles conséquences. Nous n'essaierons pas d'expliquer notre admiration. La beauté du poème est-elle dans cette chaleur d'âme, dans la magnificence des images, dans la noble tristesse qui est partout empreinte? c'est ce que nous ignorons. Mais tout homme, parmi les ouvrages d'une même main, porte à l'un d'eux plus d'amour, et nous c'est le *Pianto* que nous lisons sans cesse. Cette forme rude et sauvage, qui a subi l'influence italienne, ces chers objets auxquels s'adresse le poète, le parfum que jettent sur les vers les noms et les souvenirs, toutes ces choses réunies nous entraînent et nous séduisent. Quoi de plus beau que ce dialogue entre Saluator et le pêcheur?

Heureux, heureux pêcheur ! il te reste la mer,
 Une plaine aussi bleue, aussi large que l'air ;
 Comme un aigle lassé de son aire sauvage,
 Quand le souffle de l'homme a terni ton visage,
 Lorsque la terre infecte a soulevé tes sens,
 Tu montes sur ta barque, et de tes bras puissans
 Tu cours au sein des flots laver ta plaie immonde ;
 La rame en quatre coups te fait le roi du monde.
 Là, tu lèves le front ; là, d'un regard vermeil,
 En honime saluant la face du soleil,
 Tu jettes tes chansons ; et si la mer écume,
 Si le bruit de la terre avec son amertume
 Te revient sur la lèvre, au murmure des flots,
 Tu peux, sans crainte encor, murmurer tes sanglots.
 Mais nous, mais nous, hélas ! habitants de la terre
 Il faut savoir souffrir, mendier et nous taire !
 Il faut de notre sang engraisser les abus,
 Des fripons et des sots supporter les rebuts ;
 Il faut voir aux clartés de la pure lumière
 Des choses qui feraient fendre et crier la pierre.
 Puis, dans le creux des doigts, enfermer avec soin
 Son ame, et s'en aller gémir en quelque coin ;

Car la plainte aujourd'hui nous mène au précipice ;
 Aux doux épanchements le sol n'est point propice ;
 Notre terre est infâme , et son air corrompueur
 Sur deux hommes causants enfante un délateur ,

N'y a-t-il pas là quelque chose d'homérique , de tout à fait inusité dans notre poésie ? Le vers marche à grands pas ; son allure est ferme , précise , indépendante. Il a parfois toute la grâce antique , sans rien perdre de sa vigueur. N'est-il pas évident du reste que l'on en vient là , dès qu'on se sert du mot propre. Où la forme sera vraie , toutes les qualités du style se rencontreront.

A la suite des quatre chants dont nous avons parlé , viennent quelques vers dans lesquels le poète compare l'Italie à Juliette mise au tombeau et ressuscitée. C'est comme un vœu pour la mère de l'art , pour cette patrie adoptive des amants du beau. Il n'est pas possible que l'Italie reste toujours aux mains des barbares , et de quelque part que vienne sa délivrance , elle sera saluée par tous ceux que touchent les grandes gloires et les grandes infortunes.

Dans le nouveau poème qu'a publié dernièrement la *Revue des deux Mondes* , nous sommes transportés en Angleterre. Il y a peu de différence entre les vices de nos voisins et les nôtres. Ils naissent de la même civilisation , du même égoïsme , de l'amour de l'or aussi fort , aussi général dans l'un ou dans l'autre pays. Bien des vers , bien des strophes tout entières nous sont applicables , et si nous ne sommes pas encore au même niveau , cela sera bientôt fait du pas dont nous allons. La prostitution dévorera bientôt autant de malheureuses à Paris qu'à Londres ; la Seine ne reçoit pas moins de désespérés que la Tamise , et le poète eût pu entendre dans nos fabriques , dans ces usines où tant de pauvres gens usent leur vie , les chants magnifiques qu'il a mis dans la bouche des ouvriers anglais. Il y a , en France et en Angleterre , les mêmes passions en jeu , les mêmes malheurs , les mêmes abus à réformer. Nous adorons tous le veau d'or , et quant au *Spleen* , il se naturalise. Nous , qui ne connaissons l'Angleterre que par ses livres et ses journaux , nous ne pouvons affirmer que M. Barbier ait dénoncé tout ce qui s'y passe de honteux et d'affligeant , mais , sous le point de vue général , il n'a fait grâce à aucune des corruptions avouées ou secrètes dont

la société est souillée. Il s'est opéré cependant un changement dans l'esprit de l'auteur. Il n'a pas moins d'horreur pour le vice, mais la philosophie lui a montré que l'homme n'a pas toute sa liberté et qu'il est souvent sous l'empire des choses. Dans la pièce intitulée *le Minotaure*, le poëte met en scène ces pauvres filles que la pauvreté, l'amour, la vanité, ont jetées dans le crime, moins coupables que ceux qui les ont perdues, et rachetées de leurs fautes par les souffrances inouïes dont on les abreuve. Bien que le siècle soit à la tolérance, et que ceux mêmes qui n'en connaissent que le nom fassent parade d'une vertu qu'ils n'ont jamais eue, il y a quelque courage à chercher dans l'immoralité son excuse et son côté digne de pitié. C'est un éloge que M. Barbier mérite à tous égards, de n'avoir jamais reculé devant sa conscience et de s'être débarrassé de tout faux-fuyant et de toute hypocrisie.

La forme s'est aussi quelque peu modifiée dans *Lazare*, en ce sens qu'ayant à retracer des tableaux analogues à ceux des *Iambes*, elle a gardé quelque chose d'élégiaque, quelque chose de la mélancolie du *Pianto*. Il y a même une petite pièce, *les Belles Collines d'Irlande*, qui est comme un pendant de la première églogue de Virgile. L'*Hymne à la Nature*, l'*Épilogue*, et çà et là de belles et touchantes parties, expriment ce sentiment d'une âme qui tourne à une douleur plus tendre et plus rêveuse.

Ces trois poëmes, dont nous avons essayé de donner une idée viennent d'être réunis en un volume, et chacun d'eux ne pourra que gagner à cet ensemble. Quelle que soit la route que suivra désormais l'auteur, qu'il continue son rôle de satirique, ou qu'il l'abandonne, comme pourrait le faire craindre cette publication complète de ses œuvres, M. Barbier aura des droits incontestables à l'estime et à l'admiration de tous ceux qui aiment à trouver réunis la morale et l'art. Ce qu'il a fait répond de ce qu'il peut faire. Qu'il n'abandonne pas la lutte; il y a trop peu de combattants comme lui, et quoiqu'il ait payé plus que sa dette, les opprimés dont il a pris la défense ont encore besoin de lui. Au reste, si cette fantaisie à laquelle tout poëte doit obéir le porte ailleurs, l'art au moins n'y perdra rien, et les sonnets du *Pianto*, les descriptions dont ce beau poëme est orné, les images brillantes, tout cet éclat enfin qui est répandu dans les œuvres de M. Barbier, nous est un sûr garant pour l'avenir.

E. B.

Notice sur Jeanne d'Arc,

PAR M. MICHAUD DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Malgré les contradictions singulières des historiens qui ont écrit la vie de Jeanne d'Arc, malgré le mystérieux voile dont sa mémoire a été entourée jusqu'à nos jours, on sait à quoi s'en tenir à cette heure sur la vierge de Domremy. Les fables absurdes de ses ennemis, si longtemps accréditées, n'ont plus qu'une valeur de curiosité fort médiocre. Monstrelet et Duhailand, relégués dans le coin le plus poudreux des bibliothèques, partagent aujourd'hui l'obscurité d'Amelgard et d'Edmond Richer, les défenseurs de Jeanne, qui, par une fatalité digne de remarque, n'obtinrent jamais la publicité pour leurs écrits. Bien que ces deux derniers historiens, à nos yeux, aient poussé l'excès d'une admiration naïve aussi loin que leurs antagonistes l'excès de la calomnie, nous insistons, cependant, sur la préférence officielle accordée à Monstrelet et à Duhailand, parce qu'elle nous semble une nouvelle preuve de l'injustice dont les existences glorieuses sont souvent victimes, et, en même temps, une explication parfaite du ridicule, pour ne pas dire plus, qui a couvert trop longtemps le nom de Jeanne d'Arc.

A cette heure, nous le répétons, l'opinion est généralement faite sur la Pucelle d'Orléans. Aussi éloignés de Mézerai que de l'auteur du *Dictionnaire Philosophique*, les hommes sérieux sont arrivés à comprendre qu'il n'est point indispensable de voir dans Jeanne d'Arc une sainte ou une sorcière de mauvaise vie. Ils ont senti, à l'exemple d'Estienne Pasquier, que, dégagée des mensonges, favorables ou non, dont les écrivains contemporains l'avaient environnée, l'histoire de Jeanne d'Arc n'en est pas moins pleine d'intérêt et marquée au coin d'un cachet merveilleux. Sans s'inquiéter si Lingard, malgré la tendance catholique de ses idées, est plus hostile à l'héroïne que le scepticisme de M. de Sismondi, on reconnaît avec bonne foi l'exagération des deux écoles historiques qui, depuis le xv^e siècle, se disputent la mé-

moire de la Pucelle , et l'on y substitue enfin une tardive impartialité.

La *Notice* de MM. Michaud et Poujoulat est écrite dans le système d'équitable modération dont nous parlons. Aux yeux des deux nouveaux historiens, Jeanne d'Arc est tout simplement une jeune fille animée d'une foi ardente , simple de cœur , fanatisée par les malheurs de son pays et de son roi. Quant au caractère divin de sa mission , MM. Michaud et Poujoulat , tout en inclinant à voir en Jeanne d'Arc un instrument de la Providence , refusent de croire à ses communications directes avec le ciel. A propos du nom de *voix* donné par Jeanne elle-même aux messagers qu'elle disait recevoir de Dieu , MM. Michaud et Poujoulat font une observation très-judicieuse : cette signification indique, selon eux , « qu'elle entendait les messagers célestes plus qu'elle ne les voyait. » Au moyen de cette interprétation si simple et si naturelle , tout s'explique. Les railleries des esprits forts s'évanouissent , en même temps que les efforts théologiques des croyants. Jeanne d'Arc demeure ce qu'elle fut en effet , une chaste et pieuse créature , dont la religieuse exaltation opéra des prodiges.

Est-ce à dire , d'après cela , qu'il faille l'accuser d'imposture pour s'être donnée comme une femme envoyée du ciel, pour s'être autorisée de saint Michel , de sainte Marguerite et de sainte Catherine , qui , disait-elle , l'encourageaient dans de fréquentes apparitions ? Non sans doute. Jeanne d'Arc a cru entendre ces *voix* , elle les a entendues ; cela est certain. Que l'on attribue cet effet miraculeux au fanatisme ou à la folie, peu importe ! Mais si Jeanne n'avait pas cru fermement accomplir la volonté de Dieu , si elle n'eut pas eu en sa mission une foi sincère , où aurait-elle pris le courage et la force de faire ce qu'elle a fait ?

Il est une chose incontestable , c'est que si la France ne perdit pas sa nationalité sous le règne de Charles VII , c'est à Jeanne d'Arc qu'elle le doit. Il suffit d'ouvrir l'histoire à la date de 1429 , pour s'en convaincre.

A cette époque , la France , tourmentée et fatiguée par un demi-siècle de guerres civiles , était aux abois. Livrée aux prétentions rivales des Bourguignons et des Armagnacs , envahie aux trois quarts par l'Angleterre , il semblait impossible qu'elle pût ne pas succomber. Déjà , aidés par les ducs de Bourgogne et de Breta-

gne , Belford , Gloucester et Salisbury s'étaient partagé leur conquête. Les batailles de Crevant et de Verneuil avaient terminé , pour ainsi dire , l'œuvre commencée en 1515 par la victoire d'Azincourt.

D'un autre côté , Charles VII , retiré à Chinon avec le petit nombre de sujets qui lui étaient restés fidèles , voyait chaque jour la trahison éclaircir les rangs de son armée. Peu à peu il en avait été réduit à se servir contre ses ennemis de troupes étrangères , et à confier le succès de sa cause à Douglas , un Écossais. Découragé par des défaites continuelles , il avait résolu enfin de chercher un asile dans le Dauphin , abandonnant aux Anglais un royaume qu'il ne pouvait plus défendre. Seule , la ville d'Orléans tenait encore pour lui ; mais cette résistance courageuse n'était , aux yeux des plus clairvoyants , que le dernier effort d'un parti impuissant et perdu.

C'est alors , c'est à ce moment suprême , à cette heure d'agonie pour la royauté et pour la France , que Jeanne d'Arc paraît sur la scène. Peu émue de l'imminence du péril , elle promet de tout sauver. On refuse d'abord de prêter confiance à ses paroles , mais elle réussit à imposer aux plus incrédules par la conviction qui l'anime et par sa fermeté. Surpris de la persistance de la jeune fille , curieux , peut-être , de voir la fin d'une si singulière aventure , comme un joueur qui hasarderait un coup de fantaisie dans une partie désespérée , Charles VII lui accorde ce qu'elle demande , c'est-à-dire une troupe d'hommes d'armes pour défendre Orléans. A peine Jeanne a-t-elle pénétré dans Orléans que la face des choses est changée. Les Anglais , entendant parler d'une guerrière miraculeuse , croient le ciel déclaré contre eux. Les assiégés , au contraire , ranimés par l'exemple et les discours de la pucelle inspirée , redoublent d'efforts et de courage. Trois jours suffisent à Jeanne pour l'accomplissement de ce qu'elle a promis. Au bout de trois jours les Anglais lèvent le siège. Jeanne ne s'en tient pas là. Elle entre elle-même en campagne. Elle assiège et prend successivement Jargeau , Meun et Beaugency. Ce n'est pas tout encore. Les Anglais , en bataille rangée , ont toujours eu la victoire ; elle leur livre bataille et les met en déroute à Patay. Libre alors de conduire le roi à Reims , ainsi qu'elle l'avait annoncé , elle l'y conduit en effet , et Charles est sacré de nouveau roi de France.

Après le sacre de Charles VII, l'héroïne veut retourner humblement dans le village où elle est née ; cette fois c'est le roi qui la conjure de rester avec lui. La jeune victorieuse objecte vainement qu'elle croit sa mission terminée ; Charles VII insiste , et Jeanne obéit. Quelques succès nouveaux couronnent ses armes , mais ne réussissent pas à rendre à Jeanne une confiance qu'elle n'a plus. Bientôt ses tristes pressentiments se réalisent. Elle tombe , sous les murs de Compiègne , entre les mains de ses ennemis , qui , pour se laver de la honte d'avoir été vaincus par une femme , la condamnent lâchement à être brûlée ; comme si ce ne devait pas être là pour eux une honte nouvelle, et plus ineffaçable que l'autre ! Dans leur soif de vengeance , les juges de la Pucelle , moins cruels encore que ridicules, imaginent de l'accuser de sorcellerie, attendant du même coup à sa vie et à sa gloire. C'est ainsi que les triomphes de Jeanne d'Arc passèrent à la fois pour l'œuvre de Dieu et pour l'œuvre de Satan.

Rien n'est plus simple à expliquer , cependant , sans sortir du cercle des idées naturelles , que les triomphes de Jeanne d'Arc. Une fois accepté , ce qui ne sera nié par personne , que la volonté humaine, arrivée à un certain degré d'exaltation et de fanatisme, est une force d'autant plus active et puissante qu'elle se communique et se crée des auxiliaires dans toutes les individualités passives qui l'entourent ; une fois admise la production de l'enthousiasme par l'enthousiasme lui-même, comme la flamme produit la flamme, l'incroyable élan imprimé par la Pucelle d'Orléans à une armée découragée se conçoit sans peine, et la série de ses victoires se déroule ainsi qu'un écheveau dont on tient le fil.

Quant à l'exaltation de Jeanne , il est aisé de la comprendre. Dans son enfance , Jeanne avait souvent entendu , à la veillée , répéter une prophétie populaire qui disait : Le royaume de France , perdu par une femme , sera sauvé par une femme. Déjà la moitié de cette prophétie s'était accomplie. Isabeau de Bavière , épouse adultère et mère sans entrailles , avait attiré les Anglais en France. Le mauvais ange venu , on attendait le bon. Quoi de plus simple , alors , qu'une jeune fille , en cet instant désastreux où les femmes et les enfants partageaient avec les hommes les périls des sièges et des batailles, ait rêvé d'être la libératrice annoncée ! Et si , se reportant à cette époque de foi sincère , l'on songe qu'une mission divine à remplir devait être le plus haut point de

gloire où il fût possible d'aspirer, on sentira davantage encore combien l'idée de sauver sa patrie, dès qu'elle fut entrée dans le cœur de Jeanne, dut y creuser vite et profondément, et l'on ne s'étonnera plus, par la comparaison avec les sacrifices que les moindres ambitions s'imposent, que Jeanne se soit vouée à la virginité. Car la chasteté, pour ceux qu'anime une grande pensée, n'est pas une vertu difficile. Les désirs de la chair s'allument ou s'éteignent en raison inverse des désirs de l'esprit. A défaut de la Pucelle d'Orléans, Newton n'en serait-il pas la preuve? Or, quel culte, celui de la religion ou celui de la science, exerça jamais sur les âmes une domination plus austère et compte plus de martyrs? Cette seule question résout victorieusement tous les doutes ironiques, sans valeur absolue, du reste, qui ont essayé d'attaquer la moralité de Jeanne d'Arc.

Maintenant, si nous nous reportons à l'année 1429, si nous nous plaçons à Orléans, au milieu de ces hommes dont le courage est abattu par les défaites, mais que l'honneur et la piété soutiennent encore, nous comprendrons quelle révolution soudaine dut s'opérer en eux à l'apparition de cette jeune fille qui promet, au nom du Dieu dont elle se dit l'envoyée, des victoires prochaines et un triomphe complet. N'est-ce pas dans les circonstances extrêmes que le cœur est le plus ouvert à la confiance et le plus prêt à rêver l'impossible? n'est-ce pas aux heures de désespoir que les projets les plus audacieux s'enfantent? n'est-ce pas souvent après les mortels accablements que le courage se réveille avec le plus de force? D'où jaillissent ces sources d'incroyable énergie à qui rien ne résiste? de la confiance en soi ou en une idée. Jeanne d'Arc crut en elle, voilà pourquoi elle eut droit de se dire suscitée par Dieu; les soldats commandés par Jeanne se regardèrent comme invincibles, voilà pourquoi ils vainquirent. Jeanne fut l'instrument visible de la victoire; la cause invisible, ce fut la Foi.

En donnant ainsi aux merveilles opérées par Jeanne d'Arc une origine humaine, c'est-à-dire en les considérant simplement comme résultat magnifique d'une ardente conviction, nous sommes spécialement préoccupé de notre rôle d'historien. Prise à son point de vue poétique, l'existence de la Pucelle ne peut pas être soumise à la même interprétation rigoureuse. L'entourage de mystérieuses apparitions, à l'ombre desquelles cette mémoire

illustre nous est arrivée , ne doit pas être désormais perdu. C'est un bien que le poète est autorisé à revendiquer , puisque la tradition l'en a fait maître ; et , pour notre part , nous ne songerons jamais à le lui contester. Seulement , disons-le , si nous abordons ce côté de la question , la vie de Jeanne ne nous semble pas se prêter au drame ou au poème héroïque indifféremment. Bien que des noms célèbres , contrairement à l'opinion émise par nous ici , aient traduit Jeanne d'Arc sur la scène , nous persistons dans notre façon de juger. Le caractère de Jeanne d'Arc , pris par son côté poétique , est trop environné de prodiges pour cadrer avec les conditions de réalité auxquelles le drame ne saurait se soustraire. Le drame vit d'action ; or l'action , dans la vie de la Pucelle , est nécessairement paralysée par l'intervention divine. Le drame doit être le développement d'une Passion quelconque ; et , chez la Pucelle , la passion est absorbée par l'extase. Le drame , en un mot , doit refléter l'humanité , et Jeanne vit plutôt de la vie des anges que de la nôtre. Elle n'est dans aucunes conditions dramatiques , nous le répétons. Et c'est précisément pourquoi elle est surtout propre au poème , puisque le poème exige particulièrement d'un caractère les qualités qui l'excluent du théâtre , c'est-à-dire l'excentricité , la psychologie , le merveilleux.

Les tentatives malheureuses des poètes qui ont compris Jeanne d'Arc ainsi que nous ne sauraient servir de preuves contre notre opinion. De ce que l'exécution d'une œuvre est demeurée au-dessous de l'idée-mère , peut-on raisonnablement conclure contre l'idée ? Non , sans doute ! L'échec de Chapelain tendrait à prouver que le poète n'était pas à la hauteur du sujet , mais pas autre chose. D'ailleurs *la Pucelle* ou *la France souvée* , sans être un chef-d'œuvre , n'est point un aussi mauvais poème que Nicolas Boileau le veut bien dire. *La Pucelle* , dont les douze premiers chants obtinrent six éditions en dix-huit mois , a pu difficilement être bien jugée , puisque les huit chants du poème qui ont paru depuis furent publiés par fragments , à de très-longes intervalles , et que les quatre derniers sont demeurés inédits. Ceux qui auront le courage , malgré les anathèmes de Boileau , d'étudier par eux-mêmes l'œuvre de Chapelain , pour se faire , sur cette victime littéraire du grand siècle , une opinion personnelle , s'étonneront de trouver parfois le condamné à cent pieds au-dessus du juge , et

apprendront à ne pas regarder comme infaillibles toutes les décisions du satirique versificateur. Le style de Chapelain, devenu si ridicule sur parole, est souvent embarrassé, rude et lourd, nous ne le nierons pas. Observons-le, néanmoins; c'est principalement dans les descriptions que se montrent les défauts avoués ici. Mais dans la partie oratoire du poëme, si cela se peut dire, dans les discours des anges, de Jeanne et du roi, dans ce qui relève non de l'analyse mais de l'inspiration, il se trouve des morceaux de la plus grande beauté, comme idée et comme style. Il y a tels vers, sur les attraits ou les vertus de la Pucelle, que le poëte d'aujourd'hui le plus difficile en matière de langage serait fier d'avoir rimés pour sa maîtresse, et n'hésiterait pas à signer. Le vice réel de l'œuvre de Chapelain, outre les défauts nombreux de grâce et d'euphonie (car nous ne pousserons point la partialité aussi loin que les détracteurs du poëte, en réclamant pour son style une réhabilitation absolue), c'est l'absence de composition qui s'y fait sentir. Le merveilleux ni la couleur ne manquent; mais on est forcé de voir deux poëmes où l'on n'en voudrait trouver qu'un. Jeanne d'Arc remplit à elle seule, il est vrai, les douze premiers chants, mais des douze derniers c'est Agnès Sorel qui est l'héroïne. Dès lors, absence d'intérêt et d'unité; confusion. Convenons-en donc, l'œuvre de Chapelain est incomplète; gardons-nous cependant de lui refuser toute qualité.

On ne s'attend pas, nous avons lieu de le croire, à ce que nous parlions d'un poëme plus connu, plus habilement fait peut-être, mais qui, par la nature des idées qu'il renferme, ne saurait, en aucun cas, être pris au sérieux. *La Pucelle* de Voltaire, sans vouloir nous prononcer sur le degré d'estime qu'elle mérite, a été conçue avec des préoccupations trop étrangères au sujet dont il s'agit ici, pour prendre place dans notre discussion.

Robert Southey, de tous les poëtes qui ont écrit sur Jeanne d'Arc, est celui qui nous semble être arrivé le plus près de la perfection. Impartial, dégagé de toute rancune nationale, il a abordé le caractère de l'héroïne franchement et sans arrière-pensée. Pour lui, Jeanne d'Arc est vraiment une femme animée de l'esprit divin. La bonne foi, la conviction du poëte se font jour dès le commencement de l'œuvre. Le récit de Jeanne à Dunois, pendant qu'elle s'arrête, au milieu du chemin qui la conduit à Chinon, pour jeter un regard d'adieu, le soir, sur les tours de

Vaucouleurs et les chaumières de Domremy enveloppées dans l'ombre, est une des poésies les plus mélancoliquement solennelles que l'on écrivit jamais. Malheureusement, le reste du poëme n'est pas à la même hauteur. La majestueuse simplicité du début s'efface bientôt devant de nombreuses descriptions de combats, rendues plus monotones encore par une foule d'incidents sans importance. L'oraison funèbre prononcée par la Pucelle aux funérailles des guerriers tombés en défendant Orléans est, sans contredit, une des pages les plus belles du poëme ; nous l'eussions mieux aimée, néanmoins, dans une autre bouche. Cette fonction de prédicateur s'allie mal, selon nous, avec les allures agissantes de Jeanne d'Arc. Parmi les autres défauts à signaler dans le poëme de Southey, n'oublions pas le sentiment d'amour comprimé que l'auteur a donné à Jeanne pour Théodore. Cela nous vaut une très-belle scène, il est vrai, lorsque Théodore, frappé à mort devant Orléans, prophétise à Jeanne sa fatale destinée ; mais cela ne nous aveugle pas sur la faute indiquée, et nous y insistons. Bien que ce poëme ne soit pas achevé, pour ainsi dire, puisqu'il se termine au sacre de Reims, laissant ainsi sans conclusion l'histoire de l'héroïne ; bien que le poëte ait mis dans la bouche de Jeanne, à la fête du sacre, un discours digne, assurément, de l'orateur politique le plus progressif, mais qui sent trop l'année 1795 où il fut écrit, on ne peut s'empêcher d'admirer la richesse d'imagination, l'habileté de mise en scène, dont Southey a fait preuve, et surtout la noblesse et l'élévation des sentiments qu'il a exprimés. Pourquoi, depuis qu'il fut *lauréat*, Southey ne retrouva-t-il pas de pareilles inspirations sous sa plume ?

Nous ne ferons pas un crime à Shakspeare d'avoir peint comme il l'a fait le caractère de Jeanne d'Arc. Quand Shakspeare écrivait *Henri VI*, un siècle à peine s'était écoulé depuis la mort de la Pucelle, et ce nom seul irritait encore l'orgueil anglais. Avec une si vivace antipathie nationale à ménager, et les *Chroniques* d'Hollinshed, son contemporain, pour documents historiques, il n'est point surprenant que Shakspeare ait faussement jugé la vierge de Domremy. Si, comme Robert Southey, il eût pu assister à la réaction opérée en Angleterre en faveur de Jeanne ; s'il eût vu, aux inepties monstrueuses d'Hollinshed, succéder la noble impartialité de Hume, à coup sûr il se serait gardé de montrer en plein théâtre la libératrice de la France sous les traits d'une

sorcière débauchée que son père lui-même exècre et maudit. Négligeant donc à dessein ce côté de la question, observons simplement que Shakspeare n'a point considéré Jeanne d'Arc comme un personnage dramatique, et n'a vu en elle que l'étoffe d'un rôle secondaire pour sa tragédie.

Schiller, plus audacieux, cette fois, que Shakspeare, a tenté de trouver dans l'existence de la Pucelle matière à cinq actes. Nonobstant les qualités éminentes qui le distinguent dans la conception et l'exécution d'un drame, Schiller a échoué. Le premier acte de sa pièce est parfaitement beau, nous devons en convenir; c'est qu'il s'agissait simplement jusque-là d'une exposition à faire. Tant que le poète eut pour tâche unique de poser le caractère de la Pucelle, il ne resta point au-dessous de son sujet. On ne peut adresser un seul reproche à la *Jeanne d'Arc* de Schiller, pour ce qui est de préparations. Mais plus le début du drame était habile et fécond en promesses, plus il devenait difficile de ne pas faillir. Pour satisfaire un intérêt imprudemment excité, le poète, n'ayant pas assez des événements et des passions offerts par l'histoire, se voyait forcé de puiser dans son imagination. Là était le danger, et Schiller dut fléchir devant l'insurmontable difficulté de l'entreprise. Cherchant le salut de son œuvre dans le mélange impossible du romanesque et du merveilleux, il viola résolument la virginité traditionnelle de son héroïne; il lui prêta un funeste amour pour Lionel, soldat anglais. Le parti qu'il sut tirer de cet incident témoigne, sans contredit, d'une remarquable adresse, mais tout à fait impuissante pour l'attendrissement. Aussi l'action marche-t-elle, à travers les erreurs historiques les plus énormes, à un dénouement mélodramatique, puéril et faux.

L'exemple de Schiller, luttant vainement, malgré son génie et ses efforts, contre les impossibilités dont nous parlons tout à l'heure, ne nous autorise-t-il pas à persister dans notre opinion? Assurément; et c'est un motif pour nous de le redire encore: l'histoire de Jeanne-d'Arc est le sujet d'un admirable poëme, que la France possédera tôt ou tard.

Ce serait sans doute ici le lieu d'entamer une discussion sur le parti que pourraient tirer de Jeanne d'Arc la peinture et la statuaire. Si l'espace ne nous manquait, combien de tableaux, combien de groupes n'indiquerions-nous pas au pinceau ou au ciseau, en choisissant à la hâte parmi les scènes si nombreuses et si fé-

condes de cette poétique destinée! MM. Delaroche et Henri Scheffer s'en sont inspirés déjà. Certes, nous ne tenons pas le tableau de M. Delaroche pour très-remarquable. L'épaisse et indolente jeune fille que le peintre a couchée sur de la paille fraîche, en face d'un prélat qui fait la grimace, n'excite en nous ni admiration ni attendrissement. Il faut tenir compte à M. Delaroche, pourtant, malgré sa mauvaise réussite, d'avoir compris que la grande peinture a un admirable sujet d'études dans la figure de Jeanne d'Arc. — Quant au tableau de M. Henri Scheffer, représentant la Pucelle sur le bucher, sans révéler une grande science de dessin, sans se recommander par la combinaison harmonieuse des couleurs, non plus que par la chaleur et la solidité de la pâte, il est plein d'une expression poétique capable de charmer le cœur, et de mériter l'indulgence des yeux. Nous le disons franchement néanmoins, quel que soit le talent réel de composition et le sentiment de l'idéalité qui s'y trouvent, ce tableau laisse trop à désirer pour satisfaire pleinement ceux mêmes qui en approuvent le sujet.

Le plus bel ouvrage que l'art, de nos jours, ait produit, en s'inspirant de l'héroïne de Vaucouleurs (y compris la tragédie de M. Alexandre Soumet et la *Messénienne* de M. Casimir Delavigne), c'est, sans contredit, la statue de Jeanne d'Arc actuellement au musée de Versailles. Jeanne est représentée debout, les bras croisés sur sa poitrine, serrant contre son cœur un glaive dont le pommeau figure la Croix, et la tête inclinée vers le glaive. Il est impossible de nier le talent d'invention dont témoigne le choix de l'attitude que nous signalons ici. N'est-ce pas une admirable idée que d'avoir réuni, de la sorte, en symbole unique, la douceur et la force, l'abnégation et le courage, la piété et l'héroïsme, et d'avoir su rendre, par un seul regard de la jeune fille, le caractère politique et le caractère religieux qui la distinguent, c'est-à-dire la double valeur qu'elle a aux yeux de l'histoire et de la poésie? Pour arriver à une si éloquente simplification de son sujet, il ne faut pas seulement posséder le sentiment de l'art à un degré suprême; il est nécessaire encore d'être familiarisé avec toutes les ressources de la plastique, afin de maîtriser complètement sa pensée et de la gouverner sans hésitation. Ces deux facultés éminentes se révèlent dans la statue que nous avons vue à Versailles. L'exécution, hâtons-nous de le dire, n'a pas fait défaut à l'invention. L'inexpérience légère qui se trahit

peut-être en quelques détails d'une importance minime ne saurait faire ombre à la beauté réelle de l'ensemble , à la grâce calme de l'attitude , à la pureté des lignes du visage. La tête de Jeanne d'Arc , surtout , est une modèle comme forme et comme expression. Les éloges unanimes que nous avons entendu prodiguer à cette statue nous permettent de manifester hautement notre opinion , sans craindre le reproche de flatterie. Nous féliciterons donc la princesse Marie , et nous la remercierons d'avoir fait une œuvre qui , à notre avis , est une des productions les plus remarquables de la statuaire moderne.

La *Notice* de MM. Michaud et Poujoulat , pour en revenir à notre article , sera très-utile aux poètes et aux artistes qui chercheront désormais dans l'histoire de la Pucelle des idées à réaliser , comme aux historiens qu'auraient rebuté des recherches trop difficiles. Écrite sans préoccupations systématiques , elle fera facilement oublier Lenglet-Dufresnoy. Moins volumineuse que l'histoire publiée par M. Lebrun-des-Charmettes , elle l'emporte sur l'ouvrage de M. Berriat-Saint-Prix par la véracité des faits et par l'absence d'allégations hypothétiques. En outre , MM. Michaud et Poujoulat , sans employer la méthode de sèche appréciation adoptée , comme pour déjouer la raillerie , par M. de Barante , ont su garder une convenable mesure. L'incrédulité pas plus que la naïveté ne dominent dans la *Notice* sur Jeanne d'Arc. La vérité historique n'y est pas sacrifiée à la gloire de la théologie ; mais aussi la poésie y est protégée contre le scepticisme. C'est un travail très-consciencieux et très-complete.

CHAUDES-AIGUES.

HENRI III ET LES GUIZE.

Les sociétés rencontrent l'un après l'autre deux écueils, le désordre des mœurs et le désordre des esprits. L'homme, après avoir ébranlé l'ordre social par les dérèglements et la fougue de son cœur, le compromet, en d'autres temps, par l'intempérance de sa raison. Alors l'excès de la force intelligente remplace l'excès de la force brutale; le désordre monte du cœur à la tête; la pensée devient une action, et la plus terrible de toutes; elle chauffe, elle bouillonne, elle fermente, elle ébranle et pousse le monde dans son déploiement aventureux et indiscipliné. La première de ces deux phases a été longue en France; elle a laissé dans nos annales une trace immense et sanglante qu'il faut suivre, pour recueillir sur cette voie douloureuse des leçons utiles et de profitables enseignements. Aucune époque n'en fournit plus que le seizième siècle. Quel temps, quelles effroyables mœurs, quels sauvages excès, et comme on est à l'aise de sentir que ces mœurs farouches, que ces volontés brutales, que ces instincts destructeurs ont disparu sans retour! Qui pourrait dire aujourd'hui que le péril de l'ordre social vienne jamais de la cruauté, de la vengeance, de la haine, de l'orgueil, de toutes ces plaies anciennes que le catholicisme a si laborieusement cicatrisées au fond du cœur humain? Qui voudrait, de notre temps, persécuter au nom de Dieu ou souffrirait d'être persécuté? Les exactions, les violences, le brigandage, le meurtre, l'hostilité furieuse de l'homme contre l'homme sont, grâce à Dieu, des traditions honteuses reléguées dans le passé de l'histoire et dont tout parti répudie l'hérédité sanglante.

Mais, au seizième siècle, la société n'en était pas là. Au déclin

du quinzième apparaît Louis XI, esprit rusé; bonne tête et méchant cœur; usurier d'un genre nouveau, prêtant de l'argent avec de bons et gros intérêts en places et en provinces; faisant de grandes choses avec de petites gens et de petits moyens; mourant, entouré de grilles de fer, de chaînes, de gibets, de médecins, d'astrologues, de devins, de sorciers, après avoir créé l'administration, les chemins, les postes et les manufactures, et porté à la féodalité un coup dont elle n'a jamais pu se relever. A sa mort, les lettres renaissent; l'imprimerie est découverte; Luther et la réforme ne sont pas loin; un nouvel ordre social va s'enfanter avec effort. Les temps modernes commencent, et c'est la France qui les ouvre avec toute la force et l'éclat qu'elle avait dans sa première métamorphose, lorsque les Francs entrèrent dans les siècles du moyen âge. Mais cet éclat va toujours en diminuant jusqu'au moment où, sortie du travail laborieux des guerres civiles et de la crise de la réforme, elle retrouve la paix et la sécurité dans l'abjuration de Henri IV.

Aucune période de notre histoire, si ce n'est celle de la fin du dernier siècle qui, en vertus et en crimes, en raison et en folie, en gloire et en honte, ne se peut comparer avec quelque époque que ce soit, aucune autre ne présente un plus énorme fracas d'idées, de ruines et d'événements. Mais le grand fait de ce siècle, celui qui domine tous les autres, c'est la Réforme; et l'homme véritable de cette époque, ce n'est ni François I^{er}, ce roi chevalier qui rencontra la gloire où les autres trouvent la honte dans une bataille perdue; ni Léon X, qui pourtant a donné son nom à son siècle, ni même ce Charles-Quint, pour lequel, comme dit Montesquieu; « le monde s'étendit, et l'on vit paraître un monde nouveau, » et qui s'en alla revêtu du froc et du cerneil, dépité de n'avoir pu se parer des dépouilles de l'univers; cet homme, c'est Luther.

Pour comprendre l'influence des doctrines de la réforme et leur retentissement en France, il faut considérer la préparation qu'elles y trouvèrent; c'est la seule manière de les juger sainement. La découverte de l'Amérique, la prise de Constantinople par les Turcs, l'invention de l'imprimerie, commençaient à agir en agrandissant le cercle des connaissances morales et des communications, des relations des peuples. Venue plus tôt d'un siècle seulement, la Réforme n'eût pas réussi, faute d'un instrument

pour s'étendre au loin. Chassés de leur patrie, les Grecs avaient apporté dans l'Occident de précieux débris des trésors de l'ancienne civilisation, pendant qu'un monde nouveau et inconnu à explorer offrait à l'esprit chevaleresque, qui venait de reparaître avec François I^{er}, un aliment fécond, et à l'industrie renaissante des sources nouvelles de richesse et de prospérité. D'un autre côté, Grenade, l'amour des poètes orientaux, le dernier boulevard des Arabes, Grenade avec ses mille tours et ces cent mille cavaliers d'élite accourus à sa défense, était tombée devant les armes victorieuses de Ferdinand et d'Isabelle, aux applaudissements de l'Angleterre, de l'Italie, de la France et de l'Allemagne, et avait ouvert avec ses portes ses trésors littéraires et scientifiques. Enfin les courses de nos rois à travers l'Italie, à la piste d'un empire chimérique, avaient fait passer dans les Gaules le goût des élégances de la vie perdu depuis longtemps. Car, à la fin du quinzième siècle, l'Italie opposait à ses fonctions et à ses guerres désastreuses l'orgueil de ses triomphes littéraires. Beccatelli fondait à Naples une académie où brillaient à la fois Pontanus, Sannazar, les ducs d'Atri et de Nardi, Sadolet, Frascator, Albino. Pendant que dans le reste de l'Europe se jouaient naïvement les scènes burlesques de l'Ancien et du Nouveau Testament, les tragédies de Sophocle et les comédies de Plaute remuaient la multitude passionnée dans les cirques de Milan, de Pise et de Florence. L'académie de Venise comptait parmi ses membres Pierre Bembo, Alde, Erasme, et Daniel Rinieri. Dans le palais des ducs d'Urbin, des essais de poètes, d'historiens et d'orateurs, lisaient le soir, à l'éclat de mille flambeaux, sous des péristyles de cristal et d'or, leurs vers et leurs compositions. A Bologne, les Bentivoglio, à Florence les Médicis, à Ferrare, patrie de l'Arioste et du Tasse, la maison d'Este, comblaient les lettres de faveur, et se disputaient un poète ou un savant comme une conquête glorieuse. Les rustiques corvéables de France, devenus des soldats disciplinés, s'en allèrent donc camper au milieu de cette Italie, dans toute la fraîcheur de la civilisation renouvelée, où tout était grandiose ou pittoresque, depuis la hutte du chevrier jusqu'au palais monumental du commerçant. Au lieu des manoirs féodaux, ils trouvèrent les palais bâtis par Bramante, Michel-Ange et Palladio; des palais dont les murs étaient couverts des tableaux de Vinci, du Titien, de Paul Veronèse et de Raphaël.

Tout changea en France, les vêtements comme les mœurs, et les mœurs comme la langue. La peinture fut transplantée dans nos forêts et nos châteaux gothiques. « On voit, dit Claude Seyssel, par tout le royaume bâtir de grands édifices, tant publics que particuliers, et sont pleins de dorures, non pas les planchers tant seulement et les murailles qui sont par le dedans; mais les couvertures, les toits, les tours et les statues qui sont au-dehors; et si sont les maisons meublées de toute chose plus somptueusement que jamais ne furent. » François I^{er} appelait les arts d'Italie pour embellir les palais dont il avait orné les rives de Chambord, les hauteurs de Saint-Germain et les déserts de Fontainebleau, pendant qu'il traçait avec le diamant de ses anneaux, sur le vitrail des boudoirs, les vers charmants de Marguerite de Navarre, sa sœur.

La cour, d'où tout parlait à cette époque lettrée, galante et militaire, mêlait les faits d'armes aux amours. Alors commença le règne de ces favorites dont la scandaleuse puissance et les intrigues sont une des pages honteuses de l'histoire de l'ancienne monarchie. C'est alors aussi que parut la Réforme, tombant au milieu de ces mœurs légères, frivoles et licencieuses, avec la prétention sévère de faire revivre le christianisme primitif chez les chrétiens dégénérés. Si Luther n'avait eu que ce but, rien ne l'aurait distingué d'une foule d'hommes de cette époque qui le poursuivaient avec plus d'ardeur que lui. Les abus de la cour de Rome et les vices que le clergé avait ramassés dans le moyen âge frappaient depuis longtemps les bons esprits. Les rois avaient secoué le joug du saint-siège, et les magistrats ne craignaient déjà plus de lacérer et de brûler les bulles pontificales. Mais sous l'écorce d'une hérésie se cachait un grand mouvement politique, qui éclata au sujet de quelques aumônes destinées à doter le monde chrétien de la basilique de Saint-Pierre. Les Romains auraient-ils refusé les secours demandés à leur religion pour bâtir un temple à Jupiter?

Les commencements de la réforme en France furent faibles et violemment réprimés. François I^{er}, auxiliaire constant des princes luthériens d'Allemagne, poursuivit impitoyablement dans son royaume cette Réforme, qu'il ménageait au-dehors; et, pour se concilier l'appui de la cour de Rome contre son rival Charles-Quint, dont toute la destinée pesa sur la sienne, il donna le sang

de ses sujets dissidents en expiation de ses alliances hérétiques. La Réforme eut donc , pendant quelque temps , cela de commun avec le christianisme primitif , qu'elle fut propagée par les supplices. Un homme fait pour affermir les innovations de Luther , parce que , avec un caractère moins désordonné et moins impétueux , il avait autant de fermeté , plus d'art et de méthode , Calvin , devenu le dictateur religieux et politique d'une ville libre , couvrit bientôt la France de ses écrits hardis , et du sein de Genève dogmatisa pour tous ses partisans disséminés dans le royaume. Les édits de persécution se multiplièrent en même temps que les traités audacieux des novateurs . et sans cesse attisée , la Réforme gagna chaque jour davantage dans le peuple , la noblesse , et jusque dans la magistrature chargée d'appliquer les édits.

Le règne de Henri II ne changea rien à cette politique contradictoire et barbare. En même temps qu'il entraît dans une ligue avec l'électeur de Saxe et le marquis de Brandebourg , pour la défense de la liberté germanique , Henri régularisait la persécution contre les réformés par l'édit d'Écouen qui les punissait de mort , avec défense d'amoindrir la peine ; et , accompagné de Diane de Poitiers , il assistait au supplice de l'estrapade , comme passe-temps.

A peine ses funérailles étaient-elles achevées , qu'une conspiration vint éclater aux portes du palais de son jeune successeur , et remplir la France de troubles et de supplices. Tout le monde connaît la conspiration d'Amboise. Le motif fut la haine du prince de Condé contre les Guise , qui lui enlevaient le gouvernement de l'État , et le prétexte , l'intérêt public ; car bientôt les ambitions des grands de la cour vinrent se mêler aux ferments de discorde et de haine qu'excitait la Réforme. Beaucoup de protestants s'engagèrent dans cette conspiration par vengeance et par désespoir , et un grand nombre de catholiques s'y jetèrent par amour de la nouveauté et par la turbulence naturelle aux mœurs du temps. Depuis cette époque , l'histoire n'a plus à enregistrer que des années sortant des entrailles du temps toutes sanglantes , des meurtres , des bûchers et des assassinats. Cependant , pour être justes , il faut bien dire que ces détestables excès furent réciproques. Les catholiques ne furent pas plus cruels que les protestants , et les protestants pas plus que les catholiques ; ils élevèrent

bûchers contre bûchers, et ruines contre ruines. Le protestantisme criait à l'intolérance, au fanatisme de Rome, tout en égorgeant les catholiques de France, en profanant les églises, en jetant au vent la cendre des morts, en allumant les bûchers de Genève, en dictant les lois atroces dont l'Irlande a peine encore à jeter le joug odieux, après deux siècles d'oppression. Pour les deux symboles, on argumentait de la même manière : à défaut de syllogismes, on employait le fer et la flamme ; et voilà pourquoi les accusations banales que les pamphlétaires des deux partis se renvoyaient à cette époque sont ou injustes ou aussi justes les unes que les autres. Cependant une tache ineffaçable s'attachera toujours au parti huguenot, c'est d'avoir le premier donné l'exemple d'appeler l'intervention des étrangers dans nos discordes civiles, en livrant aux Anglais le Havre-de-Grâce, qui fut repris par Charles IX. N'y aura-t-il pas quelque pitié dans l'histoire pour ce roi de vingt-trois ans, peut-être encore plus malheureux que coupable, qui eut les vices de son temps joints à des qualités que son éducation perverse et les saturnales de la cour ne corrompirent pas ?

C'est sous le règne de son successeur, de ce Henri III, qui, trouvant la couronne des Jagellons trop légère, vint se faire écraser sous celle de Charlemagne, qu'éclatèrent avec furie toutes les conséquences des mauvais principes accumulés dans les règnes précédents. Les opinions nouvelles avaient fait un grand pas ; le protestantisme avait un chef jeune, ardent, plein de valeur et de prudence, échappé aux embûches de la cour ; ce chef c'était le roi de Navarre, qui depuis fut Henri IV.

A peine Henri III fut-il monté sur le trône, qu'il se vit arracher un cinquième édit de pacification, qui accordait aux protestants le libre exercice de leur religion. Cet édit amena une réaction, et cette réaction fut la Ligue. Un écrivain célèbre a dit que la Ligue avait été conçue par le génie des Guise, et qu'elle était venue au cardinal de Lorraine au concile de Trente. Les mémoires du temps démentent cette assertion. « Dieu s'est aidé, dit le *Dialogue du maheustre et du manant*, pour le fondement et commencement de la ligue des catholiques de Paris, de feu M. Charles Hotoman, l'un des bourgeois d'icelle ville, homme très-vertueux, de noble, bonne, ancienne et honneste famille, qui, considérant la misère du temps, l'ambition des grands, la

corruption de la justice et l'insolence du peuple, et surtout la perte de la religion catholique, apostolique et romaine, qui ne servoit que d'ombrage au peuple et de prétexte aux grands; et, au contraire, l'hérésie supportée et la tyrannie ouverte; à ces occasions, meu de l'esprit de Dieu, il s'adressa à plusieurs docteurs, curez et prédicateurs, pour savoir le moyen de s'y gouverner en seureté de conscience et pour le bien public. Ils advizèrent, par exemple, d'appeler avec eux les plus pieux, fermes et affectionnez catholiques, pour acheminer et conduire les affaires de la ligue des catholiques, et pour lors se résolurent de n'en parler qu'à sept ou huit, lesquels ils arrestèrent et nommèrent entre eux. Peu à peu le nombre creut. Mais, afin qu'ils ne fussent découverts, ils establirent un ordre à leurs affaires, et firent un conseil de neuf ou dix personnes. En outre, ils distribuèrent les charges de la ville pour semer les avis du conseil à cinq personnes qui se chargèrent de veiller en tous les seize quartiers de la ville et fauxbourgs. » Tels furent les éléments de la Ligue, association robuste, qui enserrait la capitale tout entière dans ses mille réseaux, et qui, grandissant peu à peu dans les ténèdres, s'éleva bientôt à côté du trône comme une puissance rivale et menaçante. « C'était, continue la même pièce, la première résolution du commencement de la ligue que de se résoudre à la mort, et en ceste résolution y entrer, chose qui les rendoit tellement hardis en toutes leurs affaires, que les desfunct roy Henry ny tous ses agents ny peurent jamais rien entreprendre ny découvrir, sinon que par conjecture et en gros, sans certitude aucune; car, après qu'il y avoit apparence de former une bonne ligue contre l'hérésie et la tyrannie, les aucuns furent députez vers feu M. de Guyze, pour lui donner à entendre la volonté des bons catholiques de Paris; lequel les receut avec grande allégresse, et de ce en communiqua à messieurs ses frères, et sur tous à feu monseigneur le cardinal de Bourbon, qui tous louoient Dieu. »

Mais si la pensée de la Ligue n'appartient pas aux Guise, ils en devinrent le bras et l'âme. Tous jouèrent un grand rôle dans ce temps de discorde; ils furent l'expression la plus nette de la seconde aristocratie, qui jeta, en expirant, autant d'éclat que la première. La Ligue, quels que furent ses crimes, sauva probablement le christianisme en France, tout en portant un grand échec à la royauté; et, pour la comprendre, il ne faut jamais

perdre de vue ces paroles du conseiller d'État Lezeau : « Ce qu'il faut remarquer pour comprendre que ce sont les peuples qui ont formé la Ligue , et qu'en eux résidait la matière et la substance d'icelle , et que les princes lorrains n'en estoient que les accessoires , d'autant que la force consistoit au fait de la religion embrassée et affectée par les catholiques de bon cœur et sans feintise ; et pour ce avoient recours à ces princes qui servoient à leur intention , sans qu'ils se sentissent beaucoup obligés d'examiner par quels motifs ces chefs estoient principalement portés, pourveu qu'ils parvinssent à leurs fins, pour lesquelles ils employoient volontiers tous les moyens à eux possibles. » La Ligue fut donc un mouvement populaire , mais différent des mouvements que nous voyons aujourd'hui. En ceux-ci , le peuple marche lui-même à la tête des affaires , tandis qu'en celui-là , il était à la suite des grands ; il avait transformé ses seigneurs en factieux , et ses curés en tribuns.

A ces deux puissances formidables , la Réforme et la Ligue , qu'opposait Henri III ? D'après le conseil de la reine-mère , cette femme dont le caractère nous apparaît si grandiose au milieu des tempêtes civiles , mais qui , dans la réalité , ne fut qu'une pauvre bourgeoise incrédule et superstitieuse , et ne vit jamais dans ces luttes terribles que les soulèvements d'un quartier de sa ville natale contre un autre quartier , Henri crut déjouer les projets des Guise en se déclarant le chef de la Ligue , acte dangereux et inutile qui ne trompa personne , et montrait la royauté réduite à cette politique tortueuse et oblique , qui n'attire au pouvoir que le mépris. Ainsi fut Henri pendant tout son règne. Sa mère , fille d'une famille marchande , élevée à la principauté dans une république , accoutumée , comme les Italiens de son temps , aux orages populaires , aux factions , aux intrigues , aux empoisonnements , lui avait donné le goût du raffinement dans les affaires , en sorte que de plusieurs expédients , il choisissait toujours le plus compliqué. De cette inclination pour les fausses finesses , il ne pouvait résulter qu'un chaos d'intrigues , de défiances , de perfidies , d'assassinats et de guerres civiles , et tel est en raccourci le règne de Henri III.

Tandis que la Réforme furieuse s'agitait de toutes parts , que la Ligue grandissait à vue d'œil , la Cour se plongeait plus que jamais dans ce torrent de mauvaises mœurs qui menaçait d'en-

gloutir la royauté. Au lieu d'élargir ses plans, d'élever son énergie en progression relative à l'accroissement des dangers, elle ne savait ni temporiser avec adresse, ni se battre avec vigueur. Tout déclinait dans les armées comme dans le conseil; les hommes graves se retiraient devant la faveur des Maugiron, des Livarot et des Saint-Mégrin.

La journée des Barricades parut réveiller le roi de son assoupissement. Le duc de Guise, qui peu de jours auparavant avait fait, contre les ordres du roi, une entrée presque triomphale à Paris, ne parut ce jour-là que lorsqu'il eut appris le plein succès de l'insurrection. Lorsqu'il se montra, on cria : Vive Guise ! et lui, disent les mémoires du temps, « baissant son grand chapeau, disait : Mes amis, c'est assez, messieurs, c'est trop ; criez vive le roi ! » Le roi n'ayant pas un instant à perdre, sortit à pied du Louvre, tenant une baguette à la main. Étant à cheval, il se retourna vers la ville, et jura de n'y rentrer que par la brèche.

La journée des Barricades ne produisit rien ; le peuple ne regardait le duc de Guise que comme le chef d'une ligue, accouru pour le débarrasser des impôts, des protestants et des mignons ; Henri et le Balafre furent ce jour-là au-dessous de leur rôle ; l'un manqua de courage, l'autre faillit de crime. La partie fut remise aux états de Blois.

Quand l'homme de parti commence à jeter dans les batailles publiques son caractère, son audace et son génie, presque jamais il n'a calculé d'avance ni la longueur ni le terme de sa course. Enveloppée dans l'ombre de l'avenir, la puissance qui lui sera donnée plus tard ne se révèle à lui que par une sorte d'instinct confus et de pressentiment vague. N'accordons pas au génie la pénétration qu'il n'a point, ni à l'ambition de l'homme le pouvoir funeste de tout faire plier sous l'inflexible loi de sa volonté. Combien d'actes dans la vie des grands hommes ont passé pour des calculs pleins de profondeur, et ne furent en réalité que des accidents heureux ! Mais, dans ces destinées singulières, il survient quelquefois un moment où l'homme de parti semble tenir dans sa main le sort d'une nation et commander en maître aux événements ; moment solennel, périlleux, où, n'ayant plus à choisir qu'entre le crime et la chute, parce qu'il ne peut plus monter sans violer la majesté du pouvoir suprême, ni s'arrêter sans être

précipité, il se sent à la fois dévoré et par les angoisses de la conscience et par les tortures de l'ambition.

Le duc de Guise était arrivé à ce terme fatal. Entouré de gloire et de puissance, d'un mot, il pouvait faire soulever Paris, la Brie, la Picardie, la Normandie, le Soissonnais, la Bourgogne, l'Orléanais. Dans les autres provinces, il avait presque toute la noblesse, des magistrats dans tous les tribunaux, le clergé tout entier, et un peuple innombrable qu'en tirant son épée il pouvait faire lever comme un seul homme. A la cour même, il y avait pour le chef de la Ligue un penchant secret qui attirait vers lui tous les cœurs. Un courtisan disait « que les huguenots étoient de la Ligue quand ils regardoient le duc de Guise; » et les paroles suivantes de la maréchale de Retz montrent l'admiration qu'il avait inspirée aux femmes, ressort puissant dans une cour, où les affaires publiques se traitaient plus souvent dans le boudoir que dans le conseil : « Ils avoient si bonne mine, dit-elle, ces princes lorrains, qu'auprès d'eux les autres princes paraissoient peuple. » Que pouvaient contre cette formidable puissance quelques sujets demeurés fidèles, malheureusement convaincus de la faiblesse du monarque et peu capables de résolution, parce qu'ils en sentaient l'inutilité ?

Cependant il y avait quelque chose qui, à l'insu de tout le monde, militait pour la royauté; c'étaient les mœurs et les idées du temps. Rien n'était prêt encore pour une transformation; chef et armée allaient devant eux sans trop savoir où, et si le duc de Guise se fût emparé de la couronne qu'il convoitait, c'eût été le triomphe d'une ambition particulière, et non la conquête d'une idée nouvelle. Il agissait si peu dans ce sens, que sa famille avait fait répandre des pamphlets qui le faisaient descendre de Lothar, duc de Lorraine; il s'ensuivait que les Lorrains étaient les héritiers légitimes de la couronne, comme dernier rejeton de la race carlovingienne. Le peuple, de son côté, comme je l'ai déjà dit, n'étendait pas ses regards au delà des mignons et des réformés. Lorsque sept ou huit cents écoliers, trois ou quatre cents moines, et quinze mille hommes des faubourgs dépavaient les rues de Paris, portaient les pierres aux fenêtres, tendaient des chaînes, et poussaient les barricades jusqu'aux guichets du Louvre, le 4 de mai 1588, le véritable ennemi qu'on voulait abattre, ce n'était pas la royauté, c'était la Réforme, qui repré-

sentait les idées nouvelles et l'avenir. Rien n'était assez détruit pour rebâtir ; la réaction commençait ; mais la transformation était encore loin. Cependant la royauté se crut un jour tombée si bas , qu'elle trouva le crime sous sa main et le saisit comme une ressource.

Le roi avait signé en pleurant , le 11 juillet 1588 , le fameux édit de l'Union , qui accordait à la Ligue d'immenses avantages , entassait les honneurs sur le duc de Guise , et excluait de la couronne tout prince non catholique. Les états devaient s'assembler à Blois pour sanctionner cet édit ; Henri et le Balafre se promirent , chacun dans son cœur , d'y terminer leur querelle. Les états s'ouvrirent le 16 d'octobre. Le duc de Guise y comptait presque autant de partisans qu'ils contenaient de députés. Son plan était d'offrir au roi sa démission de lieutenant général du royaume , afin d'obtenir des états l'épée de connétable. Devenu maître alors de toutes les forces de la France , il aurait fait enfermer Henri dans un couvent. Reste à savoir au profit de qui le trône eût été déclaré vacant. Catherine voulait faire tomber la couronne à sa fille , mariée au duc de Lorraine , et le cardinal de Bourbon revendiquait de prétendus droits. Le seul compétiteur que méprisât le duc de Guise était Henri de Navarre , héritier légitime , mais protestant , déjà vainqueur à Coutras , et jouant en ce moment sa couronne contre ses amours.

Henri ouvrit les états avec une majesté que ses faiblesses habituelles ne l'empêchaient pas de montrer dans les actions d'éclat ; il y prononça une harangue qui ne fut pas goûtée par la Ligue. Le duc de Guise qui , auparavant , dit un auteur contemporain , « perçoit de ses yeux toute l'épaisseur de l'assemblée , pour fortifier ses serviteurs d'un seul élancement de sa vue , » en changea de couleur et perdit contenance. Le clergé , excité par son frère le cardinal , se rendit en corps pour s'en plaindre au roi. Henri fut obligé de faire des changements à son discours , avant de le rendre public. Pendant qu'il le corrigeait survint un orage qui obligea de recourir à des flambeaux , ce qui fit dire que Henri venait de faire son testament et celui de la France , et qu'on avait allumé des torches funèbres pour voir rendre au roi son dernier soupir.

Cependant Henri , poussé à bout , et sans cesse averti des machinations secrètes du duc de Guise par le duc d'Épernon , qui

lui mandait dans ses lettres tous les détails de la conjuration , et même par le duc de Mayenne et le duc d'Aumale , se réveilla pour la vengeance , et se conduisit avec une dissimulation qui ne semblait pas possible dans une âme éternée comme la sienne. Pendant que tout remuait autour de lui , Henri feignit un redoublement de dévotion , et fit construire au-dessus de sa chambre de petites cellules pour y loger des capucins , disant qu'il était résolu de renoncer au monde. Le duc de Guise se laissa tromper , comme tout le monde , à ces apparences. Madame de Montpensier , qui ne pardonna jamais au roi des faveurs offertes et dédaignées , portait suspendus à son côté des ciseaux d'or , pour faire , disait-elle , la couronne monacale à Henri , quand il serait confiné dans un cloître. Rien de tout cela n'échappait au roi.

Suivant le rapport de Miron , médecin de Henri III , et qui parle comme témoin auriculaire , le meurtre du duc de Guise fut concerté entre la reine-mère et le roi. Les paroles suivantes , que nous trouvons dans sa relation , induisent même à croire que la première idée de ce projet appartient à la reine-mère : « Sur ces entrefaites , dit-il , la reine-mère reconnoist manifestement avoir failli et s'estre abusée , en ce qu'elle avoit fait venir auprès de Sa Majesté un si rude joueur ; et s'en repent , et se met à penser comme elle pourra démesler cette fusée. Elle commença donc à ourdir cette toile à petit bruit , ayant affaire à un caut ennemi ; continue en cette façon jusqu'à ce qu'elle jugea estre temps d'en trancher le fil et de se préparer pour en venir aux mains (1). »

(1) Les détails qui vont suivre sont extraits des *Archives curieuses de l'Histoire de France*, publiées par MM. Cimber et Danjou. La première série vient d'être terminée ; elle embrasse cette période de notre histoire qui s'étend de Louis XI à Louis XIII. Nous ne reviendrons pas sur les éloges qu'en d'autres circonstances nous avons donnés à cette publication. Auteurs et éditeur les méritaient amplement , les uns pour leurs recherches savantes , leur goût judicieux , leur critique désintéressée , l'autre pour sa ponctualité. Toute œuvre sérieuse et probe , quand elle est de nature à fournir d'utiles leçons , à donner à l'esprit public une direction morale , à féconder le présent par les enseignements et le spectacle du passé , cette œuvre est assurément digne des sympathies , de l'appui , de la reconnaissance même de tous ceux qui aiment leur pays ; et , lorsque de pareilles œuvres réussissent , le succès qu'elles obtiennent fait autant l'éloge du public qui les accueille que

Quand le moment fut arrivé , « le roy , continue Miron , disposa sa partie en cette façon. Après avoir soupé se retire en sa chambre sur les sept heures, commande au sieur de Marle d'aller vers le cardinal de Guize le prier de se trouver dans sa chambre à six heures ; commande aussi à quelques seigneurs et gens de son conseil de se trouver à six heures du matin en son cabinet ; puis fait mesme commandement aux quarante-cinq gentils-hommes ordinaires , à ce qu'ils eussent à se trouver en sa chambre au matin à cinq heures.

» Sur les neuf heures , le roy mande le sieur de Larchant , capitaine des gardes-du-corps , qui lui commanda de se trouver à sept heures du matin , assisté de ses compagnons , pour se présenter au duc de Guize lorsqu'il monteroit au conseil , avec une requeste pour le prier de faire en sorte qu'il fust pourveu à leur payement ; et que le duc entré dedans la chambre du conseil, qui estoit l'antichambre du roy, il se saisit de la montée et de la porte ; qu'en même temps , il logeast vingt de ses compagnons à la montée du vieux cabinet , par où l'on descend à la galerie des Cerfs.

» Cela fait, chacun se retire, et le Roy , sur les dix à onze heures, entre en son cabinet, accompagné du sieur de Thermes seulement. Où ayant demeuré jusqu'à minuit : « Mon fils , lui dit-il , allez vous coucher , et dites à du Halde qu'il ne faille pas de m'esveiller à quatre heures, et vous trouvez ici à pareille heure. »

Pendant ce temps, le duc de Guise était en partie de débauche. Il rentra à trois heures après minuit , et on lui remit cinq billets venant de différentes personnes qui lui donnaient avis qu'il se tramait quelque chose contre lui. « Le duc, ajoute Miron , ayant dit à ses gens le sujet de ces advertissements, ils le supplient de

des auteurs qui les lui donnent. Sous ce rapport , les deux écrivains qui ont enrichi nos bibliothèques de leur collection précieuse n'ont rien à envier ; la bienveillance universelle les a saisis dès leurs premiers pas, environnés pendant toute leur course, au travers des événements les plus graves, des péripéties les plus dramatiques de notre histoire ; l'estime méritée dont jouissent les collections déjà publiées sur l'histoire de France n'a pas compromis la fortune de la leur , elle a sa place honorable et enviée dans les principales bibliothèques du royaume et de l'étranger.

ne les vouloir point mespriser ; il les mit sous le chevet , et se couchant leur dit : « Ce ne seroit jamais fait si je voulois m'arrêter à tous ces advis ; il n'oseroit. Dormons ; et vous , allez coucher. »

« Quatre heures sonnent , du Halde s'esveille , se lève et heurte à la chambre de la reyne : damoiselle Louise Dubois , dame de Piolant , sa première femme-de-chambre , vient au bruit , demande qui c'estoit : « C'est du Halde , dit-il ; dites au roy qu'il est quatre heures. — Il dort , et la reyne aussi , dit-elle. — Esveillez-le , dit du Halde , il me l'a commandé , ou je heurterai si fort que je les esveillerai tous deux. » Le roi , qui ne dormoit pas , ayant passé la nuit en telles inquiétudes d'esprit que vous pouvez imaginer , entendant parler , demande à la demoiselle de Piolant qui c'était : « Sire , dit-elle , c'est monsieur du Halde qui dit qu'il est quatre heures. — Piolant , dit le roy , çà , mes bottines , ma robe et mon bougeoir ; » se lève , et laissant la reyne dans une grande perplexité , va en son cabinet , où estoit déjà le sieur de Termes et du Halde , auquel le roy demande les clefs de ses petites cellules , qu'il avoit fait dresser pour des capucins. Les ayant , il monte , le sieur de Termes portant le bougeoir : le roy en ouvre l'une et y enferme dedans du Halde à la clef. Le roy descend , et de fois à autre alloit lui-même regarder en sa chambre si les quarante-cinq y estoient arrivés ; et à mesure qu'il y en trouvoit , les faisoit monter et les enfermoit en la même façon , tant qu'à diverses fois et en diverses cellules , il les eust ainsi logés.

» Cependant les seigneurs et autres du conseil commençoient d'arriver au cabinet , où il falloit passer de costé pour y entrer. Comme ils furent entrés , et ne sachant rien de sa procédure , il met en liberté ses prisonniers en la mesme façon qu'il les avoit enfermés , et le plus doucement qu'il se peut faire les fait descendre en sa chambre , leur commandant de ne point faire de bruit à cause de la reyne sa mère , qui estoit malade et logée au-dessous. »

Après toutes ces précautions , il rentra dans son cabinet où se trouvaient les membres du conseil ; il se plaignit amèrement du duc de Guise , et termina en disant : « Il s'est si fort oublié qu'à l'heure que je parle à vous , l'ambition démesurée dont il est possédé l'a tellement aveuglé qu'il est à la veille d'oser entreprendre sur ma couronne et sur ma vie , si bien qu'il m'a réduit en cette

extrémité qu'il faut que je meure ou qu'il meure , et que ce soit ce matin. » Et leur ayant demandé , ajoute Miron , s'ils ne vouloient pas l'assister pour avoir raison de cet ennemy , et fait entendre aussi l'ordre qu'il vouloit tenir pour l'exécution , chacun d'iceux approuva son dessein et sa procédure , et font tous offre de leur très-humble service et de leur propre vie. »

Le roi se rendit ensuite dans la chambre où étaient ses quarante-cinq gentilshommes ordinaires , et leur demanda , comme aux membres de son conseil , s'ils voulaient l'aider dans le projet qu'il avait conçu , et donner la mort au duc. « Lors tous ensemble , d'une voix , lui promirent de le faire mourir ; et l'un d'entre eux , nommé Siriac , frappant sa main contre la poitrine du roi , dit en son langage gascon : « *Cap de Diou ! sire ! iou lou boul rendis mort.* » Là dessus , Sa Majesté ayant commandé de cesser les offres de leur service et les révérences de peur d'esveiller la reine sa mère : « Voyons , dit-il , qui de vous a des poignards ? » Il s'en trouva huit qui restèrent dans la chambre pour tuer le duc ; douze furent placés dans le vieux cabinet pour le tuer à coups d'épée , quand il hausserait la porte de velours pour entrer.

« Cependant le roy , continue Miron , après avoir ainsi parachevé l'ordre qu'il vouloit estre suivi pour cette exécution , vivoit en grande inquiétude ; il alloit , il venoit , il ne pouvoit durer en place contre son naturel ; parfois il se présenteoit à la porte de son cabinet , et exhortoit les ordinaires , demeurés en la chambre , à se bien donner garde de se laisser endommager par le duc de Guize : « Il est grand et puissant : j'en serois marry , » disoit-il. On lui vient dire que le cardinal estoit au conseil ; mais l'absence du duc le travailloit surtout. »

Sur les sept heures , on l'envoya quérir , et le premier messenger fut bientôt suivi d'un second qui le pria de se hâter , disant que le roi était pressé parce qu'il voulait aller dîner à Cléry , où il feignait d'avoir envie de passer les fêtes de Noël. L'auteur de la pièce qui porte pour titre : *le Martyre des deux frères* , affirme que le duc de Guise murmura en sortant de son cabinet : « Je n'ay jamais accoustumé de sortir de mon cabinet sans premièrement avoir prié Dieu , et ne me souviens d'y avoir failly : dont je sens en mon âme un extrême regret d'estre ainsi pressé. »

Arrivé à l'entrée de la salle où se tenaient les archers des gardes de la compagnie de Larchant, il manifesta sa surprise de voir tant d'hommes armés, et leur dit : « Pourquoi, mes amys, estes-vous icy ? C'est une chose non accoustumée et extraordinaire. — Monseigneur, répondit Larchant en s'approchant de lui, comme il étoit convenu avec le roy, ces pauvres gens m'ont prié de supplier le conseil qu'ils demeurassent icy jusque à ce que Sa Majesté y soit venue, pour lui faire entendre que si elle n'y donne ordre, ils seront contraints de vendre leurs chevaux pour eux en retourner à pied, d'autant qu'ils ont sollicité les uns et les autres, qui leur font responce qu'il n'y a pas un sol pour eux, et cependant ils sont dans quatre ou cinq jours hors de leur quartier. — Monsieur de Larchant, répartit le duc de Guise, je leur serviray et à vous de tout mon pouvoir : il est bien raisonnable qu'on y donne ordre ; » et il s'assit au milieu des archers. Peu après qu'il fut assis, « J'ai froid, dit-il ; le cœur me fait mal : que l'on fasse du feu. » Et s'adressant à Morfontaine, trésorier de l'épargne : « Monsieur de Morfontaine, je vous prie de dire à M. de Saint-Pris, premier valet-de-chambre du roi, que je le prie de me donner des raisins de Damas ou de la conserve de roses. »

Cependant le roi ayant appris que le duc de Guise étoit dans la chambre du conseil, commanda à Revol de le faire venir. Mais Nambu, huissier de la chambre, lui ayant harré le passage, alléguant les ordres qu'il avait reçus du roi lui-même de ne laisser entrer ni sortir personne sans son commandement exprès, il revint au cabinet avec un visage tout effrayé. « Mon Dieu, dit le roi, qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Que vous êtes pâle ! Vous me gâterez tout ! Frottez vos joues, frottez vos joues, Revol. »

Il revint bientôt et trouva le duc de Guise mangeant des prunes de Brignoles. « Monsieur, le roi vous demande, dit-il ; il est dans son vieux cabinet ; » et il se retira précipitamment.

Le duc de Guise met des prunes dans son drageoir, jette le reste sur le tapis, se lève, et heurte à la porte. L'huissier ouvre, sort et tire la porte après lui. Le duc entre, salue ceux qui étoient dans la chambre. Ceux-ci se lèvent, le saluent en même temps, et le suivent comme par respect. Le duc, arrivé à deux pas de la porte du vieux cabinet, se retourne pour regarder ceux qui le suivent ; mais il est au même instant entouré : les uns lui saisis-

sent les bras, les autres lui arrachent son épée et son poignard ; un se jette sur ses épaules et lui serre la gorge. Le duc, doué d'une vigueur peu commune, quoique percé déjà d'un coup de poignard, n'eut simplement, dit un auteur contemporain, qu'à secouer les bras pour en renverser quatre par terre ; mais, après avoir lutté quelques instants, il se couvrit le visage de son manteau, et tomba en murmurant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » Son sang rejaillit jusque sur le lit du roi, qui était en son cabinet, regardant ce qui se passait, la porte entr'ouverte.

Le cardinal de Guise, qui était au conseil, entendit la voix de son frère. « Mon Dieu, dit-il, on tue mon pauvre frère ! » Et comme il voulait se lever et courir, il fut arrêté par le maréchal d'Aumont, qui, mettant la main sur son épée : « Ne bougez, dit-il, mort-dieu ! monsieur, le roi a affaire de vous. » L'archevêque de Lyon, aussi fort effrayé, joignit les mains en disant : « Nos vies sont entre les mains de Dieu et du roy. »

Le roi voyant que c'était fait, sortit tout pâle de son cabinet, en s'écriant : « Nous ne sommes plus deux : je suis roi maintenant ! » Il le regarda un moment, le poussa du pied, comme le duc de Guise avait fait à Coligny le jour de la Saint-Barthélemy, et s'adressant à Loignac : « Te semble-t-il qu'il soit mort, Loignac ? » Alors Loignac le prenant par la tête, répondit à Henri de Valois : « Je croy qu'ouy ; car il a la couleur de mort, Sire. » On fouilla le duc, et l'on trouva sur lui un billet écrit de sa main qui portait : « Pour entretenir la guerre en France, il faut sept cent mille livres tous les mois. »

Son cadavre, couvert d'un méchant tapis gris sur lequel on mit une croix de paille, resta sur le pavé pendant une partie de la journée. Par l'ordre du roi, le cardinal de Guise fut amené dans la salle où le corps de son frère trempait dans une mare de sang. « Connaissez-vous ce personnage ? dit Henri d'un air sombre. — Oui, répondit le prélat, car c'était mon bon frère et seigneur, et souhaiterois déjà être en l'autre monde avec lui. » On ne le fit pas longtemps attendre. Le cardinal et l'archevêque de Lyon furent d'abord enfermés dans les cellules des capucins, et de là transférés à la tour du Moulin. « Le tyran le fit conduire, dit un écrivain du temps, en une petite chambre aprestée tout exprez, en laquelle n'y avoit ni table, lic, chaize ny banc, comme s'il fust esté un Turc ou payen, et demeura ainsi le jour.

Et sur le soir, le pauvre prince luy fist demander quelque peu de pain et d'eau, estant pressé de faim, n'ayant mangé depuis le jour précédent; le tyran, au lieu de pain et d'eau, lui fit porter du poisson tout crud. » Le cardinal, qui voyait bien que c'en était fait de lui, se disposa à la mort, et se confessa à son compagnon de captivité. Ils passèrent tous les deux la nuit en prières.

Le lendemain au matin, qui était la vigile de Noël, Henri, averti par l'évêque du Mans que les députés des états se disposaient à réclamer le cardinal, arrêta qu'il devait mourir. Sur les neuf à dix heures, il sortit de son cabinet, et commanda à ceux qui avaient la veille assassiné le duc de le défaire du cardinal. Ces gens-là avaient encore une conscience, ils refusèrent. Henri fut obligé de marchander l'affaire à des soldats des gardes écossaises. Ils étaient quatre au salaire de cent écus chacun.

« Le cardinal, ayant ouï le bruit qu'ils faisaient en montant, se leva et embrassa l'archevêque de Lyon, en disant : « Monsieur, voicy l'heure qu'il faut que je meure; priez Dieu pour moy, et il me fera la grâce de le prier pour vous. Je vous puis asseurer que je ne suis point marry de mourir. » Puis s'agenouillant : « Mon père, dit-il, je vous prie encore me donner vostre bénédiction. » Ce qu'ayant fait, les bourreaux entrèrent et trouvèrent ce prélat encore à genoux. Et lors ces meurtriers et maudits, en se moquant de lui, lui dirent : « Cardinal, il faut mourir. » Et le prenant, luy mirent un cordeau au col et le tirèrent dehors, et le menèrent au lieu du malheureux massacre. Ces affamez de butin, estimant le dommage plus grand de gaster la robbe que de meurtrir le corps, ne voulurent rompre sa robbe, ains la conservèrent entière. Ce prince, agenouillé contre une muraille, auquel à grand'peine permirent-ils dire une seule oraison, et icelle finie se couvre de ses mains, recommandant son âme à Dieu : ces pendars, bourreaux, à l'instant tirant le cordeau, lui lancent plusieurs coups de poignards et d'allebardes au travers de son sacré corps, le massacrèrent ainsi et le firent mourir. »
(*Le Martyre des deux frères.*)

Le samedi, sur le soir, les deux corps étant étendus sur le pavé, le roi commanda que l'on posât celui du cardinal sur une couchette dans la chambre voisine. Le duc de Guise resta sur le pavé jusqu'après la fête de la Nativité, dans l'attitude qu'il avait en mourant, une main à la bouche, l'autre en arrière sur son

poignard. Le mercredi, les deux corps furent portés dans la grande salle et brûlés, et les cendres furent jetées au vent. D'autres écrivains rapportent le fait d'une manière différente : « Pendant que l'on disoit les matines de Noël, Henry fait trancher les testes de ces princes ; quant aux corps, il les fait hacher en pièces, et puis, les ayant jetés par les fenestres dedans le jardin, ils furent portés en une galerie dedans laquelle il y a une cheminée, où ils furent bruslés. » (*Particularités notables.*)

Un roi de France assistoit en personne à cette boucherie ; il voyoit dépecer les corps de deux de ses sujets, et sentoit l'odeur de la chair de ses victimes. « Le lendemain, ce Judas osa témérairement approcher de la table de Jésus-Christ, ses mains encore toutes sanglantes. » (*Le Martyre des deux frères.*)

Le jour et le lendemain de la mort des Guise, le roi fit arrêter le cardinal de Bourbon, la duchesse de Nemours et son fils, et le duc d'Elbeuf ; les autres seigneurs de la Ligue qui se trouvaient à Blois échappèrent en prenant la fuite. Lorsque la nouvelle de la mort des deux frères parvint dans la capitale, le 25 au soir, elle y produisit une consternation générale. On s'abordait d'un air lugubre, on s'embrassait avec un silence farouche ; les églises, tendues de noir, étaient remplies de femmes qui se lamentaient. Le fougueux Lincestre, dans sa chaire de Saint-Barthélemy, adjure ses auditeurs, après une prédication véhémement, d'employer, pour venger la mort des Guise, « jusqu'au dernier denier de leur bourse et jusqu'à la dernière goutte de leur sang. » Le premier président de Harlai était assis devant la chaire. Lincestre l'aperçoit, et l'apostrophant : « Levez la main comme les autres, monsieur le premier président ! levez-la bien haut afin que tout le monde la voie, et jurez de venger la mort des martyrs ! » Le peuple arracha partout les armoiries du roi, les brisa, les foula aux pieds, les jeta dans le ruisseau. Pendant que tout ceci se passait à Paris, Henri faisait de magnifiques funérailles à sa mère Catherine.

Ainsi périt le duc de Guise, qui ne fit rien, ayant le pouvoir de tout faire. Profondément dissimulé, comme les esprits de peu d'étendue, il savait bien entourer ses desseins de mystère ; mais le cœur lui faillit dans toutes les occasions décisives. Toute sa vie se passa à désirer la couronne, et il n'eut jamais la force de la prendre. Libertin comme la plupart des hommes de son

temps , orgueilleux , aimé du peuple , dont il se défiait , il avait derrière lui une religion et toute une nation pour l'appuyer , et il manqua à l'une comme à l'autre. Dans une cour toute italienne , il eut , ainsi que sa famille , la témérité d'afficher la présomption et la légèreté françaises. J'ai déjà rapporté les propos du cardinal de Guise , plus méchant que son frère , mais qui avait mis toute son ambition au service de son aîné. Averti des projets du roi , « Il est trop poltron , répondit le Balafre , il n'oseroit. » Henri osa ; mais la Providence prit sa revanche devant Paris. Maintenant qu'est-ce que tous ces faits de l'histoire morte devant les faits de l'histoire contemporaine ? Qu'est-ce que la journée des Barricades , la Saint-Barthélemy même , devant les grands massacres de septembre 1792 et de tout le règne de la Terreur ? Qu'est-ce que Henri de Valois , mourant par le poignard d'un moine sortant des bras de madame de Montpensier , à côté de Louis XVI entre les mains du bourreau de la place de la Révolution ? Ainsi vont les siècles , s'effaçant les uns les autres. Il ne reste que Dieu pour rendre compte de ces vanités , et conduire l'humanité à travers ces ruines et ces crimes vers sa fin providentielle. J. L.

(Revue du XIX^e Siècle.)

LES DEUX FRÈRES MOINES.

CONTE RELIGIEUX D'OEHLENSCHLAEGER, POÈTE SUÉDOIS.

Deux frères vivaient à Florence, dans le couvent de Maria-Novella ; ils avaient nom *Martin* et *Jean* ; ils étaient , dès leur bas âge , restés orphelins. Martin , l'aîné des deux , était d'une santé faible , d'un caractère calme et paisible ; il s'était senti peu fait pour braver les fatigues et supporter les peines de la vie du monde ; aussi avait-il le premier cherché un asile pour abriter sa faiblesse , et ses yeux s'étaient tournés vers un riche monastère , agréablement situé dans un site pittoresque. Jean , depuis longtemps habitué à reconnaître la supériorité de la raison de son frère , à suivre religieusement ses avis , n'avait pas balancé à se consacrer avec Martin au culte des autels. La nature n'avait pas été avec Jean parcimonieuse de ses dons : il était beau , son imagination était riche et ardente , son cœur capable de ressentir et de savourer toutes les impressions douces.

Les premiers mois du noviciat s'écoulèrent paisiblement ; Jean ne comprenait pas qu'il y eût au monde quelque chose de plus beau que l'existence du cloître. Tout , d'ailleurs , était nouveau pour lui : ce n'était plus la chaumière étroite et pauvre où il avait jusqu'alors vécu , c'était la riche et spacieuse demeure d'une abbaye , c'était un temple vaste et somptueux où resplendissaient toutes les pompes du culte catholique , et que décoraient ces magnifiques toiles sur lesquelles le pinceau de l'école italienne avait fixé tant de chefs-d'œuvre ; puis c'était aussi le charme , inexprimable pour une âme jeune et ardente , d'entendre résonner les voûtes de la nef d'une musique suave et de chants religieux. Ce

n'était plus la nourriture frugale et monotone à laquelle il s'était habitué dès son enfance , c'était la table somptueusement servie de mets variés et succulents qu'on retrouvait dans ces temps de béatitude dans tous les monastères richement dotés. Là ne s'arrêtaient pas les plaisirs de Jean : pendant les heures que l'intervalle entre les exercices de piété laissait à la disposition des moines , ils s'amusaient à composer des parfums , des essences exquises , et Jean aimait beaucoup à les seconder. Il se rendait utile , il disposait les alambics et les cornues , entretenait le feu au degré voulu , et se trouvait tout joyeux en voyant les vapeurs monter en nuages légers et transparents , et se précipiter ensuite en gouttelettes liquides dans le vase destiné à les recueillir. Son zèle avait été apprécié , et les frères lui avaient confié la charge importante de surveillant du laboratoire.

Tout cela ne pouvait avoir qu'un temps ; de semblables plaisirs devaient bientôt devenir insuffisants aux besoins d'une âme avide d'émotions. La vie claustrale , d'abord si pleine de charmes , grâce à l'attrait de la nouveauté , lui parut monotone , ennuyeuse ; puis il se prit à croire qu'il était comme les infortunés qu'on ensevelit tout vivants dans un tombeau.

Pour échapper à l'ennui qui semblait s'attacher à ses pas , il consentit à la demande d'un vieux moine aveugle qui le pria de lui lire la Bible. Jusqu'alors Jean n'avait eu que de bien vagues notions de cette magnifique et divine épopée , qu'on appelle l'Ancien-Testament ; cette lecture arracha le voile qui couvrait encore ses yeux , lui découvrit un monde tout nouveau. Mais Jean n'avait encore ni l'âme , ni le cœur disposés à une semblable initiation. Ce n'est qu'avec un faible intérêt qu'il avait lu toutes les légendes des saints. Il ne pouvait comprendre les sentiments mystiques qui abondent dans ces narrations ; trop souvent il croyait y trouver des vues fausses qui mettaient en contradiction la nature et les idées religieuses. Dans l'Ancien-Testament , au contraire , empreint d'un bout à l'autre de cette simplicité sublime de la vie patriarcale , tout était pour lui vivant et vrai. Son imagination ardente peuplait les murs silencieux , les sombres cloîtres du couvent des tableaux animés que venait de lui retracer l'écrivain sacré ; jusqu'au petit jardin assombri par les murs élevés qui le ceignaient et qui s'étendait sous la fenêtre de sa cellule , se changeait parfois en un Éden parfumé.

Puis le péril devenait plus grand encore ; Jean croyait voir Ève , encore pure , toujours belle , errer dans les riants bosquets du paradis terrestre ; il voyait aussi Rebecca soutenant de ses bras blancs et arrondis la cruche pleine d'eau qu'elle portait sur sa tête qu'ombrageait , sans la voiler , sa belle et noire chevelure ; oh ! alors il se sentait bien altéré , un feu ardent s'allumait dans sa poitrine . Une autre fois il s'associait aux tourments de Jacob , en comparant la beauté de Rachel à la laideur de Léa ; son œil suivait l'œil du roi David épiait chaque geste , chaque mouvement de Bethsabée la blonde ; sa pensée s'égarait avec celle des vieillards impudiques surprenant au bain la brune et chaste Suzanne . Plus que jamais alors , Jean sentait qu'il n'était point né pour goûter les joies de la vie claustrale , et que les saints patriarches des premiers âges n'auraient guère fait de meilleurs moines que lui .

Une jeune et jolie fille qui venait souvent au laboratoire du monastère pour y chercher diverses eaux et essences , acheva l'œuvre commencée par la lecture de la Vulgate . Les yeux de Jean la guettaient à son arrivée , la suivaient dans tous ses mouvements , et ne la quittaient au départ que quand l'angle d'une rue voisine la lui dérobaient entièrement . Longtemps il laissa repartir la belle inconnue sans oser lui adresser la parole ; mais , enfin , enhardis mutuellement par l'échange de regards qui s'étaient compris , ils s'adressèrent quelques mots , dont le sens eût été bien banal pour tout autre , mais qui , pour eux , avaient une grande portée . Avec quelle ardeur Jean n'attendait-il pas l'heure de son arrivée ! Combien étaient vives et précipitées les palpitations de son cœur quand elle apparaissait enfin ! Ces rares et trop courts moments d'entretien n'apportaient que trop d'aliments au feu qui devait bientôt les embraser et les rendre coupables .

Un jour Jean était en proie à la plus vive inquiétude ; c'est que deux semaines entières s'étaient écoulées , et la jeune fille n'avait pas paru à la pharmacie . Assis dans le coin le plus sombre du laboratoire , il avait appuyé sa tête sur ses deux mains , et s'abandonnait aux pensées les plus amères , lorsqu'une vieille femme se présenta vers le soir en demandant quelques gouttes d'une essence rafraîchissante . Jean les lui donna . La matrone le regarda longtemps sans lui adresser la parole , puis enfin elle tira de sa poche une petite boîte d'ivoire , que Jean ne pouvait méconnaître ,

car il l'avait vue souvent dans les mains d'Angélique, qui y déposait son argent. L'aspect de cet objet, qui lui rappelait tant de souvenirs, l'émut profondément; une pâleur subite couvrit tous ses traits. La vieille femme fixa de nouveau sur lui ses yeux gris et perçants, et lui dit : — Vous êtes le frère Jean? mes pressentiments ne me trompaient pas. — Je le suis. — Vous connaissez donc la personne à qui cette boîte appartient? — Je la connais. Pourquoi ne vient-elle plus ici, où d'habitude elle se présentait plusieurs fois dans la semaine? — Pourquoi elle ne vient plus? pauvre fille, si jeune et si belle! c'est qu'en ce moment une fièvre ardente la dévore, et qu'elle succombe sous les étreintes de la maladie; peut-être à l'heure même où je vous parle a-t-elle déjà cessé de vivre..... Si Dieu l'appelle à lui, elle sera heureuse comme tous ceux qui montent au ciel... Tenez, recevez cette boîte; c'est elle qui m'a priée de vous la remettre en souvenir des temps plus heureux où vous vous êtes connus. En finissant ces derniers mots, la vieille remit à Jean la petite boîte d'ivoire, posa son doigt sur ses lèvres et partit.

Jean mit la boîte sur son cœur et se hâta de rentrer dans sa cellule, dont il avait hâte de retrouver la solitude et le silence.

Sa mélancolie était loin d'étonner les vieux moines. Ce n'était pas pour eux un spectacle nouveau de voir les jeunes frères passer le temps de leur noviciat dans les larmes ou dans une sombre tristesse. Eux-mêmes n'avaient-ils pas aussi eu leurs souffrances et leurs passions, leurs désirs et leur lutte au pied de la croix? Le prieur avait habitude de dire : « La première bataille fait trembler le soldat, la première année du noviciat fait pleurer le moine; mais l'odeur de la poudre pour l'un, celle de l'encens pour l'autre, les aguerrissent bientôt, et ils prennent leur parti en braves. » Le prieur avait tout le phlegme de son état, celui d'un homme qui a combattu et triomphé. Il trouva dans sa cellule Jean abîmé dans son désespoir et le visage baigné de larmes : — Laisse s'épancher, mon fils, lui dit-il, cette sève vénéneuse d'une racine empoisonnée; laisse à tes passions l'agitation qui leur est nécessaire; plus la lutte sera violente, plus tôt elles se soumettront. — Je sais tout, ajouta-t-il, je sais que tu es dans la voie du péché. Rappelle-toi le précepte de l'Église; et si ta main est pour toi un instrument de scandale, coupe-la et

livre-la aux flammes ; il est mieux , disent les saints , de retrancher un membre gâté que de laisser périr le corps entier. Le sermon ne se serait pas terminé là , si on n'était venu annoncer au prieur qu'on présentait un mort à l'église et que la procession allait arriver.

La procession , en effet , ne tarda pas à se montrer ; elle était précédée d'un enfant de chœur portant la sainte croix , sur le passage de laquelle s'agenouillait chacun avec dévotion et humilité. Un char funèbre portait le cercueil où gisait le cadavre que rien ne cachait à la vue des spectateurs ; derrière ce char marchaient les parents et les membres de la confrérie de la Charité , vêtus d'une longue robe blanche surmontée d'un capuchon rabattu , au haut duquel étaient pratiquées deux ouvertures pour les yeux. Le chœur des religieux , ayant en tête son prieur , s'avança jusqu'à la porte de l'église pour y recevoir le mort ; Jean s'était mêlé parmi eux. La messe commença , et le novice maria sa voix à celle de ses frères qui priaient pour le repos éternel du défunt. Jusque-là cependant il avait paru prendre peu d'intérêt à tout ce qui se passait ; il semblait absorbé par les plus tristes pensées. Il en fut tiré par la voix de son frère Martin qui lui disait : — C'était , en vérité , une jeune et belle fille ; elle est là froide et inanimée avec sa couronne virginale , et cependant son teint est si frais et si vermeil qu'on dirait qu'elle va se réveiller. Jean , à ces mots , si en rapport avec ce qui se passait dans son âme , jeta un rapide coup d'œil sur le cercueil déposé au pied de l'autel , il reconnut Angélique , et tomba comme frappé de la foudre dans un évanouissement profond.

Quand il revint à lui , il se retrouva dans sa cellule. La nuit était profonde ; la tranquillité , celle d'un couvent à l'heure où l'on ne prie plus. Il ouvrit sa fenêtre , car sa poitrine ardente et oppressée avait besoin d'un air plus vif et plus frais. — Tout ceci n'est qu'un épouvantable rêve , s'écria-t-il en regardant autour de lui comme pour rassembler ses souvenirs. — Au reste , je puis m'en assurer !

Il sortit avec précaution de sa cellule , traversa les cloîtres déserts , et entra dans l'église. — Oui , oui , Angélique vit , se disait-il ; un songe affreux a seul tourmenté ma pensée !

Une lampe s'apercevait au milieu de la vaste nef ; elle semblait comme un point lumineux dans l'espace , et sa pâle lueur ne

pouvait percer les masses d'ombre qui remplissaient l'église. Quelques rayons se projetaient sur le cercueil, où il aperçut encore Angélique, et sa pâle figure, et ses cheveux noirs, et sa couronne de vierge. Ce n'était donc pas un rêve ! car Angélique était là inanimée, couchée dans son blanc linceul, et semblable à ces statues de marbre blanc qu'on voit sur les sarcophages.

Il s'agenouilla, le pauvre moine, car il était dans le temple de Dieu, et il voyait les restes inanimés du seul objet qu'il eût aimé sur la terre. Il s'agenouilla, et pria, car la mort purifie tout, et Dieu reçoit la prière de ceux qui aiment. Mais la prière était parfois impuissante à comprimer les éclats de son désespoir : — Angélique ! cria-t-il en gémissant, tu as aimé un malheureux ! Sa voix expira sur ses lèvres ; ses yeux épouvantés s'arrêtèrent fixes et immobiles sur le cercueil, car un prodige paraissait s'accomplir. Un sourire effleura la bouche de la morte ; son sein se gonfla, ses mains s'élevèrent vers la voûte du temple ; ses yeux enfin s'ouvrirent et rencontrèrent, comme sans le chercher, le regard de Jean. — Grâce ! s'écria-t-elle, sainte Mère de Dieu ; grâce, saint Ignace, mon bon patron ! Que l'amour soit mon excuse. Permettez-moi de le voir, de recevoir de lui un seul baiser, alors je mourrai heureuse ! O sainte Madeleine ! intercédez pour moi auprès de mon Sauveur ! Qu'il me soit permis de sentir sur ma poitrine l'étreinte de la poitrine de celui que j'aime ! Angélique se souleva alors, étendit les bras, et Jean, fasciné par le bonheur inattendu qui venait ainsi le surprendre au milieu de son désespoir, se sentit tressaillir d'ivresse en sentant s'appuyer sur ses lèvres les lèvres ardentes de celle qu'il aimait.

Peu de mots suffirent pour éclaircir le mystère : Angélique aimait, et aimait en Romaine, avec cette ardeur passionnée, irréflechie, qui brise l'existence quand elle n'est pas satisfaite, qu'aucun danger n'épouvante quand elle veut marcher à son but. Un tel amour se cache difficilement, son père n'avait pas tardé à en être instruit. Un soir entendant sa fille, retirée dans sa chambre, prier à haute voix, il avait, dans sa joie de la voir dans une si sainte occupation, prêté l'oreille à ses prières, et ces mots, distinctement prononcés, étaient venus troubler quelque peu son édification : « Sainte Vierge Marie, accorde-moi frère Jean, qui est si beau, ou bien j'en mourrai, je le sens ! » Plein de colère à cette révélation inattendue, il n'avait pas su en

modérer l'élan ; il était brusquement entré dans la chambre d'Angélique, et, après lui avoir fait les reproches les plus sévères sur un amour aussi coupable, il l'avait menacée de l'envoyer à Rome. Angélique, déjà si souffrante, n'avait pu supporter l'idée de ce voyage ; une fièvre brûlante et résistant à tous les remèdes s'était emparée d'elle ; elle se sentait mourir, la pauvre fille ! et dans cette persuasion elle avait, ainsi que nous l'avons vu, envoyé la veille un souvenir d'amour au frère Jean. Mais une nuit, lorsque la fièvre était dans un de ses plus violents accès, elle vit au chevet de son lit un ange à la blonde chevelure, aux ailes verdoyantes, qui lui dit de sa douce voix : « Angélique, Dieu » aime beaucoup, et ne s'irrite jamais contre ceux qui aiment. » Ne crains pas la mort, mais fais semblant d'être morte. Alors » on te portera au couvent, Jean viendra la nuit pour te faire » un dernier adieu, et tous deux vous fuirez en Égypte, comme » ont fui jadis Joseph et Marie. »

Et Angélique avait pieusement suivi les conseils de l'ange, dont elle s'était gardée de contester la mission céleste, quelque suspecte qu'elle eût pu paraître à d'autres. La promptitude avec laquelle les Italiens se hâtent de porter leurs morts à l'église, la confusion qui suit toujours un semblable événement, avaient secouru sa ruse, et personne ne s'était aperçu de la légère respiration qui soulevait encore le sein de la belle morte.

Il faut se rappeler tout ce qu'un premier amour a d'enivrant, tout ce que la mort d'un objet aimé a de cruellement amer, pour comprendre tout le bonheur de Jean en entendant ce récit sortir des lèvres de celle qu'il croyait avoir perdue pour toujours. Les deux amants ne tardèrent pas à s'isoler dans leur amour et à oublier tout ce qui les entourait, même le péril de leur situation.

Cependant Battista et Pietro, les deux fossoyeurs qui devaient clore le cercueil et le déposer dans la fosse, arrivèrent. — Quelle heure est-il ? demanda Battista. — Minuit, lui répondit son camarade. Tout dort maintenant, nous seuls exceptés et les esprits de l'autre monde. — Ma foi, reprit Battista, conviens-en, c'est une destinée singulière que celle de n'avoir d'autre soin que d'enterrer les morts. — Et surtout quand les morts sont des jeunes et jolies filles, ajouta Pietro. Après tout, qui voudrait faire cette besogne à notre place ? — Ah ! mon Dieu ! prenez pitié de deux pauvres pécheurs ! ou bien je me trompe, ou je vois la morte as-

sisé sur son cercueil et se cramponnant à son bénitier ! — Tais-toi donc , je suis habitué à voir toutes ces choses-là ; je suis pourtant fâché d'avoir oublié mon rosaire , je pourrais au moins réciter quelques patenôtres. — Tu devrais faire quelques signes de croix. — Tout cela ne sert à rien , vois-tu , à l'heure de minuit ; chacun à son tour , le diable tient à avoir le sien. — As-tu peur ? — Peur ! moi qui depuis vingt ans vis de fosses et d'enterrements ? En disant cela , Battista tira de sa poche une petite fiole et la porta à ses lèvres. — Donne-moi aussi une goutte de cette eau salulaire , dit Pietro , ma conscience y trouvera des forces. — As-tu été à la messe cette semaine ? — Quatre fois. — Alors nous n'avons rien à craindre. A peine avait-il achevé ces paroles rassurantes qu'il poussa un cri d'effroi. — Jésus ! Maria ! comme il l'embrasse ! Les deux fossoyeurs ne voulurent pas en voir davantage , et ils se mirent à fuir comme si l'enfer tout entier eût été à leur poursuite. — Je ne crains pas le diable avec sa queue , et ses griffes et ses cornes , dit Battista , quand ils eurent pris un peu d'espace ; mais quand il revêt un capuchon de moine , et quand il caresse et embrasse les morts , c'est autre chose,

Le prieur se réveilla au bruit de cette fuite précipitée et des clameurs que poussaient les deux poltrons. Les fossoyeurs lui racontèrent ce qu'ils avaient vu. Il courut à l'église. L'aspect du même spectacle qui avait épouvanté les croque-morts lui inspira , il faut le reconnaître , d'abord quelque crainte ; cependant il avait trop l'expérience du monde , il connaissait trop ce que peuvent et ce qu'osent les passions , pour ne pas deviner la vérité. Il congédia les fossoyeurs en leur laissant la croyance qu'ils avaient eu une vision surnaturelle , et en leur recommandant le silence. Les deux amants n'avaient rien vu , rien entendu , car leurs yeux étaient trop agréablement occupés , leur oreille n'entendait rien au delà des doux propos d'amour qu'ils se disaient cependant bien bas. Déjà pourtant les premières lueurs du jour perçaient les sombres vitraux et luttaient contre l'obscurité de la nef , l'heure de matines approchait ; il fallut se séparer en se promettant de se revoir bientôt , puis de fuir ensemble bien loin des hommes et des moines , pour s'aimer en paix et ne plus se quitter. Jean donna aussitôt l'alarme ; il raconta que , poursuivi par une cruelle insomnie , il était descendu dans l'église pour trouver aux pieds des autels le calme qui fuyait sa cellule , qu'en s'approchant du tom-

beau d'Angélique pour jeter sur sa froide dépouille quelques gouttes d'eau bénite , il s'était aperçu que la jeune fille vivait encore. Le prieur se garda bien de montrer le moindre soupçon , et pendant qu'on portait la jeune ressuscitée chez un médecin du voisinage, Jean, rentré dans sa cellule, naguère si triste et si déserte, la trouva embellie de tout le charme des souvenirs qu'il emportait ; il se livra au sommeil dont il avait si grand besoin.

Mais ce sommeil ne fut pas longtemps paisible. Il eut un rêve affreux ; c'était comme un effroyable cauchemar. Il lui semblait que des hommes aux bras vigoureux retenaient ses membres et le plongeaient dans un cachot obscur et solitaire. Puis il se réveilla , mais le songe qui avait troublé son repos était une triste réalité. Jean se trouva dans un souterrain noir et humide , qu'éclairait à peine la faible lueur qui pénétrait par une meurtrière étroite et trop haut placée pour qu'il pût y atteindre ; de la paille jetée sur le sol , tel était son lit ; chacun de ses mouvements était gêné par le poids des chaînes dont il était chargé. Il ne pouvait s'y méprendre , ce lieu funeste lui était connu ; il était enseveli dans le tombeau souterrain où , suivant les lois monacales , les frères coupables venaient expier leurs péchés. Il ne put douter que sa passion criminelle ne fût découverte , surtout quand il aperçut la figure froide et sévère du prieur.

— Ce qui vient de se passer , lui dit ce dernier , est un secret entre Dieu , toi et moi. Comme c'est ta première faute , je veux bien être indulgent et ne t'infliger qu'une légère punition. Tu resteras ici huit semaines ; la solitude te ramènera, je l'espère, à des pensées plus graves et plus pures. Quand l'heure de ta délivrance aura sonné , tu reverras la lumière des cieux ; mais Angélique , jamais.

En ce moment le frère gardien apporta un sablier et une tête de mort.

— Voilà , dit le prieur en touchant du doigt la face décharnée posée dans le cachot , la figure que tu dois aimer ; n'oublie pas que quand ce verre aura été plusieurs fois retourné , quand son dernier grain de sable tombera , ta dernière minute sera arrivée , et ta tête ne tardera pas à être comme celle que tu as sous les yeux. Oublie tout , hors Dieu , hors ton salut ; repens-toi et prie , car la prière console , et le repentir amène l'espérance.

Après cette sentence le prieur se retira.

Huit semaines de cachot, et encore plus l'anxiété qu'il éprouvait sur le sort d'Angélique, rendirent Jean méconnaissable ; toutes ses forces avaient disparu dans cette lutte douloureuse ; toute son énergie était tombée, car la passion l'avait usée. Il ne trouvait plus de force que pour rester livré à la mélancolie la plus profonde. Bientôt son frère lui apporta une nouvelle fatale, celle de la mort d'Angélique. Tout ce que ses yeux avaient encore de larmes, il les versa sur elle ; tout ce que son âme pouvait avoir de souvenir fut consacré à la mémoire d'Angélique.

Aussitôt qu'il fut rendu à la liberté, il reprit la lecture du seul livre qu'il avait aimé, de la Bible ; cependant le Vieux-Testament n'avait plus le même charme pour lui ; c'est à lire le nouveau qu'il s'attacha de préférence. Toutes ces femmes si belles et si pieuses, et Marie, la plus belle, la plus pieuse, la plus sainte de toutes, il se les représentait sous les traits d'Angélique. Bientôt cette lecture produisit sur lui son effet ordinaire ; en présence de Dieu et de sa parole sublime, sa passion s'épura et le calme revint dans son âme ; sous les voûtes silencieuses du cloître il retrouva quelques instants heureux ; cette vie solitaire ne lui fut plus horrible. Qu'avait le monde extérieur qui pût lui inspirer quelque envie ? Angélique n'était plus, son souvenir ne peuplait-il pas la solitude du couvent ?

Deux années s'étaient écoulées. A cette époque, un grand événement vint répandre la joie la plus vive dans le monastère de Maria-Novella de Florence : on venait de recevoir un tableau représentant la sainte mère de Dieu.

Ce tableau, c'était l'œuvre de Raphaël ! C'était un don de Léon X, qui voulait montrer à la ville qui l'avait vu naître que, sur le trône pontifical, il n'avait pas oublié qu'il était Florentin, qu'il était un Médicis. Dans un couvent il faut peu pour alimenter la conversation ; que ne pouvait donc produire un tableau de Raphaël, un don du Saint-Père ? Pendant longtemps, au réfectoire, on ne s'entretint que de la madone si belle, telle enfin que Raphaël savait si bien les faire. Jean seul ne prenait aucune part à la joie générale, à la conversation des frères. Dans sa pensée il s'était habitué à prêter à Marie la tête d'Angélique ; aussi souffrait-il douloureusement de ce qu'un autre eût pu la concevoir autrement. Il avait fait le vœu de ne jamais regarder la madone.

On ne se fit pas faute de solennités pour installer le chef-d'œu-

vre de Raphaël. Ceux de nos lecteurs qui pourraient désirer savoir ce qu'est devenu ce divin tableau, le trouveront dans la galerie de Dresde, où il est précieusement gardé.

Jean, un matin, selon son habitude, descendit à l'église. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, il marchait la tête baissée, et s'approchait de l'autel à pas lents. Malgré son vœu, il se sentait agité d'une curiosité dont il n'était pas maître.—Non, Angélique, disait-il, chacun de tes traits est trop profondément empreint dans mon âme pour que je puisse jamais les oublier en contemplant d'autres. Rien ne m'empêche de considérer la madone de Raphaël; sa beauté est loin d'égaliser la tienne; la main de ce faible mortel n'a rien pu créer de plus beau que toi, œuvre si belle du Créateur!—En disant ces mots, il lève les yeux et voit.... Angélique elle-même! Angélique reproduite sur la toile, dans l'éclat de sa fraîche jeunesse, par le sublime pinceau de Raphaël!

Il était évident que le peintre avait pris Angélique pour modèle, qu'Angélique vivait donc encore, puisque ce tableau était tout récent.

Hélas! tout le fruit de deux années de paix et de prières fut perdu en un jour! Jean devint bientôt inquiet, agité. Il sentait un impérieux désir de revoir son amante; il aurait fui le couvent sans retard, si l'espoir qu'Angélique lui ferait bientôt connaître son asile ne l'eût retenu. La vue du tableau ranima tout son amour, ce fut bientôt la madone elle-même qu'il aima. D'abord, il est vrai, cette impression sainte et solennelle que le divin Raphaël avait imprimée aux traits d'Angélique, ne lui avait inspiré qu'une adoration respectueuse; mais insensiblement le respect s'effaça devant la passion, le désir, le désir impur agita la poitrine du cénobite, ses yeux s'allumèrent, et bientôt il ne put apercevoir la Madone sans ressentir une impérieuse envie de monter sur l'autel et de cueillir un baiser sur des lèvres que l'aile des anges seule doit effleurer. Quels que fussent les reproches de sa conscience, il se sentit faible à lutter contre une vive tentation que la solitude nourrissait et rendait plus dangereuse; il se résolut à satisfaire le plus cher de ses désirs.

Des brigands cependant avaient eu connaissance du magnifique don que le pape venait de faire à la ville de Florence; ils avaient comploté d'enlever la madone pour la vendre à un cor-

saire anglais en ce moment en rade à Livourne. Par une rencontre singulière, la nuit qu'ils avaient choisie pour accomplir leur projet, était justement celle où Jean s'était décidé à céder à la tentation qui ne lui laissait plus un seul instant de calme.

Les brigands étaient tout préparés, et la réussite de leur coupable entreprise paraissait assurée; mais l'un d'eux, Ruggiero, moins corrompu que ses camarades, conçut des scrupules, et craignit la vengeance inévitable de Dieu, qui ne laisserait pas impuni un tel sacrilège. Il courut au couvent, non pour dénoncer ses compagnons, mais pour faire échouer le complot en en faisant connaître l'existence. C'est à Martin, frère de Jean, qu'il s'adressa. Il lui dit que pendant la nuit un homme devait pénétrer dans l'église et enlever le saint tableau. Puis, quand il fut de retour auprès de son chef, pour mieux assurer son projet, Ruggiero lui raconta qu'en passant dans les cloîtres du monastère, il avait entendu un colloque entre un moine et le père gardien, qui s'entretenaient du sacrilège projeté et des mesures prises pour s'emparer des coupables. Cet avis fit tout manquer; les brigands ajournèrent à un temps plus favorable l'exécution de leur entreprise, et quittèrent Florence en secret.

Cependant, Martin, dont le zèle ardent n'avait pas de bornes, saisit avec avidité l'occasion de défendre les droits et la gloire de l'Église; il s'arma de tout le courage dont il avait besoin pour empêcher cet odieux sacrilège. Ne voulant pas que cette affaire fit du bruit, il se décida à défendre seul la Madone, à frapper de sa main l'impie qui oserait la profaner. Il eut soin de rechercher dans sa mémoire tout ce que les légendes des saints lui avaient raconté des combats miraculeux livrés par les athlètes invincibles aux puissances des ténèbres et aux païens. — Si je succombe, disait-il, j'aurai trouvé la mort en combattant pour l'honneur de la sainte mère du Sauveur; mon sort ne sera-t-il pas digne d'envie? — Puis, s'armant d'une hallebarde longue et toute couverte de rouille, qu'il avait trouvée dans une salle basse du couvent, il alla se cacher derrière un des nombreux piliers qui soutenaient la voûte de la nef.

A minuit, Jean entra dans le temple et s'avança vers le grand-autel. La lune était cachée par les nuages, la lampe placée dans le chœur ne répandait qu'une faible lueur. Martin, croyant voir le larron sacrilège, se mit à genoux, fit le signe de la croix en

invokant l'assistance du valeureux saint Georges. Jean arriva devant le tableau, leva les yeux et sentit un frisson glacial parcourir tous ses membres. — Que vas-tu faire? se dit-il; tu oses fouler de ton pied l'autel du Seigneur! Tu vas de tes baisers impurs profaner les lèvres de la mère de Dieu! Mais, reprit-il au bout de quelques instants, ce n'est pas la mère de Dieu, c'est Angélique. — Et montant sur l'autel, il appliqua sa bouche sur celle de la madone.

— Sacrilège! cria aussitôt Martin d'une voix terrible; et Jean tomba sans connaissance sur les degrés de l'autel: il était inondé de sang.

Martin ne put méconnaître sa victime; saisi d'horreur, il se précipita hors de l'église, traversa Florence comme un insensé, et se trouva bientôt sur la route de Florence. Croyant avoir toujours sur ses pas l'ombre de son frère, il courut le reste de la nuit, et depuis longtemps le soleil brillait qu'il courait encore. Enfin ses forces l'abandonnèrent, il tomba au milieu d'un bois d'oliviers, non loin d'une petite ville; là, il resta plusieurs heures dans un état d'apathie qui tenait à la fois de l'évanouissement et du sommeil.

Les cris poussés par Martin avaient cependant été entendus; quelques moines s'étant éveillés, ils coururent à l'église et trouvèrent Jean inanimé et couvert de sang. Chacun pensa que le crime avait été commis par quelque malfaiteur que les cris de leur malheureux frère avait forcé à fuir. La blessure de Jean fut soigneusement pansée; longtemps on désespéra de le pouvoir sauver; mais enfin le danger disparut, grâce aux grandes connaissances médicales d'un moine qui entreprit sa guérison. On lui tut la disparition de son frère; il n'était d'ailleurs pas rare de voir un moine fuir le couvent. Après un traitement assez long, Jean fut tout-à-fait rétabli; mais alors on le vit plus que jamais, sombre et mélancolique, rechercher la solitude. Il avait voulu vivre puisqu'Angélique vivait encore; aujourd'hui il voulait la revoir, et la vie monacale lui devenait chaque jour plus odieuse.

Un jour enfin il prit un bourdon, jeta à la madone un dernier baiser, et quitta le couvent. Angélique devait être à Rome, c'est donc vers Rome qu'il se dirigea.

Il craignait peu d'être poursuivi et de nouveau enfermé; les guerres civiles qui à cette époque désolaient l'Italie, l'absence de

toute police et la manière d'agir des dépositaires de l'autorité, assuraient pour ainsi dire l'impunité à ceux qui enfreignaient les règles établies. Jean, cependant, se rassura plus encore quand il se vit sous la Puerta del Popolo. Sa robe monacale et le voyage de la Terre Sainte qu'il disait vouloir entreprendre, lui procurèrent un asile dans l'hospice des Pèlerins ; son premier, son unique soin fut de chercher Angélique. Longtemps il se consuma en recherches vaines sans parvenir à découvrir ses traces ; et le jour approchait rapidement auquel il devait recevoir la bénédiction du Saint-Père pour continuer son chemin vers le Saint-Sépulcre.

Un soir que le désespoir commençait à le gagner, triste et pensif il s'achemina vers Frascati. Il s'arrêta devant une jolie et riante maisonnette qui s'élevait au milieu des verts et frais ombrages d'un bosquet.

A l'entrée de ce jardin se trouvait un banc appuyé contre un rosier très-élevé et couvert de fleurs et de boutons. Deux enfants jouaient sur ce banc ; le plus âgé, qui pouvait avoir cinq ans environ, racontait une légende au plus jeune qui n'en avait guère que quatre. L'attention de celui-ci était curieuse à voir et pleine de charmes ; ces deux petits bras étaient appuyés sur le banc. L'aîné, à demi tourné vers son frère, paraissait de temps à autre, en levant les yeux vers le ciel, chercher dans sa mémoire quelque point intéressant de son récit. A peine Jean eut-il aperçu ces deux ravissantes figures d'enfants, qu'il poussa un cri de surprise. Il ne leur manquait que de petites ailes jaunes et vertes. C'étaient les anges placés aux côtés de la madone de Raphaël, de la madone du couvent de Maria-Novella.

Jean, en voyant les anges, chercha la madone, et ne la voyant pas, s'écria douloureusement : — Angélique, Angélique, où es-tu ?

Les enfants, effrayés, s'étaient sauvés vers la maisonnette, disant qu'ils étaient poursuivis par un fou qui appelait : Angélique ! Angélique ! Jean vit bientôt sortir un beau jeune homme sur les traits duquel se lisait un mélange d'appréhension et de curiosité.

— Un fou ! un fou ! disait-il à voix basse ; il faut que je le voie ; mais vous vous êtes trompés, mes enfants, ajouta-t-il, c'est un pieux et vénérable frère. — Puis, s'avancant avec affabilité vers le pèlerin, il s'arrêta à quelque distance comme pour lui laisser le temps de se rassurer. Jean considéra ce jeune inconnu. Il était

à la fleur de l'âge ; sur ses traits expressifs et mobiles on lisait le langage du génie et des passions , ses joues semblaient avoir pâli à la suite d'une trop grande surexcitation ou de jouissances trop vives et trop multipliées. Ses cheveux châtain étaient partagés avec grâce sur son front et retombaient en longues boucles sur ses épaules. Sa tête était couverte d'une légère toque en velours , et sa mise , sans être trop recherchée , était fort élégante.

Raphaël Sanzio , car c'était Raphaël , ne tarda pas à reconnaître dans le moine Jean l'amant d'Angélique. Il le fit asseoir sur le banc qu'ombrageait le rosier et le pria de lui conter son histoire. — Je ne m'étonne pas , dit-il ensuite , qu'en apercevant ici Leo et Urbino , vous ayez cherché Angélique ; en voyant les anges , vous deviez chercher la madone.

Raphaël apprit à son tour à Jean tout ce qu'il savait de l'histoire d'Angélique. — Après votre séparation dans l'église de Maria-Novella , les ordres du prieur , et plus encore la mort de son père , forcèrent Angélique à se réfugier chez son frère , laborieux cultivateur de la Campagne de Rome , qui habite ce petit hameau que vous voyez là-bas. Le prieur avait su profiter de la consternation d'Angélique pour lui arracher le serment de ne jamais vous faire connaître le lieu de sa retraite. Elle vous aime encore et de toute son âme. Sa rare beauté me l'a fait remarquer , et cependant ce n'est pas sans peine qu'elle a consenti à se laisser peindre. Ici , avec son frère , elle mène une vie paisible et retirée ; je m'honore d'être l'ami de tous deux. — Cependant , si vous voulez suivre mon avis , continua Raphaël , vous reviendrez à Rome avec moi sans voir Angélique ; votre apparition subite pourrait avoir des suites funestes. Son frère est d'un caractère violent , il faut qu'il soit préparé à cette visite.

— Hélas ! répondit Jean , je suis un misérable qui porte partout le malheur attaché à mes pas. Je ne veux que revoir une seule fois Angélique et puis mourir !

Le lendemain il était encore de bien bonne heure quand Raphaël se rendit au Vatican. Le disque d'or du soleil apparaissait à l'horizon , et le peintre voulait consacrer au travail les heures fraîches de la matinée. Il faisait à cette époque le portrait de Léon X. Le joyeux et spirituel pontife l'attendait dans son cabinet ; il était enveloppé dans sa large et splendide robe de chambre

rouge , et coiffé d'une petite toque de même couleur , tel que nous le représente encore aujourd'hui son magnifique portrait.

— Bonjour , mon cher fils.

— Merci , Saint-Père.

— Voilà une matinée belle et bien fraîche.

— Oui , mais il est à craindre que ce soir le sirocco ne vienne troubler notre joie ; l'air est bien lourd.

— La matinée n'en est pas moins belle.

— Je puis me tromper , Saint-Père... Hier je me suis couché bien tard. Votre Sainteté veut-elle que je commence ?

Ils prirent place , et après un silence de peu d'instants le pape reprit :

— Raphaël , tu ne vis pas assez régulièrement , tu détruis ta santé. Tu devrais songer à ce que Dieu t'a confié.

— Que dirait Votre Sainteté , répondit en souriant le peintre , si j'étais décidé à m'amender , à changer de vie ?

— Comment cela ?

— Votre Grâce m'a donné si souvent le conseil de me marier...

— Je crois que si tu suivais mon avis , tu y gagnerais de toutes manières.

— Cependant... le mariage... d'ailleurs j'aime , c'est vrai ; oh ! j'aime beaucoup , mais sans espoir ; celle que j'aurais pu épouser , la seule femme que j'aurais choisie , eh bien ! elle m'est ravie...

— Elle ne t'aime pas ?

— Oh ! si , beaucoup.

— Elle est donc l'épouse d'un autre ?

— Hélas , oui ! et ce qu'il y a de plus étrange , c'est qu'elle est épouse et vierge ; c'est que son époux ne la possédera qu'après sa mort.

— C'est une religieuse , Raphaël ?

— Vous avez deviné , Saint-Père.

Léon X secoua la tête , puis reprit :

— Si je connais bien Raphaël , il n'est pas trop du nombre de ces amants qui , lorsqu'ils ont perdu toute espérance , se débarassent d'une vie qui désormais est pour eux un trop lourd fardeau.

— Mais , reprit Raphaël en changeant tout à coup de ton , et avec cette gravité charmante qu'il prenait avec tant d'habileté

pour passer de la plaisanterie à des choses plus sérieuses ; mais , s'il s'agissait d'un autre que moi ; s'il s'agissait , par exemple , d'une de ces âmes tranquilles qui ne savent ou n'osent cueillir les fleurs qui s'offrent à elles dans le sentier de la vie , mais qui obstinément ne quittent pas des yeux la seule rose qui leur a plu , Votre Sainteté lui refuserait-elle cette rose si elle se trouvait dans votre jardin ? Dans ce cas même , n'userez-vous pas des clefs que vous a léguées saint Pierre , et qui , à votre gré , peuvent ouvrir ou fermer les portes du ciel et de la terre ?

Léon X ne comprenait pas trop où Raphaël voulait en venir. Le peintre lui raconta l'histoire de frère Jean et d'Angélique ; il mit dans son récit toute la chaleur et toute l'éloquence qu'inspirent à un homme de génie la cause qu'il défend et ses puissantes sympathies.

— Par ces saintes murailles que j'ai décorées d'un si grand nombre de tableaux , dit-il en terminant , et qui feront connaître à la postérité les effets et la puissance de la religion , je conjure Votre Sainteté de me permettre d'unir mes deux protégés. Vous êtes le vicaire du Christ , le chef suprême de l'Église , d'un seul mot vous pouvez combler deux infortunés de la joie la plus douce et la plus vraie.

— Mais il y aura scandale , Raphaël , et cela dans un temps où l'hérésie devient chaque jour plus audacieuse et plus menaçante.

— Eh bien ! ordonnez que le secret soit gardé ; permettez-leur de fuir l'Italie , d'aller aux Indes , à Jérusalem , partout où vous voudrez ; partout où l'on s'aime , on trouve une patrie.

Léon X ne put résister aux vives instances de Raphaël ; il s'avança vers son bureau , y prit une feuille de parchemin , et le peintre se vit bientôt en possession d'un bref qui permettait à frère Jean d'épouser Angélique aussitôt qu'ils auraient tous deux fait leur prière sur le Saint-Sépulcre.

Raphaël se rendit en hâte à l'hospice des Pèlerins. Jean n'y était pas. Il courut à Frascati , et quand il arriva chez Gonzalva , frère d'Angélique , la nuit était déjà assez avancée. Tout à coup il entend du bruit dans le jardin , et aperçoit une lumière. Il se dirige de ce côté , et bientôt il aperçoit un douloureux spectacle. Jean , pâle comme la mort , était couché par terre , et Gonzalva , armé d'un poignard , le menaçant en proférant d'horribles imprécations. Angélique , agenouillée , les cheveux épars , cherchait ,

en poussant des cris déchirants , à protéger de ses faibles mains la poitrine de son amant que menaçait la lame acérée et brillante.

— Malheureux ! cria Raphaël , que voulez-vous ?

— Le tuer ! répondit Gonzalva ; je veux tuer ce démon qui a mis l'enfer dans la sein de ma sœur , et qui vient rallumer un feu presque éteint.

— Gonzalva , calmez-vous ; je vous le jure , par l'amitié qui nous unit , Jean est innocent ! Arrêtez donc , et je vais tous vous rendre heureux.

La présence de Raphaël calma la colère de Gonzalva. Il s'était depuis longtemps habitué à regarder ce grand homme comme son bon génie , à suivre en tout son conseil.

— Rentrez chez vous , mon cher Gonzalva , tranquillisez-vous ; dans quelque minutes je vous apprendrai une nouvelle qui vous fera plaisir.

Quand Gonzalva se fut éloigné , Raphaël s'informa de ce qui s'était passé. Jean n'ayant aucun espoir de se voir uni à celle qu'il aimait , n'avait pu résister au désir de la voir encore une fois avant de terminer une existence trop pleine d'amertume. Quelques couplets qu'il avait chantés sous ses fenêtres avaient reveillé Angélique ; elle avait reconnu la voix de son amant , et elle était venue se jeter dans ses bras. C'est alors que Gonzalva les avait surpris.

Le bref du pape suffit pour rétablir la concorde et la paix. La traversée par mer de Rome à la Palestine était facile. Les deux amants débarquèrent à Ptolémaïs , et de là se rendirent dans la cité sainte , en visitant Gaza et Samarie.

Aussitôt qu'ils eurent fait leur prière sur les dalles qui autrefois portèrent le corps du Sauveur , ils se mirent à la recherche de l'homme pieux qui devait sanctionner leur hymen ; car le bref du pape disait formellement qu'ils ne pouvaient recevoir la bénédiction nuptiale que de la main du religieux le plus renommé par sa piété et par l'austérité de ses mœurs.

Le frère Jourdan avait dans toute la contrée la réputation du plus zélé des serviteurs de Dieu ; mais il habitait bien loin , au delà de Jéricho , sur le sommet de la montagne des Quarante-Jours , où N.-S. Jésus-Christ avait été tenté par Satan.

Jean et Angélique se décidèrent donc à aller vers le frère Jourdan. Ils commencèrent leur voyage , et se joignirent à une troupe

de pèlerins. Après avoir traversé la vallée de Josaphat, franchi le mont des Oliviers, ils saluèrent les tombeaux des prophètes.

Leur guide leur montra la grotte où jadis Jérémie pleurait sur la ville sainte ; en ce moment un spectacle inattendu vint frapper leurs regards. Un homme de grande taille, au teint pâle et blême, couvert d'un froc de bure brune et les reins ceints d'une corde grossière, sortit de la caverne en criant d'une voix lamentable : « Comment cette ville, jadis si pleine de peuple, est-elle aujourd'hui si déserte ? Cette ville, qui fut jadis reine au milieu des nations, veuve de sa gloire, obéit aujourd'hui aux fils de l'infidèle ! » Puis joignant les mains sur sa tête en signe de détresse, il s'enfuit et disparut dans les rochers.

Jean et Angélique frémirent d'une sorte de crainte superstitieuse. Ils croyaient voir le prophète Jérémie lui-même. — Celui que vous venez d'apercevoir, leur dit le guide, c'est l'homme que vous cherchez ; c'est le pieux et révérend frère Jourdan. En ce moment il fait ses stations accoutumées autour de Jérusalem. Pendant tous le temps qu'il consacre à ces exercices, il ne reçoit aucuns visiteurs. Vous pouvez aller l'attendre sur la montagne de Quarante-Jours, où il tardera peu à se rendre.

Le lendemain Jean laissa Angélique à Jéricho, et continua seul sa route vers la montagne des Quarante-Jours. Après des peines inouïes, il parvint à l'ermitage, à la porte duquel il vit avec étonnement une hallebarde plantée en terre et pourtant un écriteau sur lequel se lisait cette sentence : *Ne nos inducas in tentationem*. L'ermite parut : c'était Martin ! Les deux frères se reconnurent ; on devine facilement quels furent leurs transports de joie ; ils s'embrassèrent en versant des torrents de larmes.

Le mariage de Jean et d'Angélique fut enfin célébré à Jéricho. Martin consentit à quitter son ermitage et à suivre en Allemagne les deux époux.

Peu d'années après deux enfants, jeunes et beaux, vinrent cimenter l'union déjà si heureuse de Jean et d'Angélique : l'un portait le nom de Leo, en mémoire du grand pape, l'autre celui d'Urbino, en mémoire du grand peintre.

J.-F. DE LUNDBLAD.

(Revue du XIX^e siècle.)

CHACUN LE SIEN.

I.

PROLOGUE.

Quelqu'un l'a dit, et beaucoup d'autres l'ont répété : « Il n'y a que les sots qui se laissent pendre. » Or, certain jour de l'année 18... il était grandement question dans la petite ville de d'un sot de cette espèce-là, que l'on menait au supplice, sur la place du marché. Quel était cet obscur misérable ? Dieu le sait ! Quant à moi je ne m'en souviens plus. Tout ce que je puis me rappeler, c'est que le crime qu'il allait expier dans l'intérêt, disait-on, du moral de la société, s'il est vrai toutefois qu'on ne puisse offrir à la société rien de mieux qu'un bain de sang pour retremper son moral compromis par les méfaits de l'un de ses membres, le crime de ce scélérat de bas étage, ai-je dit, était quelque chose de si chétif, de si mesquin, qu'à part la louable curiosité de voir si un homme qui a mal vécu saura bien mourir, le patient ne méritait vraiment pas que l'on se dérangeât de son chemin pour le voir passer, encore moins pour lui faire ce qu'on appelle *la dernière conduite* jusqu'au pied de l'échafaud.

Partout autre part que dans cette petite ville de... dont je me garderai bien de dire le nom, et cela pour raisons à moi connues, notre voleur de canards ou de lapins, avec circonstances aggravantes, telles que l'effraction et l'assassinat, par exemple, aurait couru gros risque de passer de cette vie à l'autre, sans plus de spectateurs que le ciel n'en accorde à certains beaux drames qu'on me permettra de ne pas nommer.

L'esprit ne consiste pas à savoir montrer de l'esprit, mais à bien choisir le théâtre où l'esprit qu'on a paraîtra dans son meilleur

jour ; il faut avouer que notre sot , c'est-à-dire notre voleur , n'était pas une bête ; car il avait merveilleusement choisi la scène où son pitoyable drame était susceptible de produire quelque effet. A Paris, où l'on prend encore intérêt à un serin qui s'envole, à un chien qui se noie, mais où la mort d'un homme est considérée comme si peu qu'on dort toute sa nuit, ma foi ! d'un profond sommeil, porte à porte avec l'agonie ; à Paris, le pauvre gremlin dont je parle aurait été mené tranquillement par les rues, au pas d'un cheval de charrette qui va son petit bonhomme de chemin, sans qu'on eût autrement fait attention à son équipage qu'à un tombereau qui embarrasse la voie publique et devant lequel on est forcé de s'arrêter un instant afin de le laisser passer ; et puis, soi-même, on passe, et l'on ne se souvient plus de lui.

Mais dans la petite ville de.... c'était bien différent ; un spectacle de ce genre-là est chose rare ; et comme chacun est bien aise de pouvoir se dire au moins une fois dans sa vie : « J'ai vu mourir un homme ! » l'intérêt était vivement excité, l'affluence fut considérable ; enfin il y eut au supplice de ce malheureux ce qu'on appelle, en terme de coulisse, *chambrée complète*.

De sa prison à la place du marché la distance était grande ; la foule s'agitait dans les rues, et ceux qui n'avaient pas jugé convenable d'aller au devant du patient ou de faire haie au cortège, ceux-là se tenaient à leurs fenêtres, et riant, regardant, devisant de mille façons, et sur toutes choses, attendaient le passage de la charrette et se préparaient du haut de leurs balcons à faire l'aumône d'un regard d'adieu à celui qui s'en allait se heurter si violemment contre la dernière raison de la justice et de la société.

Ces mots : « Le voilà ! le voilà ! » partis du point le plus rapproché de la prison, passèrent de bouche en bouche, se communiquèrent de groupe en groupe, de distance en distance, et le cri populaire grossissant à mesure que la charrette avançait, alla réveiller l'attention, ou stimuler la curiosité de ceux mêmes qui se tenaient chez eux, avec l'intention bien formelle de ne pas s'occuper de ce qui se passait dans la rue. Le colonel Martial de Vieuville, et les dix convives qu'il avait réunis ce jour-là à un déjeuner de garçons, étaient du nombre de ces honnêtes gens qui se sentent dans le cœur une noble indignation contre les misérables, mais qui n'ont point le malheureux courage de pou-

voir envisager de sang-froid un homme que la société va tuer.

On était au moment le plus gai du dessert, quand la charrette, qui suivait son droit chemin, vint à passer par là ; tout à coup, et d'ensemble, le bourdonnement des voix cessa dans la rue, et les joyeux propos de table qui, tout à l'heure, couraient de celui-ci à celui-là, restèrent comme suspendus aux lèvres des convives ; silence en bas, silence dans la salle à manger, enfin, plus aucun bruit du dedans ni du dehors, si ce n'est le roulement du tombereau mortuaire qui cheminait lentement. C'était de part et d'autre, il faut bien l'avouer, une religieuse terreur devant la pensée de la destruction ; c'était aussi la manifestation d'un respect invincible pour la créature humaine quelle qu'elle fût ; on la saluait involontairement à son passage, non pas comme on s'incline souvent malgré soi quand on passe devant un mort que, vivant, on aurait peut-être jugé digne du dernier mépris.

Cela dura quelques instants, et puis le bruit des voix recommença dans la rue, mais à la table du colonel de Vieuville la gaieté ne revint pas franche, libre et tout armée de traits piquants, enfin telle qu'elle s'était montrée avant le passage du condamné. — « A quoi pensez-vous donc, messieurs ? » dit le colonel, comme s'il cherchait lui-même à rompre avec une idée qui le tourmentait. « Un homme, continua-t-il, a commis un crime, on le prend, on le juge, on le condamne, on l'exécute ; justice est faite ! et nous n'avons qu'à nous en applaudir, puisqu'en bonne morale, comme en bonne politique, il faut que toujours force reste à la loi. Tenez, dit-il encore, mais en changeant de ton, voici d'un petit vin *rancio* que je vous recommande, je me suis laissé dire qu'il n'était point méchant. »

Un long vivat accueillit la proposition du colonel ; dix mains armées de leurs verres s'avancèrent en même temps au devant de la bouteille inclinée ; le vin tout orienté parla dans le cristal, les regards s'allumèrent, le sourire reparut sur les lèvres des convives. « Superbe ! » s'écria-t-on, et bientôt après on n'entendit plus que le claquement de la langue sur le palais, qui témoignait par son bruit répété de la satisfaction des gourmets et de l'estime qu'ils faisaient d'un vin qui, en effet, n'était point du tout méchant.

Peu s'en fallut que l'incident qui avait troublé la gaieté du festin ne fût à peu près oublié ; le colonel et tous ses amis, tous, un

excepté, ne demandaient pas mieux que de tourner leur esprit vers des idées moins sombres; aussi, chacun d'eux s'évertuait-il à faire rentrer de force son imagination dans le domaine de cette bonne grosse plaisanterie de dessert qui fait trouver l'amphytrion plus aimable et ses vins meilleurs.

Celui qui ne voulait pas, ou pour mieux dire, qui ne pouvait plus être gai, resta un moment spectateur muet de cette lutte dans laquelle dix esprits sérieux, dix hommes de bon sens, se débattaient contre une idée pénible, et s'efforçaient d'en triompher avec l'arme émoussée d'une joie factice.

— « Avouez-le, messieurs, leur dit-il, ne ressemblons-nous pas un peu à ces enfants craintifs qui aperçoivent le bout des verges et qui se mettent à rire forcément parce qu'on leur a dit : « Riez ou vous serez fouettés ! » Ne nous le dissimulons pas, telle est notre situation en ce moment; oui, messieurs, oui! et, quoi que vous puissiez dire, l'événement de ce jour, la mort de ce misérable, que ni vous, ni moi, ne connaissons, nous touche de plus près que nous n'osons nous l'avouer à nous-mêmes.

— Vous êtes fou, mon cher, s'écrièrent les assistants.

— Je vous demande pardon pour lui, reprit le colonel, mais mon ami Duvernet n'a pas l'esprit fort heureux en fait de plaisanteries; c'en est là une de ses meilleures; or, il faut bien les accepter comme il nous les donne, puisqu'il ne sait pas les faire plus gaies. »

Le sérieux convive reçut sans s'émouvoir la bordée d'épigrammes que l'excuse ironique du colonel devait naturellement provoquer. Quand chacun eut tiré à bout portant sur lui, M. Duvernet reprit avec calme :

« J'ai toujours pensé, messieurs, et c'est là une idée désolante, mais vraie, que parmi tous ceux qui assistent au spectacle d'un supplice, bien peu sont en droit de dire : « La justice peut être rigoureuse, elle n'a rien à me reprocher; les lois peuvent être sévères, elles ne sauraient m'atteindre; car je suis sûr de n'avoir point fait un seul pas dans la route qui peut conduire là où va le malheureux qu'on exécute. »

Un hurra s'éleva pour l'interrompre; il laissa encore une fois passer l'orage, et attendit avec un imperturbable sang-froid que le tonnerre de bons mots dont on l'accablait eût cessé de rouler et de l'assourdir.

« Le bruit ne réfute rien , dit-il , et tout ce qu'il pourrait prouver , c'est qu'on cherche à dominer à force de clameurs le cri de sa conscience. Tenez , messieurs , puisqu'aussi bien nous ne pourrions plus , sans nous mentir à nous-mêmes , donner un tour moins sombre à la conversation , entrons franchement dans la voie où un triste incident vient de nous pousser , ce qui vaudra tout autant , ce me semble , que de courir après des plaisanteries fort spirituelles , sans doute , mais si stériles enfin , que c'est à peine si elles font sourire ceux qui les trouvent.

— Où veux-tu en venir ? lui demanda le colonel en faisant faire de nouveau à son vin catalan le tour de la table.

— Oui , où voulez-vous en venir ? répétèrent les autres.

— Je veux vous prouver que si toutes nos fibres viennent à vibrer douloureusement quand le bourreau coupe une tête , c'est que l'instinct de la conservation se révolte sourdement en nous contre la loi qui détruit , et que si nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de terreur quand un arrêt vient de flétrir un homme , c'est qu'il y a au fond de nous-mêmes quelque chose qui nous dit que nous avons passé au moins une fois dans notre vie bien près de la flétrissure.

— Mais , objecta quelqu'un , vous excepterez au moins...

— Je n'excepte personne , interrompit M. Duvernet ; non , personne ici , et moi moins encore que tout autre , » ajouta-t-il d'une voix forte.

L'heure marquée pour l'exécution du condamné sonna ; M. Duvernet porta , avec une sorte d'effroi , les yeux sur la pendule , et puis il pâlit ; on s'aperçut de son émotion.

« Allons donc , lui dit le colonel , ne vas-tu pas te trouver mal ? il ne s'agit , après tout , que d'un meurtrier.

— Eh ! savez-vous , messieurs , si je n'en suis pas un moi-même ! » reprit-il avec un tremblement convulsif.

Ainsi qu'on le pense , cette réponse ne donna pas lieu , comme les autres , à un déluge de bons mots ; on se regarda avec la surprise mêlée de frayeur que devait nécessairement produire cette brusque et étrange révélation. En effet , comment soupçonner d'une méchante action un homme de mœurs si douces et d'une raison si solide ! Le négociant Duvernet était ce qu'on appelle dans le commerce un homme de la vieille roche ; il mettait autant de soin à s'enrichir à bas bruit que d'autres mettent d'or-

gueil à se jeter avec éclat dans des spéculations ruineuses ; mais sa signature était la meilleure garantie au bas d'une promesse de paiement ; ignoré du monde élégant, il se contentait de se savoir honorablement connu de ses amis et de ses commettants. Duvernet ne passait pas pour un aigle dans le cercle rétréci, je veux dire heureusement choisi, de ses connaissances, mais on lui savait un cœur excellent, un esprit droit ; mais on l'aimait enfin, parce qu'il méritait vraiment d'être aimé ; on était heureux de le recevoir chez soi ; on était sûr d'être bien reçu chez lui ; et puis, il y avait plaisir à voir comme il chérissait franchement sa femme et son enfant. C'était cependant là l'homme qui venait de s'accuser d'un meurtre.

« Au diable tes confidences, dit le colonel, et changeons de conversation !

— Non pas, reprit Duvernet, je me suis trop avancé pour reculer d'une semelle ; il est des choses qu'on ne peut pas dire à moitié ; il faut que toute l'histoire y passe. Vous savez ce que je veux, je ne perdrai rien dans votre estime quand vous saurez ce que j'ai fait ; d'ailleurs le passé est passé, et si j'ai contracté une vieille dette, au moins je m'efforce tous les jours de l'acquitter.

— Eh bien ! donc, dit de nouveau le colonel, puisque tu veux absolument nous conduire sur ce terrain, nous t'y suivrons ; et d'autant plus volontiers que c'est encore un moyen de prolonger le dessert. Vous l'entendez, messieurs ; confession générale ! poursuivit-il en s'adressant à ses convives ; nous qui sommes des hommes raisonnables, descendons courageusement dans notre conscience, que chacun dise son crime ; car, suivant Duvernet, il paraît que chacun a le sien. Je serais curieux de savoir comment il peut se faire que nous ayons tous mérité la potence.

— Du jugement que nous allons faire à notre passé, ajouta Duvernet, sortira, je l'espère, une vérité plus consolante : c'est que s'il y a au moins le germe d'un crime dans chacun des hommes, il y a aussi en lui le germe de toutes les vertus.

— Quelqu'un de vous recule-t-il devant l'aveu ? demanda l'amphytrion.

— Non ! confession générale ! » s'écrièrent tous les autres.

— Recueillez-vous, reprit M. Duvernet ; moi, je commence ; m'imité qui voudra !

II.

UNE RÉCONCILIATION.

« J'ai parlé de meurtre , messieurs , et si je lis bien dans votre pensée , vous vous imaginez sans doute qu'il ne s'agit ici que d'un accident fatal , que d'un crime involontaire. Malheureusement il n'en est point ainsi. C'est d'un crime véritable , c'est d'un meurtre presque prémédité que je viens aujourd'hui m'accuser devant vous.

» Vous ne me demandiez pas cet aveu ; je vous le dois bien complet , puisqu'il est vrai que rien ne m'obligeait à le faire. Je ne tairai aucune des circonstances de cet horrible événement , mais vous me permettrez bien , n'est-ce pas , de ne point vous nommer mes complices ? C'est bien assez que cinq hommes honorablement placés dans l'estime publique , que cinq hommes dont le nom se présente à tous les esprits et se trouve dans toutes les bouches quand on veut citer les modèles des vertus qui font le bon citoyen , l'ami vrai , le digne père de famille ; c'est bien assez , dis-je , pour le supplice de ceux-là , de ne pouvoir se rencontrer l'un l'autre sans frémir , de ne pouvoir se regarder face à face sans que la rougeur de la honte ne leur monte au front ; de ne pouvoir enfin entendre les éloges dont ils sont l'objet , sans qu'à chaque fois le démenti ne s'échappe à flots de leur conscience , comme le sang d'une blessure que le temps n'a pu fermer. C'est mon secret et non le leur que je veux vous livrer. En vous les nommant , je ne mériterais ni plus , ni moins d'indulgence ; laissons-les subir silencieusement la considération qu'ils se sont acquise ; et quand je dis subir , ce n'est point un mot que j'emploie au hasard , car , je ne l'ai que trop bien éprouvé moi-même : après le malheur de se savoir coupable , il n'est rien de plus pénible à porter que le poids de l'estime dont on ne se sent pas véritablement digne.

» Il y a vingt-trois ans de cela. Je me trouvais à Gènes ; à Gènes , cette ville où la vie est si libre , où les caprices , les passions ont les coudées si franches que l'on peut tout se permettre , tout , même jusqu'au crime , sans avoir , pour ainsi dire , maille à reprendre avec une police active , ombrageuse , inquisitoriale , sans doute , mais

qui ne déploie son activité, qui n'exerce sa surveillance tyrannique et ne fait sentir l'action de sa puissance implacable que lorsqu'il s'agit de s'opposer à la circulation d'une opinion politique qui n'est point frappée au coin du gouvernement. Dans ce pays-là, messieurs, rien ne vous empêche d'agir, tout vous défend de penser; la moindre parole imprudente ne s'évapore jamais entièrement: il y a toujours des oreilles qui la recueillent, et une mémoire qui ne l'oublie point et qui vous en demande compte un jour; tandis que l'action la plus abominable passe presque inaperçue devant des yeux qui ne veulent point la voir, et glisse sur des esprits qui n'ont point intérêt à en garder le souvenir.

» J'avais besoin de vous dire cela pour vous faire comprendre avec quelle liberté, de jeunes écervelés, affranchis de l'autorité paternelle, pouvaient user de la vie dans une ville où tous les plaisirs vrais ou menteurs, où toutes les jouissances factices ou réelles viennent, parées ou sans voile, se mettre à la discrétion des étrangers; pourvu toutefois que ceux-ci puissent les payer non ce qu'elles valent en effet, mais ce qu'elles s'estiment.

» Vous dire quelle existence folle nous menions depuis un mois que nous nous étions rencontrés là, ce serait temps perdu; votre imagination devine comment six jeunes compatriotes, jusque-là inconnus l'un à l'autre, mais qui venaient de se lier de cette amitié fraternelle qu'on ne conçoit bien et qu'on n'éprouve jamais si puissamment que sur une terre étrangère; vous devinez, dis-je comment maîtres de nous-mêmes, ayant en portefeuille de bonnes traites sur les meilleures maisons de banque de la ville, nous savions régler l'emploi de jours dont nous ne devons compte à personne. Les fêtes succédaient aux fêtes, l'orgie à l'orgie, l'amour pour celle-ci à l'amour pour celle-là; durant quinze jours le temps marcha pour nous avec une effrayante rapidité. Je ne saurais mieux comparer la vitesse apparente de sa course qu'au mouvement indiscontinu de l'aiguille d'une horloge dont le grand ressort est brisé, et qui parcourt successivement le cercle des heures jusqu'à ce que la chaîne du mouvement se soit entièrement déroulée.

» Ces premiers quinze jours furent pour notre petite communauté un véritable âge d'or, non point parce que nous en dépensions beaucoup, mais parce que nous en faisons vraiment un joyeux usage. Les plaisirs venaient-ils à nous, allions-nous au-

devant d'eux ? Je ne sais ; mais à chaque pas nous étions sûrs d'en rencontrer quelques-uns , soit sous telle forme, soit sous telle autre. Nous nous étions promis d'en user jusqu'à satiété , aussi nous donnâmes-nous tout un mois pour arriver au dégoût. Dès la troisième semaine, cependant, nous sentions commencer la fatigue du plaisir ; mais comme il y avait une espèce d'engagement entre nous , ce fut à qui ferait la meilleure contenance et à qui dissimulerait le mieux son découragement et sa lassitude ; nul n'osa donner aux autres l'exemple de la retraite ; on se fit un point d'honneur de vaincre ses répugnances , et commençant à abuser de tout parce que nous ne savions plus user de rien , nous arrivâmes au bout de cette interminable semaine sans avoir eu assez de faiblesse, ou plutôt assez de prudence, pour dire franchement : « J'y renonce ! »

» Ennuyés, excédés, blasés , ce fut à grand' peine que nous gagnâmes les derniers jours d'un mois qui , suivant ce que nous nous étions promis d'abord , ne pouvait manquer de finir trop tôt pour nous : depuis longtemps le dégoût était venu , et avec lui la mésintelligence , l'impatience du repos , la colère contre soi-même ; puis enfin , et comme de source , les mauvaises passions et les méchantes querelles. Nous mettions tant d'orgueil à nous exagérer nos forces , que pas un de nous cependant ne voulait s'avouer , même intérieurement , qu'on peut être aussi bien vaincu par l'excès des plaisirs que par un travail excessif. Faute de chercher en soi la cause au changement que nous éprouvions dans la disposition de notre esprit , chacun accusa réciproquement les autres de mauvais vouloir , on fit de la contradiction pour faire quelque chose ; puis , et par la même raison , nous nous avisâmes d'être jaloux de nos maîtresses ; oui , nous nous surprîmes à jouer l'Othello avec des Desdemone à tant par jour de fidélité. Mais pour notre bonheur , je dois avouer que cette singulière jalousie ne tint pas , le ridicule la tua. Cependant le désaccord continuait sourdement à gronder , et tout faisait prévoir qu'il ne tarderait pas à éclater violemment. Une discussion survenue dans une partie de boston fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres ; des mots blessants furent échangés , on renversa la table de jeu , une main se leva pour frapper , une autre arrêta le coup et répondit à la provocation par un geste offensant , chacun prit parti pour l'un ou pour l'autre adversaire , de toutes parts on s'agita , on cria ,

on s'injuria , le désordre fut au comble ; les auteurs de la querelle , amis inséparables depuis un mois , et qui étaient devenus des ennemis irréconciliables , voulaient venger sur l'heure et au premier sang leur offense mutuelle : nous interposâmes notre autorité entre les querelleurs , non point afin d'empêcher le combat , mais pour nous opposer à ce qu'il eût lieu immédiatement ; cela était dans un but d'économie ; nous avions trop bien appris ce que pèse une lourde journée sans but arrêté , pour perdre de gaieté de cœur l'occasion d'occuper une partie du lendemain. La perspective d'un duel était une bonne fortune pour des gens désœuvrés , comme nous l'étions ; on remit donc la partie au matin suivant , et même , afin de dépenser le plus de temps possible , il fut convenu qu'on ne se lèverait pas plus tôt qu'on n'avait coutume de le faire tous les jours.

» Vous l'avouerez-je , messieurs ? la nuit qui précéda ce duel , dont pas un de nous n'aurait pu remonter au point juste de départ , cette nuit , dis-je , fut peut-être pour les témoins et pour les acteurs principaux du drame la meilleure qu'ils eussent passée depuis qu'à la faveur de l'ennui la mésintelligence s'était glissée parmi nous. Du moment qu'il fut décidé qu'on aurait un duel dans toutes les formes voulues par l'usage , nous ne sentîmes pas sur nous cette atmosphère tiède et lourde qui nous étouffait depuis près de quinze jours , notre poitrine était vraiment soulagée ; l'orage avait éclaté , nous respirions enfin ; nous sentions l'air venir de toutes parts et pénétrer nos poumons par tous les pores. Le sentiment de bien-être qui s'empara de nous dès qu'il y eut quelque chose de réglé , d'arrêté pour le lendemain , fut tel qu'en se séparant le soir pour aller se mettre au lit , ceux mêmes qui ne devaient plus se rencontrer que pour se battre , se donnèrent , ainsi que tous les autres , de bonnes et franches poignées de mains. Bien qu'il y eût peut-être mort d'homme au bout de tout cela , on ne pensait qu'à la distraction si heureusement trouvée. On allait se tuer , d'accord , mais au moins c'était vivre !

» Vous me permettrez de glisser sur les circonstances de ce duel qui n'eut rien de remarquable en lui-même , si ce n'est qu'il rompit la monotonie d'une existence qu'on avait cru pouvoir se promettre si bien remplie et si joyeusement variée. Le lendemain matin , nous sortîmes après un ample déjeuner de notre *pension suisse* comme pour une de nos courses journalières ; nous ga

gnâmes la rue Balbi , et puis , arrivés à la délicieuse et solitaire promenade de l'*Acqua sala* , nous nous enfonçâmes dans une de ses allées désertes. Arrivés là , les deux adversaires mirent habit bas , le fer fut croisé ; ils étaient également inhabiles ; aussi , dès la première passe d'armes , la pointe d'un fleuret s'engagea dans la garde de l'autre ; il s'ensuivit une déchirure à la main de l'un des deux. Le sang avait coulé ; c'est , dit-on , tout ce que demande l'honneur pour être satisfait ; donc l'offense était vengée et l'honneur sauvé ; mais cela avait duré si peu de temps que sans les difficultés de la réconciliation , pour laquelle il fallut négocier pendant plus de deux heures , ce n'eût guère valu la peine de s'en réjouir si fort la veille. Enfin les adversaires , assez mécontents l'un de l'autre et d'eux-mêmes , consentirent à s'embrasser , ou plutôt , après beaucoup de pourparlers , on les poussa l'un vers l'autre , et le drame finit là ; je devrais dire la petite pièce , car c'est du moment de la réconciliation que date le véritable drame.

» Je vous laisse à penser si le reste de cette journée fut bien employé ; cet accident , cette halte dans nos plaisirs , avait suffi pour retremper notre gaieté , pour redonner de l'élasticité à notre imagination , que nous avions fini par croire ossifiée. Le duel avait si bien agi sur nous , que nous étions redevenus à la fin de cette trentième journée aussi prompts à émouvoir , aussi aptes à sentir que le premier jour de notre rencontre à Gênes. En quelques heures nous effleurâmes de nouveau cette vie de garçons que nous pensions avoir épuisée depuis plus de trois semaines. Nous donnâmes une grande fête et un magnifique souper , qui étaient tout à la fois et la fête de la réconciliation et le banquet de l'adieu , car nous devions nous séparer le lendemain : celui-ci pour retourner auprès de ses parents , celui-là pour continuer son voyage en Italie , cet autre parce que ses affaires de commerce le rappelaient chez lui , et les trois derniers enfin parce que des devoirs , des occupations ou des plaisirs les attiraient ailleurs. L'orgie fut complète , rien n'y manqua : ni porcelaines brisées , ni femmes échevelées , ni punch flamboyant , ruisselant sur le parquet , ni perles de coliers écrasées sous les pieds ; moi qui ai vu bien des tempêtes soulever les flots , déchirer les voiles des navires et déraciner leurs mâts , j'ose dire que la fin de ce repas d'adieu fut le plus magnifique désordre auquel il soit donné à l'homme d'assister. La raison nous criait : « Arrêtez-vous là ! » mais pas un de

nous n'était en état d'entendre la raison ; cependant un pas de plus , et nous tombions dans le délire furieux qui peut mener à tout , même au crime ; nous franchimes sans nous en apercevoir le pas fatal , et quand l'un de nous , je ne sais plus lequel , fit cette horrible proposition : « Puisque nous ne savons plus à quoi passer notre temps , il faut jouer au bourreau , il faut que l'un de nous se laisse pendre ! » L'ivresse en était à ce point , parmi nous , que la pensée la plus extravagante ou le projet le plus horrible pouvait seul se trouver en harmonie avec notre déraison. Quand l'avis ouvert par notre compagnon fut bien compris par les autres convives , on accueillit avec des transports de joie ce moyen infernal de varier nos plaisirs.

» Laissez-moi vous dire , avant de continuer ce triste récit , que nous étions de bons et d'honorables jeunes gens ; que notre honneur mis à l'épreuve n'eût pas succombé devant la plus énivrante tentation ; que nous étions nés pour sentir et pour apprécier ce qui est noble et beau ; que nous avions en nous la sainte énergie des dévouements généreux. comme on peut l'avoir à vingt ans ; laissez-moi vous dire que nous avions la conscience des noms estimés que nous portions , et qu'enfin chacun de nous aimait sa mère. Pourtant aucun ne recula devant la pensée d'un crime ; car c'était bien un crime que l'on venait de nous proposer. J'ignore si les femmes conviées à notre souper le prirent au sérieux comme nous , mais elles disparurent ainsi que par magie.

» Ceux qui avaient adopté avec enthousiasme un pareil projet devaient avoir hâte de le mettre à exécution ; et d'ailleurs , c'était si bien couronner la journée ! En moins de temps que je n'en prends pour vous le dire , chacun de nous écrivit son nom ; on plaça les six bulletins dans un chapeau , et , au milieu d'effrayants éclats de rire , on se disputa l'honneur de puiser dans l'urne improvisée pour savoir qui serait le bourreau et qui serait pendu.

» Le bourreau , il est devant vous , messieurs ; quant à la victime , c'était un enfant de dix-huit ans : son visage réfléchissait son âme , et je n'ai vu nulle part un visage aussi doux : il était l'espoir , l'orgueil de sa famille ; au départ il avait embrassé sa mère en pleurant ; il y avait aussi une jeune fille qui comptait sur son retour. Pauvre Henri ! »

Ici la voix de M. Duvernet s'éteignit ; durant quelques secondes

il ne put recouvrer la parole ; le colonel et ses convives, frappés de stupeur, respectèrent son silence.

« Si, dans un moment d'émotion, reprit-il, mais d'émotion bien pardonnable, le nom de ce malheureux jeune homme m'est échappé, ne le répétez pas, messieurs, quand vous viendrez chez moi ; car il y a là quelqu'un..... une femme.... la mienne, enfin, il faut bien vous l'avouer, qui ne peut entendre nommer Henri sans que son cœur saigne, sans que les larmes lui viennent aux yeux ; car elle l'a connu, elle ; car elle l'a longtemps attendu avant de pouvoir se dire : « Il ne me reste plus de lui qu'un tendre et douloureux souvenir ; je puis être la femme d'un autre. »

» Vous voyez, messieurs, à quelles confidences m'entraîne cet aveu ; que ceci reste entre nous ; qu'on ne sache nulle part, je vous en prie, que madame Duvernet a dans le cœur un amour malheureux dont il ne m'est pas permis de me montrer jaloux ; et que la pauvre femme ignore à jamais aussi que pour l'épouser, que pour lui offrir ma fortune et mon nom en échange du bonheur dont je l'avais privée, j'ai rompu d'autres liens qui devaient m'être sacrés et qui m'étaient chers. Mais revenons à cette déplorable histoire.

» Comment se fait-il qu'un secret mouvement d'horreur, une voix intérieure ne soient pas venus nous arrêter sur le penchant du crime ? Peut-être quelqu'un d'entre nous l'a-t-il éprouvé, ce mouvement ; peut-être a-t-il entendu cette voix ; mais retenu par une fausse honte, il n'aura pas osé faire un contre-poids de ses scrupules pour balancer notre épouvantable résolution.

» L'exécution eut lieu ! Ne m'en demandez pas les détails : la puissance du remords ne serait pas même une force capable de me soutenir jusqu'au bout de ce récit... Ah ! j'oubliais.... l'ami que nous allions sacrifier sans nous rendre compte de l'assassinat que nous voulions commettre, ce malheureux Henri, qui s'avancait joyeusement à la rencontre de la mort et qui nous encourageait même par d'effroyables railleries que l'ivresse du punch lui inspirait, se plaça devant une table, ayant auprès de lui six verres de vin de Champagne ; il les but pour ainsi dire, coup sur coup, et tandis qu'on les remplissait de nouveau, il écrivit à sa mère et lui demanda pardon d'un soi-disant suicide. Quand il eut achevé sa lettre d'adieu, moi et ceux qui s'intitulaient mes aides, nous nous emparâmes de lui comme d'un criminel, et puis tout fut accompli

au milieu d'une pluie de vin et de liqueurs mêlée d'éclats de rire ! La main d'Henri s'étendit vers nous encore une fois comme pour demander un dernier verre de Champagne , mais dès qu'on le lui eut donné ses doigts se détendirent et le cristal se brisa sur le parquet où nous tombâmes bientôt épuisés par l'excès de la joie.

» Nous avons dormi, messieurs ! dormi toute la nuit, comme si notre conscience était en repos, comme si nous n'avions fait qu'ajouter un jour de plaisir aux jours déjà passés ! Notre supplice ne devait commencer qu'au moment du réveil ; mais depuis ce moment-là il n'a pas cessé pour moi !

» Nous voyez-vous, le lendemain d'une telle orgie, après un sommeil réparateur et qui n'avait laissé aucun souvenir de la veille dans notre mémoire ; nous voyez-vous ouvrir les yeux, regarder le ciel, et puis sourire au soleil qui s'est levé. D'abord, nous ne nous rendîmes compte de rien ; seulement, nous nous sentions un peu de fatigue, suite ordinaire d'une nuit de débauche ; mais peu à peu la mémoire nous revint ; on se regarda, on se compta : — Il en manque un ! — qu'est-il devenu ? — Il est là ! — Là ! Et nos yeux s'arrêtèrent tristement immobiles sur le cadavre de Henri.

» Aucune parole ne pourrait peindre le saisissement qui s'empara de nous à cette vue ; si Dieu ne nous tient pas compte un jour de notre désespoir, c'est que le crime dont nous portons depuis si longtemps la peine ne mérite aucune pitié. La lettre de Henri à sa mère nous mit à l'abri des poursuites de la police ; mais en échappant au jugement des autres hommes, nous ne pûmes échapper à l'arrêt sévère que notre propre conscience fulmina contre nous.

» Aussitôt que les convenances purent nous le permettre, nous nous séparâmes. Il était temps que cette séparation eût lieu, car aucun de nous ne pouvait plus supporter sans effroi la présence de ses complices. J'étais le plus coupable, je me chargeai de porter aux parents de Henri la terrible nouvelle, et j'acceptai comme un juste châtiment le malheur de recueillir leurs larmes et de compter leurs soupirs. C'est alors que j'appris qu'il y avait encore quelqu'un dont je venais de briser les espérances, et à qui je devais une réparation de mon crime ; ce quelqu'un, messieurs, je vous l'ai dit déjà, c'est madame Duvernet. Et maintenant que vous connaissez toute cette histoire, si l'on vient à dire devant

vous que je pouvais prétendre à une femme riche, et que je n'ai fait qu'un sot mariage d'amour, en épousant une jeune fille sans fortune, ne me défendez pas devant ceux qui parleront ainsi ; mais plaignez-moi, car savons-nous si Dieu me tiendra compte de ce que j'ai souffert, de ce que j'ai sacrifié enfin, de ce que j'ai fait depuis vingt-trois ans pour acquitter ma dette ! »

MICHEL MASSON.

(*Extrait du Siècle.*)

LE DÉSERT D'ATACAMA.

Lorsqu'en venant de Valparaiso , sur la côte du Chili , on se trouve par le travers de Mexillones , il s'élève vers le sud une étroite langue de sable , bordée de récifs et semée de cabanes en bois , resserrée en avant par la mer et à l'horizon par une ceinture de hautes montagnes pelées , marbrées de veines rougeâtres et brunes qui révèlent la présence du cuivre dans leurs entrailles ; pas un arbre ne tremble sous la brise dans cette plage , pas un brin d'herbe ; un soleil de feu dessèche incessamment la grève ; partout y apparaissent la stérilité des régions volcaniques et la nature morte des Cordilières. Ce lieu maudit et désolé , c'est Cobija.

Puerto de la Mar , plus vulgairement appelé par les Indiens Cobija , situé à l'extrémité nord du grand désert d'Atacama , est l'unique port de la république de Bolivie , dans l'Océan-Pacifique. Depuis quelques années , il a été érigé en port franc , pour l'introduction des marchandises dans le Haut-Pérou , afin d'éviter les droits de transit dont elles étaient grevées en passant par Arica , port intermédiaire qui appartient au Bas-Pérou. Malgré cette importante destination , Cobija est encore loin de ressembler au débouché maritime de l'état de Bolivie , la dernière et la plus brillante des filles de Simon Bolivar. On peut se faire une idée de l'inclémence de sol et de température qui flétrit au berceau cette avenue d'une république naissante , en réfléchissant que la seule découverte d'une source d'eau potable a suffi , il n'y a pas longtemps , pour que ses destinées semblassent prospères au gouvernement bolivien.

Mais ce qui donne à cette langue de grève un intérêt géographique et commercial , c'est que là s'ouvre la route mouvante

qui joint les côtes de la mer du Sud à l'intérieur de la république par les horribles solitudes du désert d'Atacama. Du côté de l'Océan, son meilleur et son plus sûr allié, l'état de Bolivie est comme emprisonné par deux cents lieues de plaine aride et brûlée, par des chaînes de montagnes où l'assistance la plus grossière, la force contre les dangers, et même la respiration, manquent souvent aux voyageurs indigènes, et par des bouleversements géologiques qui rendent encore l'accès plus difficile aux efforts de la civilisation pour jeter en quelque sorte un pont sur cette mer de sable. Le chemin de Cobija à Potosi, à tout moment perdu par les *arrieros* ou conducteurs de mules, est la voie providentielle du commerce entier de la côte de l'Amérique méridionale avec la Bolivie. Dans l'ancien monde, les voyageurs ne parviennent du moins que fort rarement sans transition au désert. En Égypte, le spectacle riant du Delta prépare aux environs moins fertiles du Caire, et au Caire on entrevoit sans trop de regret les horizons desséchés de Thèbes et de Syout; les plaines sablonneuses de l'Arabie en occupent le milieu, les vallons ingrats de la Syrie sont entrecoupés de chaînes fécondes ou adoucis par les variétés du climat; mais le désert d'Atacama fait brusquement suite à la mer du Sud, et en débarquant du navire il faut grimper à dos de mule. Jamais antithèse ne fut plus éloquente.

Les périls d'un voyage à travers le désert d'Atacama se mesurent déjà sur les apprêts, dont le caractère a quelque chose de farouche et de sombre comme l'expédition. Un Européen, assez hardi pour s'aventurer dans les Quebradas, ou défilés de la Cordillère, doit d'abord parler l'espagnol corrompu des Indiens, sous peine de ne rencontrer pour interprète de ses besoins que la pitié du descendant abruti des Incas, et l'esprit de vengeance a complètement détruit cet idiôme. Il doit sacrifier d'avance non-seulement la mule qu'il monte en quittant Puerto de la Mar, mais encore plusieurs mules dont les cadavres échelonnés sur le chemin de Potosi marqueront la trace de son passage. A ses hottes chiliennes il attachera des éperons de fer démesurés, et leur tige pénétrera continuellement dans le flanc des pauvres bêtes qui tiennent pour le moment la place des machines à vapeur sur les steppes de la Bolivie. Une selle de bois, amollie par une peau de mouton, lui servira de lit, de traversin et de ma-

telas , lorsque la rencontre d'une source ou d'un arbre lui permettra l'interrompre l'agonie de sa monture. Des étriers , aussi de bois , sculptés à la manière indienne , pesant bien quatre livres , ne retiendront que le bout de ses bottes , afin que , s'il est engourdi par le sommeil ou par le froid , la fatigue de ses jambes pendantes le réveille avant que les condors lui aient crevé les yeux.

Enfin il portera un grand chapeau de feutre , des pistolets d'arçon aux fontes de sa selle , et un poignard à la jarrettière de ses bottes ; comme palladium du voyage et scapulaire de pèlerin , une bouteille d'eau dans ses *alforjas* ou porte-manteau. Le reste à la grâce de Dieu , des mules et du *sorrocho*. Ce dernier monarque du désert n'est autre chose que l'effet naturel à la Cordillère de la raréfaction de l'air sur les animaux. Les Indiens attribuent ce phénomène singulier à l'odeur d'une plante qui croît dans les pics élevés de la montagne et aux émanations minérales du sol ; aucune ressource humaine ne garantit d'un pareil fléau. L'oppression , la céphalalgie , une faiblesse extrême , une répugnance pour toutes les sortes d'aliments , le manque total d'appétit , des nausées suffoquantes et douloureuses telles que le mal de mer seul en produit , et une soif infernale , révèlent les symptômes et la crise du *sorrocho*. Les mules tremblent et s'arrêtent , les lamas brâment d'une manière plaintive , et , pour échapper à la mort , le voyageur ne saurait alors compter que sur son courage moral à vaincre une débilité nerveuse dont les causes disparaîtront à mesure qu'il redescendra vers la plaine.

La physionomie locale du désert d'Atacama , pendant deux cents lieues , est l'horizon d'une arène indéfinie où règnent le silence le plus absolu et la plus complète nudité. Dans la plaine , tantôt le sol est formé d'une terre blanche que les Indiens appellent *salitral* , ou terre de salpêtre , et qui ressemble à la chaux ; des herbes jaunissantes et rudes , des sources d'eau saumâtre , et des lits de rivières mis à nu par des cataclysmes dont la date est inappréciable , bouleversent ou accidentent ce terrain sauvage. Tantôt un *cienago* , ou oasis , couvert de juncs maigres et entrecoupé de marécages insalubres , interrompt la monotonie des sables , et réserve aux voyageurs , brûlés par un soleil équatorial durant le jour , un abri où des nuits de gelée viennent engourdir

tout à coup ses membres et le foudroyer comme d'une apoplexie de froid.

Dans la Cordilière, les rochers et la neige composent tout le pittoresque de la route. Ce qu'il y a de plus intéressant pour l'homme dans ces vastes solitudes, c'est uniquement le sillon que le pied des mules creuse avec uniformité dans la poudre des chemins, par des empreintes laissées à peu de distance les unes des autres. L'étude de ces empreintes constitue une science fort curieuse pour les *arrieros* indigènes et espagnols; les habitants de la Bolivie sont exercés à reconnaître les pas d'une mule ou d'un cheval, parmi les traces d'une foule de mules ou de chevaux; ils poussent si loin cette perspicacité, qu'ils entreprennent à coup sûr de suivre et de ramener une bête épave à son maître, et que même ils se rappellent une empreinte plusieurs mois après qu'ils l'ont observée. Ils peuvent, sur cet indice fragile, préciser le sexe de l'animal, la couleur de son poil, l'allure qu'il a prise et suivie; enfin ils distinguent s'il était chargé, ou monté, ou libre.

Mais les monuments de cet instinct incroyable excitent peut-être encore moins l'attention du voyageur que des traces où sa sûreté personnelle est plus gravement engagée. Les bords de la route sont semés de mules; celles-ci à l'état de squelette fossile, celles-là en putréfaction récente. Elles servent d'avenues à des monticules où reposent les dépouilles des marchands européens qui ont succombé dans le trajet. Ces monticules se forment par l'amas successif des pierres que les *arrieros* jettent en passant sur le cadavre, avec accompagnement de prières; quand le tas est suffisamment élevé, un *arriero* s'avise d'y planter une croix, et tout est fini; il n'y a pas d'autre enterrement. Quelquefois un Indien se détourne du chemin et s'approche pieusement du monticule funéraire; c'est pour y déposer, en guise d'*ex voto*, sa *coca* ou chique, afin que son voyage soit heureux. Les étrangers, d'une crédulité moins accommodante, ôtent avec effroi leur grand chapeau de feutre devant ces croix de mauvais augure, et rendent au mort un hommage très-expressif, en piquant de l'éperon le flanc déchiré des pauvres mules.

La route de Cobija à Potosi possède un service de poste aux lettres qui diffère un peu du nôtre: les courriers, tous Indiens, vont à pied. Ils ne sont que deux pour un voyage: le premier transporte les dépêches, dans une valise et sur le dos, de Cobija

à Calama , à moitié chemin ; le second court de Calama à Potosi. Ils font ainsi , l'un dans l'autre , deux cents lieues , à travers le désert , malgré le *sorrocho* , souvent en comptant vingt lieues par jour. Dans la plaine , ils marchent , ou mieux ils trottent , les bras croisés sur la poitrine ; dans la montagne , et quand la route est escarpée , ils laissent leurs bras pendants. Le courrier va seul , porte ses vivres avec lui , et ces vivres consistent en maïs grillé et en *coca*. Le *coca* , qu'il mange indifféremment , comme nourriture et mâche comme du tabac , est une feuille d'arbrisseau qui , se récoltant en grande abondance dans les Jungas , compose une branche lucrative du commence de la Bolivie , et joue dans tous les États républicains du Pérou le même rôle que la racine du bétel dans les Indes-Orientales.

Les Indiens de la Bolivie , outre la *coca* , mâchent encore une sorte de cendre qui est préparée pour cet usage en petits pains plats. Le courrier, du reste , trotte presque continuellement ; s'il est fatigué , il se couche sur le sable ou au premier angle de rocher , se couvre de son manteau de vigogne , et s'endort ; puis il repart à son réveil , et marche de nuit comme de jour. Quand il approche des petites cases nommées *postes* , où les voyageurs ont coutume de s'arrêter , il sonne d'une corne qu'il porte toujours à la ceinture. Le son de l'instrument , fort triste , s'entend de très-loin dans le silence de ces lieux désolés ; on éprouve un sentiment pénible à la pensée de cet homme traversant , seul et à pied , des distances qui exténuent les mules , en moins de temps que l'on ne pense. Le courrier s'arrête à peine dans les postes ; il y demeure silencieux , mélancolique , plus encore peut-être que les Indiens ne le sont généralement , par l'idée grave qu'il se fait de sa mission et de la délicatesse de probité nationale qu'il y attache. De tous les vivres qu'on lui présente , il n'accepte qu'un peu de thé.

La vitesse du courrier est une qualité indigène ; elle s'étend aux femmes et aux enfants des naturels , toutes proportions étant gardées avec la faiblesse de l'âge et du sexe. Pendant la guerre de l'indépendance , les soldats indiens de l'armée de Bolivie étonnaient leurs officiers par les prodiges de rapidité qu'ils exécutaient dans les marches. Au-delà du désert d'Atacama , sur la route de La Paz à Potosi , le voyageur est à cheval , son bagage chargé sur une mule qu'un Indien conduit à pied par la bride , et il suit

le cavalier en toute allure possible, durant plusieurs lieues. Cette vitesse est l'unique avantage extérieur auquel on reconnoisse maintenant les superbes descendants des fils du soleil.

Les Indiens épars dans les sables d'Atacama se montrent, envers les étrangers et les Espagnols, d'une profonde dissimulation. On dit qu'ils se transmettent fidèlement de père en fils l'histoire du règne des Incas, de la conquête des Espagnols, et de leur long esclavage; on dit que dans leurs fêtes, ils s'entretiennent du projet de reconquérir un jour leur liberté. Les couleurs brune et noire dont ils sont constamment vêtus passent même pour le deuil tacite de leur patrie. Il y a encore des familles qui conservent précieusement des *quippos*, annales des Incas, chroniques en nœuds de rubans, sur lesquels M^{me} de Graffigny a composé un roman dans le goût du dix-huitième siècle, mais dont les tribus d'Atacama espèrent se servir comme d'un livre sybillin; leur langage même garde un caractère expressif de révolte.

Au lieu du Quitchoua, idiôme gracieux des autres parties de la Bolivie et du Pérou, ils parlent de préférence l'Aymara, dont la dureté plus antique et plus nationale plaît davantage à leurs oreilles mal soumises. Les Indiens du désert d'Atacama ne manquent aucune occasion de prouver leur haine pour la race des vainqueurs. Souvent on les voit affluer chez les marchands de Potosi et de Chuquisaca, auxquels ils viennent offrir des morceaux d'argent ou d'or vierge; mais vainement on les interroge sur les lieux où ils ont recueilli ces traces évidentes d'une mine inconnue; ils placent leur vengeance dans le secret.

La révolte de ces Indiens est imminente, et l'exemple des Florides n'a pas inutilement retenti du golfe du Mexique au fond de leurs solitudes; mais ils sont retenus par leur animosité contre les Cholos, classe métis et intermédiaire, formée du mélange des blancs espagnols avec les descendants des Incas. Cependant cette animosité est peu de chose en comparaison des sentiments de mépris et d'exécration qu'ils nourrissent à l'égard de la race européenne. On prétend même que les Indiens, qui d'abord ne se perpétuaient qu'entre eux, ont résolu désormais de laisser s'éteindre leur race. Cette énergique détermination peint bien la rancune héréditaire des indigènes.

Le voyageur auquel nous empruntons ces simples notes a sur-

pris dans la bouche d'un vieil Indien une parole qui résume tous les griefs des enfants de l'Amérique contre la conquête de Pizarro. Parvenu vers le milieu du désert, aux environs de Calama, il aperçut un vieillard immobile à l'entrée de sa case et lui demanda le chemin d'une poste abandonnée. Le laconisme du dialogue était en harmonie avec la dévastation de ces solitudes.

— Il y a une case à Huacaté ? dit le voyageur. — Il y a une case, seigneur, répondit l'Indien. — Et des habitants ? — Il n'y a pas d'habitants, seigneur. — Qu'y a-t-il donc dans la case ? — *El silencio*, dit le vieillard, et il se tut.

Ce mot *silence*, prononcé par un descendant des Incas au fond de la Cordillère, vaut mieux que le poème entier de Marmontel.

Les mœurs domestiques des Indiens d'Atacama se ressentent de la mélancolie du désert, de leur besoin de vengeance et du sentiment de leur ilotisme. Ils vivent en de petites cabanes (*ranchos*), où se trouve une seule pièce dont l'ameublement consiste en peaux de lama étendues autour des fourneaux de cuisine creusés dans la terre. Là ils mangent et dorment pêle-mêle, père, mère, femmes et enfants ; ils y passent des jours et des nuits dans cet abrutissement de l'esclave dégradé qui n'a plus que les appétits de la bête, à boire du *pito*, boisson singulière, composée d'eau sucrée et de farine grillée de maïs. Dans le désert d'Atacama, il n'est pas rare d'apercevoir tout à coup, au pied d'un *serro* rougeâtre, des clartés sortir comme d'une gueule de four et illuminer subitement l'horizon au milieu des ténèbres ; c'est une soirée indienne. Réunis en cercle autour d'un grand feu, dans cette espèce de terrier, les pauvres fils du soleil déroulent leurs quippos nationaux et se racontent des histoires locales jusqu'au moment où le sommeil et la fumée les engourdissent auprès de la braise. Ces assemblées rappellent les veillées des Grecs modernes sur un tapis oriental, avec la pipe et la tasse de café de rigueur. On dit encore que ces rassemblements sont la cause de bien des désordres ; mais de pareilles accusations sont démenties par la simplicité de leur caractère, qui n'a d'hypocrisie que pour l'Espagnol ; on assure qu'avant la conquête ils ignoraient ce que c'est que mentir. Leur dissimulation actuelle ne résisterait pas à des causes d'irritation un peu trop vives, et la révolte survenue dans la

province de la Paz, il y a quelques années, où les insurgés tuaient les Boliviens à coups de bâtons, a suffisamment prouvé que, même sous le régime démocratique, les conquérants du nouveau monde ne rallieront jamais les fils du soleil.

Les Indiens d'Atacama n'ont que deux consolations dans leur misère : la religion nationale et les lamas. Ils font un mélange curieux des croyances antiques du Pérou et des rites du christianisme importé ; leur principale superstition est une fête qui revient tous les ans, et dans laquelle l'Indien qui meurt d'ivresse va droit au paradis ; aussi ne manquent-ils pas d'y boire une énorme quantité de *chicha*, liqueur fermentée de maïs. Quant aux lamas, la vénération des Indiens d'Atacama pour ces animaux est un véritable culte. Leur caractère semble fait pour celui des lamas, et réciproquement. Si, dans la marche à travers le désert, un lama se fatigue et s'arrête, son maître se couche à côté de lui et attend qu'il lui plaise de continuer la route. Le bêlement ou plutôt le gémissement du lama a quelque chose de triste et de plaintif, en harmonie avec l'âpreté du désert, avec la mélancolie de ses habitants. Les Indiens aiment tellement leurs lamas, qu'ils leur mettent souvent des colliers de rubans et de fleurs.

Le désert est semé çà et là de cases en ruine dont on reconnaît le complet abandon à l'absence de chien. Quand le chien ne reste pas à la case, c'est que l'Indien ne doit plus y rentrer. Les villages où sont placés les *postes* ne renferment pour toute population que des Indiens qui s'en approchent afin de vivre, et des Boliviens que leur industrie ou leurs fonctions contraignent à y fixer leur séjour. Ce qui frappe surtout l'imagination du voyageur au spectacle des plaines lugubres d'Atacama, c'est qu'une pareille solitude, résultat de l'âpreté naturelle aux Cordilières et des dévastations morales de la conquête, renferme peut-être dans ses entrailles un immense noyau métallique dont les exploitations de Potosi et du Sorolco ne sont, pour ainsi dire, que de pauvres échappées et de maigres filets ; c'est que le secret d'une richesse capable de révolutionner le mouvement mercantile des deux mondes dépend du mutisme obstiné des Indiens, et que, par cette singulière vengeance, la race déchue des Incas tient en échec jusqu'à son dernier soupir la cupidité des blancs. L'arriero, qui chemine dans le sable des Quebradas, réfléchit avec orgueil que, malgré les tentatives des Européens depuis trois siècles, la

chaîne d'or du temple de Titicaca demeure enfouie au fond du lac , et ce doit être dans le silence d'une ironie profonde qu'il tire par la bride la mule du spéculateur , dont l'avarice ne rencontrera bientôt plus au delà du désert que des mines taries.

Humboldt et Pentland ont raconté les magnifiques ruines éparses autour de la Paz , de Chaquisaca et de Cusco, ruines d'une domination gigantesque et d'une civilisation antérieure à l'empire des Incas. Le désert d'Atacama possède un genre de débris qui n'est pas moins historiquement curieux et dont la spécialité lui est propre : ce sont des momies des fils du soleil. S'il faut croire avec Forster et Bernaducci que l'Amérique a été colonisée par des émigrations de la Haute-Asie, avec Jean Muller que les Américains descendent des Huns , venus par la mer Pacifique , les cadavres desséchés d'Atacama remonteraient peut-être à ces époques dont Garcilasso nous a laissé d'empathiques peintures. La grotte de Santa-Barbara , située à quelque distance de Calama , aux environs de Chiuchiù , est un monument à l'appui de cette supposition. Formée par un énorme bloc de pierre , qu'une crise géologique ou plutôt qu'une race d'hommes éteinte a posée sur des saillies de rochers au moyen d'un prodigieux effort, elle semble appartenir au même ordre colossal d'architecture qui a semé de constructions si merveilleuses les bords du lac de Titicaca et percé dans les Cordilières , à 15,800 pieds de hauteur , une route auprès de laquelle nos débris de constructions romaines ne sont que des jeux d'enfants. La grotte de Santa-Barbara paraît avoir été le temple d'une religion plus grossière que le culte du soleil ; mais, sanctuaire ou palais , elle renferme des images barbares, tracées en noir sur un fond rougeâtre , dont le sens échappe même aux Indiens qui ont gardé les traditions de l'empire des Incas.

Les momies d'Atacama offrent encore plus d'intérêt. En général, dans la recherche des sociétés disparues, les corps humains , fossiles ou embaumés , sont de toutes les ruines de la civilisation celles qui nous émeuvent davantage par les souvenirs de la fragilité à laquelle ils se sont dérobés, et de la destruction prochaine dont ils nous menacent par le miracle même de leur longévité artificielle. C'est à Chiuchiù que l'on rencontre les momies les plus curieuses du désert ; elles ont été retrouvées dans les rues maintenant souterraines d'un ancien village indien. Presque tous les cadavres d'hommes sont revêtus de cuirasses , et ils ont chacun

dans leur tombe les flèches et la fronde dont ils se servaient en temps de guerre. Les corps sont accroupis, selon la coutume américaine, les bras passés autour des jambes. On y voit des guerriers aux longs cheveux, avec des casques formés de hautes couronnes en paille épaisse et tressée. Les cuirasses sont en peau de lama et très-artistement faites. Outre les flèches et les frondes, on a découvert dans les sépulcres de Chiuchiù des pots et des calabasses qui renferment cette substance blanche dont l'origine est inconnue, et avec laquelle les guerriers empoisonnaient leurs flèches. La chair desséchée recouvre encore les visages des cadavres; sur les bras et sur les jambes on aperçoit l'empreinte du tissu des vêtements dont les lambeaux sont tombés en poussière. Quelques-unes de ces momies sont même accroupies de façon à montrer qu'une pareille attitude entrait solennellement dans les rites funèbres. Au moyen d'une ceinture de laine, les bras, les jambes et la tête sont tellement rapprochés, que le guerrier ressemble à un paillasse dont les membres seraient devenus tout à coup immobiles pendant une culbute.

La physionomie des débris antiques ou modernes, d'une nature morte ou ravagée, que présente le désert d'Atacama, est d'autant plus triste, que les mœurs de la race espagnole sont corrompues et le clergé avili. Ce mélange d'un sol bouleversé, d'un climat équatorial, d'une civilisation hâtive et gangrenée, et de la sauvage réserve des Indiens, rappelle sur le chemin de Cobija à Potosi, les villes maudites que le feu du ciel consuma autour du lac Asphaltite. On se ferait difficilement une idée de la dépravation naïve qui règne à Calama et dans tous les villages échelonnés sur le versant de la Cordillère. Après avoir vu des Indiens raconter en chantant la légende des quippos au fond de leurs terriers, où ils se fument comme des jambons, il n'est pas rare de trouver dans le voisinage un cabaret, où des prêtres eux-mêmes se mêlent chaque soir à des orgies que la police de Madrid proscrierait impitoyablement, et des guinguettes encore plus mal famées. Cela ne provoque pas le moindre scandale, tant les habitudes permettent de laisser-aller à la vie cléricale en Bolivie!

ANDRÉ DELRIEU.

(*Extrait du Siècle.*)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET COMP^{ie}.

OUVRAGES NOUVEAUX PUBLIÉS PENDANT LE MOIS DE JUIN 1837.

Voyage de M. le maréchal duc de Raguse

EN HONGRIE, EN TRANSYLVANIE, DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE, EN CRIMÉE ET SUR LES BORDS DE LA MER D'AZOFF, A CONSTANTINOPLE ET SUR QUELQUES PARTIES DE L'ASIE-MINEURE, EN SYRIE, EN PALESTINE ET EN ÉGYPTE. (1854 et 1835). — 2 vol. in-18.

La plupart des guerriers ne sont connus que par leurs faits d'armes. La plupart des grands personnages politiques ne sont connus que par le rôle qu'ils ont joué dans les affaires. M. le maréchal duc de Raguse est placé, aux yeux de la postérité, sur un terrain plus étendu. Savant aussi distingué par sa plume que par son épée, il appartient depuis un grand nombre d'années à l'Institut, la plus vivace et la plus justement illustre de nos créations modernes, à cet Institut dont Napoléon s'honorait tant de faire partie, quand il ployait déjà sous le poids de ses lauriers, qu'il prenait le titre de membre de l'Institut avant celui de général en chef de l'armée d'Égypte. Ce capitaine, que le nouveau Charlemagne distinguait parmi ses lieutenants, possède le talent d'écrire comme Xénophon et Vauban. Il a le droit de composer comme eux ses *Expéditions* et ses *Mémoires*, et il les compose. Les *Mémoires de M. le duc de Raguse*, et tout

le monde en convient , sans acception de parti , seront nécessairement un des documents les plus précieux de notre histoire.

Depuis la révolution de 1830 , M. le duc de Raguse a vécu dans un exil volontaire ; en attendant le moment où il jugerait convenable de rentrer dans sa patrie , il ne lui convenait pas de faire de sa vie un emploi qui fût inutile : il l'a consacrée à des explorations lointaines , à de sages études sur les mœurs et la politique des peuples. Maintenant il raconte ses voyages à ses concitoyens , comme Ulysse les chantait après la guerre de Troie. Parmi toutes les productions qui se disputent chaque année l'attention du public , on en chercherait inutilement une seule qui puisse l'emporter en intérêt de toute nature sur les *Voyages* de M. le duc de Raguse.

Tout concourt , en effet , à relever l'importance de ces études excentriques d'un des esprits les plus éclairés de notre temps. Jamais une plus haute raison ne fut mûrie par une expérience plus longue et plus solennelle ; jamais , dans un écrivain , le malheur ne prêta plus d'autorité à la gloire ; jamais , dans l'âme d'un philosophe , le désabusement de la fortune et des grandeurs n'ouvrit un plus libre accès à la vérité. Il ne faut que jeter les yeux sur l'itinéraire tracé dans le titre de cet ouvrage pour être frappé d'un rapprochement qui lui donne le charme et quelquefois la grandeur de l'épopée. En effet le maréchal porte souvent ses pas dans des contrées où il a laissé des trophées de victoires , ou le souvenir plus doux d'une institution utile ; et la sympathie des nations vient se rattacher d'elle-même à une renommée historique déjà perpétuée par une espèce de tradition à travers une génération nouvelle. La bienveillance des gouvernements et des rois va au devant de ces investigations du vainqueur en repos qui visite en observateur ses anciens champs de bataille ; tous les soins l'entourent ou le préviennent ; tous les respects l'accompagnent , et la marche du voyageur pacifique a quelque chose de triomphal comme celle du conquérant.

C'est ainsi qu'il vient refaire les études du savant , de l'érudit , du tacticien , dans ces provinces fameuses où il a exercé , comme en Illyrie , la plus large délégation possible du pouvoir absolu , et où son nom , vénéré dans toutes les classes , ne s'effacera jamais de la mémoire du peuple. C'est ainsi qu'il reprend , pour

ainsi dire, possession de l'Égypte, accueilli par un pacha qui reconnaît en lui, avec un respect bien honorable pour tous les deux, l'ancien gouverneur d'Alexandrie, et qu'il renouvelle, homme du monde et vieillard, ces recherches scientifiques que le tumulte des camps ne lui avait pas toujours permis de compléter autrefois entre deux combats. Il nous semble qu'un tel *royage* est un monument littéraire d'un genre assez nouveau. Nous n'en connaissons du moins aucun qui doive lui être comparé.

Mais s'il est doux pour le maréchal de se reposer en pèlerin, sans défiance et sans ennemi, dans tant de cités où il fut maître et où il retrouve des monuments de sa gloire, décorés de son nom, et aux premiers rangs de l'armée d'Égypte, des officiers qui apprirent sous ses ordres le noble métier des armes, la curieuse ambition de la science le conduit aussi dans une multitude de lieux où il n'avait pas pénétré. Reçu à Constantinople avec tous les honneurs qui sont dus à son nom, il s'enfonce dans la Bithynie, il gravit le mont Olympe, il le décrit en poète, et le mesure en physicien. Vous le retrouverez sur les ruines de Troie et sur celles d'Ephèse, où il eut le droit de penser à Marius sur les ruines de Carthage, comme il a pu méditer à Jérusalem sur la vanité des grandeurs humaines.

Ce que cette Odyssée d'un nouveau genre embrasse de pays, d'observations et de souvenirs, échappe presque à l'analyse. C'est la Hongrie si peu connue, et dont nous trouvons, pour la première fois, l'appréciation exacte dans une œuvre de talent et de conscience. Ce sont les frontières militaires de l'Autriche et ses peuples-régiments. C'est la civilisation naissante au pied du Caucase. C'est Odessa, cette Marseille du Nord qui doit sa vie et sa prospérité à un de nos illustres compatriotes, à un Richelieu ! C'est l'Égypte déjà rappelée en espérance aux beaux jours de sa gloire antique, par la forte volonté d'un homme. Plus d'un bon livre dans un bon livre, c'est, dans tous les temps du monde, et surtout dans le nôtre, une promesse un peu téméraire. Nous la faisons pourtant hautement aujourd'hui, sans craindre d'être démentis.

Général à vingt-quatre ans, premier inspecteur-général d'artillerie à trente et maréchal de l'Empire à trente-cinq, au jugement du plus grand homme de guerre des temps modernes, le

duc de Raguse vous est connu comme personnage historique. Vous allez maintenant le juger comme écrivain , comme savant et comme philosophe. Et nous le répétons , nous ne concevons pas un objet plus piquant de curiosité.

L'Héritière de Bruges ,

PAR GRATTAN , TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. DELEPIERRE.

3 gros vol. in-18.

Chacun est convaincu aujourd'hui de l'avantage qui résulte , pour l'instruction , de la lecture des romans historiques bien faits ; et grâce aux efforts de quelques écrivains belges distingués , le public commence à apercevoir enfin que tout l'intérêt du drame peut résulter du récit naïf des luttes de nos ancêtres pour nous léguer les avantages sociaux et la liberté dont nous jouissons. En effet , les annales de la Belgique sont-elles moins intéressantes , présentent-elles moins de ces faits dramatiques qui excitent la pitié , l'admiration ou la terreur , sont-elles moins propres enfin que celles des autres pays à émouvoir la verve des écrivains ? Certainement non. Déjà M. Moke nous a retracé quelques tableaux où l'on a pu apercevoir toute la fertilité des sujets nationaux ; depuis , M. de Saint-Génois a traité la belle et sombre époque du fier tribun Hembyze avec le succès dû à une plume aussi facile et aussi savante que celle de ce jeune auteur. Enfin M. Grattan , bien connu par ses romans pleins de vivacité et de mouvement , a déjà plus d'une fois puisé dans nos annales. Un assez long séjour dans le pays lui a donné ces connaissances locales sans lesquelles il serait inutile de rien tenter en ce genre.

L'époque choisie pour *l'Héritière de Bruges* , roman historique belge en 3 vol. in-18 , écrit en anglais par M. Grattan et que vient d'éditer la Société Typographique Belge , était des plus fécondes. L'Espagne et la Belgique , la tyrannie et la liberté étaient aux prises , et ce combat , qui durait depuis un demi-siècle , avait commencé par l'établissement du tribunal de sang et l'échafaud où roulèrent les têtes des comtes d'Egmont et de

Horn. Quoique plusieurs des personnages dont l'auteur a fait choix ne soient point historiques, il a su leur donner un caractère parfaitement en harmonie avec les mœurs du siècle où l'action se passe, et il mêle à son récit une quantité de notions et d'anecdotes toutes nationales; ses descriptions des bords de la Meuse sont pleines de vie et d'imagination.

L'Héritière de Bruges, traduite de l'anglais de M. Grattan par notre compatriote M. Delepierre, avait obtenu le plus grand succès. C'est donc une heureuse idée que d'avoir réimprimé cet ouvrage. L'édition nouvelle a été revue par M. Delepierre et augmentée d'un grand nombre de notes qui présentent le plus grand intérêt et annoncent une connaissance profonde de notre histoire.

Nul doute que la verve des écrivains belges ne soit enfin excitée par les beaux sujets de composition de romans qui se présentent chez nous, et que dans cette branche de la littérature nous ne nous placions un jour au rang que nous devons occuper dans les lettres. La publication de *L'Héritière de Bruges* par la Société Typographique Belge ne peut certainement qu'activer un aussi heureux résultat.

OEUVRES COMPLÈTES DU CAPITAINE MARRYAT.

Cain-le-Pirate. — Les trois Cutters.

2 vol. in-18.

Newton-Forster,

PAR LE MÊME, 2 vol. in-18.

Les romans du capitaine Marryat, comme ceux de Walter Scott et de Cooper, ont pris sur le continent leurs lettres de naturalisation, et partagent aujourd'hui la gloire des meilleurs ouvrages indigènes.

Chaque semaine voit augmenter la collection des œuvres du

fécond auteur, qui est devenu le bon génie de la librairie. C'est donc une bonne nouvelle à publier que d'annoncer l'apparition de *Cain le Pirate*, et celle des *Trois Cutters*. Nous croyons ce roman appelé à surpasser ses aînés en renommée et en vogue. Comme les précédents, il se distingue par l'intérêt de la fable, son action est rapide et cependant brodée de quelques épisodes qui font pointe de temps en temps dans cette mer, que le capitaine Marryat nous fait connaître en romancier, en poète et en historien. Ces qualités seront remarquées par tous les lecteurs. Mais ce qui n'échappera pas aux personnes à qui la langue anglaise est familière, et qui auront pu comparer, c'est la fidélité minutieuse de la traduction, c'est le calque sans écart dans l'expression pittoresque, dans la finesse ironique, dans le sarcasme philosophique que l'auteur formule avec un si rare bonheur. Enfin, en lisant la traduction, on croirait entendre le capitaine Marryat dire dans sa langue naturelle ces récits qui sont tour à tour des drames pleins d'intérêt, des tableaux de mœurs véridiques et des scènes de bonne et joyeuse comédie.

Newton Forster augmentera, nous le croyons, la célébrité du romancier anglais. Plus pathétique, avec moins d'effets et de sang que *Cain le Pirate*, il est supérieur à ce dernier roman par l'habileté de l'intrigue et la finesse des observations. Encore quelques romans comme *Newton Forster*, et le capitaine Marryat prendra place à côté de Walter Scott, et de Cooper surtout, dont il est le meilleur élève.



La Vie Militaire sous l'Empire,

PAR M. E. BLAZE. — 2 vol. in-18.

La Vie militaire sous l'Empire, par M. E. Blaze, forme une série d'anecdotes et d'articles aussi piquants que spirituels sur les mœurs des garnisons et des camps : mœurs peu connues encore et qui présentent un côté littéraire plus riche qu'on ne pourrait généralement le croire, et qui n'avait point encore été traité. Déjà de nombreux extraits de ce livre si remarquable sous plus d'un rapport avaient paru dans différentes revues et recueils périodiques, où ils avaient été lus avec empressement.

Cet ouvrage ne se borne pas, comme le titre semblerait l'indiquer, à des tableaux de guerre, à des esquisses grotesques que ne désavouerait pas le crayon de Charlet ou d'Henri Monnier; il nous initie encore, d'une manière neuve et hardie à toute la vie militaire sous l'empire, à cette époque incroyable qui promène successivement l'imagination du lecteur dans toutes les capitales de l'Europe. On comprend ce qu'un pareil récit, revêtu d'un style vif et coloré, peut offrir d'imprévu en même temps que d'intérêt.

Traité du Jeu de Whist.

1 vol. in-18.

Un jeu difficile et compliqué est sans contredit le jeu du Whist; c'est un des plus distingués et des plus répandus dans le grand monde; mais c'est aussi celui où les combinaisons sont les plus nombreuses, où les questions embarrassantes se présentent le plus souvent. Aussi les Anglais, bons juges en cette matière, possèdent-ils plusieurs ouvrages sur le Whist; un entre autres, *le Traité du Jeu de Whist*, par Mathews, est tenu par eux en singulière estime et fait autorité dans tous les cas douteux. Une traduction de ce livre manquait et était réclamée depuis longtemps par les véritables amateurs.

Received of the Treasurer of the
County of ... the sum of ...
for ...

Witness my hand and seal
this ... day of ...

Attest my hand and seal
this ... day of ...

...

TABLE DES MATIÈRES.

La Femme de quarante ans , par Charles de BERNARD. (<i>Chronique de Paris.</i>)	5
Fontainebleau , par JULES JANIN	57
Édouard Richer , par ÉMILE SOUVESTRE	72
Souvenirs de Voyages. — Berlin , le Mecklembourg , Lud- wigslust , Hambourg , par X. MARMIER	92
Chronique Politique	104
Inès de Las Sierras , par CH. NODIER	110
Des Encouragements aux Beaux-Arts , et des Subventions Théâtrales , par KÉRATRY	112
Le Manuscrit de Napoléon , par ANTOINE DE LATOUR.	144
Galerie de Bas-Bleus. — Lamentation d'un Bas-Bleu , par ARNOULD FREMY.	160
Versailles , par LÉON GOZLAN	171
Souvenirs de Voyages. — Kiel. — La mer Baltique , par X. MARMIER	201
Aventures du grand Balzac. — Pour faire suite aux mystifi- cations du petit Poinset , par PAUL L. JACOB , bibliophile.	211
La Sœur Grise , par A. FONTANEY.	229
Aventures du grand Balzac. — Pour faire suite aux mystifi- cations du petit Poinset (suite) , par PAUL L. JACOB , bi- bliophile.	250
Critique Littéraire. — Satires et Poèmes , par AUGUSTE BAR- BIER	267
Notice sur la Jeanne d'Arc de M. MICHAUD de l'Académie Française , par M. CHAUDES-AIGUES	275
Henri III et les Guize , par J. L. (<i>Revue du XIX^e Siècle.</i>)	286
Les deux Frères Moines. — Conte religieux d'Oehlenschlae-	

ger, poète suédois, traduit par J. F. DE LUNDBLAD. (<i>Revue du XIX^e Siècle</i>).	506
Chacun le sien, par MICHEL MASSON. — (<i>Extrait du Siècle</i>).	525
Le Désert d'Atacama, par ANDRÉ DELRIEU. (<i>Extrait du Siècle</i>).	540
Nouveautés publiées par la <i>Société Typographique Belge</i> , pendant le mois de juin.	551





